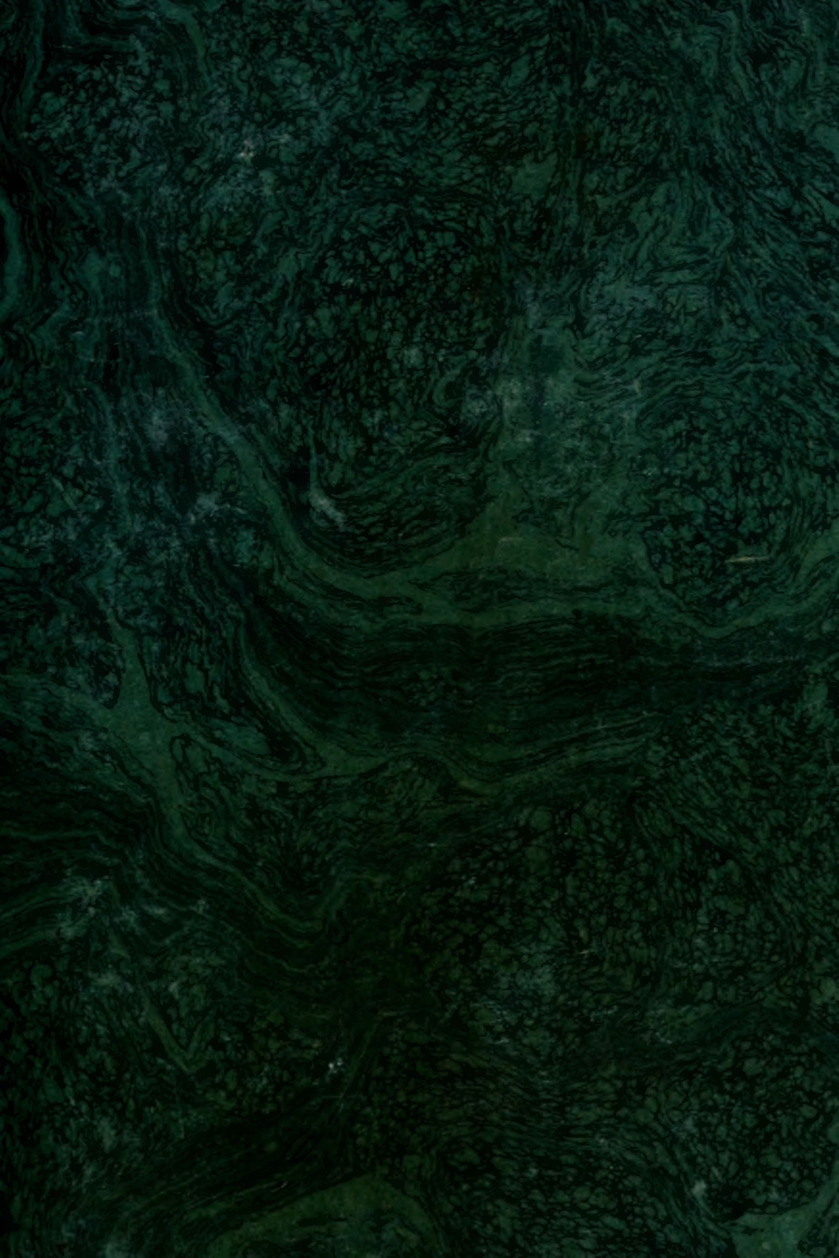


THÉÂTRE

DE

L. B. PICARD.

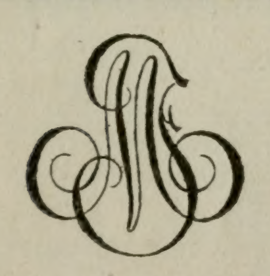
THÉÂTRE

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

MAME, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue du Pot-de-Fer, n° 14.

1812.

LA NOCE
SANS MARIAGE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 11 septembre 1805.

PRÉFACE.

Voici encore une de mes pièces chéries. Elle réussit ; mais son succès fut modeste. La pièce faisait rire constamment, souvent aux éclats ; mais on la remarqua peu. Depuis seize ans je donnais au moins deux ouvrages par an. Lé public était habitué à mes qualités, il était fatigué de mès défauts. On avait été indulgent pour les fautes de mes premières comédies ; en retrouvant toujours les mêmes fautes, on devenait plus froid et plus sévère. Ici je crois avoir été aussi comique que dans telle ou telle de mes pièces qui a obtenu un bien plus grand succès : mais voyez le malheur d'avoir tant écrit. En disant que ma pièce rappelle encore l'intrigue de Pourceaugnac, c'est avouer aussi qu'elle rappelle celle du Collatéral et du Voyage Interrompu. En disant que le jeune homme et son ami rappellent encore les Étourdis, c'est avouer qu'ils rappellent aussi des personnages du Collatéral, du Voyage Interrompu et de la Petite Ville.

On me sut beaucoup de gré, quand je donnai le Collatéral, d'avoir renfermé une action assez compliquée dans le court espace d'une halte de diligence. On riait et on aimait à rire du conducteur qui vient toujours presser le départ, et menacer d'interrompre l'action. On ne remarqua pas qu'il était peut-être aussi comique d'avoir placé l'action de la Noce sans Mariage le jour même et au moment du mariage qu'on veut rompre, et d'avoir perpétuellement interrompucette action par l'offre des cadeaux, l'arrivée des témoins, les tambours, les poissardes, l'annonce que tout est prêt à l'église et à la municipalité, le repas de noce et les violons.

Le rôle railleur et facétieux du jeune médecin aurait paru plus comique et plus original s'il n'avait été précédé du petit avocat de la Diligence à Joigny, et celui du faiseur d'affaires Badoulard aurait été bien plus remarqué, si l'on n'avait cru reconnaître qu'il était de la famille du faraud de Moulins et du Lovelace de Villeneuve-sur-Yonne.

Un personnage vraiment original et qui appartient bien à la Noce sans Mariage, c'est celui de M. Trotmann, le médecin allemand, ennemi juré de la vaccine, qui veut voir des malades partout. Aussi le public n'a-t-il jamais manqué de le bien accueillir.

L'exposition faite par la lecture d'un billet de mariage, et par un tableau de tout le tracas qui existe dans une maison où il y a une noce me paraît heureuse. La première scène entre Blinval et Goberville est semée de détails qui étaient toujours fort applaudis. J'aime surtout le portrait de M. Badoulard, un de ces hommes très-communs au moment où je donnai la pièce, qui, sous le nom d'agents d'affaires, n'avaient point d'état, et faisaient tous les états. Il y avait bien long-temps que je pensais à mettre en scène deux femmes, dont l'une, en grand deuil de veuve, serait fort gaie, et l'autre en habits de noces serait fort triste. Je trouvai l'occasion de la placer dans la Noce sans Mariage. La scène me paraît assez bien faite. Nos bienséances théâtrales ne m'ont pas permis de la faire plus comique.

L'arrivée de ma jeune veuve au second acte me paraît un bon ressort de comédie.

On m'a reproché d'avoir fait Badoulard trop crédule au troisième acte, quand il se laisse persuader qu'il est malade. Parce qu'il a fait fortune, on ne veut pas qu'il soit un sot. De l'audace, de l'intrigue, peu ou point de délicatesse, voilà de bons moyens pour faire fortune, et certes tout cela n'est pas de l'esprit, tout cela n'empêche pas d'être crédule et peureux, dès qu'il s'agit de santé.

Le quatrième acte languit vers le milieu; mais il se ranime par l'arrivée de trois personnages amenés par madame de Péraudière. C'est là que commence à briller la sagacité du vieux médecin, et je crois que c'est un bon moyen de comédie que mon jeune médecin trouve une ressource à son intrigue, précisément dans une personne amenée pour lui nuire.

Le dénoûment n'a rien de saillant que la manière dont on fait rendre la dot par M. Badoulard; mais le rôle de M. Trotmann jette une grande gaieté dans tout le cinquième acte.

Presque tout est anecdote dans cette pièce; le fond, les incidents, les personnages. L'idée m'en vint à la noce d'une de mes parentes. Malheureusement pour elle on n'eut pas besoin de faire accroire au marié qu'il était malade. Il l'était réellement. Il y avait parmi les convives un jeune médecin qui, après avoir ordonné l'émétique au marié, revint prendre sa place au repas, qui fut encore assez gai. Au moment où j'ouvris mon théâtre, un de mes camarades de collége vint me demander le titre de médecin honoraire du théâtre, afin, disait-il, d'acquérir du crédit et des malades. Un de mes amis avait le plus grand intérêt à cacher son mariage à un de ses oncles. L'oncle vient lui demander à dîner précisément le jour de la noce. Mon ami recommande le silence à tous les convives. Voilà les tambours qui donnent une aubade, voilà les poissardes qui apportent des bouquets, et il est obligé de dire qu'il a gagné à la loterie. J'ai beaucoup connu l'original de madame de Péraudière. C'était la femme d'un honnête procureur. Elle-même était une active et honnête commerçante en toiles et mousselines. Son commerce et le soin de la maison de son mari ne suffisaient pas à son activité. Elle employait ses moments de loisir à négocier des mariages et à réconcilier des familles.

PERSONNAGES.

DUVERDIER, ancien négociant.
GOBERVILLE, son neveu, jeune médecin.
BADOULARD, agent d'affaires, futur gendre de Duverdier.
BLINVAL, jeune officier, amant de la fille de Duverdier.
TROTMANN, vieux médecin allemand.
PRÉCINET, procureur.
FREMON, secrétaire d'un général.
DUMONT, vieux garçon, parent de Duverdier.
DESROCHES, ancien marchand, parent de Badoulard.
CHAMPAGNE, valet de Badoulard.
MADAME DE PÉRAUDIÈRE, cousine de Duverdier.
CÉCILE, fille de Duverdier.
MADAME GIRARD, jeune veuve, amie de Cécile.
JUSTINE, femme de chambre de Cécile.

La scène est à Paris, dans un salon commun à l'appartement de Duverdier et à celui de Badoulard.

LA NOCE SANS MARIAGE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BLINVAL, LISANT UN BILLET DE MARIAGE.

« MONSIEUR Duverdier, ancien négociant, a l'honneur « de vous faire part du mariage de mademoiselle Cécile « Duverdier, sa fille, avec monsieur Badoulard, agent « d'affaires. » Badoulard ! quel nom ! Agent d'affaires ! quel état ! Pauvre Blinval, ton oncle t'a rendu un grand service en t'emmenant à la campagne. Et il veut que je reparte ; oh ! non, je reste ; si le mariage n'est pas fait, je l'empêche ; si Cécile est mariée, je me bats contre son mari ; je le tue, et j'épouse la veuve. C'est décidé.

(On entend sonner.)

SCÈNE II.

BLINVAL, JUSTINE, PORTANT LE BONNET DE LA MARIÉE.

JUSTINE.

J'Y suis, mademoiselle ; un peu de patience.

BLINVAL.

Ah ! c'est toi, ma chère Justine.

JUSTINE.

C'est vous, monsieur Blinval!

BLINVAL.

Je suis arrivé d'hier, et j'accours....

JUSTINE.

A merveille! vous serez de la noce. Mademoiselle et moi nous avons bien parlé de vous pendant votre absence. Un mariage superbe! une noce magnifique! Que de bijoux! que de dentelles! Trois toilettes à la mariée, une pour l'église, une pour le repas, une pour le bal; six voitures de remise, des gants blancs et des bouquets aux cochers! et les tambours qu'on attend! Cela fait un bruit dans le quartier, et cela flatte monsieur, lui qui craint tant qu'on dise du mal, et qui aime tant qu'on dise du bien de lui et de sa fille, et voilà le bonnet de la mariée que je viens de prendre chez la marchande de modes.

BLINVAL.

Ainsi, c'est donc aujourd'hui même.....

JUSTINE.

Oui, vraiment, à midi; voilà qu'il est déjà neuf heures, et les témoins qui doivent déjeuner ici avant d'aller à la municipalité. (*On entend une autre sonnette.*) Tenez, voila le marié qui sonne à son tour son domestique.

BLINVAL.

Comment! est-ce qu'il demeure dans la maison?

JUSTINE.

Voilà dix jours qu'il a loué l'entre-sol, où l'on monte par ce petit escalier, et nous qui demeurons au second, et

le rez-de-chaussée qui s'est trouvé vacant! Comme c'est commode! Monsieur s'est arrangé avec le propriétaire pour y faire la noce. C'est dans le salon qu'on dansera. (*On sonne.*) Mais, pardon, voilà qu'on sonne encore. C'est madame de Péraudière, la cousine de monsieur, qui a fait ce mariage. Elle est active, la bonne dame. Vous savez comme elle a mené son mari et son commerce. Aussi tout a été conclu en quinze jours. Monsieur Goberville, le médecin, cousin germain de mademoiselle, celui qui se moque de tout le monde, n'était pas trop d'avis de ce mariage. Il lui était revenu des propos sur monsieur Badoulard; mais il a bien fallu qu'il prît son parti. Il est un des témoins. Si vous en voulez savoir davantage, voilà le domestique de monsieur Badoulard avec qui vous pouvez causer. (*On sonne de tous les côtés.*) Ah! mon Dieu, quel carillon font toutes ces sonnettes! Ah! un jour de noce, c'est tout simple. Sans adieu, monsieur Blinval.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

BLINVAL, CHAMPAGNE, PORTANT L'HABIT DE NOCES.

CHAMPAGNE.

Un moment, je ne peux pas aller plus vite; ce maudit tailleur qui n'avait pas encore fini l'habit!

BLINVAL.

Vous êtes le domestique de monsieur Badoulard; pourrais-je lui parler?

CHAMPAGNE.

Ah! bien oui, le jour qu'il se marie! Il n'y a pas d'af-

faires aujourd'hui. Voilà son habit de noces que je lui porte.

BLINVAL.

L'habit de noces! le bouquet de la mariée! oh! vous avez beau dire, il faut que je lui parle. Il s'agit précisément de son mariage.

CHAMPAGNE.

De son mariage? eh bien, tenez, expliquez-vous avec le beau-père, le voilà qui sort de chez son gendre.

SCÈNE IV.

BLINVAL, DUVERDIER, CHAMPAGNE.

DUVERDIER.

Allons donc, Champagne, votre maître vous attend.

CHAMPAGNE.

J'y vais, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE V.

BLINVAL, DUVERDIER.

DUVERDIER.

Eh! vous voilà, mon cher Blinval; enchanté de vous voir.

BLINVAL.

A mon retour de la campagne, hier soir, j'ai trouvé ce billet chez mon oncle.

DUVERDIER.

Et vous accourez dès le grand matin pour me féliciter

du mariage de ma fille. Je vous reconnais là. C'est aujourd'hui, mon ami.

BLINVAL.

Je le sais, monsieur.

DUVERDIER.

Je vous demande pardon de ne pas vous avoir invité du repas; il n'y aura que les deux familles, et nous serons cinquante-trois. Mais vous viendrez danser ce soir?

BLINVAL.

Danser, monsieur!

DUVERDIER.

Je n'ose pas prendre la liberté d'inviter monsieur votre oncle. Un officier général chez un simple marchand! Cependant s'il voulait honorer la fête de sa présence....

BLINVAL.

Mon oncle a la goutte, monsieur, et ne peut pas sortir. Mais pouvait-on penser que vous marieriez sitôt mademoiselle votre fille? Elle est si jeune!

DUVERDIER.

Dix-sept ans: c'est l'âge. Le futur en a quarante bientôt.

BLINVAL.

Quarante! mais c'est un vieillard.

DUVERDIER.

C'est le bel âge. Un homme très-aimable, brave. Il a été à l'armée. Un excellent cabinet, une fortune presque faite. Homme d'esprit quoiqu'homme d'affaires, aimant la littérature, ayant toujours quelque savant à sa table.

BLINVAL.

Eh ! monsieur, je ne doute pas de toutes ses grandes qualités. (*A part.*) Je suis au supplice.

SCÈNE VI.

BLINVAL, DUVERDIER, GOBERVILLE.

GOBERVILLE.

Bonjour, mon cher oncle.

DUVERDIER.

Ah ! c'est toi, Goberville, te voilà de bonne heure.

GOBERVILLE.

Parbleu ! un médecin qui n'a pas de malades, qu'a-t-il de mieux à faire que d'être exact à un rendez-vous de noces ?

DUVERDIER.

Tiens, voilà l'ami Blinval qui est arrivé tout exprès hier de la campagne pour être de la noce aujourd'hui.

GOBERVILLE.

Tant mieux, nous rirons. Figurez-vous donc, cinquante-trois à table ; la mariée qui rougit, le marié qui lui parle à l'oreille ; notre vieil oncle Dumont, tout fier d'être premier garçon de la noce à soixante ans ; toute la criarde famille de monsieur Desroches, le cousin de monsieur Badoulard ; tous les autres qui ne se sont jamais vus, et qui dînent ensemble en s'observant comme à une table d'hôte ; les vieilles femmes qui ressuscitent les airs de nos vieux opéras ; les petites filles qui portent envie à celle qui se marie, et les petits garçons qui se donnent des indigestions.

DUVERDIER.

Vas-tu encore recommencer tes mauvaises plaisanteries ?

GOBERVILLE.

Non, non, mon oncle : j'ai blâmé ce mariage, vous l'avez voulu, c'est une chose faite. Je suis un des témoins. N'en parlons plus, et vive la joie. Je ne me permettrai pas même de me moquer du marié, quoiqu'il m'offre assez beau jeu. J'ai fait une chanson en manière de complainte pour ma cousine.

BLINVAL.

Monsieur votre neveu ne fait pas un éloge aussi brillant que vous de monsieur Badoulard.

DUVERDIER.

C'est un fou, qui ne sait ce qu'il dit. Vous verrez mon gendre, vous lui rendrez plus de justice, vous, j'en suis sûr ; mais pardon, un jour comme celui-ci on ne manque pas d'occupations, il faut veiller à tout. Les violons, le repas, le bal. Je viens de terminer l'affaire la plus importante, celle de la dot. Quatre-vingt mille francs en beaux billets de caisse, que j'ai portés chez mon gendre. Si vous saviez comme la vue de mon porte-feuille l'a mis en gaieté. C'est bien naturel. Je vous laisse. (*A Goberville.*) Adieu, railleur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GOBERVILLE, BLINVAL.

GOBERVILLE.

Oui, railleur : plût au ciel que vous m'eussiez écouté, mon cher oncle !

BLINVAL.

Mais, s'il faut l'en croire, ce monsieur Badoulard est aimable, plein d'esprit.

GOBERVILLE.

Oh! oui, il fait l'homme à bonnes fortunes, il s'enivre, il joue gros jeu, il est beau joueur quand il gagne, il croit qu'on l'admire quand on se moque de lui, il vous insulte en croyant vous faire des politesses.

BLINVAL.

Il est riche.

GOBERVILLE.

Il dépense comme s'il l'était; mais qui diable entend rien aux fortunes d'aujourd'hui? On fait des dettes pour avoir du crédit; et les marchands de nouveautés vident leurs magasins pour se donner des armoires en glaces et des comptoirs en acajou.

BLINVAL.

Il est brave; il a fait la guerre.

GOBERVILLE.

Nous étions à la même armée; mais nous ne nous sommes pas rencontrés. J'étais officier de santé à l'avant-garde, il était employé au quartier de réserve. Il était aux vivres quand j'étais au feu.

BLINVAL.

Enfin, il a un état.

GOBERVILLE.

Oh! un état superbe; il n'est ni avocat, ni juge, ni procureur, et il fréquente le palais; on le voit à la bourse, dans les comptoirs et sur les ports, et il n'est ni négo-

ciant, ni banquier, ni courtier, ni agent de change; il n'est ni militaire, ni employé, ni artiste, et il sollicite dans tous les ministères; il n'est ni notaire, ni architecte, ni propriétaire, et il vend des terres, des domaines et des maisons.

BLINVAL.

C'est apparemment là ce qu'on appelle tenir un bureau d'agence.

GOBERVILLE.

Précisément, en faisant les affaires des autres, on fait les siennes. Du reste, homme de tête, qui s'effraye d'une migraine, se croit souvent malade, dès qu'il se croit malade, se croit en danger de mourir, a beaucoup de foi aux songes, aux présages, et se fait dire sa bonne aventure.

BLINVAL.

Et comment monsieur Duverdier, si minutieux sur les convenances, si inquiet sur le qu'en dira-t-on, a-t-il pu consentir à un pareil mariage?

GOBERVILLE.

Mon oncle est un bon bourgeois. Toutes ses inquiétudes sur les convenances ne s'étendent pas au-delà du cercle de sa petite coterie; et comme le commérage de tous ces gens-là ne s'exerce que sur les apparences, il a été ébloui par le faste et l'hypocrisie maladroite du personnage : il s'est laissé ensorceler par notre parente, madame de Péraudière, à qui les malins reprochent d'avoir une âme sèche parce qu'elle est dévote, et d'être méchante parce qu'elle est bavarde, qui brouille, raccommode, conseille, se mêle

de mille choses qui ne la regardent pas, et surtout de mariages et de procès.

BLINVAL.

Et votre cousine aime sans doute son prétendu?

GOBERVILLE.

Comme une fille bien élevée qui n'a pas d'inclination, et qu'on marie sans la consulter. Chère Cécile! il faut que j'aie une aussi haute idée de sa vertu pour en répondre avec un mari comme celui-là; mais voyez s'il n'y a pas du malheur pour les honnêtes gens. Voilà un sot qui épouse une fille charmante, et d'aimables jeunes gens, comme vous et moi, ne rencontreront que des femmes impérieuses, coquettes et acariâtres.

BLINVAL.

Ah! mon cher Goberville, je suis au désespoir!

GOBERVILLE.

Comment donc cela?

BLINVAL.

J'adore votre cousine.

GOBERVILLE.

Vous?

BLINVAL.

Comment ne vous en êtes-vous pas douté à mon assiduité dans cette maison?

GOBERVILLE.

Mais je viens chez mon oncle assez rarement; je passe mes soirées à ce théâtre dont je me suis fait nommer médecin honoraire, pour avoir mes entrées, et attraper quelques malades.

BLINVAL.

Je n'ai osé me déclarer ni à Cécile ni à son père; à dix-neuf ans, sans fortune, simple sous-lieutenant! mais j'espérais. Votre cousine est si jeune! mon oncle le général a tant de bontés pour moi, tant d'estime pour le vôtre, qui m'a servi de tuteur pendant deux ans! Grâce au ciel ce mariage n'est pas fait: je vais trouver le futur, je vais me jeter aux pieds de Cécile. Vous m'aiderez, mon cher Goberville, n'est-ce pas? Vous parlerez à votre oncle, au mien.

GOBERVILLE.

Diable! un moment, mon jeune ami. Tenez, cela me coûte de parler raison, ce n'est pas mon genre; mais enfin il le faut. Tout est fini, le contrat signé, la dot comptée, le mariage dans deux heures. C'est très-malheureux que vous ayez été absent. Je vous aurais secondé de tout mon cœur, de toutes mes forces; mais à présent, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous taire, et de chercher quelque jeune personne qui ne soit pas sur le point de se marier à un autre.

BLINVAL.

Comment! vous qui me faisiez tout à l'heure un si beau portrait de ce monsieur Badoulard!

GOBERVILLE.

Je m'adressais bien. C'est un dernier moment d'humeur; ne m'en faites pas repentir. Allons, mon cher Blinval, un peu de courage, imitez-moi. J'ai blâmé ce mariage, et pour éviter le scandale j'ai consenti d'être un des témoins. A quoi bon préparer des malheurs à vous, à Cécile?

BLINVAL.

Voilà bien le langage des cœurs froids, indifférents ; et mon oncle, qui veut que je m'éloigne, que je rejoigne mon corps, qui a tout arrangé avec le ministre, qui m'envoie ce matin même dans les bureaux chercher mon ordre de départ!

GOBERVILLE.

Votre oncle est un homme sage, prudent : il faut lui obéir.

BLINVAL.

Lui obéir ! Hélas ! oui, il le faut, je le sens, et puisque tout le monde m'abandonne : mais cependant....

GOBERVILLE.

Il faut que dans deux heures vous soyez hors de Paris.

BLINVAL.

Dans deux heures ?

GOBERVILLE.

Allons, jeune homme, point de faiblesse. Un militaire ! J'ai du temps devant moi, je vous accompagne chez le ministre, je ne vous quitte pas que votre départ ne soit arrêté.

BLINVAL.

A cette heure-ci nous ne trouverons personne.

GOBERVILLE.

Pour le neveu d'un général, il y a toujours du monde. J'entends quelqu'un ; c'est le domestique de monsieur Badoulard. Il faut que personne ne vous voie ici.

BLINVAL.

Quoi ! vous voulez....

GOBERVILLE.

Oui, sans doute. Ceci est du ressort de mon état, je m'établis votre médecin, suivez mon ordonnance.

BLINVAL.

Ah! Cécile.....

GOBERVILLE.

Venez.

(Il entraîne Blinval.)

SCÈNE VIII.

CHAMPAGNE seul.

Allons, voilà l'habit qui est trop étroit à présent. Au diable les maisons où les maîtres se marient. Quel embarras pour les domestiques!

SCÈNE IX.

CHAMPAGNE, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien, monsieur Champagne, le marié a-t-il fait sa toilette?

CHAMPAGNE.

Ah bien oui! nous en avons encore pour une grande demi-heure. Au surplus, il est d'une humeur charmante: il vient de toucher la dot; il chante, il danse, il s'admire dans sa glace, et ne s'interrompt que pour jurer après moi.

JUSTINE.

Si vous saviez comme mademoiselle est jolie avec sa robe de mariée, la guirlande de roses blanches, les barbes

de dentelle, le bouquet de fleurs d'orange. Oh! cela lui sied! c'est un ange.

CHAMPAGNE.

Je voudrais bien la voir.

JUSTINE.

Elle va venir ici, parce que c'est dans ce salon que l'on doit se réunir. Précisément on vient, c'est elle.

SCÈNE X.

CHAMPAGNE, JUSTINE, MADAME GIRARD, EN GRAND DEUIL DE VEUVE.

JUSTINE, *apercevant madame Girard.*

Ah! mon Dieu!

CHAMPAGNE.

Ce n'est pas là une mariée.

JUSTINE.

Une veuve! triste visite pour un jour de noce! Que demande madame?

MADAME GIRARD.

Mademoiselle Duverdier.

JUSTINE.

C'est ici, madame; mais je ne sais s'il est bien convenable.... un jour comme celui-ci.... votre parure....

MADAME GIRARD.

Dites-lui que c'est son amie Sophie Francheval.

JUSTINE.

Sophie Francheval, qui a été en pension avec elle! cette jeune personne si vive, si gaie, sa meilleure amie? Oh!

c'est bien différent, je vais vous annoncer, mademoiselle.... madame, veux-je dire; et tenez, la voici.

SCÈNE XI.

CHAMPAGNE, JUSTINE, MADAME GIRARD, EN GRAND DEUIL DE VEUVE; CÉCILE, EN HABIT DE MARIÉE.

CÉCILE.

Que vois-je! C'est toi, ma chère Sophie?

MADAME GIRARD.

Ma chère Cécile!

JUSTINE, *à Champagne.*

Cela n'est-il pas cruel, monsieur Champagne, être veuve à cet âge-là!

CHAMPAGNE.

Et venir chercher un renouvellement de douleur chez une mariée!

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

CÉCILE, MADAME GIRARD.

CÉCILE.

Eh! par quel hasard te trouves-tu à Paris?

MADAME GIRARD.

Hélas! tu sauras mes malheurs.... (*En riant.*) Mais pardon, quand je vois la différence de nos habits.... Tu te maries donc aujourd'hui?

CÉCILE, *d'un ton triste.*

Mon Dieu, oui. Tu as donc été mariée? tu as donc perdu ton mari?

MADAME GIRARD, *avec un mélange de tristesse et de gaieté.*

Mon Dieu oui; depuis deux ans que nous nous sommes perdues de vue, il s'est passé bien des événements. Il y a un an que je suis veuve. J'arrive de ma province; j'ai commandé mon petit deuil, je ne voulais pas me présenter sous ce lugubre vêtement; mais les ouvrières sont si négligentes, et j'étais si impatiente de t'embrasser.... A peine avais-je quitté ma pension, que ma tante me maria avec monsieur Girard, assez mauvais sujet, vieux, infirme. J'ai eu pour lui tous les soins que j'aurais eus pour un père. Après quatre mois il est mort. C'est un coup bien cruel. Il m'a laissé une assez jolie fortune. Je n'étais pas revenue de ma première désolation, lorsqu'un homme de Paris, fort riche, ayant un grand train, vint pour affaires dans notre ville. Il entreprit de me consoler. Il n'y parvint pas. Mais ma tante qui avait toujours la rage de me marier, et qui, je crois, avait prêté quelqu'argent à ce monsieur, le força de me signer une promesse de mariage, me força de la prendre. Je ne lui donnai pas la plus légère espérance. Je viens demeurer à Paris; je suis maîtresse de mon choix, et je ne me remarierai qu'à ma fantaisie. Et toi, ma chère, qui épouses tu? Est-ce un mariage d'inclination? Aimes-tu bien ton prétendu? est-il jeune, riche, aimable, militaire, avocat ou négociant?

CÉCILE.

C'est un homme d'affaires, qui n'est pas de la première jeunesse, il a de la fortune, je ne le connais que depuis quinze jours, c'est mon père qui me le fait épouser, et j'aime à croire que je serai heureuse avec lui.

MADAME GIRARD.

Comme tu m'en parles froidement! Ce mariage contrarierait-il, par aventure, quelque penchant secret?

CÉCILE.

Oh! mon Dieu non, garde-toi bien de le penser. Je n'ai distingué personne, personne ne m'a fait entendre qu'il m'aimât. Mon Dieu non, personne, je te l'assure. Je t'avoue que ce n'est peut-être pas celui que j'épouse que j'aurais choisi. Au moment où mon père me l'a présenté comme son futur gendre, j'ai éprouvé pour lui une espèce de répugnance bien ridicule, et dont j'ai rougi. Aujourd'hui même encore je me sens au fond du cœur une tristesse, un effroi.... C'est tout simple, quand on est sur le point de s'engager pour la vie.... Mais j'ai tort, je sens que j'ai tort, mon père ne désire que mon bonheur, et je devrais avoir plus de confiance dans les soins qu'il prend pour l'assurer. Pardon de te parler de mes petits chagrins, moi heureuse; oh! oui, vraiment heureuse, quand je ne devrais m'occuper que de ta douleur, pauvre Sophie.

MADAME GIRARD.

Ah! n'en parlons pas, ma bonne amie, j'ai assez le temps de pleurer dans ma solitude. J'aime bien mieux jouir

avec toi de ton bonheur. Et comment se nomme-t-il cet homme d'affaires que ton père te fait épouser?

CÉCILE.

Monsieur Badoulard.

MADAME GIRARD.

Badoulard! ah! mon Dieu!

CÉCILE.

Qu'est-ce donc?

MADAME GIRARD.

Celui qui m'a fait une promesse de mariage se nomme aussi Badoulard.

CÉCILE.

Est-il possible?

MADAME GIRARD.

Je n'ai pas été maîtresse du premier mouvement. Je n'aurais pas dû te le dire.

CÉCILE.

Est-ce bien lui? ne serait-ce pas un de ses parents?

MADAME GIRARD, *montrant une lettre.*

Eh! vraiment, j'ai sa dernière lettre sur moi. Tu connais son écriture?

CÉCILE, *voyant la lettre.*

C'est lui-même. Voilà comme il a signé mon contrat de mariage.

MADAME GIRARD.

Oh! l'indigne! Il n'y a pas deux mois qu'il m'excédait de ses protestations. Voilà donc pourquoi, depuis quinze jours, il a cessé de m'écrire. Je te réponds que je ne t'en veux pas de me l'enlever. Il n'y a que du dépit dans ma colère; mais c'est un scélérat.

CÉCILE.

Monsieur Badoulard t'a fait une promesse de mariage, et il m'épouse! Voilà qui justifie toutes mes craintes. Oublier en si peu de temps une femme charmante, qu'il devait se trouver trop heureux d'avoir rencontrée!

MADAME GIRARD.

Oh! je lui pardonne, je lui pardonne de bon cœur.

CÉCILE.

Oui, mais moi! quel avenir!

SCÈNE XIII.

CÉCILE, MADAME GIRARD, GOBERVILLE.

CÉCILE.

Ah! mon cousin, que viens-je de découvrir? monsieur Badoulard qui a fait une promesse de mariage à madame!

GOBERVILLE.

A madame!

CÉCILE.

Oui, madame est cette amie dont je vous ai parlé, Sophie Francheval, aujourd'hui madame Girard, qui a eu le malheur de perdre son mari.

GOBERVILLE.

Ah! madame.... Mais comment se fait-il qu'une jeune et jolie femme comme vous, dont ma cousine m'a fait un si charmant portrait, ait pu être sensible aux galanteries d'un original comme ce Badoulard.

MADAME GIRARD.

Moi, monsieur! je ne l'ai jamais aimé, je vous prie de

le croire.... C'est ma tante qui m'a forcée d'accepter.... Mais comment se fait-il que vous parliez ainsi de l'homme qui va épouser votre cousine?

CÉCILE.

C'est qu'autant que je l'ai pu deviner par quelques mots qui me sont parvenus, mon cousin le médecin était bien loin d'approuver ce mariage. Eh ! que je regrette à présent que tout le monde n'ait pas eu la même opinion!

GOBERVILLE.

Eh! que ne me disais-tu donc, cousine, que tu pensais comme moi? tu ne l'aimes donc pas? et il fait des promesses de mariage! et ce jeune homme qui se désespère....Allons, allons, plus de scrupules; nous avons encore deux heures devant nous. Il faut rompre le mariage.

CÉCILE.

Rompre mon mariage!

MADAME GIRARD.

Le docteur a raison, ce serait une chose affreuse que ce mariage. Il faudrait renoncer à nous voir, car après le tour qu'il ma joué je ne pourrais supporter la présence de ton mari.

CÉCILE.

C'est impossible; et mon père....

GOBERVILLE.

Ne t'en mêle pas, laisse-nous faire. Ah! mon Dieu! et Blinval pour le départ duquel je viens de tout arranger, et qui doit se mettre en route dans la journée!

CÉCILE.

Monsieur Blinval était de retour, et il ne m'a pas vue! et il repart! Qu'avait-il à faire d'aller à la campagne de son oncle? C'est bien peu délicat à lui de partir sans nous saluer.

GOBERVILLE.

A merveille, cousine, je crois entendre ce que tu veux dire.

MADAME GIRARD.

Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur Blinval?

CÉCILE.

Un officier bien aimable, neveu d'un général, très-lié avec mon père, avec qui nous avons été au bal souvent cet hiver, dont tout le monde dit du bien, mais fort jeune encore, bien peu avancé. (*En soupirant.*) Il n'est que sous-lieutenant.

MADAME GIRARD, *en souriant.*

Ah! fort bien. Tu n'as pas d'inclination!

GOBERVILLE.

Je cours le chercher, le ramener, il a un grand secret à te révéler, cousine. J'entends du bruit, c'est mon oncle avec madame de Péraudière. Monsieur Badoulard ne peut tarder à paraître.

MADAME GIRARD.

Je ne veux pas le voir, je me sauve.

(Elle sort.)

GOBERVILLE.

Je vous suis, belle dame.

SCÈNE XIV.

CÉCILE, GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

DUVERDIER.

Eh bien, où vas-tu donc, Goberville? nous allons déjeuner. Les autres témoins viennent de me faire dire qu'ils ne pourraient être ici que pour la cérémonie.

GOBERVILLE.

Mettez-vous toujours à table sans moi. C'est un malade très-pressé qui me demande. Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

CÉCILE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

DUVERDIER.

Un malade! tant mieux pour toi, mon neveu. Qu'est-ce que c'est donc que cette dame qui est avec lui?

CÉCILE.

Cette dame, mon père, c'est.... je ne sais.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

C'est une veuve, je crois. Un médecin qui donne la main à une veuve! C'est original. Je ne suis pas fâchée qu'il nous laisse. Il a un si méchant esprit, votre neveu! je ne sais pas pourquoi vous l'avez pris pour un des témoins. Ce n'est pas sa faute si tu fais un mariage aussi brillant, Cécile. Combien je me félicite d'y avoir pensé la première! Ils sont si rares les bons maris! Mais où est-il donc le cher futur? Ah! le voilà. Quelle toilette! quelle tournure! quelle élégance!

SCÈNE XVI.

CÉCILE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, BADOULARD, EN HABIT DE NOCES; CHAMPAGNE, PORTANT UNE CORBEILLE.

BADOULARD.

C'est bien. Portez tout cela dans l'appartement de mademoiselle, et voyez si nous déjeunons bientôt.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Un moment. Oh! la jolie corbeille! comme c'est galant! Regarde donc, Cécile.

BADOULARD.

Oh! une bagatelle: vous n'imaginez pas combien les beaux arts ont gagné depuis quelque temps. Salut, cher beau-père; salut, mon aimable bienfaitrice, car enfin c'est à vous que je dois le bonheur....

DUVERDIER.

Laissez donc. C'est moi qui dois de la reconnaissance à ma cousine.

BADOULARD.

Oh! les charmes de mademoiselle....

DUVERDIER.

Votre tournure....

BADOULARD.

Une fille unique....

DUVERDIER.

Un homme d'esprit....

BADOULARD.

La fortune que vous avez acquise....

DUVERDIER.

Celle que vous êtes en train de faire....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Et vos mœurs, vos principes! c'est un trésor qu'un homme rangé dans le siècle où nous vivons. Votre santé, mon cher Badoulard?

BADOULARD.

Très-bonne, madame de Péraudière. Quand je dis très-bonne, c'est-à-dire.... Mais non, je me porte à merveille; on serait vraiment malade, que l'amour, le bonheur, le contentement de l'âme, dans un jour comme celui-ci.... Ah! Dieu, pardon, je suis si sensible, je m'attendris si facilement!

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Touchant spectacle!

SCÈNE XVII.

CÉCILE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, BADOULARD, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Le déjeuner est servi, messieurs.

BADOULARD.

Excellente nouvelle. Je me sens un appétit, une gaieté!

CHAMPAGNE, *bas à son maître.*

Ce receveur du bureau de loterie que vous savez est là.

BADOULARD, *bas.*

Diable! paix. Beaucoup de politesses, et qu'il revienne

demain matin. (*Haut.*) Voulez-vous bien accepter ma main, ma belle prétendue? Qu'elles vont me paraître longues les deux heures qui doivent encore s'écouler jusqu'à ce que je puisse dire, ma belle épouse!

CÉCILE, *à part.*

Pauvre Cécile!

DUVERDIER.

Qu'il est aimable!

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Il est charmant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BLINVAL, GOBERVILLE.

GOBERVILLE.

Venez, venez, vous dis-je.

BLINVAL.

Eh quoi! vous qui m'entraîniez loin de cette maison, vous m'y ramenez à présent.

GOBERVILLE.

J'avais raison tantôt, je n'ai pas tort à présent; mais où donc est Justine? Ah! la voici.

SCÈNE II.

BLINVAL, GOBERVILLE, JUSTINE.

GOBERVILLE.

Écoute. Ils sont encore à table. Va prévenir tout bas ta jeune maîtresse que je voudrais lui parler un moment ici.

JUSTINE.

Lui dirai-je que monsieur Blinval est avec vous?

GOBERVILLE.

Garde-t'en bien, vraiment. Surtout veille à ce que mon oncle, madame de Péraudière ou monsieur Badoulard ne puissent nous surprendre.

JUSTINE.

Soyez tranquille. Sans adieu, monsieur Blinval. On nous avait dit que vous étiez parti, j'en étais bien fâchée; la noce n'aurait pas été complète sans vous.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

BLINVAL, GOBERVILLE.

BLINVAL.

Ils me parlent tous de cette noce. Quel est votre but? Est-ce de me rendre témoin du triomphe de ce Badoulard? Me mettre en présence de Cécile, quand je dois la fuir, quand tout est arrangé pour mon départ! Laissez-moi m'éloigner.

GOBERVILLE.

Non pas, s'il vous plaît. Je sais ce que je fais. Je vous ai rencontré bien à propos, j'allais chez vous, j'ai plus de courses à faire aujourd'hui que le médecin le plus achalandé, et je n'ai encore ni cabriolet ni demi-fortune. Mais voyez comme je me sacrifie pour mes amis! Ce matin, pour vous faire partir, je vais avec vous dans tous les bureaux, et maintenant pour vous retenir, je manque un excellent déjeuner.

BLINVAL.

Je veux mourir si j'entends rien à votre conduite. Que vais-je dire à votre aimable cousine? Je tremble et je brûle de la revoir.

GOBERVILLE.

Tout s'expliquera. Chut, c'est elle.

SCÈNE IV.

BLINVAL, GOBERVILLE, CÉCILE.

CÉCILE.

Est-ce vous qui m'avez fait demander, mon cousin? Que vois-je? Monsieur Blinval!

GOBERVILLE.

Oui, cousine. Tu te plaignais tantôt que Blinval ne t'eût pas fait ses adieux; eh bien, moi, je te l'amène pour qu'il te dise lui-même qu'il ne part plus, qu'il reste à Paris.

BLINVAL.

Moi? je ne partirais plus, quand mademoiselle se marie!

CÉCILE.

Quel intérêt si grand monsieur Blinval peut-il prendre à mon mariage?

GOBERVILLE.

En deux mots, cousine, apprends que ce jeune homme meurt d'amour pour toi.

CÉCILE.

Pour moi! Vous vous trompez, mon cousin. Monsieur Blinval ne songe pas à moi.

GOBERVILLE.

Il ne s'est pas déclaré; sa timidité, sa jeunesse, sa modestie, voilà ses excuses. Quant à vous, jeune homme, apprenez que vous n'êtes pas indifférent à ma cousine.

BLINVAL.

Elle m'aimerait?

GOBERVILLE.

Elle vous aime, elle m'en a fait l'aveu ce matin.

CÉCILE.

Moi! je vous ai avoué....

GOBERVILLE.

Oui, aussi clairement qu'une jeune personne peut avouer ces choses-là : mais ce qu'elle m'a dit bien plus positivement, c'est qu'elle ne peut pas souffrir son futur.

CÉCILE.

Que dites-vous? Quel moment prenez-vous pour révéler...

GOBERVILLE.

Ainsi donc, vous aimez ma cousine, ma cousine vous aime, et son futur est un petit scélérat qui a fait une promesse de mariage à une jeune veuve charmante. La veuve est pour nous, je lui ai donné ses instructions, elle va venir, j'ai mon plan, j'éconduis l'homme d'affaires, et je vous marie à Cécile.

BLINVAL.

A Cécile! Ah! mon ami, mon cher ami, mon cher docteur! Mademoiselle, consentez-vous....

CÉCILE.

Y consentir, non, sans doute, je ne vous aime pas... je ne vous hais pas; mais je serais capable de vous haïr, je crois... non pas de vous haïr, mais de cesser d'avoir pour vous l'estime que vous inspirez, si vous vous permettiez... Ah! mon cousin, ah! monsieur Blinval, vous me mettez dans un embarras... Je vous en veux, je m'en veux à moi-même....

GOBERVILLE.

Elle y consent. Fort bien, perdez la tête tous les deux, moi je garde mon sang-froid. Laissez croire à votre oncle et au ministre que vous partez ce soir. Demain je ferai votre paix ; mais j'aperçois déjà notre jeune veuve. Voilà ce qui s'appelle une femme qui connaît le prix des moments.

SCÈNE V.

BLINVAL, GOBERVILLE, CÉCILE, MADAME GIRARD, EN DEMI-DEUIL.

MADAME GIRARD.

Me voici.

GOBERVILLE.

Voulez-vous bien permettre que je vous présente notre jeune homme ?

MADAME GIRARD.

Monsieur Blinval ! Enchantée de le voir. Il est fort bien. Comment me trouvez-vous dans ma nouvelle parure ? Or çà, quand commençons-nous ? Je m'intéresse à monsieur sans le connaître. Je m'intéresse à Cécile parce que je la connais, et depuis qu'il ne s'agit plus que de me moquer de lui, j'ai une envie de le voir, ce traître de Badoulard.

CÉCILE.

Il va te trouver charmante, bien plus jolie que moi, je l'espère, je n'en doute pas, tu vas lui donner des regrets, mais, hélas ! n'est-il pas trop tard ?

BLINVAL.

Quoi, madame, il vous a fait une promesse de ma-

riage? ah! je vous en prie, épousez-le, épousez-le. Avec une jolie femme comme vous, ne sera-t-il pas encore plus heureux qu'il ne mérite?

MADAME GIRARD.

L'épouser! Ah! un moment, s'il vous plaît....

GOBERVILLE.

Comme je vous l'ai dit, mon oncle aime l'éclat, craint le scandale. Monsieur Badoulard n'est qu'un sot; de l'audace, de l'intrigue et peu de délicatesse en affaires, ce n'est pas de l'esprit. Il n'y a que la chère madame de Péraudière que je redoute. Mais comme il ne s'agit peut-être que de gagner une heure ou deux.... Car je ne sais pourquoi, j'ai dans l'idée qu'il nous cache quelque mauvaise affaire. La manière dont il a brusqué le mariage... Je me suis laissé dire qu'il avait pris à crédit les dentelles et les bijoux dont il t'a fait cadeau. Il n'aura considéré que la dot, et il aura préféré celle de ma cousine à la vôtre, parce qu'il n'y avait pas l'année de veuvage à attendre.

SCÈNE VI.

BLINVAL, GOBERVILLE, CÉCILE, MADAME GIRARD, JUSTINE.

JUSTINE.

VOILA monsieur Badoulard qui vient dans ce salon.

BLINVAL.

Je vais lui parler.

GOBERVILLE.

Beau chef-d'œuvre. Soyez tranquille, je vous ména-

gerai l'occasion d'éprouver sa bravoure. Viens avec nous, Justine, et dans un instant tu annonceras à monsieur Badoulard la visite de madame.

BLINVAL.

Avant de nous quitter, Cécile, daignez au moins me confirmer ce que votre cher cousin m'a fait entendre.

CÉCILE.

Qu'il me sauve du malheur d'être à monsieur Badoulard, voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire.

JUSTINE.

Ah! mon Dieu! est-ce que vous voudriez empêcher la noce, par aventure?

GOBERVILLE.

Console-toi, c'est pour en faire une plus belle. Eh vite, sortons, voici Badoulard.

(Il sort avec Justine et madame Girard.)

CÉCILE.

Sortons aussi; que lui dirais-je? Que vont-ils faire? Je suis prête à pleurer; moi qui croyais être si gaie le jour de mes noces!

SCÈNE VII.

BADOULARD, CÉCILE.

BADOULARD.

Vous me fuyez, ma charmante fiancée! Je croyais trouver ici le docteur votre cousin, j'étais bien aise de lui faire politesse; on veut me faire croire qu'il n'est pas mon ami; mais il m'est bien plus doux de trouver ma femme....

CÉCILE.

Votre femme, monsieur ! Nous ne sommes pas encore mariés.... Pardon, permettez que j'aille rejoindre mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

BADOULARD seul.

Quelle innocence ! quelle candeur ! Elle craint de se trouver seule avec moi. Elle m'adore. Heureux Badoulard ! une jolie fille, une dot encore plus jolie ! Ce maudit receveur de loterie, comme il est pressé ! Encore avant-hier ne me menaçait-il pas de son procureur ? Patience, j'ai une certaine combinaison qu'une certaine femme m'a donnée, et à présent que j'ai les moyens... Ma foi, ce mariage-là est venu bien à propos. Il est si doux d'être riche ! il est si affreux d'être pauvre ! moi, je ne saurais penser aux pauvres sans frémir.

SCÈNE IX.

BADOULARD, MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Ah ! vous voilà, je vous cherchais ; eh, vite, pendant que nous sommes seuls, mes couplets ?

BADOULARD.

Vos couplets ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh, oui, les couplets pour votre noce ? Il est bien naturel que ce soit moi qui chante la première, puisque

c'est moi qui ai fait le mariage ; et voyez quel honneur pour vous, quand je dirai que la chanson est du marié lui-même.

BADOULARD.

Oh, sans doute, vous les aurez, ils sont faits, il ne me manque plus qu'une rime à mariage. (*A part.*) Ce diable de libraire qui m'avait promis une collection d'almanachs des muses... (*Haut.*) J'ai été si occupé, si pressé... Enfin voilà donc mon bonheur assuré.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Ah ! je vous en prie, mon cher Badoulard, rendez Cécile heureuse. Vous voyez, je suis sans rancune, et je ne la confonds pas avec son père. Vous avez entendu ce qu'il m'a dit pendant le déjeuner, je ne prétends pas passer pour jeune, mais je n'aime pas qu'on me fasse sentir que je suis vieille. Voilà comme vous êtes, messieurs, d'une injustice ! Quand je pense à mon pauvre mari.... Il est vrai que je l'avais épousé malgré moi ; mais je m'y étais attachée. Eh bien, on ne s'imagine pas tout ce que j'ai eu à souffrir. Encore n'ai-je pas tout su ; et vous-même, la main sur la conscience, j'ai vanté vos mœurs et vos principes à M. Duverdier, parce qu'il est là-dessus d'une minutieuse sévérité ; mais vous n'êtes pas parvenu à votre âge sans avoir eu quelques petites aventures, sans avoir fait couler les pleurs de quelque infortunée ?

BADOULARD.

Qui ? moi, des aventures ! J'aurais fait verser quelques larmes ! Ah ! j'en suis incapable ! Eh ! mon Dieu ! tout entier aux soins de mon état, j'avais en vain cherché une

aimable compagne avec qui je pusse couler mes jours dans le calme d'une honnête passion, lorsque vous m'avez fait connaître votre intéressante parente.

SCÈNE X.

BADOULARD, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, JUSTINE.

JUSTINE.

Monsieur, il y a là une madame Girard qui demande à vous voir.

BADOULARD.

Madame Girard, dites-vous ?

JUSTINE.

Oui, une dame en deuil. Il s'agit d'une affaire très-importante, dit-elle.

BADOULARD.

Ah ! grand Dieu ! c'est elle-même. Je n'y suis pas. Comment a-t-elle pu découvrir mon adresse ? Non, attendez. Cela serait suspect. Dites que je suis bien fâché, que je ne peux pas la recevoir. Non, elle serait capable de forcer la porte, de faire un éclat. O ciel ! quel embarras ! Faites entrer.

(Justine sort.)

SCÈNE XI.

BADOULARD, MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous donc ? Quelle est cette dame ? Quel mal peut vous causer sa visite ?

BADOULARD.

Aucun. Je vous prie de le croire; quand je dis aucun, c'est-à-dire, un rien, une bagatelle : choisir précisément un jour comme celui-ci! J'en perdrai la tête. Je ne ferai pas difficulté de vous l'avouer à vous, qui êtes une femme raisonnable... mon amie... C'est une femme... Vous disiez bien tout à l'heure, il est impossible qu'à mon âge, avec quelques avantages de fortune, d'esprit et de tournure....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Je vous entends, mauvais sujet! ils se ressemblent tous.

BADOULARD.

Paix, la voici.

SCÈNE XII.

BADOULARD, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, MADAME GIRARD.

MADAME GIRARD.

En vérité, monsieur Badoulard, j'ai cru que je ne parviendrais jamais à vous voir.

BADOULARD.

Pardon, mille pardons, belle dame.

MADAME GIRARD.

Ma visite n'est guère convenable, je le sens; mais j'ai pensé qu'aux termes où nous en sommes....

BADOULARD, *bas à madame Girard.*

Paix donc, je vous en prie. Je suis à vous dans l'instant. J'ai deux mots à dire à cette dame.

MADAME GIRARD.

Quelle est cette dame ?

BADOULARD.

Une parente, d'une humeur très-difficile, très-revêche. Ne lui parlez pas de nos tendres engagements.

MADAME GIRARD.

Pour quelle raison ?

BADOULARD.

Raison de famille.

MADAME GIRARD.

Ah ! ah ! (*A part.*) Le traître !

BADOULARD, *à madame de Péraudière.*

Vous voyez, c'est une connaissance antérieure à celle de l'aimable Cécile. Gardez-vous bien de lui dire que je me marie aujourd'hui.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Pourquoi donc cela ?

BADOULARD.

J'ai quelques ménagements à garder, une femme vraiment éprise.... très-honnête.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Ah ! honnête....

BADOULARD.

Vous sentez combien il est important de cacher à monsieur Duverdier et à sa fille.... Je ne tarderai pas à vous rejoindre. Avec le caractère du père, si les choses n'étaient pas si avancées, il y aurait de quoi rompre le mariage.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Rompre le mariage! oh que non pas. Je tiens à ce que j'ai fait. Je sais mener vivement et hardiment les affaires que j'ai entreprises, et puisque tous les hommes sont des trompeurs, et qu'il faut pourtant qu'on se marie.... je ne dirai rien, soyez tranquille. (*A madame Girard.*) Votre servante, madame.

MADAME GIRARD.

C'est moi qui suis la vôtre, madame.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

(*A part.*) Elle n'est pas mal. (*A Badoulard.*) Congédiez-la bien vite, ou vous perdrez beaucoup dans mon estime.

MADAME GIRARD, *à part.*

C'est singulier, comme, depuis ce que j'ai appris sur son compte, il me paraît sot et ridicule.

SCÈNE XIII.

BADOULARD, MADAME GIRARD.

BADOULARD.

Me voici tout entier à vous, belle dame. Mais quelle aimable surprise! Me prévenir me faire une visite! J'ignorais que vous fussiez à Paris.

MADAME GIRARD.

J'ai eu toutes les peines du monde à trouver votre adresse.

BADOULARD.

Je le crois. J'ai été obligé de changer brusquement de demeure, et j'ai été si accablé d'occupations.... Que

d'excuses j'ai à vous faire ! je n'ai pas trouvé un moment pour vous écrire. Aujourd'hui même je me proposais... Malgré vos rigueurs, j'osais espérer encore... Ah ! le sentiment que vous m'avez inspiré est trop profond pour que jamais.... Enfin, madame, vous n'ignorez pas.... (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais ce que je dis!

MADAME GIRARD.

Passe encore quand on s'excuse aussi bien. Oui, je vois par votre embarras que je n'ai pas cessé de vous être chère. Et qu'il m'est cher à moi-même ce trouble où ma seule présence vous jette! Il me décide. Ecoutez-moi, monsieur Badoulard. Au moment où vous me fîtes la cour, la circonstance où je me trouvais, mon veuvage encore récent, ne me permettaient pas de suivre avec vous la franchise de mon caractère. Aujourd'hui je me crois plus libre de m'expliquer, et pressée par vos instances, je ne puis vous laisser ignorer que s'il m'était possible de préférer quelqu'un....

BADOULARD.

Ce serait moi. Ah! madame, quel bonheur! il me confond.

MADAME GIRARD.

Un moment. Raisonnable, malgré ma faiblesse, et trop convaincue que les passions des hommes sont aussi passagères que subites, jalouse de ne vous devoir qu'à un amour réel et durable, je venais ici dans l'intention de vous rendre cette promesse, que ma tante et vous m'avez pour ainsi dire forcée d'accepter.

BADOULARD.

Me la rendre! Que dites-vous, cruelle amie?

MADAME GIRARD.

Rassurez-vous, je la garde.

BADOULARD.

Vous la gardez?

MADAME GIRARD.

Oui, je vois que vous êtes sincère dans les vœux que vous m'avez adressés, que vous êtes sincère dans les excuses que vous me faites; il est temps de récompenser le plus fidèle et le plus tendre des amants, et, au lieu de vous rendre votre promesse, je suis prête moi-même à vous en signer une.

BADOULARD.

Ah! madame, quelle bonté! Mais comment vous exprimer ma reconnaissance, l'ivresse, l'extase où me plongent de si charmantes paroles? me voilà donc au comble de mes vœux et la constance de mon amour... (*Ici on entend des tambours.*) *A part.* Ah! mon Dieu, ce sont les tambours pour mon mariage.

MADAME GIRARD.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BADOULARD.

Je ne sais... c'est dans la rue. Des troupes qui passent peut-être.

MADAME GIRARD.

Point du tout, c'est dans la cour de la maison. Ce n'est pas là une marche, c'est une aubade.

BADOULARD.

En effet. Oui, c'est une aubade, je crois : c'est pour quelque locataire apparemment ; il y en a tant! Je ne les connais pas. (*A part.*) Maudits tambours, quel bruit ils font !

SCÈNE XIV.

BADOULARD, MADAME GIRARD, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur, voilà les tambours qui viennent pour vous féliciter.

MADAME GIRARD.

Pour vous féliciter !

BADOULARD.

Il ne sait ce qu'il dit.

CHAMPAGNE.

C'est monsieur Goberville, le médecin, qui a été les chercher.

BADOULARD.

Que le diable l'emporte !

CHAMPAGNE.

Les avez-vous entendus ?

BADOULARD.

Parbleu. Madame et moi, nous en sommes tout étourdis.

CHAMPAGNE.

Le tambour à la grosse canne demande l'honneur de vous être présenté.

BADOULARD.

Qu'on les paye, qu'ils se taisent, et qu'ils aillent au diable.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur...

BADOULARD.

Fais ce que je te dis. Nous avons bien affaire de leur vacarme.

SCÈNE XV.

BADOULARD, MADAME GIRARD.

MADAME GIRARD.

Vous les payez! vous les renvoyez! c'est donc pour vous qu'ils venaient.

BADOULARD.

Pour moi? je ne sais... en effet.... peut-être.... à moins que ce ne soit une méprise... quand je dis une méprise.... (*A part*) Ah! quel embarras! quel embarras!

MADAME GIRARD.

Que signifie cet air troublé, interdit? ces paroles entrecoupées? ah! Badoulard, cela n'est pas bien, vous avez des secrets, et vous me les cachez! à moi! s'il s'agissait de quelqu'événement fâcheux, tout en cherchant à la vaincre, j'approuverais la délicatesse qui vous porterait à ne pas vouloir m'affliger. Mais ce ne sont pas des malheurs que ces gens-là annoncent. Ne vous refusez donc pas à faire partager votre bonheur à une amie tendre et sensible.

BADOULARD.

Combien je suis touché moi-même de l'aimable intérêt que vous prenez à mon sort; mais en vérité, je ne conçois pas....

SCÈNE XVI.

BADOULARD, MADAME GIRARD, JUSTINE.

JUSTINE.

MONSIEUR, voilà les poissardes qui vous apportent des bouquets.

MADAME GIRARD.

Des bouquets!

BADOULARD.

Allons, il ne me manquait plus que les bouquets des poissardes.

JUSTINE.

C'est encore monsieur Goberville qui a été les chercher.

BADOULARD.

Mais c'est donc un démon acharné après moi que ce Goberville ?

MADAME GIRARD.

Voilà un homme qui prend bien de la part à votre bonheur.

JUSTINE.

Je m'en vais les faire entrer.

BADOULARD.

Gardez-vous-en bien.

JUSTINE.

Mais elles se fâcheront. Ces femmes-là ne sont pas aisées à vivre.

BADOULARD.

Dites que je suis désolé... Que je suis en affaire.... Enfin, dites ce que vous voudrez; mais je ne peux pas les recevoir.

JUSTINE.

Ma foi, je vais les conduire à mademoiselle. Mais les beaux bouquets, les beaux bouquets ! Il y a de quoi garnir tout l'appartement.

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

BABOULARD, MADAME GIRARD.

MADAME GIRARD.

MONSIEUR Badoulard, apprenez-moi ce que veulent dire toutes les félicitations qu'on vous adresse, je l'exige, ou je vous quitte à l'instant pour ne plus vous revoir.

BADOULARD.

(*A part.*) Ah ! si je pouvais la prendre au mot. (*Haut.*) Vous me quittez, madame ?

MADAME GIRARD.

Non. Je reste, je veux tout savoir, je saurai tout. Que vous est-il arrivé ? Quel est ce médecin qui se donne tant de peine pour vous amener les compliments du quartier ? Vous aurait-il sauvé de quelque grave maladie ? Je vous trouve un peu pâle. Quelle est cette demoiselle à laquelle on conduit les poissardes avec leurs bouquets?

BADOULARD.

Cette demoiselle, madame? c'est une vieille fille, une tante à moi, cette parente que vous avez vue tout à l'heure, qui me tient lieu de mère. Quant à ce qui m'est arrivé, j'ai été en effet assez malade il y a six semaines. Vous savez que je suis d'une santé très-délicate. Je ne me porte pas même encore très-bien, et je crains une re-

chute; mais ce n'est pas cela, et puisqu'il faut vous l'avouer, c'est... un terne que j'ai gagné à la loterie. (*A part.*) Plût au ciel que je l'eusse gagné en effet ce malheureux terne!

MADAME GIRARD.

Un terne! vous avez gagné un terne! ah! quel bonheur! recevez-en mon compliment. Et de combien ce terne, mon cher Badoulard? vingt mille francs? trente mille francs? quarante mille francs?

BADOULARD.

Mais, oui; trente mille francs à peu près; je n'ai pas encore compté au juste... (*A part.*) Je m'embarrasse de plus en plus.

MADAME GIRARD.

C'est une cruelle passion que celle de la loterie, qui amène plus de malheurs qu'on ne croit; mais ce n'est pas à ceux qui gagnent qu'il faut la reprocher. Que cela vient bien à propos, mon cher Badoulard! Par suite des affaires de la succession de mon mari, pour avoir en entier une certaine terre qui m'est dévolue en partie pour mon douaire, j'ai besoin d'un supplément de fonds. Vous me prêterez de l'argent.

BADOULARD.

Comment donc, madame, avec le plus sincère plaisir.

MADAME GIRARD.

Jusqu'au moment heureux où nos biens seront en commun.

BADOULARD.

Ah! madame, quel avenir enchanteur! Mais, pardon,

vous n'ignorez pas combien un homme d'affaires a peu de temps à lui. J'aurai l'honneur d'aller vous faire ma cour.

MADAME GIRARD.

Eh quoi, vous me renvoyez ! vous me congédiez ! Une femme qui a eu la faiblesse de vous laisser entrevoir l'impression que vous avez faite sur son cœur ! Y a-t-il quelqu'affaire qui puisse vous commander, quand nous avons le bonheur de nous revoir après une si longue absence ?

BADOULARD.

Puisqu'il faut tout vous dire, c'est pour ce terne que j'ai gagné. J'ai besoin de sortir.

MADAME GIRARD.

Précisément j'ai une voiture, je ne vous quitte pas, je sors avec vous.

SCÈNE XVIII.

BADOULARD, MADAME GIRARD, GOBERVILLE, DUVERDIER.

GOBERVILLE.

Venez, venez, mon oncle, laissez dire madame de Péraudière.

DUVERDIER.

En effet, il peut bien remettre ses affaires à demain.

BADOULARD.

O ciel ! monsieur Duverdier, et le damné médecin avec lui !

DUVERDIER.

Allons donc, mon gendre, les voitures sont arrivées, il

ne nous manque plus que les témoins ; mais je vais profiter des voitures pour les envoyer chercher.

MADAME GIRARD.

Qu'entends-je? vous seriez beau-père de M. Badoulard? monsieur Badoulard serait marié?

DUVERDIER.

Pas encore ; mais dans une heure, Dieu merci, il sera le mari de ma fille.

MADAME GIRARD.

Ah ! grand Dieu, qu'ai-je appris !

BADOULARD, *à part.*

J'en ferai une maladie, c'est sûr.

GOBERVILLE.

Madame est sans doute une parente de M. Badoulard ?

MADAME GIRARD.

Sa parente ! non, monsieur. Ciel ! il ne me manquait plus que d'être prise pour une des femmes invitées à la fête. Non, monsieur, je suis sa victime, une femme délaissée, abandonnée. Ainsi donc ces serments, ces protestations, ce terne gagné à la lotterie... mensonge, odieux mensonge, et ces tambours, ces bouquets, cette parure extraordinaire m'annonçaient l'affreuse vérité que mon cœur abusé rejetait. Ma tête s'égare, je m'affaiblis, je me meurs.

(Elle tombe dans un fauteuil.)

DUVERDIER.

Monsieur Badoulard, que signifie....

BADOULARD.

A son secours, monsieur Duverdier, monsieur le médecin, elle se trouve mal.

MADAME GIRARD, *se levant avec vivacité.*

Non, je ne me trouve pas mal, je saurai conserver mes forces pour révéler tous tes forfaits. Vous allez lui donner votre fille, et à l'instant même il me jurait un amour éternel : mais j'ai des droits, je les ferai valoir. Ah! vous faites le petit volage, cela vous sied bien, tourmenter les cœurs! un homme comme vous! Adieu, perfide.

(Elle sort.)

DUVERDIER.

Mais, madame, de grâce, expliquez-moi...

GOBERVILLE.

Laissez, mon oncle, j'accompagne madame, et je reviens vous dire tout ce que j'aurai découvert.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

DUVERDIER, BADOULARD.

DUVERDIER.

Elle a des droits, dit-elle?

BADOULARD.

Eh non, c'est une erreur, ne croyez donc pas cela.

DUVERDIER.

Quel événement! quel éclat! Le jour même du mariage!

BADOULARD.

Ne m'en parlez pas, j'en perds la tête. Mon Dieu, qu'il est cruel d'inspirer d'aussi grandes passions!

SCÈNE XX.

DUVERDIER, BADOULARD, MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit-là?

DUVERDIER.

Ah! ma chère parente.

BADOULARD.

Ah! ma chère madame de Péraudière.

DUVERDIER.

Une jeune femme qui se prétend trompée par monsieur Badoulard!

BADOULARD.

Cette personne avec qui vous m'avez laissé.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Je savais tout cela. Et si, comme je le crois, c'est précisément une femme à laquelle il renonce parce qu'il préfère votre alliance, la connaissance de ce petit incident détruit-elle les avantages réels et solides qui vous l'ont fait accepter pour gendre?

DUVERDIER.

Je ne dis pas cela; mais vous conviendrez que cela n'en est pas moins fort désagréable.

BADOULARD.

Mais, vous-même, beau-père, dans votre jeunesse n'avez-vous pas fait quelques fredaines?

DUVERDIER.

Quelquefois, j'en conviens.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Vraiment, quand il s'amusait à souffler la comédie bourgeoise à la Boule-Rouge. (*)

SCÈNE XXI.

DUVERDIER, BADOULARD, GOBERVILLE, MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

GOBERVILLE.

UNE pauvre petite femme bien intéressante! Elle a manqué de se trouver mal une seconde fois à l'aspect des voitures de la noce.

BADOULARD.

Et moi j'ai senti comme un étouffement.... Champagne, un verre d'eau. C'est fort dangereux quand on sort de table.

(Champagne entre, sort et revient avec un verre d'eau.)

GOBERVILLE.

Parbleu! ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle paraît très-vive, très-emportée. Elle parle de promesse de mariage, d'opposition.

DUVERDIER.

Eh bien, vous le voyez; des obstacles, un scandale!

BADOULARD.

Mais ne vous inquiétez donc pas, vous ne me perdrez pas, j'épouserai votre fille.

(*) Il y avait, il y a trente ans, une salle de comédie bourgeoise à la Boule-Rouge, faubourg Montmartre, chez un peintre en bâtiments, qui peignait les décorations et jouait les jeunes premiers.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Point d'obstacle, puisque tout est prêt pour le mariage. Scandale bien moindre que si elle parvenait seulement à le retarder. Ne dites rien à Cécile, à personne, et précipitons la cérémonie.

BADOULARD.

Oui, vous avez raison, précipitons, précipitons.

DUVERDIER.

Non, sans doute, ne disons rien à personne.

BADOULARD.

On m'avait bien prédit qu'il m'arriverait plus d'une surprise le jour de mon mariage ; mais vous entendez bien que je suis au-dessus de ces choses-là.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Tandis que nous allons rassembler les témoins, envoyez Justine à l'église, Champagne à la municipalité. Je prends la berline pour aller chercher monsieur Desroches, le cousin de monsieur Badoulard, avec sa femme, sa sœur et ses trois filles. Les deux garçons viendront à pied, car c'est une famille qui n'en finit pas, et qui s'est hâtée de s'inviter toute entière à la noce. Vous, monsieur Duverdier, ramenez bien vite dans la voiture coupée notre vieil oncle Dumont, et surtout ne vous amusez pas à disserter sur la gazette avec lui, ou avec sa babillarde gouvernante.

BADOULARD.

Moi je monte en cabriolet pour aller prendre mon neveu Forlis. C'est bien aimable à lui de se faire attendre quand il n'a autre chose à faire que d'aller dîner en ville

tous les jours. Nous retrouverons ici le cousin docteur, n'est-ce pas ?

DUVERDIER, *à Goberville.*

Ne va pas t'éloigner, que nous n'ayons pas encore à courir après toi.

GOBERVILLE.

N'ayez pas peur, mon oncle. (*A part.*) Hâtons-nous, puisqu'ils se pressent, et courons rejoindre Blinval et notre aimable veuve.

DUVERDIER.

Certainement je n'en veux pas à monsieur Badoulard; mais voici une aventure qui me déplaît, qui me déplaît beaucoup.

BADOULARD.

Et à moi donc! je le répète, j'en ferai une maladie; c'est sûr, j'en ferai une maladie.

GOUBERVILE.

Je n'en serais pas surpris; mais je suis là pour la soigner.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DESROCHES, MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh mais, arrivez donc, arrivez donc, monsieur Desroches.

DESROCHES.

Un moment, s'il vous plaît, madame de Péraudière, c'est bien le moins que je dise à ce cocher d'aller reprendre ma femme, ma sœur et mes filles, puisque vous m'avez pour ainsi dire enlevé sans leur laisser le temps d'achever leur toilette.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Soyez tranquille, elles viendront. Nous n'avons besoin de vous qu'à l'église et à la municipalité. Quant à vos dames, qu'elles ne se hâtent pas; n'est-ce pas assez qu'elles soient du repas, et les petites filles du bal?

DESROCHES.

Plaît-il? Quand on est aussi proche que nous le sommes.... Eh bien, nous voilà seuls! Ni marié, ni future, ni parents pour nous recevoir. C'était bien la peine de me faire tellement dépêcher que je ne sais comment je suis habillé.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Vous êtes fort bien. Les autres vont venir. Ils ne viennent pas. Qu'en dites-vous ? si nous allions les chercher ?

DESROCHES.

Eh mais, mon Dieu! comme vous êtes vive, comme vous êtes pressée ! Est-ce que le mariage ne peut pas souffrir un quart d'heure de retard ? Est-ce que vous craignez quelque obstacle ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Quelque obstacle ? Pas du tout. Qu'est-ce que vous parlez d'obstacle ? Il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir ; mais je n'aime pas les délais, les lenteurs.

DESROCHES.

Savez vous que c'est une bonne affaire que vous procurez là au cousin Badoulard ; je peux vous le dire, quoique vous soyez la cousine de ces gens-ci, parce qu'avant tout vous êtes son amie. Il a un bel état, à ce qu'on dit ; mais, en fait de patrimoine, c'est nous qui étions les Crésus de la famille.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh bien, grâce à son mariage, ce sera son tour de briller. Personne ne paraît. Je suis d'une impatience....

DESROCHES.

Mais contez-moi donc un peu.... Tenez, asseyons-nous en les attendant. (*Il s'assied.*) Comment ce mariage-là s'est il fait ? On dit que les cadeaux sont superbes. Y a-t-il un cachemire ? Ma femme en mourrait de dépit, je vous en préviens.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Oui, il y a un cachemire, des diamants, un voile de cinq quarts. Le mariage s'est fait comme se font tous les mariages. Mais à quoi s'amusent-ils donc tous ? Et ce médecin que nous devions retrouver ici ? Quelle insouciance ! quelle apathie ! Ah ! voici monsieur Duverdier ; c'est fort heureux.

SCÈNE II.

DESROCHES, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, DUVERDIER, DUMONT.

DUVERDIER.

Entrez donc, je vous prie, mon cher oncle.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *à Desroches.*

Levez-vous donc ; c'est le père de la mariée avec notre vieil oncle Dumont.

DESROCHES.

Ah ! messieurs.... enchanté. (*A madame de Péraudière.*) Il a l'air d'un bon homme le père de la mariée.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *présentant Desroches à Duverdier.*

Monsieur Desroches, cousin de monsieur Badoulard.

DUVERDIER.

Ah ! monsieur, c'est moi-même.... Où est donc toute votre aimable famille ? que j'aie l'honneur de lui présenter mes hommages.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

L'aimable famille ne viendra que pour le repas. Monsieur Badoulard ne peut tarder. Je vais chercher votre

fille. (*à Duverdier.*) Vous savez combien il est urgent de se hâter. Ainsi point de bavardage, point de compliments, et dès que tous les témoins seront réunis, montons en voiture.

(Elle sort.)

DUVERDIER, *à part.*

Oui sans doute ; quand je pense à l'aventure de tantôt...

SCÈNE III.

DUVERDIER, DESROCHES, DUMONT.

DESROCHES.

Je serai ravi de voir mademoiselle votre fille. Monsieur Badoulard m'en a fait un si brillant éloge....

DUMONT.

Je l'ai vue bien petite. J'étais premier garçon de la noce à celle de sa mère. Vous vous en souvenez, monsieur Duverdier. A celle de madame de Péraudière je venais de m'établir ; à celle de notre cousin de Bretagne j'étais syndic, et me voici tranquille et retiré à celle de votre fille.

DESROCHES.

Ce n'est pas parce que monsieur Badoulard est mon cousin, mais vous pouvez vous vanter de faire un excellent mariage : des mœurs connues, une conduite irréprochable !

DUMONT.

Oh ! la conduite, la conduite avant tout ; cela vaut mieux que la fortune.

DUVERDIER.

Sans doute, et je suis édifié de celle de monsieur Badoulard. (*A part.*) Une belle conduite, en effet !

DUMONT.

Mais où donc est-il le cher futur ?

DUVERDIER.

Je l'entends, je crois.

SCÈNE IV.

DUVERDIER, DESROCHES, DUMONT, BADOULARD.

BADOULARD.

Me voici. Je vous ai fait attendre peut-être. Mille pardons. Je suis tout essoufflé ; j'étouffe. J'ai toujours eu des dispositions à devenir asthmatique. J'ai laissé Forlis à la municipalité, et je suis accouru bien vite. Bonjour, cousin Desroches. C'est monsieur Dumont, je crois. Que j'aie l'honneur de vous embrasser, mon cher oncle.

DUMONT.

(Dumont, Badoulard et Desroches disent tous les trois à la fois ce qui suit,)

Monsieur, c'est un titre que j'accepte avec joie, et je vous avoue que ce n'est pas une médiocre satisfaction pour moi de voir notre famille s'augmenter par une alliance aussi heureuse.

BADOULARD.

Monsieur, je vous prie d'être persuadé que nous ne sommes pas moins flattés de notre côté....

DESROCHES.

Comme je le disais tout à l'heure à madame de Péraudière, mon cousin sait apprécier le bonheur....

DUVERDIER.

Messieurs, voici ma fille.

SCÈNE V.

DUVERDIER, DESROCHES, DUMONT, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, BADOULARD, CÉCILE.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Voulez-vous bien permettre, messieurs, que je vous présente l'aimable accordée à laquelle je me glorifie de tenir lieu de mère aujourd'hui comme sa plus proche parente.

BADOULARD.

Ah! mademoiselle, quel heureux instant!

DUMONT.

Elle est charmante, ma petite nièce.

DESROCHES.

Je vous fais compliment, cher Badoulard.

DUMONT.

Combien il est agréable pour moi de voir le mariage d'une nièce chérie!

DESROCHES.

Qu'il est heureux pour moi, mademoiselle, de me voir appelé à être un des témoins....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Cécile sait d'avance tout ce que vous pouvez lui dire de flatteur, messieurs.

BADOULARD.

Eh bien, beau-père, êtes-vous satisfait? Vous voyez; vous ne me perdrez pas : le mariage aura lieu.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Votre autre témoin ?

BADOULARD.

Il nous attend.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Et votre monsieur Goberville, où est-il ? J'étais sûre que ce serait lui qui nous retarderait.

DUVERDIER.

Ne vous fâchez pas ; le voilà.

SCÈNE VI.

DUVERDIER, DESROCHES, DUMONT, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, BADOULARD, CÉCILE, GOBERVILLE.

GOBERVILLE.

Messieurs et mesdames.... Ma charmante cousine... Eh bien, mon oncle, suis-je exact ? faut-il courir après moi ?

DUVERDIER.

Tu es un garçon charmant.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

C'est bon. Vous voilà, partons.

GOBERVILLE.

Un moment, madame de Péraudière, moi qui désire si ardemment de faire connaissance avec monsieur Desroches.

DESROCHES.

Monsieur....

GOBERVILLE.

Il y a si long-temps que je n'ai été faire la cour à mon grand-oncle Dumont et à sa bonne gouvernante.

DUMONT.

C'est vrai, l'on ne te voit guère.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Vous aurez tout le temps de leur présenter vos civilités en route.

GOBERVILLE.

Mais nous ne sommes que trois; il faut quatre témoins pour un mariage.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Soyez tranquille; l'autre se trouvera. Partons.

DUVERDIER.

Oui, partons.

GOBERVILLE.

Permettez : quelle pétulance! Vous ne laissez pas aux gens le temps de respirer. Je viens de passer devant l'église, le suisse ne vous attend pas avant une heure.

DUMONT.

Ah! si on ne nous attend pas avant une heure...

DESROCHE.

Je ne vois pas pourquoi nous nous presserions.

DUVERDIER.

Allons, encore des retards.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Ah! quelle patience il faut avoir!

SCÈNE VII.

DUVERDIER, DESROCHES, DUMONT, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, BADOULARD, GOBERVILLE, CÉCILE, JUSTINE.

JUSTINE.

Comment! vous êtes encore ici! Mais dépêchez-vous donc, tous les parents sont à l'église; on s'impatiente.

DUVERDIER.

Eh bien, qu'est-ce que tu disais donc, Goberville?

GOBERVILLE.

Demandez-moi plutôt ce que m'a dit ce maudit suisse. Il est Italien, vous savez, et on ne comprend pas trop bien ce qu'il veut dire en français.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Une petite gentillesse de votre neveu pour nous retarder encore. Il aime tant à railler.... Allons, messieurs.

GOBERVILLE, *à part.*

Je ne vois personne. Ils arriveront trop tard. (*Haut.*) Oui, mais la municipalité! Monsieur Badoulard n'y a-t-il pas envoyé son domestique? il me semble que vous pouvez attendre qu'on vous avertisse.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Craignons au contraire de faire attendre l'officier public, et comme c'est monsieur le maire lui-même qui, par égard pour la famille, veut marier Cécile....

GOBERVILLE.

J'entends bien, mais cependant....

SCÈNE VIII.

DUVERDIER, DESROCHES, BADOULARD, DUMONT, GOBERVILLE, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur, monsieur le maire m'envoie vous dire que quand ces messieurs et dames voudront, il est tout prêt à vous marier.

GOBERVILLE, *à part.*

Prêt à les marier ! diable !

CHAMPAGNE.

J'ai laissé monsieur Forlis, votre second témoin, dictant au commis vos noms, prénoms, pays et qualités.

GOBERVILLE, *à part.*

Que faire ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Vous voyez. Eh vite, les voitures à la porte du vestibule.

JUSTINE.

Oui, madame. Ah ! voilà la noce enfin.

(Elle sort.)

BADOULARD, *à Champagne.*

Mes gants, mon épée. En vérité je suis comme ivre de mon bonheur.

DUVERDIER.

Quel doux moment pour un père ! Ma canne, mon chapeau.

CHAMPAGNE, *donnant les gants et l'épée.*

Les voici, monsieur.

(Il sort.)

GOBERVILLE, *à part.*

Ma foi je vais lui donner la fièvre.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

C'est au père à donner la main à la mariée.

DUMONT.

C'est juste, et au retour c'est le marié qui donne la main à sa femme.

CÉCILE, *à part.*

A sa femme !

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Donnez-moi la vôtre, mon cher Badoulard.

BADOULARD, *mettant ses gants et son épée.*

M'y voilà, ma chère parente.

GOBERVILLE.

Eh mais, qu'avez-vous donc, monsieur Badoulard ?

BADOULARD.

Comment ! ce que j'ai.... Le sentiment profond de ma félicité. (*En offrant sa main à madame de Péraudière.*) Permettez....

GOBERVILLE.

Permettez, vous même ; vous êtes devenu rouge tout d'un coup, et vous voilà pâle à présent.

BADOULARD.

Allons donc, vous voulez rire. (*Il offre toujours sa main à madame de Péraudière.*) Souffrez....

(Il veut lui tâter le pouls.)

GOBERVILLE.

Ne l'avez-vous pas remarqué tous comme moi ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Je n'ai rien remarqué, moi.

DUVERDIER.

As-tu perdu la tête ?

DUMONT.

Mais je crois en effet....

DESROCHES.

C'est un feu qui lui est monté au visage.

CÉCILE, *à part.*

Je tremble.

BADOULARD.

Comme je vous le disais, c'est la joie, le plaisir..... Mais ce n'est rien.

GOBERVILLE.

Comment ! ce n'est rien, vous avez eu tant d'embarras, tant d'inquiétude ! ne disiez-vous pas tantôt que vous en feriez une maladie ?

BADOULARD.

Ah ! bon Dieu !

GOBERVILLE.

Otez donc votre gant, s'il vous plaît.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh non, ne l'écoutez pas.

GOBERVILLE, *tâtant le pouls à Badoulard.*

La peau sèche.

BADOULARD.

Pas du tout.

GOBERVILLE.

De l'élévation.

BADOULARD.

Vous vous trompez.

GOBERVILLE.

De l'irritation.

BADOULARD.

Vous croyez ?

GOBERVILLE.

Le teint enflammé, l'œil mauvais. Vous n'êtes pas bien.

DESROCHES.

Ah ! mon Dieu ! mais ce serait très-fâcheux !

DUVERDIER.

Comment ! il n'est pas bien ? te moques-tu de nous ? il se porte à merveille.

BADOULARD.

Eh mais, sans doute ; serait-il possible ? regardez-moi donc, monsieur Desroches, monsieur Dumont, monsieur Duverdier, qu'en dites-vous ? trouvez-vous comme monsieur.... Moi je ne me sens aucun mal.

GOBERVILLE.

Écoutez, je sais ce que je dis, je connais mon métier. Nous voyons des choses qui échappent aux autres.

DESROCHES, *à Dumont.*

C'est donc un médecin ?

DUMONT.

Très-habile pour son âge.

DESROCHES.

Ah ! c'est un médecin. Eh mais oui, mon cousin, je vous trouve un peu changé.

GOBERVILLE.

Parbleu, le mal vient si vite ; on ne le sent pas, surtout quand la fièvre soutient le malade.

BADOULARD.

Comment, la fièvre !

GOBERVILLE.

Tenez, je m'en rapporte à la mariée....

CÉCILE.

Eh mais, mon cousin, vous devez vous y connaître mieux que moi.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Je vous ai laissé parler tant que vous avez voulu, monsieur Goberville. Mais on m'entendra à la fin. Il eût été plus honnête de refuser tout bonnement d'être témoin du mariage, que de venir nous troubler par vos perpétuelles plaisanteries. On en aurait trouvé un autre.

BADOULARD.

Ah ! voilà ce que c'est. Il plaisantait, le cousin, n'est-ce pas que vous plaisantiez ? c'est pour voir si j'ajoutais foi à cette prédiction dont je vous parlais tantôt.

GOBERVILLE.

Oui, oui, je plaisantais; puisque tout le monde le veut, je plaisantais. (*Bas à Duverdier, mais assez haut pour être entendu de Badoulard.*) Je ne faisais pas réflexion.... Il serait mourant, il faut qu'il se marie ; un mariage fixé, c'est comme un spectacle affiché. Au fait, il sera toujours temps de le soigner en revenant de l'église.

BADOULARD.

Comment ! me soigner..... Est-ce que je serais malade ?

SCÈNE IX.

DUVERDIER, DESROCHES, BADOULARD, DUMONT, GOBERVILLE, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, JUSTINE.

JUSTINE.

Une lettre pour monsieur Badoulard. On attend la réponse.

DUVERDIER.

Lisez. Si c'était quelque chose de pressé.

BADOULARD.

Vous permettez... (*Après avoir parcouru la lettre.*) Ah ! mon Dieu !

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

GOBERVILLE.

Quand je vous ai dit que cet homme-là était malade. Voyez-vous comme il pâlit encore.

BADOULARD.

Mais c'est une horreur, une infamie.... Connaissez-vous un nommé Blinval ?

DUVERDIER.

Oui, c'est le neveu d'un géneral.

GOBERVILLE.

Un jeune officier plein de bravoure.

BADOULARD.

Un jeune officier ! le neveu d'un général ! Voilà ce que c'est.

DUVERDIER.

Un de nos amis.

BADOULARD.

Un de vos amis! il n'est pas le mien toujours. Concevez-vous cela? envoyer un cartel à un honnête homme, parce qu'il épouse du consentement des parents et de la demoiselle....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Un cartel!

DUVERDIER.

Comment, un cartel!

BADOULARD.

A un homme tranquille, rangé, et qui n'a plus l'esprit militaire.

DUVERDIER.

Mais je n'en reviens pas.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Voyons donc cette lettre?

BADOULARD.

Eh! mon Dieu, la voilà. Ah! docteur, je ne m'étonnerais pas d'être malade en effet. Quand on est tourmenté de la sorte....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *lisant.*

« Si l'honneur vous est cher, renoncez à Cécile, ou « venez me trouver à l'instant. Je vous laisse le choix des « armes. »

DUVERDIER.

Allons, voilà encore un scandale, une aventure.

GOBERVILLE.

Eh quoi! ce petit Blinval, un enfant de dix-neuf ans?

BADOULARD, *offrant son pouls à Goberville.*

Docteur, voyez donc. En effet je sens un malaise, j'ai la tête en feu.

GOBERVILLE, *tâtant le pouls.*

Vous pourriez vous battre; mais vous marier....

BADOULARD.

Au contraire, je veux me marier et je ne veux pas me battre. Quand je dis que je ne veux pas.... ce n'est pas par excès de prudence au moins. Moi je n'ai rien fait au jeune homme; mais puisqu'il me provoque... Ah! mon Dieu, quelle suite d'événements! Est-ce un tour qu'on me joue? suis-je malade? je n'en sais rien; mais il y a de quoi le devenir. Quel parti prendre? que faire?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Vous moquer des provocations de ce petit Blinval, vous marier bien vite, et une fois le mariage fait....

SCÈNE X.

DUVERDIER, DESROCHES, BADOULARD, DUMONT, GOBERVILLE, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, CHAMPAGNE, JUSTINE.

CHAMPAGNE, *remettant un papier à Badoulard et un autre à Duverdier.*

MONSIEUR, voilà un papier tout griffonné qu'un homme noir vient d'apporter. Il y en a un pour monsieur Duverdier, et il dit qu'il en a été porter un tout semblable à la municipalité.

GOBERVILLE, *à part.*

A merveille ! (*Haut.*) Comment ! à la municipalité ? Qu'est-ce que c'est ?

DUVERDIER, *après avoir lu.*

Allons, il ne manquait plus que cela. Une opposition au mariage.

TOUS.

Une opposition !

BADOULARD.

Eh ! mon Dieu oui, une opposition.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *prenant le papier.*

A la requête de Sophie Francheval, veuve de François Girard.

CÉCILE, *à part.*

Bonne Sophie !

DUVERDIER.

Qu'est-ce que c'est que cette Sophie Francheval ?

BADOULARD.

Eh vraiment, c'est cette maligne veuve que vous avez vûe tantôt ici.

DUVERDIER.

Ah ! ah !

BADOULARD.

C'est fini. Je suis frappé.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *lisant.*

« En vertu de la promesse de mariage, dont copie est « annexée au présent acte. »

DUVERDIER.

Une promesse de mariage ! corbleu, monsieur Badoulard !

BADOULARD.

Eh, beau-père, ne m'accablez pas. Je ne souffre déjà que trop.

CHAMPAGNE.

Il n'y a rien à dire à l'homme noir qui a apporté ce papier ?

BADOULARD.

Qu'il aille au diable avec celle qui l'envoie. Laissez-nous.

(Champagne sort.)

JUSTINE.

Et la réponse au billet que je vous ai remis ?

BADOULARD.

Comment ! la réponse ! je n'ai rien à répondre, je ne me marie pas, je ne peux pas me battre quand je suis malade, très-malade, n'est-ce pas, docteur ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Sortez, Justine.

(Justine sort.)

SCÈNE XI.

DUVERDIER, DESROCHES, BADOULARD, DUMONT, GOBERVILLE, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE.

DUVERDIER.

Fort bien, monsieur Badoulard. Une promesse de mariage !

BADOULARD.

Ah ! ne m'en parlez pas. Un cartel !

DUVERDIER.

Une opposition !

BADOULARD.

Et une maladie !

GOBERVILLE.

Qui s'annonce d'une manière assez grave.

DUVERDIER.

Et tous nos parents, tous les vôtres qui vont arriver ! Que va-t-on penser? que va-t-on dire? ma pauvre fille ! que je te plains, tu ne méritais pas....

CÉCILE.

Je peux vous assurer, mon père, que cela ne m'afflige que pour vous.

DESROCHES.

Ah çà, y aura-t-il une noce ? n'y en aura-t-il pas ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Il y en aura une.

DUVERDIER.

Est-ce possible, après cette opposition? (*A part.*) Ah ! si je n'avais pas compté la dot....

GOBERVILLE.

Dans l'état où il est.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Fort bien, le père se désole, le marié est tout consterné, le docteur triomphe, et moi je crois entrevoir... Monsieur Dumont, vous êtes l'oncle de Cécile ; monsieur Desroches, vous êtes le cousin de monsieur Badoulard ; vous devez sentir combien il est important de ne pas divulguer ce qui vient de se passer.

DESROCHES.

Parbleu !

DUMONT.

A qui le dites-vous ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Trouvez un prétexte pour excuser le retard du mariage. Dites que monsieur est malade.

DUVERDIER.

Oui, dites qu'il est malade. C'est trop heureux, à présent, qu'il soit malade. Une belle excuse! Tomber malade le jour où l'on se marie! cela s'est-il jamais vu?

BADOULARD.

C'est une grande maladresse, j'en conviens; mais ce n'est pas ma faute.

DUVERDIER.

C'est la mienne peut-être ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh non, c'est celle du docteur; mais patience.

SCÈNE XII.

DUVERDIER, DESROCHES, DUMONT, BADOULARD, GOBERVILLE, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, JUSTINE.

JUSTINE.

Monsieur, voilà tout le monde qui révient de l'église. On leur a dit qu'il n'y avait plus de mariage. Ils chuchotent entre eux, ils ont l'air inquiet, ils sourient, il y en a même qui ricanent tout haut. Ils demandent à vous voir, je n'ai pas voulu les laisser entrer sans vous prévenir. Ils sont là dans la salle à manger, où on achève de mettre le couvert.

DUVERDIER.

Tu as bien fait. O ciel! les parents, les domestiques, les voisins....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Allez les trouver. Que le repas aît lieu. Dites que le mariage se fera ce soir. On se marie aussi bien le soir que le matin.

DUVERDIER.

Moi! que j'aille là-dedans. Non vraiment. Je me trahirais, je rougirais.

CÉCILE.

Je ne peux pas non plus y paraître.

DUVERDIER.

Non sans doute. Allez-y vous, madame de Péraudière.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Point du tout. J'ai des courses plus essentielles à faire pour vos intérêts. Donnez-moi cette opposition, le cartel de monsieur Blinval. Ne vous inquiétez pas trop de votre maladie, monsieur Badoulard. Sans adieu, mon cousin le médecin, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

DUVERDIER, DESROCHES, DUMONT, BADOULARD, GOBERVILLE, CÉCILE, JUSTINE.

DUVERDIER.

Et moi, ne faut-il pas que j'aille à la municipalité, à l'église, pour trouver un prétexte, donner une couleur... Je vous en prie, messieurs, faites les honneurs, je ne tarderai pas à revenir.

DESROCHES.

Ne craignez rien, je ne dirai qu'un mot à ma femme pour qu'elle me seconde. Vous entendez bien ?

DUMONT.

Oui, oui, je me fais fort d'expliquer, d'arranger.... J'ai été à bien des noces dans ma vie, je n'ai jamais rien vu de semblable.

(Il sort avec Desroches.)

SCÈNE XIV.

DUVERDIER, BADOULARD, GOBERVILLE, CÉCILE, JUSTINE.

DUVERDIER.

Il y a de quoi perdre la tête. C'est pourtant vous, mademoiselle, qui êtes la cause de tout ce fracas.

CÉCILE.

Moi ! mon père ! ce n'est pas moi qui ai choisi monsieur.

BADOULARD.

Ah ! voilà pour m'achever.

DUVERDIER.

Auriez-vous mieux aimé ce petit Blinval, par aventure ?

CÉCILE.

Je n'ai pas dit cela, mon père.

JUSTINE.

Ma foi, monsieur, j'aime à croire que monsieur Blinval ne serait pas tombé malade le jour de son mariage.

DUVERDIER.

Taisez-vous, et suivez votre maîtresse dans son appartement.

SCÈNE XV.

DUVERDIER, BADOULARD, GOBERVILLE.

DUVERDIER.

Et vous, monsieur, si vous êtes malade, rentrez donc chez vous, voyez ce que vous avez à faire.

BADOULARD.

J'y vais, beau-père.

DUVERDIER.

Oui, beau-père! Je t'en prie, Goberville, veille à tout, que rien ne transpire.

GOBERVILLE.

Fiez-vous à moi, mon oncle. Faudra-t-il vous attendre pour se mettre à table?

DUVERDIER.

Eh non, mangez le repas, buvez le vin. Riez, chantez. C'est charmant, une noce sans mariage! Bonne santé, monsieur Badoulard.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

BADOULARD, GOBERVILLE.

BADOULARD.

Les voilà tous partis, nous voilà seuls. Ah! docteur, je me sens dans un état de faiblesse.... Quel vide! quelle tristesse! un si beau jour!

GOBERVILLE.

Allons, ne vous découragez pas, je vous tirerai de là.

BADOULARD.

Quel bonheur encore qu'il se soit trouvé un médecin parmi les parents !

GOBERVILLE.

Et moi, qui depuis si long-temps cherche des malades, trouver une maladie superbe !

BADOULARD.

Comment, superbe ?

GOBERVILLE.

Oui, sans doute, il ne s'agit plus que de savoir ce que c'est. Voilà une noce bien heureuse pour moi.

BADOULARD.

Oui, mais pour moi ?

SCÈNE XVII.

BADOULARD, GOBERVILLE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Eh ! monsieur, qu'est-ce donc que cela signifie ? les uns voulaient s'en aller, les autres voulaient vous voir ; ils se sont accordés pour demander le repas, et ils ont ordonné qu'on servît sur-le-champ.

GOBERVILLE.

Fort bien, je vais me mettre à table avec eux. Vous, Champagne, donnez le bras à votre maître. Conduisez-le dans son appartement, faites-lui passer sa robe de chambre, revenez me trouver dans la salle à manger, je vous ordonnerai une petite tisane rafraîchissante et innocente.

CHAMPAGNE.

Ah ! mon Dieu, monsieur, vous êtes donc bien malade ?

BADOULARD.

Hélas ! oui, mon pauvre Champagne.

GOBERVILLE.

Du repos. Ne lisez pas, buvez beaucoup, envoyez chercher une garde, ne mangez pas, je vais dîner.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

BADOULARD, CHAMPAGNE.

BADOULARD.

Viens, Champagne, c'est un bien aimable homme que ce docteur, il n'y a que lui qui prend intérêt à moi.

CHAMPAGNE.

Mon pauvre maître !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHAMPAGNE, EN PARLANT DE LA COULISSE.

Eh ! mon Dieu, j'y cours, monsieur, je vais vous l'amener si je le peux.

SCÈNE II.

CHAMPAGNE, JUSTINE.

JUSTINE.

C'est vous, monsieur Champagne. Comment va votre maître ?

CHAMPAGNE.

Bien doucement, mademoiselle, bien doucement. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il s'inquiète, c'est qu'il s'alarme. Voilà qu'il m'envoie chercher monsieur Goberville. Comment le décider à venir, ce médecin ? il n'y a pas une heure qu'ils sont à table. Il va s'emporter comme mon maître. C'est fort agréable. Parce qu'il est malade, il se met dans des colères.... Est-ce ma faute à moi ?

JUSTINE.

Ne voilà-t-il pas une noce bien gaie, monsieur Champagne ? le père absent, le marié malade, la mariée enfermée dans sa chambre, tandis que les parents mangent

le repas! Ma pauvre maîtresse! nous avons dîné toutes les deux tête à tête bien tristement, je vous en réponds. Moi qui lui portais envie ce matin parce qu'elle se mariait avant moi qui suis son aînée! Qui sait à présent si je ne me marierai pas avant elle?

SCÈNE III.

CHAMPAGNE, JUSTINE, BADOULARD, EN ROBE DE CHAMBRE ET EN BONNET DE NUIT.

BADOULARD.

Eh bien, Champagne, le docteur?

CHAMPAGNE.

Un instant, monsieur, je vais le chercher.

BADOULARD.

Comment, coquin, tu ne l'as pas encore vu? Est-ce ainsi qu'un valet doit servir? Voilà l'attachement que ces misérables ont pour nous. M'abandonner dans l'état où je suis!

CHAMPAGNE.

Oh vraiment, monsieur, je n'aime pas à être brusqué de la sorte.

BADOULARD.

Fort bien, il me répond insolemment, et il se plaint d'être maltraité! Faut-il que je l'aille chercher moi-même?

CHAMPAGNE.

Eh non, monsieur, restez. Il serait beau que le marié se présentât au milieu de la noce en robe de chambre; mais ne vous mettez donc pas en fureur comme cela, vous vous rendrez encore plus malade que vous n'êtes.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BADOULARD, JUSTINE.

BADOULARD.

Il a raison. Ah ! mon Dieu, quel accident ! Au milieu de la noce, dit-il ! je ne suis pas marié ; Dieu sait quand je le serai. Ah ! ma pauvre Justine, qui pouvait prévoir.... Un fauteuil, je t'en prie.

JUSTINE.

En voici un, monsieur. C'est mademoiselle qui m'envoie savoir de vos nouvelles.

BADOULARD.

Bien sensible, mon enfant. Ah ! j'ai bien peur. Regarde-moi, je suis bien pâle, n'est-ce pas ?

JUSTINE.

Ah ! ne m'en parlez pas. Je ne sais où j'en suis. Je m'étais fait une fête de cette journée. Quelle situation pour mademoiselle ! c'est un affront. Je ne suis qu'une domestique ; mais pour une année de mes gages je ne voudrais pas qu'il m'en arrivât autant.

BADOULARD.

Eh mais, tu ne me parles que de ta maîtresse, elle se porte bien, tandis que moi. . . C'est à moi qu'il faut songer.

JUSTINE.

Pardon, monsieur ; mais ne peut-on pas regarder votre maladie comme une punition du ciel ?

BADOULARD.

Comme une punition du ciel ! Eh ! qu'ai-je donc fait ?

JUSTINE.

Vraiment, votre intrigue avec cette jeune veuve, qui met opposition au mariage.

BADOULARD.

C'est aussi moi, n'est-ce pas, qui ai provoqué ce cartel du jeune Blinval?

JUSTINE.

Je ne dis pas cela; mais pour ce cartel, quand il serait venu plus tôt....

BADOULARD.

Comment plus tôt! qu'est-ce que vous dites donc là, mademoiselle?

JUSTINE.

Rien, rien, monsieur; je vais rendre compte à mademoiselle de l'état de votre santé. (*A part.*) Pauvre cher homme! il n'est pas beau en bonnet de nuit.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BADOULARD seul.

Allons, il ne leur manque plus que de se réunir pour se moquer de moi. Quand je pense à la situation de mes affaires.... Ah! je ne suis pas bien.... la diète, la solitude, la colère, et ce Blinval, et cette veuve, et la contrariété.... tout cela brouille mes idées; et la maladie, par dessus tout, qui éveille des remords de conscience..... Certainement je suis honnête homme; mais enfin cette dot et mes créanciers....

SCÈNE VI.

BADOULARD, CHAMPAGNE, GOBERVILLE, UNE SERVIETTE A LA BOUTONNIÈRE.

CHAMPAGNE.

VOILA monsieur le médecin.

BADOULARD.

Eh! venez donc, venez donc, docteur. Pouvez-vous me laisser ainsi ?

GOBERVILLE.

Eh bien, eh bien, me voilà... Tranquillisez-vous. Est-ce qu'il vous serait survenu une crise depuis que je vous ai quitté ?

BADOULARD.

Une crise; mais je ne sais pas : voyez.

GOBERVILLE, *lui tâtant le pouls.*

Rien n'a changé. Ma foi, le repas était magnifique. Quel dommage!... Avez-vous pris la tisane que je vous ai ordonnée ?

BADOULARD.

Oui vraiment.

GOBERVILLE.

Fort bien. (*A Champagne, en lui jetant sa serviette.*) Mon ami, faites-moi le plaisir de m'aller chercher un verre de vin d'Espagne avec un biscuit et un macaron. Ils en sont au dessert tout à l'heure. Je ne veux pas retourner à table; je reste auprès de vous.

(Champagne sort et rapporte le vin.)

BADOULARD.

Ah! docteur, que vous êtes bon! Eh bien, quelle est ma maladie ?

GOBERVILLE.

Mais, suivant toute apparence, votre maladie est une maladie qui n'est pas encore précisément bien caractérisée jusqu'à nos jours, mais qui, après le pre mie accès, est susceptible de se diviser en deux espèces, l'une aiguë, rapide, et qui emporte le sujet.

BADOULARD.

Ah! mon Dieu!

GOBERVILLE, *buvant et mangeant.*

Ne vous effrayez pas. L'autre, qui est plus commune, dégénère en affection chronique et de langueur.

BADOULARD.

De langueur!

GOBERVILLE.

Et nous avons coutume alors d'envoyer le malade aux eaux.

BADOULARD.

Et à quelles eaux, docteur?

GOBERVILLE.

Mais si celles du nord ne produisent aucun effet, nous en avons de plus actives au midi.

BADOULARD.

Quel voyage! Mais là, franchement, si nous parvenions à lever cette maudite opposition, je pourrais me marier, n'est-ce pas?

GOBERVILLE.

Ne pensez donc pas à votre mariage dans ce moment. Du café, Champagne.

(Champagne sort et rapporte du café.)

BADOULARD.

Oui, vous avez raison. Je n'y pense pas : je suivrai votre ordonnance. Mais dites-moi, cela a dû bien surprendre là-dedans? le dîner a été bien triste?

GOBERVILLE, *prenant son café.*

Vous entendez bien que j'ai pris sur moi pour l'égayer. J'ai eu soin de mettre toute la cause du retard sur le compte de votre maladie. Comme il y a toujours des malins dans les familles, les uns riaient, les autres s'inquiétaient; celui-ci regrettait la dépense de son habit neuf, celui-là disait tout bas à son voisin que monsieur Duverdier vous avait découvert de mauvaises affaires. Je leur ai imposé silence : tout s'est fort bien passé; on a mangé de bon appétit, on a bu à votre santé, on a chanté des couplets. Pour en revenir à votre maladie....

BADOULARD.

Deux espèces! l'une aiguë, rapide, qui emporte le sujet! l'autre chronique et de langueur!

GOBERVILLE.

C'est cela même.

SCÈNE VII.

BADOULARD, CHAMPAGNE, GOBERVILLE, BLINVAL.

BLINVAL.

GOBERVILLE.

GOBERVILLE.

Eh quoi! c'est vous, M. Blinval!

BADOULARD.

Monsieur Blinval, dites-vous ?

GOBERVILLE.

Lui-même.

BADOULARD.

Ah ! mon Dieu !

GOBERVILLE.

Que venez-vous faire ici, monsieur ? (*Bas.*) Et madame Girard ?

BLINVAL, *bas.*

Elle est là ; elle me suit. Nous voudrions causer avec vous.

GOBERVILLE.

Est-ce la réponse à votre provocation que vous venez chercher ? Tenez, jeune homme, contemplez votre ouvrage.

BLINVAL.

Comment, mon ouvrage !

GOBERVILLE.

Le voilà cet honnête Badoulard, à qui vous avez eu l'insolence d'envoyer un cartel au moment où il allait se marier. Il est malade, il ne se marie pas ; mais il a des parents, des amis qui, après lui, prendront pour leur compte la querelle qu'on a osé lui faire.

BADOULARD.

Comment, après moi !

GOBERVILLE.

Mais non ; je lui rendrai la santé, et il saura donner lui-même une bonne leçon au jeune imprudent....

BADOULARD.

Oui certes, je l'espère, et bientôt.... Ah! docteur, que je souffre!

BLINVAL.

Ah çà, entendons-nous. Est-ce la peur du duel qui a rendu monsieur Badoulard malade ?

GOBERVILLE.

Qu'osez-vous dire, monsieur ?

BADOULARD.

Pour qui me prenez-vous, monsieur ? Je ne serai pas toujours malade, et vous verrez...

GOBERVILLE.

C'est cela ; je serai votre témoin, cher Badoulard.

BLINVAL.

Eh! docteur, commencez par guérir monsieur.

SCÈNE VIII.

BADOULARD, CHAMPAGNE, GOBERVILLE, BLINVAL, MADAME GIRARD.

MADAME GIRARD.

Que viens-je d'apprendre ? Monsieur Badoulard serait malade!

BADOULARD.

Ciel! madame Girard!

MADAME GIRARD.

Toute considération cède à l'inquiétude que me cause son état ; j'oublie sa trahison, sa fourberie.

BADOULARD.

Eh ! madame, contentez-vous du mal que vous m'avez fait en retardant mon mariage.

MADAME GIRARD.

Eh quoi ! quand j'accours, guidée par les plus vifs sentiments, c'est ainsi que vous m'accueillez. C'en est fait; plus d'amour, ingrat !

BLINVAL.

En effet, monsieur Badoulard, c'est bien mal reconnaître la conduite généreuse de madame.

GOBERVILLE.

C'est la vôtre, jeune homme, qui est vraiment inconcevable. (*A part.*) Je vais le renvoyer. (*Haut.*) Il est affreux, à vous et à madame, permettez-moi de vous le dire, de venir insulter, tourmenter un malade.

MADAME GIRARD.

Qui ? moi, le tourmenter ! Hélas ! qu'il revienne à moi, et je m'établis sa garde ; je ne veux pas qu'il soit veillé par d'autres que par moi.

BADOULARD.

Au nom du ciel, madame, laissez-moi. Me voilà plus malade depuis que je vous ai vue.

GOBERVILLE.

Vous n'êtes pas en état de soutenir d'aussi fortes émotions, mon cher Badoulard. Rentrez, j'irai vous rendre compte de mon entretien avec monsieur et madame.

BADOULARD.

Oui, vous avez raison. Ah ! docteur, que d'assauts en

un jour! Un homme en santé n'y résisterait pas. Jugez donc un peu....

GOBERVILLE.

Calmez-vous, tranquillisez-vous; je vous rejoins dans l'instant.

(Badoulard rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

CHAMPAGNE, GOBERVILLE, BLINVAL, MADAME GIRARD.

BLINVAL.

Vous l'avez donc fait malade?

GOBERVILLE.

Il a bien fallu. Vos gens n'arrivaient pas, et le mariage allait se terminer.

MADAME GIRARD.

Savez-vous qu'il me fait de la peine, ce pauvre cher homme?

GOBERVILLE.

Point d'inquiétude. Il a une santé robuste qui serait même à l'abri des remèdes si je m'avisais de lui en donner. Songeons à nos affaires. Mon oncle est furieux contre vous, contre Cécile, contre tout le monde. Madame de Péraudière est sortie en me menaçant. Il faudrait prévenir l'effet des démarches qu'elle fait sans doute contre nous.

MADAME GIRARD.

Il faudrait achever de perdre Badoulard dans l'esprit de monsieur Duverdier.

BLINVAL.

Il faudrait attendrir monsieur Duverdier en faveur de mon amour.

GOBERVILLE.

Badoulard a quelques mauvaises affaires. Je le parierais. Il ne se croirait pas si malade, s'il n'avait quelques alarmes de conscience.

MADAME GIRARD.

Comment a-t-il imaginé de me dire qu'il avait gagné un terne à la loterie ?

BLINVAL.

Monsieur Duverdier a tant d'amitié pour moi, tant d'estime pour mon oncle !

GOBERVILLE.

Chut, le voici.

SCÈNE X.

CHAMPAGNE, GOBERVILLE, BLINVAL, MADAME GIRARD, DUVERDIER.

DUVERDIER.

Les aimables courses que je viens de faire! on me plaint, et, tout en me plaignant, on a l'air de se moquer de moi. Que vois-je ? monsieur Blinval !

GOBERVILLE.

Et Sophie Francheval, veuve Girard, mon cher oncle, à la requête de laquelle opposition est mise au mariage de monsieur Badoulard avec votre fille.

DUVERDIER, *à Blinval.*

Ah! ah! je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser vous présenter chez moi, après l'éclat scandaleux....

BLINVAL.

Daignez m'entendre, monsieur Duverdier.

DUVERDIER, *à madame Girard.*

Quant à vous, madame, j'espère que ce n'est pas à moi que vous voulez parler. C'est sans doute votre digne amant, mon indigne gendre que vous cherchez.

MADAME GIRARD.

Je vous demande pardon, monsieur, c'est vous-même et Cécile, mon amie d'enfance.

GOBERVILLE.

Madame est cette bonne amie de ma cousine qui a été en pension avec elle, et dont elle nous a parlé si souvent.

MADAME GIRARD.

Oui, monsieur, et je vous prie de croire qu'en mettant opposition au mariage de Cécile avec monsieur Badoulard, mon intention n'est pas de l'épouser.

BLINVAL.

C'est comme moi. Je l'ai provoqué en duel; mais je suis bien loin de vouloir le tuer, ou même le blesser.

GOBERVILLE.

C'est comme moi. Je me suis établi son médecin, mais je ne le tuerai pas.

DUVERDIER.

Je le crois bien. Et quel est donc votre but à tous?

GOBERVILLE.

De l'empêcher d'épouser Cécile, de vous sauver du malheur de lui donner votre fille.

DUVERDIER.

Et qui vous a prié de vous mêler de mes affaires?

GOBERVILLE.

Ne voilà-t-il pas? toujours de l'emportement, au lieu d'entendre la raison. Réfléchissez donc, mon cher oncle, un homme maladif.

MADAME GIRARD.

Un libertin.

BLINVAL.

Un poltron.

MADAME GIRARD.

Un hypocrite qui affecte des mœurs austères, et qui distribue des promesses de mariage.

BLINVAL.

Qui a le double de l'âge de votre aimable fille.

GOBERVILLE.

Qui fait un métier fort suspect, a des affaires fort embrouillées, dépense plus qu'il ne gagne, est soupçonné de prêter sur gages, se mêle de faillites, et reçoit des pots de vin.

DUVERDIER.

Calomnie, faux rapports. Quant à ses amours, où trouver un homme à qui l'on n'ait rien à reprocher? d'ailleurs au point où nous en sommes, c'en est fait. Si ce mariage manque, le coup est porté, voilà une fille qui ne peut plus se marier.

BLINVAL.

Que dites-vous? Que ce mariage soit rompu, et à l'instant je l'épouse.

DUVERDIER.

Je vous conseille de parler. Un jeune homme qui n'a pas vingt ans, qui dépend de son oncle!

BLINVAL.

Je vous réponds de son consentement.

GOBERVILLE.

Allons, mon oncle, qui vous arrête? La crainte de quelques propos, de quelques caquets. Qu'est-ce que tout cela, au prix du bonheur de votre fille?

DUVERDIER.

Oui, ils ont de belles suites tes mariages d'inclination! Au surplus, prouvez-moi tout ce que vous venez d'avancer.... Mais, non, non. Les bans sont publiés, le contrat est signé, la dot est comptée, et tôt ou tard le mariage aura lieu.

SCÈNE XI.

CHAMPAGNE, GOBERVILLE, BLINVAL, MADAME GIRARD, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, FRÉMON, PRÉCINET, TROTMANN.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Entrez, messieurs, entrez.

GOBERVILLE, *à part.*

Diable! madame de Péraudière.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Fort bien. Monsieur Blinval, madame Girard, et le cher docteur. Je suis enchantée de vous trouver tous les trois. C'est à vous précisément que ces trois messieurs ont à faire.

DUVERDIER.

Comment donc ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Voici d'abord monsieur Frémon.

BLINVAL.

Ciel ! le secrétaire de mon oncle !

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Oui, son homme de confiance, qui a quelques ordres à donner à monsieur Blinval de la part de son oncle le général. (*En montrant Précinet.*) Monsieur, honnête procureur, à qui j'ai raconté en route comment et sur quel titre madame avait mis opposition au mariage de votre fille.

MADAME GIRARD.

Un procureur !

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *montrant Trotmann.*

Et monsieur, habile médecin, à qui je n'ai pas eu le temps d'expliquer quel genre de maladie il venait guérir ; mais j'ai fait prévenir le malade que nous allions passer chez lui.

GOBERVILLE, *à part.*

Aye, aye, un confrère !

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Allons par ordre. Commençons par monsieur Blinval ; c'est à vous, monsieur Frémon, à dire à monsieur combien son oncle a été étonné d'apprendre qu'il était encore à

Paris. C'est à vous à lui dire combien ce cher oncle a été satisfait du joli billet doux, envoyé par son neveu à un honnête homme qui allait épouser la fille d'un de ses amis, et comme il est enjoint à monsieur de se mettre en route sur-le-champ pour sa garnison.

FRÉMON.

C'est avec regret, monsieur, que j'exécute les ordres qui me sont donnés; mais il faut me suivre chez monsieur votre oncle.

BLINVAL.

Mais, monsieur Frémon....

FRÉMON.

Songez que vous devez tout à votre oncle, et craignez de mécontenter celui qui mérite toute votre reconnaissance.

BLINVAL.

Eh bien, oui, je vous suis, je vais me jeter à ses pieds, lui révéler ce que j'ai fait, ce qui se passe dans mon cœur. Mon oncle est bon, sensible, il m'aime, je l'attendrirai, et, malgré tous vos efforts, ce fatal mariage n'est pas encore fait, madame de Péraudière.

(Il sort avec Frémon.)

SCÈNE XII.

CHAMPAGNE, GOBERVILLE, MADAME GIRARD, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, PRÉCINET, TROTMANN.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

A votre tour, monsieur Précinet. C'est madame qui a mis opposition au mariage.

PRÉCINET.

Le titre de madame ?

GOBERVILLE.

Madame n'a rien à démêler avec monsieur. Il me semble que ce n'est pas au procureur de sa partie adverse qu'elle doit compte de son titre.

PRÉCINET.

Affaire de conciliation, monsieur : désir d'éviter les procès ; nous vivons de procès, mais nous ne les aimons pas....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Il me semble, à moi, que ce n'est pas au cousin de la mariée à s'opposer à ce qui peut amener une décision à l'amiable.

DUVERDIER.

En effet, Goberville.

PRÉCINET.

Madame voudrait-elle avoir la complaisance de me confier un instant son titre, ou de m'indiquer celui de mes confrères qui a sa confiance ?

MADAME GIRARD.

Moi, monsieur, je n'ai point de procureur.

GOBERVILLE.

Madame s'est adressée tout simplement à un huissier.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *à Duverdier.*

Il paraît que votre neveu est bien au courant des démarches de madame.

GOBERVILLE.

Pas du tout. Je vous assure que jamais.... Je n'y suis

pour rien... Au surplus, madame, montrez votre titre. Je ne m'y oppose pas, je suis loin de m'y opposer.

MADAME GIRARD, *présentant la promesse de mariage.*

Le voici.

PRÉCINET.

Ce que vous m'aviez annoncé... Une promesse de mariage signée Badoulard... Je connais ce nom-là. C'est hier que j'ai été chargé d'une affaire...

GOBERVILLE.

Contre lui...

PRÉCINET.

Oh! non, ce n'est pas lui. D'après le bien que vous m'en avez dit.... une ressemblance de nom, un parent peut-être....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Suivons notre objet.

GOBERVILLE.

Un moment, il me semble, mon oncle, qu'il faudrait approfondir....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Monsieur Badoulard n'a pas de mauvaises affaires. D'ailleurs nous y reviendrons. Que pensez-vous de la promesse?

PRÉCINET.

Ah! on peut la contester. Pour être valable, une promesse doit être réciproque. Cependant si madame s'obstine à vouloir épouser monsieur Badoulard....

MADAME GIRARD.

Moi, monsieur! je ne veux pas l'épouser.

PRÉCINET.

Comment, madame? et vous mettez opposition à son mariage avec une autre! Prenez-y garde, il y a des frais, des dépens.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Des dommages et intérêts très-considérables.

DUVERDIER.

Oui, sans doute, un procès.

MADAME GIRARD.

Un procès!

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Croyez-moi, madame, puisque nous y consentons, ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'étouffer cette malheureuse aventure, de suivre monsieur, de promettre et de donner bien vite main-levée de votre opposition.

MADAME GIRARD, *à Goberville.*

Écoutez-donc, un procès!... épouser monsieur Badoulard!.. certainement je veux le bonheur de Cécile, mais...

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Vous n'avez pas de temps à perdre, madame. D'un instant à l'autre monsieur Duverdier peut changer de façon de penser et vous poursuivre rigoureusement.

PRÉCINET.

Je suis à vos ordres, madame.

MADAME GIRARD.

Allons, monsieur.

(Elle sort avec Précinet.)

SCÈNE XIII.

CHAMPAGNE, GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, TROTMANN.

DUVERDIER.

Ah! grâce au ciel, il n'y a donc plus que la maladie de monsieur Badoulard qui soit un obstacle au mariage.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Et voici de quoi lever ce dernier obstacle. Approchez, monsieur Trotmann.

GOBERVILLE, *à part.*

Trotmann! Serait-ce ce vieux charlatan allemand dont tous mes jeunes confrères se moquent, ennemi juré de la vaccine?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Comme je vous disais, je n'ai pas eu le temps d'expliquer à monsieur ce dont il s'agissait; mais la sublime perspicacité de votre cher neveu n'en éclatera que mieux. Passons chez le malade.

DUVERDIER.

C'est inutile. Le voici.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

A merveille. Un malade qui vient au-devant des médecins! c'est d'un bon augure.

SCÈNE XIV.

GOBERVILLE, DUVERDIER, BADOULARD, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CHAMPAGNE, TROTMANN.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Approchez, monsieur Badoulard, approchez. Nous avons une très-grande confiance dans notre cousin le médecin ; mais il est jeune, votre maladie est si grave ! j'ai cru qu'il était prudent d'appeler un autre docteur avec qui le cousin pût consulter, raisonner et prouver l'excellence de sa méthode.

BADOULARD.

Ah ! madame de Péraudière, quelle obligation ! vous voyez. Je me suis forcé pour venir moi-même saluer monsieur. Ce n'est pas que je ne sois vraiment touché des soins et des attentions du cousin. Enfin, messieurs, me voilà.

(Trotmann tâte le pouls de Badoulard.)

GOBERVILLE.

Certes, ce n'est pas un médiocre honneur pour moi que de me trouver en consultation avec un praticien aussi distingué que monsieur Trotmann. J'ose espérer qu'il sera d'accord avec moi sur les symptômes indicatifs et sur les moyens curatifs : car pour peu qu'on fasse attention à la situation du pouls, à la sécheresse de la peau et à la pâleur du teint, il est aisé de voir que la maladie s'annonce distinctement, comme....

TROTMANN.

Affection fébrile, inflammatoire.

BADOULARD.

Ah! mon Dieu!

DUVERDIER.

Serait-il possible?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Qu'est-ce que vous dites donc?

TROTMANN.

Fréquence dans le pouls, avec redoublements irréguliers.

GOBERVILLE.

C'est cela même. Inflammation interne. En quel endroit? nous l'ignorons, mais nous le saurons.

BADOULARD.

Maladie aiguë et rapide! voilà ce que je craignais.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Quel est donc ce vieil ignorant?

DUVERDIER.

Il ne peut donc pas se marier?

GOBERVILLE.

Ah! oui, se marier! Mon confrère?

TROTMANN.

Il a bien autre chose à faire, mon confrère.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh mais, il se porte à merveille.

GOBERVILLE.

Madame veut s'y connaître mieux que nous.

TROTMANN.

Permettez-moi de vous dire, madame, qu'on n'a pas coutume de m'appeler chez des gens qui se portent bien.

GOBERVILLE.

Madame s'était persuadée que je faisais monsieur plus malade qu'il ne l'est. Elle vous amenait pour prouver mon ignorance.

TROTMANN.

Je reconnais au contraire en vous une sagacité, un tact, qui promet beaucoup.

DUVERDIER.

Allons, voilà encore le mariage à tous les diables.

SCÈNE XV.

GOBERVILLE, CHAMPAGNE, BADOULARD, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, DUVERDIER, TROTMANN, JUSTINE,

JUSTINE.

Monsieur, voilà les violons qui viennent d'arriver.

DUVERDIER.

Comment! les violons....

JUSTINE.

Et comme madame de Péraudière a dit, en passant dans le salon, que le mariage aurait lieu, voilà les jeunes gens qui prient déjà les dames pour la première contre-danse.

DUVERDIER.

Se moquent-ils de moi? c'en est fait. Tout est perdu. Il n'y a plus de mesures à garder. Les parents de monsieur

Badoulard, les miens, les violons, je vais tout congédier. Ah! mon Dieu! quelle honte, quel scandale!

(Il sort.)

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh mais, écoutez donc, monsieur Duverdier. Il perd la tête et moi aussi, je crois. Comment se fait-il que j'aie été choisir un homme comme celui-là. Tâchons au moins d'empêcher monsieur Duverdier de faire un éclat. Monsieur Duverdier, écoutez-moi donc.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

BADOULARD, CHAMPAGNE, GOBERVILLE, TROTMANN.

BADOULARD.

Ah! messieurs.

TROTMANN.

Nous vous restons. Ne vous effrayez pas. La nature, aidée de l'art, a tant de ressources.... Continuons la consultation.

BADOULARD.

Ah! mon Dieu! je m'en rapporte à vous. Champagne, aide-moi à regagner mon appartement. Tu conduiras ces messienrs.

TROTMANN.

Oui. Nous allons aviser, mon jeune confrère et moi, aux moyens les plus prompts et les plus sûrs.

GOBERVILLE.

Une consultation! point du tout; je me tais devant mon ancien, trop heureux de suivre vos avis.

TROTMANN.

Ah! monsieur.

GOBERVILLE.

Examinez, ordonnez. Mille pardons, j'ai une petite affaire très-pressée. (*A part.*) Eh vite, allons savoir ce que deviennent nos complices.

BADOULARD.

Eh quoi! cousin, vous sortez?

GOBERVILLE.

Je ne tarderai pas à revenir. Je pars tranquille. Je vous laisse en bonnes mains. (*A Trotmann.*) Combien je suis charmé d'avoir fait la connaissance d'un confrère comme vous!

TROTMANN.

Continuez, jeune homme, vous ferez honneur à la profession; laissez la médecine moderne s'attacher à prévenir et à détruire les anciennes maladies: foi et respect aux anciens en tout genre, mon confrère: *ex imo pectore te saluto*. Faites vos affaires, je vais soigner le sujet.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

TROTMANN, CHAMPAGNE, L'ORDONNANCE DU MÉDECIN A LA MAIN.

TROTMANN.

Vous entendez bien, mon ami; trois grains dans trois demi-verres. N'allez pas vous tromper.

CHAMPAGNE.

Non, monsieur le docteur.

TROTMANN.

Quant au reste, vous avez mon ordonnance. Faites faire la potion, commandez les pilules. Je vais à deux pas voir un pauvre malade par charité, et je reviens auprès de votre maître. Je ne saurais trop multiplier mes visites, surtout dans le commencement.

SCÈNE II.

TROTMANN, CHAMPAGNE, GOBERVILLE.

GOBERVILLE.

Je n'ai pu voir personne, je ne sais ce qu'ils sont devenus.

TROTMANN.

Ah ! c'est vous, mon confrère, je sortais. J'ai ordonné l'émétique.

GOBERVILLE.

L'émétique !

TROTMANN, *prenant l'ordonnance et la présentant à Goberville.*

Une petite potion purgative et fébrifuge. Voyez.

GOBERVILLE, *après avoir lu.*

(*A part.*) Oh ! ciel, il y a de quoi le tuer. (*Haut.*) Mais, mon confrère, n'est-ce pas aller un peu vite ?

TROTMANN.

Il faut expédier, mon confrère.

GOBERVILLE.

Écoutez donc, il n'est pas si malade....

TROTMANN.

Comment, pas si malade ! Jeune homme, taisez-vous devant mon expérience. Cet homme-là est très-bas. Je m'y connais. Je me suis gardé de le faire mettre au lit, parce qu'il se dit asthmatique. Vous voyez, il y a complication. Je reviens dans un quart d'heure, et nous verrons s'il est en état de soutenir la saignée et quelques moyens exutoires. Salut.

(Il sort.)

SCÈNE III.

GOBERVILLE, CHAMPAGNE.

GOBERVILLE.

Par tout ce que tu as de plus cher au monde, garde-toi d'aller chercher ce que ce vieux charlatan allemand vient de t'ordonner !

CHAMPAGNE.

Laissez donc. Il en sait plus que vous peut-être. Il est

plus âgé. D'ailleurs vous n'aimez pas mon maître, je le sais. Vous ne seriez pas fâché de le traîner en longueur.

GOBERVILLE.

Eh! c'est précisément par amour pour lui, par humanité que je te prie, que je te supplie, mon cher Champagne....

CHAMPAGNE.

Peine inutile, monsieur, je cours chercher l'émétique et la potion.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GOBERVILLE seul.

Eh mais! écoute donc, Champagne. Allons, il me faudra plus d'efforts à présent pour le sauver du médecin qu'il ne m'en a fallu pour le faire malade.

SCÈNE V.

CÉCILE, GOBERVILLE.

CÉCILE.

Êtes-vous seul, mon cousin?

GOBERVILLE.

Ah! cousine, tu me vois dans le plus grand embarras.

CÉCILE.

Je ne suis pas sortie de mon appartement. Jugez de mon inquiétude. J'ai entendu un grand bruit. Justine, que j'avais envoyée à la découverte, m'a dit que mon père voulait renvoyer toute la noce, que madame de Péraudière s'y était opposée, que la curiosité avait retenu la

plupart des convives. On se dispute encore, on s'observe, on se parle à l'oreille. Comment cela finira-t-il? Je tremble.

GOBERVILLE.

Elle a fait un beau chef-d'œuvre, madame de Péraudière. Un maudit médecin qu'elle avait amené pour prouver que monsieur Badoulard se portait bien, ne s'est-il pas avisé, de la meilleure foi du monde, de le trouver bien plus malade que je ne l'avais fait!

CÉCILE.

En vérité?

GOBERVILLE.

Et voilà que, malgré moi, on va lui administrer l'émétique, et vingt drogues plus meurtrières les unes que les autres.

CÉCILE.

Ah! grand Dieu, que me dites-vous là? Au risque de tout ce qui peut m'arriver de plus malheureux, il faut le sauver, et je cours tout découvrir à mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

GOBERVILLE seul.

Ma foi, je n'ose l'en empêcher. Que faire à présent? et Blinval que je n'ai pu voir, qui était enfermé avec son oncle! et cette madame Girard, qui est allée courir je ne sais où, avec le procureur qui l'a emmenée!

SCÈNE VII.

GOBERVILLE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *portant différentes drogues.*

La, voilà ce que c'est. Ils m'ont servi tout de suite.

GOBERVILLE.

C'est bon ! Posez cela sur cette table, et souvenez-vous que c'est moi qui vous défends d'en donner à votre maître.

CHAMPAGNE.

Mais, monsieur....

GOBERVILLE.

Vous aurez bien au moins la complaisance d'attendre le retour de mon confrère. Rien ne périclite, et je veux causer avec lui. Enfin, n'est-ce pas moi qui ai découvert la maladie ? donc elle est à moi : c'est ma propriété. Allez, mon ami, puisqu'il n'a pas encore sa garde, votre place est auprès de votre maître, il peut avoir besoin de vous.

CHAMPAGNE.

Au moins, monsieur, vous direz à monsieur le docteur que c'est vous....

GOBERVILLE.

Je me charge de tout. On vient. Allez à votre poste.

(Il pousse Champagne chez monsieur Badoulard.)

SCÈNE VIII.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE.

DUVERDIER.

Corbleu ! j'apprends là de belles choses, mademoiselle.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *en se retournant du côté de la porte.*

Ne vous en allez pas, messieurs et mesdames. Le mariage aura lieu : nous sommes à vous dans l'instant.

DUVERDIER.

Ah ! ah ! monsieur mon neveu, c'est donc ainsi que vous vous jouez de votre oncle ?

GOBERVILLE.

Mon cher oncle ! . . . .

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh bien ! quand je vous disais qu'il y avait là-dessous un horrible complot.

DUVERDIER.

Il n'était pas malade ! et ma fille le savait ! et c'était mon neveu ! . . . .

GOBERVILLE.

Que voulez-vous que je vous dise, mon cher oncle ? moi je ne lui voulais pas de mal.

CÉCILE.

Ah ! mon père, accablez-moi de tout votre courroux ; mais j'ai mieux aimé tout vous dire que de le laisser entre les mains du docteur.

DUVERDIER.

Monsieur Badoulard n'en est pas moins bien innocent d'avoir pu croire....

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Eh! comment vouliez-vous que ce brave homme soupçonnât une pareille noirceur? Hâtons-nous de l'aller rassurer.

DUVERDIER.

Oui sans doute.

SCÈNE IX.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, BLINVAL.

BLINVAL, *accourant.*

Monsieur Duverdier, madame de Péraudière, Cécile, je l'ai emporté. Mon oncle me pardonne. Lisez cette lettre: Il donne son consentement à mon mariage, il vous demande le vôtre, et, pour comble de bonheur, je viens de rencontrer madame Girard avec le procureur que madame avait amené; je les ai précédés, ils viennent vous révéler des particularités sur monsieur Badoulard qui vont bien vous surprendre. Les voilà.

SCÈNE X.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, MADAME GIRARD, BLINVAL, PRÉCINET.

MADAME GIRARD.

J'ai donné main-levée de mon opposition, monsieur. Vous pouvez donner votre fille à monsieur Badoulard;

mais croirez-vous faire le bonheur de Cécile, après ce que monsieur va vous apprendre ? Parlez, monsieur Précinet.

PRÉCINET, *remettant une liasse de papiers à madame de Péraudière.*

Madame, daignez parcourir ces papiers. Ce monsieur Badoulard, contre qui j'ai été chargé hier d'une affaire où il joue un assez vilain rôle, est bien le même qui devait épouser aujourd'hui la fille de monsieur. Un receveur de loterie qui a eu la sottise de lui faire un assez gros crédit nous a mis à la piste de ses intrigues, nous a procuré ces renseignements. Il est vif en affaires. On a tant perfectionné les moyens de faire fortune !

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *qui a parcouru les papiers.*

Ah ! grand Dieu ! il nous a trompés, il n'a rien, il doit tout. Il n'est que le prête-nom de ses propriétés.

CÉCILE, *à part.*

Je ne l'épouserai donc pas ?

DUVERDIER.

Mais la dot ! mais le dédit, que vous m'avez fait stipuler dans le contrat de mariage !

GOBERVILLE.

Il rendra la dot. Il renoncera au dédit. J'entends mon vieux confrère. Écoutez-moi bien, secondez-moi s'il est nécessaire. Monsieur Précinet, ne vous éloignez pas, nous aurons besoin de vous. Ainsi, je rendrai utiles tous ceux que madame avait amenés pour me nuire.

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Encore quelque nouvelle extravagance.

DUVERDIER.

Eh ! laissez-le faire, madame. Sa tête vaut la vôtre.

SCÈNE XI.

GOBERVILLE, DUVERDIER, CÉCILE, BLINVAL, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, MADAME GIRARD, PRÉCINET, TROTMANN.

GOBERVILLE.

Ma foi, mon cher confrère, je vous demande pardon d'avoir paru tout à l'heure moins inquiet que vous de la maladie de monsieur Badoulard. Je viens de le voir. Son état m'a vivement alarmé. Il est plus malade que je ne pensais.

TROTMANN.

A-t-il pris l'émétique, la potion ?

GOBERVILLE.

Remèdes très-sagement ordonnés, sans doute ; mais j'ai cru devoir suspendre....

TROTMANN.

Comment ! suspendre!

GOBERVILLE.

Un moment. Vous voyez des personnes vraiment attachées à monsieur Badoulard, mais dont un événement qu'il faut craindre pourrait compromettre les intérêts. Comme il est possible que ces remèdes violents, que j'approuve, amènent une crise peut-être assez fâcheuse, j'ai pensé qu'il était à propos d'attendre que monsieur Badoulard eût pris certaines précautions civiles auxquelles il

est de notre devoir de le décider sans l'effrayer. Voici précisément monsieur qui est homme de loi.

TROTMANN.

A la bonne heure ; mais dépêchons. Passons chez lui.

GOBERVILLE.

Volontiers.

SCÈNE XII.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, BLINVAL, MADAME GIRARD, PRÉCINET, TROTMANN, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Messieurs, voilà mon maître qui me suit. Il ne peut pas rester en place, il s'attriste, il s'impatiente, sa chambre à coucher lui paraît d'un sombre !

GOBERVILLE.

Mon confrère, que dites-vous de cette agitation, de cette inquiétude ?

TROTMANN.

Mauvais signe, très-mauvais signe, mon confrère.

SCÈNE XIII.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, BLINVAL, MADAME GIRARD, PRÉCINET, TROTMANN, CHAMPAGNE, BADOULARD.

BADOULARD.

Ah ! messieurs, vous voilà. Eh bien ! que faut-il faire ? Hâtez-vous donc, le mal empire, je le sens.

GOBERVILLE.

Monsieur Badoulard, vous n'êtes entouré ici que d'amis qui prennent la plus vive part au malheur qui vous arrive, la famille à laquelle vous alliez vous unir, madame Girard, qui a repris pour vous ses premiers sentiments, monsieur Blinval qui abjure sa colère, et croit dans ce moment solennel devoir se réconcilier avec vous.

BADOULARD.

Eh bien, messieurs?

TROTMANN.

Eh bien, si nous avions affaire à une femme timide et pusillanime, à un homme faible et sans énergie, nous nous garderions d'aller directement au fait.

GOBERVILLE.

Mais avec un homme de courage et de caractère comme monsieur Badoulard....

BADOULARD.

Ah! mon Dieu! messieurs, que signifient toutes ces préparations? mais je ne suis pas si mal.

TROTMANN.

Pauvre cher homme! il ne sent pas son mal.

GOBERVILLE.

Non sans doute. Vous êtes bien, même; c'est-à-dire, mieux. Et vous serez mieux encore quand vous aurez suivi notre ordonnance; mais tous les jours un homme en santé croit qu'il est prudent de mettre ordre à sa conscience et à ses affaires.

BADOULARD.

A ses affaires et à sa conscience!

TROTMANN.

Voilà ce que c'est. Pour n'avoir plus d'autre inquiétude que celle de votre maladie, pour n'avoir plus à vous occuper que du soin de la guérir, quoiqu'il n'y ait aucun danger...

BADOULARD.

Aucun danger! ah! messieurs, vous me le cachez.

TROTMANN.

Eh! non, pure précaution.

GOBERVILLE.

Il est inutile d'appeler des notaires. Monsieur, qui est procureur, peut recevoir vos déclarations.

BADOULARD.

Mes déclarations!

PRÉCINET.

Non pas testamentaires, mais tranquillisantes pour les parties intéressées; comme par exemple tendantes à assurer la rentrée de la dot de mademoiselle, renonciatives au dédit stipulé, je comprends parfaitement, et j'écris.

(Il s'assied et écrit.)

BADOULARD.

Comment, vous écrivez! attendez donc.

GOBERVILLE.

Laissez-le faire. Nous ne pouvons commencer notre office que lorsque monsieur aura terminé le sien.

BADOULARD.

Ah! mon Dieu, ils me laisseront mourir.

GOBERVILLE.

Une maladie bien extraordinaire, mon confrère!

TROTMANN.

D'autant plus qu'on ne peut bien précisément assigner une cause. . .

GOBERVILLE.

Hélas! nous ne la saurons peut être que trop tôt ; car enfin. . . .

(Il parle bas à l'oreille de Trotmann.)

BADOULARD.

Que disent-ils donc là, tout bas ?

TROTMANN.

Cela pourra être très-utile aux progrès de l'anatomie.

BADOULARD.

Eh bien donc, les voilà qui s'invitent après mon décès. Ils sauront ma maladie après ma mort. Où suis-je ? que vais-je devenir ? c'en est fait, la tête est perdue, j'abandonne tout.

PRÉCINET.

Si monsieur veut prendre lecture. . . .

BADOULARD.

Eh ! que lirai-je ?

PRÉCINET.

Mais, la dot. . .

BADOULARD.

Eh bien ! la dot. Dans mon secrétaire, un grand portefeuille. Champagne, conduis monsieur ; voilà la clef.

(Précinet sort avec Champagne.)

SCÈNE XIV.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, BLINVAL, MADAME GIRARD, TROTMANN, BADOULARD.

GOBERVILLE.

Du calme. Point d'inquiétude. Signez, et sur-le-champ nous nous occupons.....

TROTMANN.

Eh oui, dépêchez-vous. C'est urgent.

BADOULARD.

Que je signe; eh bien oui, cela me paraît parfaitement en règle : mais permettez-moi...

(Badoulard signe.)

DUVERDIER.

Si vous saviez combien ma fille et moi nous sommes sensibles....

MADAME GIRARD.

Et moi donc!

BLINVAL.

Ce cher Badoulard!

MADAME DE PÉRAUDIÈRE.

Le sot!

SCÈNE XV.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, BLINVAL, MADAME GIRARD, TROTMANN, BADOULARD, PRÉCINET, CHAMPAGNE.

PRÉCINET, *tenant un porte-feuille qu'il remet à Duverdier.*

Je crois que voilà bien le porte-feuille.

DUVERDIER.

Oh ! mon Dieu, oui. C'est lui-même.

BADOULARD.

Tel que vous me l'avez remis ce matin : on n'en a rien distrait. Or maintenant, messieurs....

TROTMANN.

Oui, procédons.

GOBERVILLE.

Mais admirez un peu, mon confrère, comme une bonne action rafraîchit, dilate, et soulage.

BADOULARD.

Vraiment ?

GOBERVILLE.

Ce porte-feuille était, pour monsieur Badoulard, comme un poids sur sa conscience.

BADOULARD.

Plaît-il ?

GOBERVILLE.

La fièvre est partie avec la dot.

BADOULARD.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

TROTMANN.

Comment ! la fièvre est partie ?

GOBERVILLE.

Convenez, monsieur Badoulard, que ce qui vous oppressait, c'était le reproche que vous vous faisiez à vous-même de tromper une honnête famille.

BADOULARD.

Qui, moi ?

MADAME DE PÉRAUDIÈRE, *remettant les papiers à Badoulard.*

Lisez, perfide, les renseignements qui nous sont parvenus sur votre compte.

BADOULARD, *parcourant les papiers.*

Que vois-je !

MADAME GIRARD, *remettant la promesse de mariage à Badoulard.*

J'ai retiré mon opposition, et je vous rends votre promesse.

BADOULARD.

Mais, madame...

BLINVAL.

Mon oncle consent à mon mariage avec Cécile, et je ne me bats plus avec vous.

BADOULARD.

Mais, monsieur....

DUVERDIER.

Vous n'avez jamais été malade. Il n'y a que vous et monsieur qui l'ayez cru.

BADOULARD, *se levant avec vivacité.*

Comment, je n'ai jamais été malade ! ô ciel ! serait-il possible ?

GOBERVILLE.

Très-possible.

TROTMANN, *voulant tâter le pouls de Badoulard.*

Un instant, messieurs, s'il vous plaît.

BADOULARD.

Eh! laissez donc. Je vois tout. Je devine tout. Je suis joué, ruiné, perdu. Oh! trop adroit médecin!

TROTMANN.

Plaît-il, monsieur?

BADOULARD.

Eh! ce n'est pas de vous que je parle, monsieur!

SCÈNE XVI.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, BLINVAL, MADAME GIRARD, TROTMANN, BADOULARD, PRÉCINET, CHAMPAGNE, JUSTINE.

JUSTINE.

VOILA le bijoutier qui apporte à monsieur Badoulard le mémoire de tous les cadeaux.

BADOULARD.

Qu'il aille au diable, ou qu'il s'adresse à monsieur. (*En montrant Blinval.*) C'est lui qui épouse, c'est lui qui paiera.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

GOBERVILLE, DUVERDIER, MADAME DE PÉRAUDIÈRE, CÉCILE, BLINVAL, MADAME GIRARD, TROTMANN, PRÉCINET, CHAMPAGNE, JUSTINE.

TROTMANN.

Ah çà, messieurs, me ferez-vous la grâce de m'expliquer...

GOBERVILLE.

Je vous conterai tout à table, docteur, car vous soupez avec nous; vous aussi, monsieur Précinet; n'est-ce pas mon oncle? En attendant le mariage, faisons la noce.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES
FILLES A MARIER,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 11 décembre 1805.

PRÉFACE.

J'ai voulu peindre de jeunes filles pressées de se marier. Quatre d'entre elles marchent à leur but par des moyens francs et ouverts. La cinquième est une sournoise qui cherche à mettre à profit la crédulité de ses compagnes. Elle est punie. Elle est la seule qui ne se marie pas à la fin de la pièce; car si la jeune Thérèse ne se marie pas, au moins voit-on son mariage en perspective.

Cette comédie n'a pas de grands défauts; elle n'a pas un grand mérite. Il n'y a pas assez de gaieté pour une pièce composée uniquement dans l'intention de faire rire.

Les physionomies des cinq filles me semblent assez variées. Celle que j'aime le mieux, c'est la plus âgée. Elle rappelle la fille un peu trop fière de La Fontaine au moment où il faut qu'elle se décide à épouser le malotru. J'aime aussi la plus jeune. Elle est à la fois naïve et spirituelle. Il est, ce me semble, assez plaisant qu'au commencement de la pièce il n'y ait qu'elle qui ait un amant, et que cet amant soit encore au collége.

Louise et Sainville ressemblent aux amoureux des pièces de Marivaux. Ils n'ont point le langage précieux que ce spirituel auteur prête à tous ses personnages : mais qu'ils sont loin d'offrir ces petits développements du cœur, ces heureuses inconséquences qui découvrent les plus secrets sentiments, et qui font que, malgré tous leurs défauts, on sourit et on se sent intéressé en écoutant les pièces de Marivaux! Cependant la scène du dénoûment où Louise et Sainville, se se supposant l'un à l'autre un caractère qu'ils n'ont pas, se montrent décidés à s'immoler réciproquement leurs goûts et leurs penchants, me paraît heureusement imaginée et assez bien exécutée.

Le rôle de Corsignac fait rire ; mais il est plus souvent chargé que réellement comique. Celui du père Jaquemin n'a qu'un moment d'éclat, sa colère à la fin du second acte. Il est à remarquer qu'un bourru bienfaisant, qu'un homme bon, mais emporté, réussit toujours au théâtre ; aussi combien tous nos auteurs ont-ils employé ces sortes de personnages ! Ici, monsieur Jaquemin rappelle un peu trop le Géronte de Goldoni, précisément à la fin du second acte.

Le personnage vraiment comique dans les Filles à Marier, c'est monsieur Ledoux, le prétendu suranné de la plus âgée des cinq filles. J'aime l'amour patient et résigné de ce brave homme toujours prêt à se retirer, toujours prêt à revenir, bien certain qu'on le rappellera, et fâché qu'on le rappelle trop tôt.

PERSONNAGES.

JAQUEMIN, riche propriétaire, père de Louise et de Thérèse, tuteur d'Agathe et de Pauline.
SAINVILLE, ami de Jaquemin.
CORSIGNAC, ami de Sainville.
LEDOUX, amant d'Agathe.
AGATHE DE PERMONT, âgée de vingt-cinq ans.
PAULINE, sa sœur, âgée de vingt ans.
URSULE ROUVIGNY, voisine, âgée de dix-neuf ans.
LOUISE JAQUEMIN, âgée de dix-huit ans.
THÉRÈSE, sa sœur, âgée de seize ans.

La scène se passe dans la maison de campagne de M. Jaquemin.

LES

FILLES A MARIER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AGATHE, PAULINE, URSULE, LOUISE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Eh ! venez donc, mesdemoiselles ; j'ai un grand secret à vous révéler.

TOUTES LES AUTRES.

Eh quoi donc ?

THÉRÈSE.

Il arrive aujourd'hui dans le pays un homme à marier.

TOUTES.

Un homme à marier !

THÉRÈSE.

Un jeune homme de Paris, fort joli garçon, fils unique, dix mille livres de rente.

AGATHE.

En vérité ?

LOUISE.

Et comment sais-tu ?....

THÉRÈSE.

Je suis curieuse, mon père est indiscret ; il l'avoue lui-même : dans la colère comme dans la joie il ne se contient

pas. Il a reçu une lettre, il était rayonnant, il a dit quelques mots ; finement je l'ai fait parler plus qu'il ne voulait, j'ai deviné le reste. Il a ordonné à Bastien de préparer l'appartement du petit pavillon ; ainsi c'est aujourd'hui même que le jeune homme arrive.

URSULE.

C'est donc chez monsieur Jaquemin qu'il doit loger ?

THÉRÈSE.

Sans doute.

URSULE.

C'est clair ; cela regarde ses filles.

LOUISE.

Ou ses pupilles. Depuis que vous avez eu le malheur de perdre vos parents, mon père, votre tuteur, vous a traitées avec la même tendresse que ses deux filles ; n'est-ce pas, Agathe ? Il nous a habituées, Thérèse et moi, à vous chérir comme deux sœurs ; n'est-il pas vrai, Pauline ?

PAULINE.

Ah ! oui ; c'est le meilleur homme que notre tuteur.... Ce n'est pas sa faute si ma sœur est arrivée jusqu'à vingt-cinq ans sans être mariée. Combien d'excellents partis ne lui a-t-il pas proposés ? n'a-t-elle pas refusés pour, finir par écouter un vieux garçon comme monsieur Ledoux.

AGATHE.

Vingt-cinq ans, ma sœur ! A peine en ai-je vingt-quatre. Et vous-même, qui êtes ma cadette, prenez garde de faire comme moi. J'étais trop fière, vous êtes trop romanesque ; j'attendais un homme parfait, vous attendez un coup de sympathie. Quant à mon mariage avec monsieur Ledoux, il n'est pas encore fait.

THÉRÈSE.

Voilà ce que c'est ; le jeune homme que je viens de vous annoncer change vos projets, éveille vos idées ; et mademoiselle, qui est notre voisine, est fâchée qu'il loge chez mon père, parce qu'alors il est certain que cela ne regarde que ses filles ou ses pupilles.

URSULE.

Qui ? moi, fâchée ! Ah ! mes amies, rendez-moi plus de justice. Nos parents s'estiment et se voient comme de bons voisins ; nous sommes nées toutes les cinq dans ce pays, qui est peuplé de propriétaires fort à leur aise et d'une société douce. Moi j'ai été élevée dans une pension de la ville ; Agathe et Pauline par leur mère jusqu'à sa mort, et depuis dans cette maison avec les filles de monsieur Jaquemin. Voilà trois ans que moi-même je passe ma vie toute entière avec vous....

THÉRÈSE.

Oui, une maison où il y a quatre demoiselles à marier est bonne à fréquenter ; les épouseurs y abondent.

LOUISE.

Paix donc, Thérèse.

THÉRÈSE.

Oh ! toi, ma sœur, tu es si bonne ! tu ne t'aperçois pas des intentions des gens. Ce n'est pas que je fasse un crime à mademoiselle de songer au mariage ; c'est bien naturel. C'est sur le mariage que roulent tous nos entretiens. Le seul mot de mariage a tant de charmes qu'on né peut l'entendre prononcer sans émotion.

URSULE.

Oui, mais y songer aux dépens de mes amies, fi donc! J'ai porté moi-même Agathe à ne pas rejeter les soins de monsieur Ledoux, quoiqu'il soit bien loin de mériter une fille comme elle. Comme Pauline, j'aime à lire; et si je préfère à ses romans des lectures plus graves, plus importantes, je n'en désire pas moins, comme elle, inspirer une de ces passions qui lui font verser tant de larmes. Ma mère, qui me traite comme une petite fille, ne veut pas que je sois à la tête du ménage comme toi, ma chère Louise; cependant il me serait bien doux de pouvoir à mon tour ordonner, commander, gouverner; mais, Dieu merci, je suis bonne, point perfide, point tracassière, point médisante comme certaines demoiselles de ma pension qui mettaient sur mon compte leurs caquets, leurs propos. Quand on a le bonheur d'avoir un peu de littérature et de philosophie.... Soyez heureuses, mes amies; mariez-vous, et en attendant que ma mère songe à m'établir, je jouirai de votre bonheur. Je ne vis que pour l'amitié, vous le savez.

AGATHE.

Bonne Ursule!

PAULINE.

Elle est si sensible.

THÉRÈSE, *à part.*

La flatteuse!

URSULE.

Ainsi, ma petite Thérèse....

THÉRÈSE.

Petite! Ah! ne me traitez plus comme un enfant, je vous en prie; quand on a dix-sept ans....

LOUISE.

Dix-sept ans ; tu n'en as pas seize , ma sœur.

AGATHE.

C'est unique , comme les jeunes personnes aiment à se vieillir.

LOUISE.

Mais nous perdons de vue l'objet principal. Tu dis donc que tu as découvert que mon père attendait aujourd'hui même un jeune homme?

AGATHE.

De Paris ?

PAULINE.

Joli garçon ?

URSULE.

Fort riche ? fils unique ?

THÉRÈSE.

Il y a plaisir à vous dire les choses ; comme vous les retenez ! Voici mon père ; tâchez de le faire jaser à votre tour.

SCÈNE II.

AGATHE, PAULINE, URSULE, LOUISE, THÉRÈSE, JAQUEMIN.

JAQUEMIN.

Bonjour , mes enfants. Mademoiselle , je vous salue. Eh bien , Thérèse vous aura dit la nouvelle ? Il m'arrive aujourd'hui un étranger , monsieur Sainville , le fils d'un de mes anciens amis.

URSULE.

Monsieur Sainville ! son père était aussi l'ami du mien.

JAQUEMIN.

Sans doute. J'ai beaucoup vu le jeune homme dans mon dernier voyage à Paris.

THÉRÈSE.

Et il vient pour se marier ?

JAQUEMIN.

Eh bien, ne voilà-t-il pas déjà de vos belles imaginations !

THÉRÈSE.

Oh ! ne vous fâchez pas, mon papa ; vous êtes d'une vivacité ! Heureusement que vous vous apaisez aussi vite que vous vous emportez.

JAQUEMIN.

Pour se marier ! Il vient pour acheter une terre dans ce pays.

THÉRÈSE.

Tenez, vous allez faire le discret avec nous. N'avez-vous pas mandé à monsieur Sainville que vous aviez quatre demoiselles chez vous ?

JAQUEMIN.

Eh bien ?

THÉRÈSE.

Eh bien, il vient choisir.

JAQUEMIN.

Pas du tout... il n'est pas question... Certainement... je suis porté pour les mariages ; Sainville est un fort honnête garçon ; et bien loin de m'opposer.... je serais enchanté... Mais choisir... D'abord, ma chère Agathe, voilà ton mariage presque arrêté avec monsieur Ledoux, notre ancien notaire. C'est un homme de cinquante ans,

mais d'une bonne santé, qui a du sens, s'il n'a pas d'esprit; une fortune médiocre, mais de l'économie. Tu as laissé les bons partis se pourvoir ailleurs; ce n'est pas ma faute.

AGATHE.

Vous entendez bien que je suis toujours sûre de retrouver monsieur Ledoux.

JAQUEMIN.

Moi, je crois que tu feras sagement de t'y tenir. Quant à Pauline, cela lui conviendrait-il? un mariage arrangé par les parents, une fortune égale, point d'aventures, point d'obstacles: il te faut du merveilleux, du romanesque, de la sympathie, un beau jeune homme dont tu fasses la fortune.

PAULINE.

Vous savez comme moi, mon cher tuteur, qu'il ne faut qu'un moment pour faire naître cette sympathie.

JAQUEMIN.

Oui; mais je suis un tuteur bien insupportable, le contraire de ceux des comédies et des drames. Je me reconnais trop vieux pour être amoureux de ma pupille, je suis trop honnête pour vouloir détourner son bien, et trop bon homme pour ne pas faire ce qu'elle veut. Mademoiselle Ursule, je ne suis ni son père ni son tuteur; toi, Thérèse, tu es bien jeune.

THÉRÈSE.

Ne pensez pas à moi, mon papa; je suis plus franche que vous: vous nous cachez votre secret, il est temps de vous dire le mien. Mon choix est fait.

JAQUEMIN.

Diable ! quel est donc l'heureux objet....

THÉRÈSE.

Un homme que vous connaissez, que vous aimez de tout votre cœur, quoique vous le grondiez assez souvent. A la fin des vacances, avant qu'il retournât au collége, nous nous sommes promis un amour éternel.

JAQUEMIN.

Ah ! fort bien ; monsieur mon neveu, Auguste. Je serais bien fâché de troubler une passion aussi respectable. Heureusement nous avons le temps d'y songer.

THÉRÈSE.

Occupez-vous des aînées, la cadette attendra.

JAQUEMIN.

Ce n'est donc qu'à toi, ma Louise, que je pourrais songer pour Sainville ; et en effet, tu as dix-huit ans, tu es jolie, bonne ; élevée par ta mère, et comme elle, sans trop d'ignorance, sans trop d'instruction, je te dois l'éducation de ta jeune sœur ; je te dois d'avoir gouverné ma maison avec économie, avec honneur ; et en faisant ton éloge devant ta sœur et tes amies, je suis sûr de ne blesser personne que toi-même peut-être.

URSULE.

Oh ! c'est bien vrai, monsieur Jaquemin.

THÉRÈSE.

Oui, mon papa ; parce qu'elle n'est ni envieuse, ni méchante, ni coquette, ma sœur s'imagine qu'il n'y a ni méchantes, ni coquettes ni envieuses ; et tandis que moi, qui suis un peu maligne, je m'égaie quelquefois aux dépens des

gens, ma sœur, sans les railler, sans les flatter, les oblige, les conseille suivant leurs goûts, suivant leur caractère ; il n'y a qu'avec moi qu'elle se permet d'être sévère de temps en temps ; mais c'est tout simple, je suis sa fille.

JAQUEMIN.

Juge combien il me serait doux de t'établir aussi avantageusement que tu le mérites.

LOUISE.

Depuis mon enfance, j'ai tellement pris l'habitude de vous chérir, de vous croire, que je ne peux avoir d'autre volonté que la vôtre. J'ai été élevée, je me suis élevée moi-même dans l'idée que je dois accepter aveuglément le mari que vous me proposerez, persuadée que vous choisirez bien, persuadée que j'aimerai mieux que tout autre celui que mon père aura choisi.

JAQUEMIN.

Chère enfant.... Moi, je ne connais pas les projets de Sainville ; je sais qu'il pensait à se marier, et il est possible que, me trouvant entouré de quatre aimables demoiselles à marier.... car si je ne compte plus Thérèse, pusqu'elle a juré un amour éternel à son cousin, je ne dois pas excepter notre jeune voisine.

URSULE.

Point du tout, je ne dois y avoir aucune prétention.

JAQUEMIN.

Pourquoi donc ? s'il vous convient, si c'est vous qu'il préfère.... Tout en regrettant de ne pas marier encore mes filles ou mes pupilles, je serais homme à tout arranger avec vos parents ; au surplus, je venais simple-

ment vous prier de faire un bon accueil au fils de mon ancien camarade.

THÉRÈSE.

Nous n'y manquerons pas, mon papa.

JAQUEMIN.

Je n'ai connu au jeune homme que d'honnêtes amis; il était très-lié avec un certain monsieur Corsignac, un jeune Bordelais, qui avait un peu perdu l'accent, mais conservé les saillies et la gaieté de son pays; un original cherchant à augmenter sa fortune par un bon mariage, fort honnête homme d'ailleurs, et qui n'a pas peu contribué à m'égayer pendant mon séjour à Paris.

THÉRÈSE.

Monsieur Corsignac!

JAQUEMIN.

Eh bien, n'allez-vous pas vous imaginer encore que ce monsieur Corsignac est un parti pour l'une d'entre vous? J'aime à croire que de nouvelles liaisons n'auront point altéré l'aimable caractère de Sainville. Gardez-vous bien d'avoir l'air de penser qu'il vient pour choisir une femme.

THÉRÈSE.

Fi donc!

JAQUEMIN.

Il ne s'agit pas de rire, mademoiselle; je vous le répète, il vient pour acheter un bien dans les environs. Pas d'autre motif à son voyage, entendez-vous?

THÉRÈSE.

Oui, mon papa.

JAQUEMIN.

Je vais au-devant de lui. Sans adieu, mes enfants. Mes compliments à ton cousin, Thérèse, dans ta première lettre; car vous êtes en correspondance sans doute? C'est original que sur cinq filles à marier, il n'y ait que la plus jeune qui ait un amant.

(Il sort.)

SCÈNE III.

AGATHE, PAULINE, URSULE, LOUISE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

A merveille; il n'a rien voulu dire; il a tout dit.

AGATHE.

C'est clair; cette terre qu'on veut acheter n'est qu'un prétexte.

URSULE.

Monsieur Sainville vient dans l'intention de se marier.

PAULINE.

Et mon tuteur lui laisse la liberté du choix entre nous.

LOUISE.

Mais il paraît que c'est à moi qu'il désirerait que monsieur Sainville s'adressât.

PAULINE.

C'est tout simple, il préfère sa fille.

URSULE.

Et cependant il ne m'excepte pas, moi, qui ne suis ni sa fille ni sa pupille.

THÉRÈSE.

Mais vous êtes trop délicate pour ne pas vous excepter vous-même.

URSULE.

Pourquoi donc cela.... Ah! vous avez raison. Quand il s'agit du bonheur de mes amies.... Croyez qu'il faudrait que monsieur Sainville me témoignât une préférence bien marquée.... Écoutez-moi, mes chères compagnes; sans vanité nous sommes toutes assez jolies pour que monsieur Sainville ne sorte pas d'ici sans avoir fait un choix; et entre nous autres jeunes personnes, nous pouvons parler franchement, il est probable qu'il sera aimé par plus d'une, et peut-être par toutes. Moi, d'abord, je ne veux pas y penser, je n'y penserai pas; mais dans tous les cas, que l'amour n'altère pas l'amitié qui a fait jusqu'à présent notre félicité. Promettons-nous une confiance mutuelle, une franchise entière; et si le sort le veut, soyons rivales, mais ne cessons jamais d'être amies.

PAULINE.

Bien, ma chère Ursule, tu m'enflammes quand tu parles; il me semble entendre miss Howe ou Claire d'Orbe.

AGATHE.

Oui, soyons rivales, sans cesser d'être amies. Quant à moi, dès aujourd'hui je donne congé à monsieur Ledoux.

LOUISE.

N'est-ce pas aller un peu vite, ma chère Agathe? Tu ne connais pas encore monsieur Sainville, et s'il avait quelques-uns des défauts qui t'ont frappée dans les différents partis que tu as refusés?

AGATHE, *à part.*

Hélas! que n'ai-je fermé les yeux sur ces défauts, avant que toutes ces petites filles n'eussent grandi!

THÉRÈSE.

Fort bien, mesdemoiselles; il est possible, il est facile à la bonne Louise de rester l'amie de ses rivales; mais je vous en préviens, c'est un effort de vertu et de courage, dont bien peu de femmes sont capables.

URSULE.

Oh! moi, je suis sûre de ne pas manquer à ma parole, en promettant à mes compagnes un aveu bien sincère de tout ce qui se passera dans mon cœur.

AGATHE.

Je m'y engage.

PAULINE.

Je le jure.

THÉRÈSE.

Vous trouverez bon que je n'entre pas dans la confédération. D'abord, d'après l'aveu de mon père, c'est ma sœur qui a le plus de droits.

LOUISE.

Mais je le crois.

URSULE.

Oh! c'est vrai.

AGATHE, *bas à Ursule.*

Qu'est-ce que tu dis donc?

URSULE, *bas à Agathe.*

Laisse donc, c'est pour la flatter.

PAULINE, *bas à Ursule.*

Comment! tu te mets de son parti!

URSULE, *bas à Pauline.*

Peux-tu croire que je balancerai entre elle et toi? (*Haut.*) Mais voici le cher monsieur Ledoux, l'amant d'Agathe.

SCÈNE IV.

AGATHE, PAULINE, URSULE, LOUISE, LEDOUX, THÉRÈSE.

LEDOUX, *un bouquet à la main.*

Mesdemoiselles, j'ai bien l'honneur.... (*A Agathe.*) Mademoiselle, oserai-je vous prier d'accepter ces fleurs?

AGATHE.

Ah! mon Dieu! des lis, des tubéreuses! quelle odeur! elle me porte à la tête; donnez-les à Ursule.

URSULE.

Je n'aime pas les fleurs, monsieur; mais Pauline les aime beaucoup.

THÉRÈSE, *à part.*

Pauvre cher homme! comme on se le renvoie!

LEDOUX, *présentant son bouquet à Pauline.*

Mademoiselle....

PAULINE.

A moi! je ne mérite pas tant d'honneur; donnez-les à Louise.

THÉRÈSE.

Vous allez voir qu'il va m'arriver.

LEDOUX, *présentant son bouquet à Louise.*

Mademoiselle....

LOUISE, *prenant le bouquet.*

Je les accepte, monsieur, et je vous en remercie.

LEDOUX.

Ah! mademoiselle, que de bontés!

THÉRÈSE.

C'est bien vrai.

LEDOUX.

Mais de grâce, daignez m'apprendre par quel crime j'ai eu le malheur de déplaire à mademoiselle Agathe.

AGATHE.

Plaît-il, monsieur?

LEDOUX.

Hier encore j'osais me flatter de l'espoir qu'elle serait assez bonne pour accepter mes hommages.

AGATHE.

Moi, monsieur! mais il n'y a rien de commun entre nous.

LOUISE.

Ah! mademoiselle, vous me traitez bien durement! je ne conçois pas....

THÉRÈSE.

On vous l'expliquera.

CORSIGNAC, *parlant de la coulisse.*

Eh donc, le père Jaquemin est sorti; mais les demoiselles y sont, c'est l'essentiel; c'est pour les demoiselles que j'ai fait le voyage.

LOUISE.

Qu'entends-je?

THÉRÈSE.

Un jeune homme! eh vite, mesdemoiselles, à vos rangs, c'est lui.

AGATHE.

Il aura pris par le petit sentier.

LOUISE.

Le cœur me bat.

PAULINE.

Et à moi.

AGATHE.

Et à moi.

URSULE.

Et à moi.

LEDOUX.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

SCÈNE V.

AGATHE, PAULINE, LOUISE, URSULE, LEDOUX, THÉRÈSE, CORSIGNAC.

CORSIGNAC.

Restez, restez donc, je m'annoncerai moi-même. Aimables demoiselles, vous voyez un jeune homme qui accourt sur le bruit de vos charmes, et qui renonce sans regret pour vous à toutes les belles de la capitale.

URSULE, *à Louise.*

Il paraît fort gai.

AGATHE, *à part.*

C'est un jeune homme, au moins.

PAULINE, *à part.*

Serait-ce le moment décisif que j'attendais ?

THÉRÈSE, *à part.*

Est-ce bien lui ?

LOUISE.

Soyez le bien venu, monsieur. Mon père est allé au-devant de vous.

CORSIGNAC.

Au-devant de moi! je me flattais d'avoir précédé ma

lettre; mais Dieu! quel surcroît de bonheur, je ne comptais que sur quatre, j'en vois cinq.

THÉRÈSE, *en montrant Ursule.*

Mademoiselle est une voisine.

CORSIGNAC.

Qui ne déparerait pas la famille; mais daignez me la faire connaître, cette famille, vous, charmante personne, qui avez bien voulu m'accueillir, vous êtes la fille de monsieur Jaquemin?

LOUISE.

Et voici ma sœur, monsieur.

CORSIGNAC.

Par conséquent, voici les deux intéressantes pupilles. Monsieur est un oncle, le père de la voisine peut-être?

LEDOUX.

Le père, monsieur?

THÉRÈSE.

Point du tout; monsieur est un jeune homme du pays.

CORSIGNAC.

Ah! un jeune homme!

LEDOUX.

Mais non, monsieur, je ne prétends pas être un jeune homme.

CORSIGNAC.

J'ai beaucoup vu monsieur Jaquemin dans son dernier voyage à Paris; aimable homme, bon père, tuteur comme on n'en voit pas. Au milieu de nos petites parties de plaisir, de nos longues promenades, avec quel enthousiasme il nous parlait de ses quatre demoiselles. Moi qui suis porté à soupçonner de l'exagération dans les éloges,

j'ai voulu m'assurer par moi-même de la vérité de ses portraits; j'arrive, je vous vois, je vous admire; et combien je trouve déjà qu'il est resté au-dessous de la réalité. (*A Louise.*) Quelle innocence, quelle candeur dans ce regard! (*A Thérèse.*) Quelle aimable malice dans ce sourire! (*A Pauline.*) Quelle figure sentimentale et romantique! (*A Agathe.*) Quelle noble fierté dans ces beaux yeux!

LEDOUX, *à part.*

Vous verrez que cet homme-là va encore retarder mon mariage.

CORSIGNAC.

Et comme si cette maison n'était pas assez dangereuse pour le cœur des chevaliers qui viennent y chercher l'hospitalité, une jeune et jolie voisine se joint encore aux enchanteresses du logis.

THÉRÈSE.

Allons, il n'oublie personne.

LEDOUX.

Quelle emphase!

PAULINE.

Quelle délicatesse dans ses expressions!

LOUISE.

Je lui désirerais plus de réserve, moins d'affectation.

CORSIGNAC.

Que dites-vous, de grâce, aimables objets?

THÉRÈSE.

Je dis, monsieur.... que voilà mon père qui revient avec un autre jeune homme.

URSULE.

Un autre jeune homme !

LOUISE.

Ah ! ce n'est pas lui.

LEDOUX.

Je n'aime pas tous ces jeunes gens, moi.

PAULINE.

Ah ! mon Dieu, moi qui croyais déjà sentir pour celui-ci....

THÉRÈSE, *à Corsignac.*

Je gage avoir déviné qui vous êtes.

CORSIGNAC.

Vraiment ?

SCÈNE VI.

AGATHE, THÉRÈSE, LOUISE, PAULINE, URSULE, LEDOUX, CORSIGNAC, JAQUEMIN, SAINVILLE.

JAQUEMIN.

Mes enfants, je vous présente mon jeune ami, monsieur Sainville. Que vois-je ? Vous ici, mon cher monsieur ?

SAINVILLE, *après avoir salué les demoiselles.*

Eh quoi ! c'est toi, Corsignac ?

THÉRÈSE.

Là, j'avais deviné juste.

CORSIGNAC.

Moi-même. Mais vous m'attendiez ; vous étiez allé au-devant de moi ?

JAQUEMIN.

Point du tout ; j'étais allé au-devant de Sainville que voici.

THÉRÈSE.

A la bonne heure.

JAQUEMIN.

Je n'en suis pas moins enchanté de vous voir. Ces demoiselles vous auront pris pour lui.

THÉRÈSE.

Précisément, mon papa.

CORSIGNAC.

Beaucoup d'honneur qu'elles m'ont fait, assurément. (*A part.*) Diable ! j'espérais qu'il n'arriverait que demain. C'est égal, il y en aura pour moi.

JAQUEMIN.

Et à quel heureux hasard dois-je votre visite ?

CORSIGNAC.

Eh mais, Sainville vient pour acheter une terre, et moi si je trouvais une petite métairie dans votre voisinage... Je brûle de consolider l'amitié que nous avons si gaiement ébauchée à Paris.

JAQUEMIN.

C'est charmant. Bonjour, monsieur Ledoux. Allons, mon cher Corsignac, votre arrivée imprévue augmente encore ma joie. Quelle douceur pour un bon père de se voir entouré d'une brillante jeunesse ! Ah çà, mon cher Sainville, il faut que je vous fasse connaître mes enfants. Voici mes deux pupilles, voici mes deux filles ; ma Louise, la maîtresse de la maison, notre ménagère, comme disent nos bons paysans ; mademoiselle Ursule Rouvigni, notre voisine, notre amie, dont vous connaissez les parents.

SAINVILLE.

En effet.

CORSIGNAC.

Et moi je dois rendre à l'ami Sainville toutes les politesses qu'on m'a faites en son nom. Il ne s'attendait pas à me trouver ici, mais il était attendu par tout le monde, lui.

JAQUEMIN.

Parbleu !

SAINVILLE.

Je m'adresserai à celle que monsieur Jaquemin appelle la maîtresse de la maison, pour la prier d'être mon interprète auprès de ses compagnes. En voyant tant de grâces, tant de charmes, combien je désire encore plus vivement que l'amitié ne cesse jamais entre nos deux familles!

JAQUEMIN.

Fort bien.

LOUISE.

Monsieur, je réponds franchement pour mes amies et pour moi que l'ami de mon père est toujours sûr d'être le nôtre.

JAQUEMIN.

A merveille.

SAINVILLE.

Trouvez-moi bien vite une terre dans ce canton, mon cher Jaquemin; je suis impatient de m'y fixer.

JAQUEMIN.

Je le crois.

URSULE, *à Pauline.*

Eh bien, Pauline?

PAULINE, *à Ursule.*

On n'a pas une tournure plus décente.

URSULE, *à Agathe.*

Eh bien, Agathe ?

AGATHE, *à Ursule.*

Ah ! ma chère. Et toi, qu'en penses-tu ?

URSULE, *à Agathe.*

Je ne pense qu'à mes amies. (*A Pauline.*) Aime-le, je te servirai.

LOUISE.

Mais, pardon ; puisque je suis la ménagère, c'est à moi de veiller à la bonne réception de nos hôtes.

(Elle sort.)

THÉRÈSE, *à Louise.*

Sois tranquille, Louise ; on te le disputera, mais il est à toi. (*Haut.*) Messieurs, je vous salue. (*A part, en regardant Sainville.*) Voilà comme sera Auguste quand il aura vingt-cinq ans.

(Elle sort.)

AGATHE, *à Ursule.*

Ce Corsignac paraît son ami, il faudrait le faire jaser.

URSULE, *à Agathe.*

Je m'en charge.

PAULINE, *à Ursule.*

Oh ! si je pouvais connaître ses goûts, son caractère !

URSULE, *à Pauline.*

Je t'en rendrai bon compte. (*Haut.*) Nous vous laissons, messieurs.

(Elle sort.)

PAULINE.

Nous nous reverrons au déjeuner.

(Elle sort.)

AGATHE.

C'est le repas des amis.

(Elle sort.)

LEDOUX, *à part, en regardant Agathe.*

C'est fini, elle ne me regarde plus.

SCÈNE VII.

CORSIGNAC, JAQUEMIN, LEDOUX, SAINVILLE.

JAQUEMIN.

Eh bien, mon cher Sainville, sont-elles jolies? sont-elles aimables? Parlez sans contrainte; monsieur Corsignac est votre ami, monsieur Ledoux est un homme prudent, qui sera bientôt de la famille.

SAINVILLE.

Eh bien, mon respectable ami, on ne peut être embarrassé que du choix, et l'on doit craindre de n'être pas digne de celle qu'on choisira. Il paraît au surplus que vous n'avez fait mystère à personne du motif de mon voyage?

JAQUEMIN.

Elles ne savent rien; elles n'ont que des soupçons: mais à quoi bon me taire à présent? C'est une chose faite; vous les trouvez jolies, vous avez confiance en moi; je vous réponds de mille qualités essentielles dans chacune de mes jeunes personnes, et comme il ne s'agit pas ici de ces passions extravagantes qu'on voit dans les romans, mais de cette convenance de goûts et de caractères qu'il faut apporter en ménage, vous plairez, vous choisirez, et vous épouserez.

SAINVILLE.

Comme vous êtes vif ! Mais en fait de discrétion je n'aurais rien à vous reprocher. Je parie que c'est la confidence que je fis à l'ami Corsignac la veille de mon départ qui l'a décidé à partir lui-même.

CORSIGNAC.

Tu l'as dit, cher Sainville. Vous me connaissez. Il y a long-temps que je guette un bon mariage ; j'en ai trouvé plus d'un ; mais, ou je suis trop difficile, ou l'on est trop difficile avec moi. Tantôt de jeunes et jolies filles qui m'abandonnent pour de plus riches ; tantôt des douairières qui m'adorent, mais que je trouve trop mûres ou trop folles. Sainville me confie que, d'accord avec vous, il vient choisir une femme parmi vos quatre demoiselles. Bon, me dis-je à moi-même. Sans le prévenir, je pars une heure avant lui, et me voilà. Je me mets à ma place. Je vaux beaucoup, sans doute ; Sainville vaut mieux que moi ; mais il ne peut pas les épouser toutes. Qu'il choisisse ; je choisis après lui ; et si, comme je m'en flatte, je conviens au papa, voilà deux mariages au lieu d'un.

JAQUEMIN.

Oui, parbleu, vous me convenez, mon cher ; votre originalité me plaît, et ne nuit pas à vos bonnes qualités. Qu'est-ce que vous me parlez de deux mariages ? J'espère bien marier tout le monde. Louise à Sainville ; Pauline à vous ; Thérèse à son cousin, et Agathe à monsieur Ledoux.

SAINVILLE.

C'est donc à l'aimable Louise, celle qui m'a parlé, que vous désirez surtout que je convienne ?

JAQUEMIN.

Précisément, ma fille aînée, bonne, jolie, simple; simplicité n'est pas sottise.

SAINVILLE.

Bonne et jolie! Que je sois assez heureux pour lui plaire, et me voilà votre gendre.

CORSIGNAC.

C'est donc à l'intéressante Pauline que vous me permettez d'aspirer?

JAQUEMIN.

Justement, la cadette de mes pupilles, sensible, sentimentale, romanesque....

CORSIGNAC.

Romanesque! Je lui parle sympathie, duels, vieux châteaux, revenants et sentiments, et me voilà votre pupille.

LEDOUX.

Écoutez. Quant à ce qui me regarde avec mademoiselle Agathe, je crois bien que cela finira comme vous le dites; mais cependant elle vient de me traiter d'une manière assez incivile.

JAQUEMIN.

Comment morbleu!

LEDOUX.

Oh! ne vous fâchez pas. Je ne me fâche pas moi qui vous parle: elle me reviendra. C'est l'arrivée de ces deux messieurs qui m'a valu un retour de son ancienne fierté. Faites-moi seulement l'amitié de lui dire que quand ces deux messieurs auront chacun fait leur choix, je suis

toujours à ses ordres et aux vôtres. Je vous souhaite bien le bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CORSIGNAC, JAQUEMIN, SAINVILLE.

JAQUEMIN.

BRAVE homme! je reconnais la folie de ma pauvre Agathe.

CORSIGNAC.

Et l'influence de notre mérite; n'est-ce pas Sainville?

JAQUEMIN.

Oh çà, mon cher Sainville, vous ne m'en avez rien dit dans votre lettre; mais vous logez chez moi, j'ai fait préparer votre appartement.

SAINVILLE.

Permettez. Ce n'est point un scrupule déplacé, mais, aux termes où nous en sommes, je ne crois pas devoir accepter; j'avais envoyé mon valet en avant me choisir une auberge.

JAQUEMIN.

Je ne souffrirai pas. . .

CORSIGNAC.

Laissez-le faire; d'après ses principes et son caractère, il ne peut pas agir autrement. Mais ne vous désolez pas, l'appartement que vous avez fait préparer ne restera pas vacant; je l'accepte, et comme je n'ai pas les mêmes scrupules. . . .

JAQUEMIN.

Eh mais vraiment, j'ai de quoi vous loger tous les deux.

Nous y reviendrons. Allons déjeuner. Par ma foi, voilà une heureuse journée ! Il ne nous restera plus que la voisine à pourvoir ; mais une fois les miennes mariées, je lui trouverai quelque bon parti. Venez.

(Il sort avec Sainville.)

CORSIGNAC.

Je suis à vous ; je cours chercher mon bagage et je reviens.

SCÈNE IX.

URSULE, CORSIGNAC.

URSULE, *à part.*

Bon ! le voilà seul. Monsieur.

CORSIGNAC.

Ma belle demoiselle.

URSULE.

Deux mots.

CORSIGNAC.

Parlez.

URSULE.

Vous êtes l'ami de monsieur Sainville ?

CORSIGNAC.

Ami intime, mademoiselle.

URSULE.

Quel homme est-ce ?

CORSIGNAC.

Eh mais....

URSULE.

Parlez sans crainte ; je sais pour quel motif il vient dans ce pays, et je ne suis animée que du désir d'être utile à mes amies.

CORSIGNAC.

C'est généreux.

URSULE.

Une parfaite connaissance du caractère de monsieur Sainville me fera juger quelle est celle qu'il doit préférer, à laquelle il doit le mieux convenir.

CORSIGNAC.

La question est délicate ; mais je suis honnête homme, et l'ami de Sainville: c'est un garçon charmant, plein d'esprit, franc, jovial; ni libertin ni joueur, ni débauché, mais galant, et ne refusant, dans l'occasion, ni une partie de table, ni une partie de jeu ; ni fastueux ni prodigue, mais sachant se faire honneur de sa fortune. Il désire, dans son mariage, un mélange d'amour et de convenance ; il veut une compagne, une amie d'une humeur égale, sensible sans en faire parade, et comme lui aimant les plaisirs et le séjour de la campagne. Quant à moi, j'ai moins de fortune, mais j'ai de quoi vivre; j'ai moins de raison, mais plus de gaieté ; je m'accommoderai fort bien de ce qu'il ne voudra pas, et je me félicite déjà que sur les cinq beautés il y en ait une qui n'ait aucune prétention sur mon trop heureux ami. Pardon, je sortais ; nous nous reverrons, et vous reconnaîtrez bientôt que j'ai été sincère dans tout ce que je vous ai dit de Sainville et de votre très-humble serviteur, mademoiselle.

(Il sort.)

URSULE.

Fort bien.

SCÈNE X.

AGATHE, URSULE.

AGATHE.

Eh bien, Ursule ?

URSULE.

Ecoute, tu es l'aînée, il est juste que tu sois mariée la première, et je ne me fais aucun scrupule de te servir aux dépens des autres. En deux mots, Sainville est un homme accompli, mais il aime à se faire honneur de sa fortune. Il veut se fixer dans sa terre pour y tenir un grand état ; les plaisirs de la campagne, la chasse, les chevaux, les jeux d'adresse, voilà ses passions favorites, et il voudrait trouver dans sa femme une compagne de ses courses et de ses travaux.

AGATHE.

Ah ! ma bonne amie, quelle obligation, quel bonheur ! Moi qui suis si forte au billard, qui monte si bien à cheval, qui ai un si joli habit d'amazone ! eh vite, la cravache, le petit chapeau noir, et une idée de rouge, car je suis si pâle ! Du silence surtout avec Louise et Pauline.

(Elle sort.)

URSULE.

Compte sur moi.

SCÈNE XI.

URSULE, PAULINE.

PAULINE.

J'ATTENDAIS avec impatience que ma sœur t'eût quittée.

URSULE.

C'est une folle qui sera trop heureuse d'épouser mon-

sieur Ledoux. Quant à Louise, une âme froide, indifférente, ta cadette d'ailleurs ; c'est à toi, ma chère Pauline, que je dois tous mes soins. Sainville est un homme parfait ; il n'a qu'un défaut. Romanesque, sentimental presque jusqu'à l'excès, il se retire à la campagne pour y mener une vie presque pastorale. Il est jaloux d'inspirer une grande passion ; il désirerait presque des obstacles à son mariage, et trouver une fille qui l'aimât assez pour l'aider à les surmonter.

PAULINE.

Tu appelles cela un défaut. Je ne m'étonne plus que du premier moment....

URSULE.

Je suis bien trompée si tu n'as pas fait une vive impression sur lui. Il faut achever ton ouvrage ; une parure simple, négligée....

PAULINE.

Une robe blanche, un chapeau de paille, une tournure anglaise, un roman dans mon sac. Ah ! ma chère Ursule, combien je suis sensible à ta généreuse amitié!

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

URSULE seule.

Je vais un peu vite ; ce que je fais n'est pas très-bien : elles peuvent se communiquer entre elles... Oh ! ma foi, me voilà lancée. Allons trouver Louise ; courage, Ursule, et Sainville est à toi....

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LOUISE, URSULE.

URSULE.

Viens, viens, ma chère Louise; nous serons plus en liberté dans ce salon. Tu disais donc que ce jeune Sainville t'avait plu dès le premier moment, que son extérieur t'avait paru fort agréable ?

LOUISE.

Le peu de mots qui lui sont échappés pendant le déjeuner m'ont fait une plus vive impression que ses grâces et sa jeunesse : mon père me le destine, et, comme je l'avais prévu, mon cœur se trouve d'accord avec les désirs de mon père.

URSULE.

S'il a peu parlé pendant le déjeuner, c'est un reproche qu'on ne peut pas faire à ton père. Comme il entremêlait ses idées de mariage et d'amour avec ce prétexte de terres à visiter dans ce canton, et comme, en ayant l'air de laisser à Sainville la liberté du choix entre nous, il appelait la préférence sur sa chère Louise. J'en ai ri de bien bon cœur.

LOUISE.

J'en ai rougi, moi, et plus d'une fois ses regards m'ont fait baisser les yeux.

URSULE.

Je te félicite du bonheur qui t'attend avec ce jeune homme. Je me fais un devoir de t'aider, de te diriger même dans tes efforts pour lui plaire.

LOUISE.

Pour lui plaire ! Si nous nous convenons mutuellement, est-il besoin de si grands efforts pour nous entendre ?

URSULE.

Mon Dieu, que tu parles bien en jeune fille élevée à la campagne ! Mais moi, qui ai appris dans ma pension et dans mes livres à connaître le monde et ses usages.... Sincère et bonne comme tu l'es, je crains que tu n'aies l'air, pour ainsi dire, de te jeter à sa tête; je crains que tu ne te laisses prévenir par d'autres. Ecoute; je suis ton amie, moi; mais Agathe, mais Pauline.... Au fait, d'après l'âge de l'une et le caractère de l'autre, n'est-ce pas leur rendre service à elles-mêmes que de les troubler dans leurs prétentions ?

LOUISE.

Les troubler ? non. Ne nous sommes-nous pas promis franchise et amitié ? mais peut-être, à force de soins, d'amabilité, chercher à l'emporter sur elles.

URSULE.

Voilà déjà que tu en reviens à ce que je proposais. Or, veux-tu que je t'en indique un moyen ? J'ai causé avec monsieur Corsignac, et je suis au fait des goûts, des intentions et du caractère de Sainville.

LOUISE.

Eh bien ?

URSULE.

D'abord, il ne faut pas te flatter que son projet soit de

vivre éternellement dans cette terre qu'il veut acheter ; six mois à la campagne, six mois à Paris, dont il aime les fêtes, les bals, les spectacles.

LOUISE.

Ah ! tant pis ! J'aimerais tant à continuer la vie tranquille et heureuse que je mène dans ce pays.... Cependant je ne serais pas fâchée de voir Paris.

URSULE.

Et dans ces grandes et brillantes réunions, son orgueil serait flatté que sa femme parût avec éclat, s'attirât les hommages et les admirations.

LOUISE.

Ah ! tant pis ! Je suis si timide, si curieuse d'échapper aux regards.... Cependant si, dans l'intérieur de mon ménage, le caractère de mon mari me dédommage de la gêne de la société....

URSULE.

Fort honnête homme d'ailleurs ; mais ne refusant dans l'occasion ni une partie de table ni une partie de jeu ; toujours galant auprès des dames. Voilà les propres expressions de son ami.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu ! ce n'est pas là ce que je veux dans mon mari.

URSULE.

Ne t'effraie pas ; ces gens-là sont les plus aimables, et quand on parvient à les fixer....

LOUISE.

Mais comment ?

URSULE.

Comment ? en leur faisant acheter le bonheur d'un aveu, en leur laissant deviner plutôt qu'en avouant les sentiments qu'ils inspirent. Oui, ma bonne Louise, avec un pareil homme, celle qui aura l'air de le fuir sera sûre de s'en faire rechercher.

LOUISE.

Mais c'est de la coquetterie que tu me conseilles.

URSULE.

Il en faut, ma chère amie; un grain de coquetterie innocente rend une femme mille fois plus aimable.

LOUISE.

J'y serai bien gauche.

URSULE.

Une femme gauche à être coquette ! impossible. Un air d'indifférence, de hauteur; quelques politesses affectées à ce Corsignac, son ami.

LOUISE.

Oh bien non. Je ne veux pas... je ne peux pas, j'y renoncerais plutôt ; car enfin un pareil caractère promet-il un avenir bien heureux ? Cependant mon père croit que Sainville me convient ; et moi-même je sens que j'ai besoin de lui pardonner quelques défauts.

URSULE.

Eh bien, laisse-toi conduire ; laisse-moi lui parler.

LOUISE.

Soit; mais ne m'abandonne pas.

URSULE.

Chut. C'est lui.

LOUISE.

C'est lui. D'après ce que je viens d'apprendre, je me sens fort embarrassée auprès de lui.

SCÈNE II.

LOUISE, URSULE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Vous voilà, mademoiselle. Seule avec votre aimable voisine! j'oserai profiter de cette heureuse rencontre. Savez-vous que monsieur votre père, pendant le déjeuner, a laissé échapper des mots bien agréables, et qui m'ont fait concevoir des espérances, m'ont inspiré des projets....

LOUISE.

Quels projets?

SAINVILLE.

Je viens de le presser sur l'acquisition que je désire faire dans ce pays; il doit me mener aujourd'hui même à une fort jolie habitation en vente à deux pas d'ici.

URSULE.

Il est si doux d'être voisin de ses amis.

SAINVILLE.

Je voulais vous parler de ces idées de mariage que monsieur Jaquemin a mises en avant dans la conversation.

LOUISE.

Eh bien, monsieur?

SAINVILLE.

Eh bien, mademoiselle, monsieur Jaquemin, qui me

voit avec toute la complaisance de l'amitié, semblait, pour ainsi dire, m'offrir le choix entre ses demoiselles. Sans affecter ici une fausse modestie, je ne me flatte d'être digne, ni de vos charmantes compagnes, ni de vous, mademoiselle, que je vois aujourd'hui pour la première fois; mais que le témoignage de tout ce qui vous entoure fait si bien connaître.

LOUISE.

Monsieur... (*Bas à Ursule.*) C'est bien aimable tout ce qu'il me dit là.

URSULE, *bas.*

Écoute, et prends garde.

SAINVILLE.

Mais s'il était possible qu'un bon cœur, une âme droite et un sincère amour fissent oublier quelques défauts, et mon peu de mérite....

URSULE, *bas à Louise.*

Allons, réponds.

LOUISE.

Serait-ce un aveu que vous prétendriez m'adresser?

SAINVILLE.

Un aveu!... Non... A peine arrivé, je ne me permettrais pas.... Je me borne à réclamer votre indulgence.

LOUISE.

Mon indulgence, monsieur; dois-je le croire? Les hommes, m'a-t-on dit, sont si enclins à la vanité... (*Bas à Ursule.*) Oh! tiens, Ursule, je ne pourrai jamais parvenir à faire la coquette.

URSULE.

Eh bien, sors.

SAINVILLE.

Vous paraissez agitée, troublée, mademoiselle.

LOUISE.

Moi, troublée! pas du tout, monsieur; vous vous trompez. Mais je ne me sens pas bien, pardon.... Quel dommage!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

SAINVILLE, URSULE.

SAINVILLE, *à part.*

Elle sort! Elle me répond à peine. Mon ami Corsignac, qui prétendait que toutes ces jeunes personnes, même la voisine, étaient folles de moi... Voilà un début qui n'est pas fort encourageant.

URSULE.

Le meilleur cœur, la plus belle âme, mais quelques caprices.

SAINVILLE.

Des caprices!

URSULE.

Qu'elle fait oublier par tant d'autres qualités... Vous nous avez dit en déjeunant que vous vous proposiez de voir ma mère; je vais lui annoncer votre visite; elle sera enchantée de faire connaissance avec le fils d'un ancien ami. Mais je gronderai Louise, je lui ferai sentir... Je ne conçois pas où elle a été chercher de la vanité dans l'expression de la plus complète modestie. (*A part.*) Eh!

vite ; allons prévenir ma mère que c'est un parti qui se présente.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SAINVILLE seul.

Cette petite voisine paraît une bonne fille ; et ma foi on pourrait balancer... Oh non. Je suis presque engagé avec monsieur Jaquemin, et puis sa Louise est charmante... Ma confiance en son père, l'impression qu'elle a faite sur moi, m'ont décidé... Oui, j'allais me déclarer tout-à-fait sans sa prompte retraite... Je ne voudrais pas cependant qu'elle eût des caprices trop fréquents ; mais quelle est la femme aimable qui n'ait pas ses petits moments de bizarrerie ? Quant à l'accueil qu'elle vient de me faire, embarras, timidité, défaut d'usage. Tâchons de la rejoindre.

SCÈNE V.

SAINVILLE, PAULINE, UN LIVRE A LA MAIN.

(Pauline a la toilette qu'elle a annoncée au premier acte.)

PAULINE.

A merveille ; le voilà seul.

(Elle se hâte d'ouvrir son livre.)

SAINVILLE, *l'apercevant*.

Ah ! mademoiselle...

PAULINE.

Pardon, monsieur, je ne vous voyais pas.

SAINVILLE.

Qu'avez-vous donc ? Vous pleurez, je crois.

PAULINE, *en montrant son livre.*

C'est une situation si intéressante. Un jeune homme, une jeune personne, se voyant pour la première fois, et sentant battre leur cœur.... Moi, je suis habituée à fondre en larmes à chaque roman que je lis.

SAINVILLE.

Je suis indiscret de vous avoir interrompue. Je me retire.

PAULINE, *lui montrant son livre.*

Un moment. Vous connaissez sans doute celui-ci : *Les Dangers de la Sensibilité.*

SAINVILLE.

Mademoiselle, je lis fort peu de romans, et surtout depuis qu'on en fait tant.

PAULINE.

Comment, monsieur, vous ne lisez pas de romans ! Eh mon Dieu, où avez-vous donc puisé ce goût pour la campagne et la belle nature, ces sentiments purs et délicats que j'aimais à vous entendre analyser pendant tout le déjeuner ?

SAINVILLE, *à part.*

Oh ! quelle recherche d'expressions ! (*Haut.*) Mademoiselle, je n'ai point affecté un amour immodéré de la campagne ; je suis destiné à y vivre ; je tâcherai d'y être heureux. Quant à mes sentiments, je crois qu'il est inutile de lire des romans pour avoir ceux d'un brave et galant homme, et je vous avoue que je n'ai pas l'ambition d'aller plus loin.

PAULINE, *à part.*

Oh ! quelle sécheresse de discours !

SAINVILLE.

Mais, pardon encore une fois, mademoiselle, je sors.

SCÈNE VI.

SAINVILLE, PAULINE, AGATHE, EN AMAZONE.

AGATHE.

Je vous dérange peut-être ?

PAULINE.

Point du tout. Monsieur sortait. Eh ! ma sœur, que signifie cet habit d'amazone ?

AGATHE.

Il fait un temps magnifique ; je projette une promenade dans les environs. Mais vous-même, ma sœur, il y a une recherche dans votre négligé.....

PAULINE.

De la recherche ! Je vous assure que c'est sans y penser.

AGATHE.

Fort bien.

SAINVILLE, *à part.*

Eh mon Dieu ! serais-je le but de toutes ces petites coquetteries ?

AGATHE.

J'emmène le vieux concierge. Monsieur serait-il assez galant pour nous accompagner ?

SAINVILLE.

Mademoiselle....

AGATHE.

Nous chasserions chemin faisant. Vous aimez la chasse ?

SAINVILLE.

Mais oui, un peu.

AGATHE.

Moi, je l'aime à la fureur ; j'y suis assez heureuse. Je me félicite de cette conformité de goûts avec un hôte aussi aimable, l'ami de mon tuteur, et qu'il est de notre devoir de bien accueillir.

PAULINE.

Courage, ma sœur.

SAINVILLE, *à part.*

Allons, c'est clair, et pour cette fois Corsignac avait deviné. (*Haut.*) Mademoiselle, je me dois aujourd'hui au moins au bon monsieur Jaquemin ; j'ai même à causer avec lui d'affaires importantes ; mais je puis vous envoyer mon ami Corsignac. (*A Pauline.*) Comme je vous le disais, mademoiselle, continuez votre lecture. (*A part.*) Ce sont des folles. Allons chercher Louise.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AGATHE, PAULINE.

AGATHE, *à part.*

L'IMPERTINENT ! M'envoyer son ami Corsignac !

PAULINE, *à part.*

C'est un bourgeois que cet homme-là. Quel conte Ursule est-elle venue me faire ?

AGATHE, *à part.*

Ah ! combien je sens que j'ai eu tort dans le temps.... Il n'y a plus que monsieur Ledoux qui me recherche....

PAULINE.

Écoute, ma sœur ; nous nous sommes promis tantôt une franchise entière. J'avais pensé à Sainville.

AGATHE.

Et moi aussi, ma sœur.

PAULINE.

Je l'avais deviné.

AGATHE.

Et moi aussi, ma sœur.

PAULINE.

Quand je t'ai vue en guerrière...

AGATHE.

Quand je t'ai aperçue en bergère...

PAULINE.

Je te le cède.

AGATHE.

Ah ! ma sœur, il a refusé de m'accompagner.

PAULINE.

Je ne serais pas heureuse avec lui. Une tendresse bien raisonnable, bien calculée ; point de ces exaltations, de ces tourments si agréables aux cœurs sensibles.

AGATHE.

Si j'avais paru seule à ses yeux.... mais le voisinage, et la comparaison de quatre jeunes filles plus jeunes que moi....

PAULINE.

Tiens, ma sœur, tu as affligé cet honnête monsieur Ledoux.

AGATHE.

Et toi, tu n'as pas remarqué que, pendant le déjeuner, ce monsieur Corsignac, buvant, mangeant, et parlant tout à la fois, ne cessait d'avoir les yeux attachés sur toi.

PAULINE.

Vraiment ? Au moins celui-là a-t-il quelque originalité. Eh mais, c'est ce Corsignac qui a dit à Ursule que Sainville était romanesque, sentimental.

AGATHE.

Eh non ; il lui a dit que Sainville aimait le faste, l'éclat, les chevaux, la chasse.

PAULINE.

Ursule ne serait-elle pas un peu fausse ?

AGATHE.

Oh ! c'est plutôt inconséquence, étourderie. Quant à ce Corsignac, il a des desseins.... Ma sœur, que mon exemple te serve de leçon.

PAULINE.

Ma sœur, ne sois pas inhumaine pour monsieur Ledoux.

SCÈNE VIII.

AGATHE, PAULINE, CORSIGNAC.

CORSIGNAC, *à Pauline.*

Ce que Sainville vient de me dire serait-il vrai, charmante personne ? je serais assez heureux pour que vous eussiez désiré ma présence.

PAULINE.

Point du tout, monsieur, c'est ma sœur qu'il s'agit d'accompagner.

AGATHE.

Point du tout. Je renonce à ma promenade; je serais fâchée de vous priver de la vue de Pauline.

CORSIGNAC.

Ah! trop aimable sœur, que je dois rendre grâces à vos bontés! Elles m'encouragent. (*A Pauline.*) Mademoiselle, je vous adore.

PAULINE.

Monsieur....

CORSIGNAC.

Pardon, si je me déclare aussi brusquement; mais quand la sympathie nous entraîne....

AGATHE.

La sympathie.....

CORSIGNAC.

Et je suis l'homme qu'il vous faut. Je n'ai point eu d'aventures romanesques; mais je me sens capable de faire des romans; et pour la tranquillité de la vie, ne vaut-il pas mieux en être l'auteur que le héros? Nous traduirons ensemble les chefs-d'œuvre de toutes les miss de l'Angleterre. Nous nous attendrirons sur tous les coups du sort qu'elles auront imaginés; nous en imaginerons à notre tour; et puis une fortune médiocre. Enrichir ce qu'on aime! quel délice pour un cœur comme le vôtre! Enfin, mademoiselle, je suis un fort honnête homme, bon garçon, ayant d'avance l'aveu de votre tuteur, et disposé à être perpétuellement amoureux de ma femme. Que faut-il de plus?

PAULINE.

Vous me permettrez de regarder votre aveu comme une plaisanterie.

CORSIGNAC.

Tout en plaisantant, mademoiselle, on mène à bien quelquefois les affaires les plus sérieuses.

PAULINE.

Répondez-moi : qu'avez-vous dit à Ursule sur le compte de votre ami Sainville ?

CORSIGNAC.

Rien que ce que l'honneur et la vérité m'ont inspiré. Aurait-on altéré ce que j'ai pu dire ? J'aurais dû le prévoir. Deux jeunes gens s'offrent tout à coup aux yeux de cinq jeunes personnes; et dès-lors, dans votre retraite, intrigues, factions, complots, comme au milieu des villes. N'en veuillez pas trop à la voisine. Intérêt personnel plutôt qu'envie de nuire. Mais revenons au sentiment tendre et profond que vous avez fait naître.

PAULINE.

Un moment; songeons d'abord à servir ma sœur.

CORSIGNAC.

Pourrais-je être utile à mademoiselle Agathe ? parlez. Obliger la sœur d'un objet adoré, avec quel zèle je vais remplir ce devoir !

PAULINE.

Ce matin elle a reçu assez mal monsieur Ledoux : elle s'en repent.

CORSIGNAC.

Je vous entends; je cours le chercher, le ramener à vos pieds.

AGATHE.

Eh ! mais, point du tout, monsieur.

CORSIGNAC.

Soyez tranquille, je saurai ménager votre délicatesse. Je suis loin de faire valoir ce que je vais entreprendre pour vous, mademoiselle ; mais je me recommande à vos bons offices. Soyez-moi favorable auprès de votre sœur ; amour, amitié, passions nobles et libérales, disposez pour toujours de ma vie. Je vais vous amener votre esclave.

SCÈNE IX.

AGATHE, PAULINE.

AGATHE.

Il est charmant ! d'une gaieté.... Mais je ne sais à quoi tu penses, de l'envoyer chercher monsieur Ledoux.

PAULINE.

Veux-tu que je le rappelle ?

AGATHE.

Je ne dis pas cela. Mais toi, que penses-tu de ce monsieur Corsignac ?

PAULINE.

Ce que j'en pense ?.... Je te le dirai. Chut, voici Louise.

SCÈNE X.

AGATHE, PAULINE, LOUISE.

LOUISE.

Ah ! vous voilà toutes les deux. Je cherche Ursule.

PAULINE.

Nous ne l'avons pas vue. Écoute, Louise, je dois être

franche avec toi comme je l'ai été avec ma sœur. Tu peux, sans craindre de m'affliger, recevoir les soins de monsieur Sainville.

AGATHE.

Oui. Ma sœur et moi, nous n'y pensons plus.

PAULINE.

Il est possible que tu sois heureuse avec lui ; mais moi je ne le serais pas.

AGATHE.

C'est à toi que ton père le destine; il est juste que ce soit toi qu'il épouse. Pardon, j'ai à causer avec ma sœur.

PAULINE.

Nous te laissons, Louise.

(Elles sortent.)

SCÈNE XI.

LOUISE SEULE.

Elles y renoncent! Ursule ne m'aurait-elle pas dit encore tout ce qu'elle sait du caractère de Sainville? Toujours galant auprès des dames! C'est bien assez ; et cependant il paraît si franc, si aimable! Ah! si je pouvais le corriger!.... Dois-je l'aimer?.... dois-je le fuir?.... dois-je faire la coquette?... Oui... il le faut, ne fût-ce que pour m'éclairer.... O ciel! le voilà ; et Ursule qui m'abandonne! Quel embarras! Il faut l'éviter.

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE XII.

SAINVILLE, LOUISE.

SAINVILLE.

Eh quoi! vous me fuyez, mademoiselle.

LOUISE.

Laissez-moi, monsieur.

SAINVILLE.

Vous mé traitiez d'abord plus favorablement. Par quel caprice changez-vous tout à coup de conduite envers moi?

LOUISE.

Par quel caprice, monsieur! Ah! j'ai donc des caprices?

SAINVILLE.

Je crains d'interpréter trop bien vos sentiments.

LOUISE.

Permis à vous, monsieur, d'en penser ce que vous voudrez.

SAINVILLE.

Comme ami de la maison, j'ai eu le bonheur d'obtenir de vous un bon accueil. Comme destiné par votre père à devenir votre époux, je vous suis insupportable.

SCÈNE XIII.

SAINVILLE, LOUISE, URSULE.

URSULE, *à part dans le fond du théâtre.*

Les voici, écoutons.

SAINVILLE.

Vous mettez à me fuir une obstination!

LOUISE.

Eh bien, tenez, monsieur, je suis bonne et simple, je vais vous expliquer tout naturellement ce qui se passe dans mon cœur....

URSULE, *avançant.*

Louise, on te demande.

LOUISE.

Qui?

URSULE.

Eh mais, que sais-je? les ouvriers, les domestiques, la femme de charge.

LOUISE, *bas à Ursule.*

Tu viens bien à propos. (*Haut.*) J'y vais.

SAINVILLE.

Un moment, mademoiselle; vous alliez m'expliquer....

LOUISE.

Non, non, monsieur. Destiné par mon père à devenir mon époux, disiez-vous tout à l'heure.... Je ne suis pas la seule fille à marier dans cette maison : mademoiselle Agathe, mademoiselle Pauline....

SAINVILLE.

Ce sont des personnes fort aimables, sans doute; mais.....

LOUISE.

Mais elles renoncent à vous, elles viennent de me le déclarer. Or, croyez-vous que je doive être bien flattée.... Vous-même, êtes-vous le seul ami de mon père arrivé aujourd'hui?

SAINVILLE.

Que dites-vous, mademoiselle?

LOUISE.

Rien, rien, monsieur : sinon que j'ai confiance en mon père, et qu'il ne me mariera pas sans consulter mon inclination. (*A Ursule.*) Ah ! ma bonne Ursule, je me hâte de sortir pour qu'il ne voie pas que je suis prête à pleurer.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

URSULE, SAINVILLE.

SAINVILLE, *à part, pendant qu'Ursule reconduit Louise jusqu'au fond du théâtre.*

Est-ce aversion ? est-ce coquetterie ? Oh ! par ma foi, il y a de quoi prendre un véritable dépit. Et cette autre, avec son habit d'amazone ! cette autre, avec sa passion de romans ! Mon pauvre ami Jaquemin, vous n'entendez rien à l'éducation des jeunes personnes.

URSULE.

Qu'avez-vous donc, monsieur ? vous paraissez affligé.

SAINVILLE.

Je le suis en effet, mademoiselle ; il n'est que trop prouvé que j'ai le malheur de déplaire à votre amie.

URSULE.

Lui déplaire ! je ne le crois pas.

SAINVILLE.

C'est donc une suite de caprices perpétuels ? Vous conviendrez alors que cela ne me promet rien de bien agréable. Au fait, c'est par raison, c'est par convenance que j'avais songé à m'unir à la famille de monsieur Jaquemin. Mais d'abord est-il nécessaire que je me marie si promp-

tement ? Et d'ailleurs, les filles ou les pupilles de monsieur Jaquemin sont-elles les seules à qui l'on puisse s'adresser ? Mademoiselle Louise enfin est-elle la seule dans ce pays qui réunisse tous les agréments ? Vous prouveriez le contraire, mademoiselle.

URSULE.

Je reçois comme je le dois un pareil compliment. Je n'ai pas de caprices, moi ; mais je suis incapable d'une perfidie ; et quoique le bon monsieur Jaquemin m'ait presque autorisée ce matin à me mettre sur les rangs, c'est de Louise seule que je veux vous entretenir.

SAINVILLE.

Non, mademoiselle, de grâce ne m'en parlez plus.

URSULE.

Attendez donc, j'y suis ; vous avez annoncé votre résolution de vivre à la campagne.

SAINVILLE.

Eh bien ?

URSULE.

Eh bien, voilà ce qui déplaît à Louise. Sans le connaître, elle a un désir de s'établir à Paris.

SAINVILLE.

Ah ! fort bien ; voici qui achève de me décider. Ah ! que je me félicite à présent de n'avoir pas accepté le logement que monsieur Jaquemin me proposait.

URSULE.

Pour moi, je ne conçois pas quel attrait offre Paris.

SAINVILLE.

Vous aimez la campagne, mademoiselle ?

URSULE.

Beaucoup, monsieur. Auprès de personnes qui nous sont chères, tous les séjours sont agréables, et je suis heureuse avec ma mère.

SAINVILLE.

Il me tarde de lui présenter mes hommages : je vais prendre congé de monsieur Jaquemin.

URSULE.

Oh ! pas un congé éternel. Le voici ; je sors. Mais je vous en préviens, ma mère et moi nous ne vous parlerons que de Louise. (*A part, en s'en allant.*) Il m'épousera.

SCÈNE XV.

SAINVILLE seul.

Oui, certainement, j'irai voir la mère de cette aimable personne. Quelle bonté ! avec quel intérêt elle a pris le parti de Louise !

SCÈNE XVI.

SAINVILLE, JAQUEMIN.

JAQUEMIN.

Eh bien, mon cher Sainville ?

SAINVILLE.

Eh bien, mon cher ami ?

JAQUEMIN.

Où en êtes-vous avec nos jeunes filles ?

SAINVILLE.

Où j'en suis ?.... (*A part.*) Il va se fâcher ; nous al-

lons nous brouiller peut-être. N'importe. Pour lui comme pour moi, il vaut mieux lui dire tout d'un coup la vérité.

JAQUEMIN.

Répondez donc.

SAINVILLE.

Mais, mon ami, vous savez que dans le mariage la félicité dépend de la convenance des caractères; or, moi, je suis un peu original.

JAQUEMIN.

Ah! fort bien, vous voulez me parler de mes deux pupilles : ce sont de bonnes filles; mais leur éducation avait été très-mal commencée, et quand je devins leur tuteur il était trop tard. Elles ne vous conviennent pas.

SAINVILLE.

En effet.

JAQUEMIN.

Mais Louise? Hem? Louise?

SAINVILLE.

Elle a mille qualités sans doute; mais....

JAQUEMIN.

Eh quoi! vous n'êtes pas enchanté de ma Louise?

SAINVILLE.

Franchement, je crains de n'avoir pas le bonheur de lui plaire.

JAQUEMIN.

C'est impossible. Louise est trop raisonnable. Quand elle vous connaîtra....

SAINVILLE.

Non; je crois qu'il vaut mieux y renoncer sur-le-champ.

JAQUEMIN.

Y renoncer ! C'est un prétexte que vous prenez ; c'est vous qui refusez....

SAINVILLE.

Eh non, c'est elle-même....

JAQUEMIN.

Refuser ma fille....

SAINVILLE.

Allons, voilà votre vivacité ordinaire.

JAQUEMIN.

Quand j'ai votre parole.

SAINVILLE.

Pas tout-à-fait, mon ami.

JAQUEMIN.

Votre ami, moi !

SAINVILLE.

J'étais sûr que j'allais vous fâcher.

JAQUEMIN.

Moi, je ne me fâche pas ; mais c'est un procédé affreux. Ne croyez pas que je me fâche : grâce au ciel, ma fille ne manquera pas.

SAINVILLE.

J'en suis persuadé, et c'est pour cela que j'ai cru devoir vous prévenir.

JAQUEMIN.

Vous avez très-bien fait. Adieu, monsieur Sainville ; touchez là, nous ne nous reverrons plus.

SAINVILLE.

Nous nous reverrons, mon cher Jaquemin ; vous vous calmerez : mais je crois en effet qu'il vaut beaucoup mieux

que je ne reparaisse dans cette maison que lorsque vos demoiselles seront établies.

JAQUEMIN.

Non, n'y revenez jamais; je romps avec vous pour toujours.

SAINVILLE.

Oh! ma foi, il y a de quoi perdre patience avec un homme aussi emporté.

(Il veut sortir.)

JAQUEMIN.

Eh bien, vous vous en allez, vous partez.

SAINVILLE.

Vous me chassez.

JAQUEMIN.

Eh bien oui, partez, vous avez raison.

SAINVILLE.

Oui, mon ami, j'ai raison. Quand votre emportement sera passé, vous sentirez que j'agis en galant homme, en véritable ami de votre fille; non, elle ne serait pas heureuse avec moi.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

JAQUEMIN seul.

Et voilà les amis d'aujourd'hui! S'est-on jamais conduit de la sorte? Ah! je suis d'une colère contre lui, contre Louise, contre toutes ces demoiselles. Holà! mesdemoiselles. Agathe, Pauline, Louise, Thérèse. Il est impossible qu'il n'y ait pas de leur faute; elles auront fait quelque extravagance dont ma pauvre Louise est victime.

SCÈNE XVIII.

THÉRÈSE, JAQUEMIN.

THÉRÈSE.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc, mon papa?

JAQUEMIN.

Ce que j'ai, mademoiselle? Je suis fort étonné, fort irrité qu'à votre âge vous vous permettiez d'avoir une inclination, et de me l'avouer encore. Souvenez-vous que je vous défends d'écrire à votre cousin, de recevoir de ses lettres.

SCÈNE XIX.

THÉRÈSE, JAQUEMIN, AGATHE, PAULINE, LOUISE.

AGATHE, *arrivant.*

Que nous voulez-vous, mon cher tuteur ?

JAQUEMIN.

Ce que je veux, mademoiselle ? Que signifie la manière dont vous vous êtes conduite avec cet honnête monsieur Ledoux ? N'est-il pas temps enfin de vous marier ?

PAULINE, *arrivant.*

Eh mais, en vérité, monsieur Jaquemin....

JAQUEMIN.

Et vous, mademoiselle, ne voyez-vous pas que vous vous perdez avec cette belle passion de romans, tous plus ridicules les uns que les autres. Est-ce la lecture qui convient à une jeune personne ?

LOUISE.

Calmez-vous, mon père.

JAQUEMIN.

Tais-toi ; c'est à toi surtout que j'en veux. Je comptais sur toi pour me consoler des chagrins que les autres ne manqueront pas de m'amener, et c'est toi qui m'affliges le plus. Qu'as-tu dit à monsieur Sainville ? Le voilà qui sort en jurant de ne plus mettre les pieds dans la maison, en refusant positivement de t'épouser.

LOUISE, *très-émue.*

Monsieur Sainville me refuse ; eh bien, j'en suis enchantée.

JAQUEMIN.

Comment ? tu en es enchantée !

SCÈNE XX.

THÉRÈSE, JAQUEMIN, AGATHE, PAULINE, LOUISE, CORSIGNAC, LEDOUX.

CORSIGNAC.

Victoire ! victoire ! (*A Agathe.*) Le voilà, mademoiselle.

JAQUEMIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

CORSIGNAC.

Cela veut dire, cher tuteur, que votre pupille a reconnu le mérite de monsieur Ledoux, et que monsieur Ledoux revient à la pupille plus enflammé que jamais.

LEDOUX.

Oui, mademoiselle, je reviens enflammé...

CORSIGNAC.

Cela veut dire qu'il ne me manque plus que votre consentement pour devenir l'époux de l'autre pupille.

JAQUEMIN.

Vous, monsieur? Je vous crois un très-honnête homme; mais je ne vous connais que par monsieur Sainville, et votre ami s'est si mal comporté avec moi... Mais non, c'est mademoiselle Louise qui est cause de tout cela.

LOUISE.

Mon père, je ne saurais supporter votre courroux; permettez que je me retire; mais puisque c'est lui qui m'attire votre colère, monsieur Sainville m'est odieux.

(Elle sort.)

SCÈNE XXI.

THÉRÈSE, JAQUEMIN, AGATHE, PAULINE, CORSIGNAC, LEDOUX.

JAQUEMIN.

Fort bien. Il lui est odieux! Et l'autre qui s'en va pour ne plus revenir.

THÉRÈSE.

Mais, mon papa, mon cousin et moi sommes innocents de tout cela.

JAQUEMIN.

Taisez-vous; laissez-moi. Voilà ce que c'est que d'être trop bon, trop indulgent; mais je ne le serai plus, et si vous ne devenez raisonnables, je vous abandonne toutes, et vous mourrez vieilles filles.

(Il sort.)

THÉRÈSE, *courant après lui.*

Ah! mon papa, ne nous maudissez pas.

SCÈNE XXII.

THÉRÈSE, AGATHE, PAULINE, CORSIGNAC, LEDOUX.

AGATHE.

Quelle colère!

PAULINE.

Quelle fureur!

CORSIGNAC, *à Agathe.*

Eh! sandis, mademoiselle, daignez m'expliquer....

PAULINE.

Que voulez-vous, monsieur? me parler de votre amour, ce serait mal prendre votre temps. Jamais je n'eus moins envie de rire.

(Elle sort.)

LEDOUX, *à Agathe.*

Eh! mon Dieu, mademoiselle, faut-il m'en aller encore?

AGATHE.

Comme il vous plaira, monsieur. Mon tuteur est en colère contre moi, je ne sais pourquoi; et sans savoir pourquoi, moi, je suis en colère contre vous.

(Elle sort.)

CORSIGNAC.

Eh mais, quel bouleversement dans toutes ces têtes!

THÉRÈSE.

(*A Ledoux.*) Restez. Suivez Agathe. (*A Corsignac.*) Suivez Pauline.

CORSIGNAC.

Oui sans doute; interrogeons le papa, les demoiselles, toute la maison.

THÉRÈSE.

Je n'y conçois rien; mais tout part de la voisine.

(Elle sort.)

CORSIGNAC.

Je le parierais.

(Il sort.

LEDOUX *seul.*

Ils m'ont fait revenir trop tôt.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AGATHE, PAULINE, THÉRÈSE, CORSIGNAC, LEDOUX.

THÉRÈSE.

QUAND je vous disais que tout le mal venait d'Ursule.

CORSIGNAC, *suivant Pauline.*

De grâce, mademoiselle, ne me punissez pas des torts de votre ami.

PAULINE.

On vous pardonne.

LEDOUX, *suivant Agathe.*

Mademoiselle, ne me forcez pas à une nouvelle retraite.

AGATHE.

Restez.

PAULINE.

Faire habiller ma sœur en amazone !

AGATHE.

Faire prendre à ma sœur un roman dans son sac !

CORSIGNAC.

Et mêler si bien le faux avec le vrai, que l'innocent Corsignac se trouve compromis !

THÉRÈSE.

Et vous verrez qu'elle aura fait quelque autre conte à Louise !

AGATHE.

Mais comment n'a-t-elle pas craint ce qui est arrivé, que nous ne nous fissions part de ses mauvais conseils.

THÉRÈSE.

Et que lui importe, à présent qu'elle a brouillé Sainville avec mon père?

PAULINE.

Babet m'a dit qu'elle avait vu monsieur Sainville entrer chez la mère d'Ursule.

THÉRÈSE.

Voyez-vous! elle s'empresse de l'attirer.

AGATHE.

Dieu sait sous quelles couleurs la mère et la fille vont nous peindre!

THÉRÈSE.

On va imposer pour première loi à monsieur Sainville de ne plus nous voir.

CORSIGNAC.

Et mon ami Sainville est si facile à subjuguer!

THÉRÈSE.

Cela vous est égal, vous voilà d'accord; mais ma sœur! ma bonne sœur que je voudrais voir heureuse! Si je pouvais.... j'y suis.... je la tiens. Oui, messieurs, oui, mes bonnes amies, si vous voulez me seconder.... c'est par de fausses confidences, de perfides conseils, qu'elle est parvenue à mettre le désordre dans cette maison. Si par des confidences trompeuses nous pouvions l'amener à son tour....

CORSIGNAC.

Je vous entends, je vous devine; comptez sur moi.

LEDOUX.

Moi, je ne devine pas; mais je suis prêt à vous servir.

THÉRÈSE.

Elle est tracassière, médisante, bel esprit: on se persuade aisément que tout le monde a les penchants qu'on a soi-même.

AGATHE.

Il est trop vrai.

PAULINE.

Nous ne l'avons que trop bien prouvé aujourd'hui.

THÉRÈSE.

D'abord, vous, monsieur Ledoux, qui connaissez les parents de mademoiselle Ursule, tâchez de faire revenir Sainville.

CORSIGNAC.

Oui, ramenez-le, comme je vous ai ramené.

LEDOUX.

Laissez-moi faire; je suis fin, adroit, et je lui dirai.... Que dirai-je à monsieur Sainville?

THÉRÈSE.

Qu'il est affreux à lui de s'être ainsi séparé d'un ancien ami; qu'il doit excuser l'emportement de mon père.

CORSIGNAC.

Attendez, je vois tout votre plan, je m'en empare. Mais elle est rusée, la petite personne; elle se défiera de vous, de moi. Elle est médisante, dites-vous; qui dit médisante, dit curieuse.

THÉRÈSE.

Aussi l'est-elle.

AGATHE.

Combien de fois ne l'avons-nous pas surprise, nous écoutant, nous épiant?

PAULINE.

Et le jour où elle m'emmena à la porte du cabinet de sa mère.

CORSIGNAC.

Elle écoute aux portes! Il ne s'agit que de la ramener elle-même avec Sainville; je vais avec monsieur Ledoux. On s'est servi de moi pour tout brouiller; c'est à moi à tout réparer.

LEDOUX.

Oui, ne perdons pas de temps; je vais.... je cours... (*A Agathe.*) Ah! mademoiselle, trop heureux si je puis....

CORSIGNAC, *emmenant Ledoux.*

Venez.

SCÈNE II.

AGATHE, PAULINE, THÉRÈSE.

AGATHE.

Eh mais, explique-nous donc, ma chère Thérèse....

THÉRÈSE.

Mais, je ne sais pas trop moi-même ce que va faire ce Corsignac. Où est mon père?

PAULINE.

Il est allé gronder ses ouvriers.

THÉRÈSE.

C'est juste. Quand il est en colère, il faut que tout le monde s'en ressente.

AGATHE.

Tiens, le voici.

SCÈNE III.

AGATHE, PAULINE, THÉRÈSE, JAQUEMIN.

JAQUEMIN.

Ah! vous voilà.

THÉRÈSE.

Oui, mon père.

AGATHE, *à Pauline.*

Est-il calmé?

PAULINE.

Je crois que oui.

JAQUEMIN.

Eh bien, vous me boudez. Au fait, je me suis mis en fureur....

THÉRÈSE.

Oh! cela nous effraie d'abord; mais comme on vous connaît....

JAQUEMIN.

Où est donc Louise?

THÉRÈSE.

Dans sa chambre. Elle se désole; elle pleure.

JAQUEMIN.

Pauvre enfant! J'ai eu tort, je crois. Cependant je ne peux pas aller lui demander pardon. C'est vous trois aussi....

PAULINE.

Bien, mon cher tuteur; grondez-nous, nous ne vous en voulons pas.

AGATHE.

J'aime encore mieux votre colère que les cajoleries de mademoiselle Ursule.

JAQUEMIN.

Comment, Ursule? Eh mais, c'est la meilleure fille....

THÉRÈSE.

Oui, elle est fausse, intrigante, coquette.

AGATHE.

Tout est découvert.

PAULINE.

C'est elle qui vous a brouillé avec monsieur Sainville.

JAQUEMIN.

En vérité! Sainville n'en est pas moins coupable.

THÉRÈSE.

Si l'on essayait de lui faire entendre raison.

JAQUEMIN.

Ah! fort bien; je courrais après lui, quand il m'a quitté de la manière la plus odieuse.

THÉRÈSE.

Point du tout. Laissez-moi faire.

JAQUEMIN.

Oh! oui, tu as une bonne tête!

THÉRÈSE.

On est allé le chercher.

JAQUEMIN.

Qui donc?

THÉRÈSE.

Tout ce que je vous demande, c'est de le bien recevoir.

JAQUEMIN.

Moi! ah, par exemple!

THÉRÈSE.

Et surtout, auprès de lui, auprès de mademoiselle Ursule, de paraître ignorer tout ce qui s'est passé.

JAQUEMIN.

Parbleu! je n'aurai pas grande peine, puisque je ne sais rien.

SCÈNE IV.

AGATHE, PAULINE, THÉRÈSE, JAQUEMIN, LEDOUX.

LEDOUX.

Me voilà.

THÉRÈSE.

Et monsieur Sainville?

LEDOUX.

Il n'a pas voulu venir.

JAQUEMIN.

Vous voyez.

LEDOUX.

Oh! il faut rendre justice à mademoiselle Ursule et à sa mère; elles se sont jointes à nous pour engager monsieur Sainville à vous revoir; mais il prétend que monsieur Jaquemin lui a fermé la porte de sa maison. Alors la mère et la fille nous ont invités à dîner; moi j'ai refusé, monsieur Corsignac a accepté.

PAULINE.

Il a accepté ? Si c'est ainsi qu'il me fait la cour....

AGATHE.

Et monsieur Ledoux, n'est-il pas un habile négociateur ?

LEDOUX.

Mais écoutez donc ; ce n'est pas ma faute. Au surplus, vous allez voir mademoiselle Ursule. Au premier mot d'une querelle entre vous et Sainville, elle s'est offerte pour venir travailler à un raccommodement.

THÉRÈSE.

Je vous en prie, les mêmes égards, les mêmes procédés, la même apparence d'amitié pour elle.

JAQUEMIN.

Le diable m'emporte si je conçois....

LEDOUX.

La voici.

SCÈNE V.

AGATHE, PAULINE, THÉRÈSE, JAQUEMIN, LEDOUX, URSULE.

URSULE.

Bonjour, mes bonnes amies.

THÉRÈSE.

Bonjour, ma chère Ursule.

URSULE.

Que viens-je d'apprendre ? Monsieur Sainville se serait brouillé avec monsieur Jaquemin ?

THÉRÈSE.

Oh ! un rien.

AGATHE.

Une bagatelle.

PAULINE.

Un léger nuage.

URSULE.

A la bonne heure. Il est venu nous voir.

THÉRÈSE.

C'est tout simple. Son père était l'ami du tien.

URSULE.

Ma mère a cru devoir l'engager à dîner.

JAQUEMIN.

Ah! il dîne chez vous? C'est fort bien fait à lui.

URSULE.

Mais je veux absolument qu'il vienne s'expliquer avec vous.

THÉRÈSE.

Une explication! Eh mon Dieu! cela en vaut-il la peine?

URSULE.

Il s'y refuse; mais je saurai l'y forcer.

JAQUEMIN.

C'est ce que je ne veux pas.

URSULE.

Pardonnez-moi.... Il faut que cela soit ainsi. Je ne vois pas Louise.

THÉRÈSE.

Je ne sais où elle est.

URSULE, *à part.*

Aurait-on des soupçons?

SCÈNE VI.

AGATHE, PAULINE, THÉRÈSE, JAQUEMIN, URSULE, CORSIGNC, SAINVILLE.

CORSIGNAC.

Je l'ai décidé ; le voilà. Viens, viens, mon cher Sainville.

URSULE.

Monsieur Sainville !

SAINVILLE.

En vérité, Corsignac, tu es un homme bien exigeant.

CORSIGNAC.

Mes efforts ont été plus heureux que ceux de mademoiselle Ursule. Elle ne m'en voudra pas, je l'espère. Allons, de quoi s'agit-il? D'une petite vivacité entre deux amis.

JAQUEMIN.

Eh mais, si cela contrarie trop monsieur, de revenir chez moi.

SAINVILLE.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même....

JAQUEMIN.

Oh! moi, je m'emporte....

THÉRÈSE.

Oublions tout cela. Monsieur n'était-il pas convenu avec mon père d'aller voir avant le dîner cette maison en vente à deux pas d'ici?

SAINVILLE.

Il est vrai.

JAQUEMIN.

Pardon ; dans ce moment-ci je ne saurais.... Si monsieur Ledoux veut accompagner monsieur....

LEDOUX.

Certainement, je me ferai un plaisir....

SAINVILLE.

Je suis à vos ordres.

URSULE, *à part.*

Il faut absolument faire jaser Agathe et Pauline.

JAQUEMIN.

Fort bien ; sans rancune, sans adieu, monsieur Sainville. (*A part.*) Je pourrais me mettre encore en colère ; j'aime mieux sortir. (*A Thérèse.*) Je vais trouver Louise.

(Il sort.)

AGATHE.

Je vous suis, mon cher tuteur. (*A Sainville, en sortant.*) Croyez-moi, Louise est la personne qui vous convient.

(Elle sort.)

PAULINE, *bas à Sainville.*

Croyez-moi, Louise est aussi bonne qu'Ursule est méchante.

(Elle sort.)

URSULE.

Écoutez donc, mes bonnes amies, je voudrais vous dire....

(Elle sort.)

SAINVILLE, *à part.*

Allons, ils sont tous ligués contre cette bonne Ursule.

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, SAINVILLE, CORSIGNAC, LEDOUX.

THÉRÈSE.

Je gage qu'on vous avait déjà défendu de revenir nous voir.

SAINVILLE.

Oui ; monsieur votre père.

THÉRÈSE.

Non ; mademoiselle Ursule, sa mère.

SAINVILLE.

Que puis-je voir dans ce procédé, qu'un désir bien honorable pour moi ?...

THÉRÈSE.

En bonne foi, monsieur Sainville, croyez-vous être heureux avec Ursule ?

SAINVILLE.

Mais, mademoiselle Ursule me paraît une personne sage, bien élevée.

CORSIGNAC.

Qui t'adore. Et pour te le prouver, dis-nous quel défaut tu veux avoir : je gage qu'elle le prend pour te plaire.

SAINVILLE.

Comment ?

CORSIGNAC.

Écoute. Je te connais. Ton antipathie, c'est la prétention au bel esprit, la médisance. Les qualités que tu chéris, c'est la bonté, la simplicité. Va avec monsieur Le-

doux voir la maison en vente, tu retrouveras ici mademoiselle Ursule, et tu prononceras.

SAINVILLE.

Mais je voudrais savoir auparavant....

CORSIGNAC.

Sors vite; emmenez-le. La voici.

SAINVILLE.

En vérité, tu me mènes comme un enfant.

LEDOUX.

Venez, mon cher monsieur.

(Il sort avec Sainville.)

SCÈNE VIII.

CORSIGNAC, URSULE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *à Corsignac.*

Il aime ma sœur.

CORSIGNAC, *bas à Thérèse.*

Ursule approche; ne faisons pas semblant de la voir. (*Haut.*) Oui, mademoiselle, je n'ai accepté à dîner que pour être plus à portée de déjouer les intrigues de mademoiselle Ursule; car elle intrigue, n'en doutez pas.

THÉRÈSE.

A qui le dites-vous? Je ne cesse de le répéter à tout le monde, et personne ne veut me croire.

URSULE, *dans le fond.*

Ah! ah!

(Elle marche sur la pointe des pieds, et se glisse dans un cabinet, dont elle entr'ouvre de temps en temps la porte.)

CORSIGNAC.

Nos intérêts sont les mêmes; agissons de concert. (*Bas.*)

La voilà qui se glisse dans le cabinet. (*Haut.*) Comme je vous le disais, je dîne chez mademoiselle Ursule ; je mange de bon appétit, c'est mon usage ; je gagne sa confiance, et je m'en sers pour la perdre dans l'esprit de mon ami.

THÉRÈSE.

Mais comment ?

CORSIGNAC.

Ce matin je lui ai fait connaître les bonnes qualités de Sainville. Ce n'est rien ; pour plaire aux gens, ce sont leurs défauts qu'il faut connaître.

THÉRÈSE.

Et les défauts de monsieur Sainville ?

CORSIGNAC.

Il est caustique, goguenard, railleur.

THÉRÈSE.

Pas possible ; je ne lui ai entendu dire que des douceurs.

CORSIGNAC.

Il arrivait ; il voulait plaire ; il s'est contraint. Le cœur est bon, l'esprit est malin.

THÉRÈSE.

Nous sommes perdues. Ursule, précisément, qui es maligne, satirique, babillarde.

CORSIGNAC.

Persuadons-lui bien vite qu'elle doit faire la doucereuse, la bonne fille ; Sainville la prendra pour une hypocrite ou une niaise, et l'un vaut l'autre pour la perdre ; car c'est fort singulier, le second défaut de Sainville semble le contraste du premier. Il a une prétention au bel esprit ! . . .

THÉRÈSE.

Au bel esprit !

CORSIGNAC.

Il fait de petits vers ; il a ébauché un poëme descriptif : c'est la mode. Il a fait une satire que je trouve assez innocente ; mais l'intention y est. Il écrit toutes ses pensées, toutes ses actions, et il prépare de son vivant des mémoires posthumes.

THÉRÈSE.

Ah mon Dieu ! et Ursule qui commente le Mercure, en devine les charades, qui gronde Pauline de ne lire que des romans, qui ne parle que de littérature, de morale, de science, de chimie, de botanique....

CORSIGNAC.

La botanique ! c'est la passion de mon ami.

THÉRÈSE.

Nous ne viendrons jamais à bout de l'emporter sur elle.

CORSIGNAC.

Eh vite ! il faut lui faire croire que Sainville ne veut pas une femme trop instruite. Vous cependant, persuadez à votre sœur de montrer son esprit, de laisser échapper quelques traits malins sur Ursule surtout.

THÉRÈSE.

Comment voulez-vous ?.... Ma sœur est si bonne.

CORSIGNAC.

Qu'elle prenne sur elle. Le mal est si facile à dire, on est si facile à le croire ; et jugez donc quel avantage ! Flatter sa manie, et médire de sa rivale !

THÉRÈSE, *bas.*

C'est assez; laissons-lui le champ libre.

CORSIGNAC, *haut, en s'en allant.*

Ainsi, mademoiselle, tout est bien d'accord entre nous. (*A part.*) J'épouserai la pupille, vous épouserez votre cousin.

THÉRÈSE, *haut, en s'en allant.*

Allez joindre Ursule; je vais trouver Louise.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

URSULE SEULE, SORTANT DU CABINET.

Les jolis projets! Ah! vous voulez me perdre. Je suis attaquée, il faut que je me défende. Pauvre Louise! l'engager à dire du mal de moi!... à montrer de l'esprit; cela lui sera difficile. Mais moi! calomnier; fi donc! Mais médire sans fiel, gaiement, charitablement de ceux qui veulent nous nuire. Et il fait des vers! Quelle sympathie! Pauline la cherche, moi je la trouve. Oh! je suis d'une colère!... d'une joie!... Je me vengerai. Attention; le voici.

SCÈNE X.

SAINVILLE, LEDOUX, URSULE.

LEDOUX.

Nous n'avons pas pu voir la maison, la servante avait emporté les clefs.

URSULE.

Monsieur a le temps; il ne part pas encore demain.

LEDOUX.

C'est ce que je lui ai dit. Or çà, vous n'avez plus besoin de moi ; je vais faire ma cour à mademoiselle Agathe et je suis toujours votre très-humble serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

SAINVILLE, URSULE.

URSULE.

Convenez que monsieur Ledoux est un excellent homme.

SAINVILLE.

Mais je le crois.

URSULE.

Il n'intrigue pas, lui ; il ne cherche pas à nuire aux gens dans l'esprit des personnes qui arrivent.

SAINVILLE.

Que voulez-vous dire ?

URSULE.

Tenez, monsieur Sainville, j'ai des ennemis.

SAINVILLE.

Vous, mademoiselle !

SCÈNE XII.

SAINVILLE, URSULE, THERÈSE, DANS LE FOND.

THÉRÈSE, *à part.*

A mon tour, à présent.

(Elle se glisse à son tour, sur la pointe des pieds, dans le cabinet.)

URSULE.

L'envie est une cruelle chose. Je suis clairvoyante. La

visite que vous avez faite à ma mère a excité contre moi des haines.... Et cependant qu'avons-nous fait? Rien que de vous dire du bien de monsieur Jaquemin, de ses filles, de ses pupilles.

SAINVILLE.

Il est vrai.

URSULE.

On me craint, on me redoute; pourquoi? parce que j'ai eu le bonheur de recevoir une éducation un peu plus soignée qu'on n'en reçoit ordinairement. Certes, personne n'est plus ennemi que moi de la prétention au bel esprit, dans une femme surtout; mais encore ne faut-il pas qu'elle soit tout-à-fait une ignorante.

THÉRÈSE, *à part.*

Bon, elle se livre.

URSULE.

Et parce que j'aime mieux lire que de broder, parce que je sais un peu raisonner, réfléchir, penser, on voudrait me faire passer pour une savante; et par dérision, ces demoiselles m'appellent la petite Sévigné, parce que j'ai eu occasion de suivre une correspondance un peu grave avec une de mes amies...

SAINVILLE.

La petite Sévigné!

URSULE.

Soyez franc. On vous a dit du mal de moi? Non. Eh bien, on y viendra, je vous en avertis.

SAINVILLE.

On m'a fait un éloge brillant de mademoiselle Louise.

URSULE.

Et on a eu raison. Ce n'est pas elle que j'accuse. Chère Louise ! Une vraie ménagère, comme le dit son père. On la dit avare, moi je la trouve économe. Ce désir d'aller à Paris, curiosité, enfantillage. Ses petits caprices sont charmants ; sa coquetterie est gauche et simple comme elle.

SAINVILLE.

Eh mais, mademoiselle....

URSULE.

Ce n'est pas Agathe, non plus. Oh ! une bonne personne : elle n'a pas toujours été ainsi ; elle était jeune ; elle était belle ; elle était fière ; elle a cru faire merveille aujourd'hui en s'habillant en amazone. Autrefois, c'étaient les jeunes gens qui se paraient pour elle. Quant à Pauline, incapable de faire du mal ! Elle ne sait que pleurer sur des malheurs imaginaires. Quelle âme ! quelle délicatesse ! quelle exquise sensibilité ! Ma véritable ennemie, je la connais.

SAINVILLE.

Qui donc ?

URSULE.

C'est Thérèse ; elle est vive, babillarde, un peu intrigante ; mais une enfant, qui ne sent pas la portée de ce qu'elle dit. Elle m'en veut ; moi, je l'aime de tout mon cœur.

SAINVILLE.

Vous vous entendez à merveille à faire le portrait de vos amies.

URSULE.

Eh ! mon Dieu ! chacun a ses petits travers, vous les

vôtres, moi les miens, qu'elles ne manqueront pas de vous dire. Vous voulez vous établir dans le pays, il faut bien vous en faire connaître la société. Tout cela ne nuit pas à la bonté de leur âme; et puis, c'est un peu la faute de monsieur Jaquemin. Parce qu'il sait faire valoir ses terres, il s'est imaginé qu'il avait toutes les qualités requises pour élever les jeunes demoiselles. C'est comme ma mère, que je respecte et que j'aime, sans doute; mais si elle n'avait pas eu le bon esprit de me mettre dans une bonne pension de la ville...

SAINVILLE.

Vous y avez admirablement profité.

URSULE.

Peut-être assez pour n'être pas tout-à-fait déplacée dans un cercle choisi; mais laissons cela. Je ne me suis permis quelques naïvetés sur mes compagnes que parce que je sais qu'on machine quelque chose contre moi. Vous aimez la botanique, m'a-t-on dit?

SAINVILLE.

La botanique!

THÉRÈSE, *paraissant.*

Mademoiselle Ursule, madame votre mère vous envoie chercher.

URSULE.

Vous ne venez pas, monsieur Sainville?

THÉRÈSE.

Mon père voudrait dire un mot à monsieur Sainville.

SAINVILLE.

Mille pardons, mademoiselle.

URSULE.

Restez. Je ne suis pas de ces personnes qui veulent s'emparer des gens exclusivement. (*A Sainville.*) Ne tardez pas. (*A Thérèse.*) Adieu, ma bonne amie.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

SAINVILLE, THÉRÈSE.

SAINVILLE.

Mais c'est une peste que cette petite fille-là.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous dites donc? Ursule, la personne la plus sage, la mieux élevée... Mais je cours prévenir mon père. (*Au moment où elle sort, Corsignac paraît.*) Je vous laisse avec votre ami Corsignac.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

CORSIGNAC, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Ah! mon ami, quelle pédante! quelle médisante que cette petite Ursule!

CORSIGNAC.

Quand je te disais qu'elle t'adorait, au point de prendre pour te plaire le défaut que tu voudrais avoir.

SAINVILLE.

Eh quoi! c'est pour me plaire?... Joli moyen de se rendre aimable!

CORSIGNAC.

Et nous n'avons eu besoin que de laisser échapper deux ou trois mots pour la mettre en bon train, à ce qu'il me paraît.

SAINVILLE.

Et pour faire si bien la méchante, ne faut-il pas l'être en effet? Tandis que Louise.... Mais elle ne m'aime pas; nos caractères, nos goûts sont trop différents. Allons, je partirai; mais ce bon monsieur Jaquemin qui s'était flatté que mon arrivée dans la maison amenerait un mariage.

CORSIGNAC.

Console-toi, il y aura toujours un mariage; j'épouse Pauline. Elle est romanesque, sentimentale à l'excès; mais comme je suis loin de me croire parfait, je ne me crois pas en droit d'exiger une femme parfaite.

SAINVILLE.

Oui, c'est parler en homme raisonnable. Je ne ferais que sourire de la manie de littérature de mademoiselle Ursule ;mais cette activité de médisance...

SCÈNE XV.

CORSIGNAC, SAINVILLE, THÉRÈSE, LOUISE.

THÉRÈSE.

VIENS, Louise, viens. Je n'ai pas trouvé mon père. Voici ma sœur.

LOUISE.

Que vois-je? monsieur Sainville!

CORSIGNAC.

Ah çà, ne vous querellez pas trop, je vous en prie. Parce qu'on ne doit pas s'épouser, il ne s'ensuit pas qu'il faille se haïr.

(Il sort avec Thérèse.)

SCÈNE XVI.

LOUISE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Il est donc vrai, mademoiselle, que nous ne nous convenons pas.

LOUISE.

N'avez-vous pas vous-même signifié votre refus à mon père ?

SAINVILLE.

Ne lui avez vous pas dit que je vous étais odieux?

LOUISE.

N'était-ce pas à vous que je devais sa colère ?

SAINVILLE.

Eh mais, aussi, au premier mot, il s'emporte contre moi. Rappelez-vous, mademoiselle, la franchise avec laquelle je me suis expliqué, la manière dont vous m'avez répondu.

LOUISE.

Tenez, monsieur, c'est mon tour d'être franche ; dussé-je paraître ridicule, il faut que je vous ouvre mon âme toute entière ; mais vous aurez de l'indulgence pour une jeune fille disant naïvement ce qu'elle pense. Pleine de confiance en mon père, j'étais disposée à vous estimer, lorsque j'ai été effrayée de ce qu'on m'a appris sur votre compte. J'ai eu tort ; mon père doit savoir mieux que moi ce qui convient à mon bonheur. Il est de mon devoir de soumettre mon caractère à celui de l'époux que mon père m'aura choisi.

SAINVILLE.

Non, mademoiselle; c'est moi qui dois changer mes

goûts pour les vôtres. Le sacrifice de mes plus chères inclinations peut-il jamais valoir l'aveu charmant que je viens d'entendre ?

LOUISE.

Non, c'est moi qui vous sacrifierai les miennes. Nous nous établirons à Paris.

SAINVILLE.

Oui, mademoiselle; auprès de vous, j'y saurai vivre heureux.

LOUISE.

Nous irons dans le monde, nous nous ferons une nombreuse société.

SAINVILLE.

Oui, mademoiselle, nous recevrons tout Paris. Que ne ferais-je pas pour vous plaire ? Et, sûr de la bonté de votre cœur, je me consolerai de quelques moments de caprices; je me ferai une loi de voler au-devant de vos moindres désirs.

LOUISE.

Hélas ! je n'en puis avoir qu'un seul; c'est qu'au milieu du monde et de ses plaisirs mon mari ne cesse de m'aimer. Car il ne faut pas vous tromper, je peux immoler mes goûts, mes penchants aux vôtres ; mais je serais bien malheureuse, si mon sacrifice n'était pas récompensé par le plus constant amour. Qu'il vous suffise que pour vous je renonce aux charmes paisibles de la campagne.

SAINVILLE.

Eh mais, mademoiselle, c'est pour vous seule que je me résigne à retourner à Paris.

LOUISE.

Pour moi ! Mais le séjour de Paris ne m'offre aucun attrait.

SAINVILLE.

Mais celui de la campagne en a mille pour moi ; je plaçais mon bonheur à y vivre sans trouble, sans ambition auprès de ma femme, au sein de ma famille.

LOUISE.

Vraiment ! .... Eh mais, qu'est-ce qu'Ursule est donc venue me conter ?

SAINVILLE.

Ursule, dites-vous ? ah ! tout est éclairci. Louise, chère Louise, que je suis heureux !

SCÈNE XVII.

LOUISE, SAINVILLE, PAULINE, CORSIGNAC, JAQUEMIN, AGATHE, LEDOUX.

JAQUEMIN.

Laissez-moi, je reprends ma colère, je ne veux pas qu'il soit seul avec ma fille.

SAINVILLE.

Ah ! monsieur Jaquemin, mon digne et respectable ami, que d'excuses j'ai à vous faire. Votre aimable fille et moi nous avons été joués, indignement trompés. Nous avons les mêmes goûts, le même caractère, les mêmes sentiments.

JAQUEMIN.

En vérité ! c'est fort heureux, monsieur ; mais ne craignez-vous pas qu'à présent..... Oh ! ma foi je ne sais pas bouder ; embrasse-moi, ma fille ; touchez là, mon gendre. Monsieur Ledoux, Agathe est à vous, Pauline m'a confié sa sympathie pour vous, monsieur Corsignac. Mais où est donc Thérèse, que je fasse aussi ma paix avec elle ?

SCÈNE XVIII.

LOUISE, SAINVILLE, PAULINE, CORSIGNAC, JAQUEMIN, AGATHE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

VOILA la domestique de mademoiselle Ursule. On attend ces messieurs pour se mettre à table.

JAQUEMIN.

Excuse-les du mieux que tu pourras; ces messieurs dînent avec nous; Sainville épouse ta sœur; je marie mes deux pupilles, et nous signons ce soir les trois contrats de mariage.

THÉRÈSE.

Ah! mon papa, que je suis contente! Vous me permettrez bien d'annoncer ces bonnes nouvelles à mon cousin?

JAQUEMIN.

Oui, sans doute; qu'il obtienne un congé, qu'il vienne aux noces des autres, en attendant les siennes.

CORSIGNAC.

Bravo, cher tuteur! La belle Agathe au bon monsieur Ledoux; la sensible Pauline au tendre Corsignac; l'ami Sainville à l'aimable Louise; le mariage de la petite en perspective. Il n'y a plus que la méchante qui reste à marier.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES MARIONNETTES,

OU

UN JEU DE LA FORTUNE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 14 mai 1806.

Duceris ut nervis alienis mobile lignum.

HORAT.

PRÉFACE.

C'est ici surtout que je dois rendre grâce au bonheur du sujet. Horace est peut-être le meilleur poëte que puisse méditer l'auteur comique. Pour ma part, voilà trois fois qu'un seul vers de lui me fournit une comédie en cinq actes.

J'avais besoin d'amener de grandes révolutions de fortune. Je plaçai à côté l'un de l'autre un homme fort riche et un homme fort pauvre. Dès la fin du premier acte, le riche est ruiné, le pauvre est devenu riche. Au dernier acte, on fait accroire au nouveau riche qu'il est ruiné. Tous ces changements ne peuvent arriver sans quelques circonstances romanesques; mais, hors ces circonstances, tous les incidents me paraissent naturels, et sortant bien du fond des caractères.

J'ai toujours beaucoup aimé la première scène de l'ouvrage. Elle me paraît bien annoncer le but moral, et surtout le caractère principal. La franchise de Marcelin, son amitié pour Gaspard, son amour pour Georgette y sont bien exprimés, et inspirent en sa faveur un intérêt qui m'était bien nécessaire pour qu'on lui pardonnât ensuite toutes ses extravagances. Gaspard et Marcelin ont quelque raison de se comparer à Fabrice et à Gil Blas. Ils rappellent assez heureusement, je crois, le roman de Le Sage. Ce chef-d'œuvre des romans français m'a beaucoup servi pour mes Marionnettes. L'action ressemble beaucoup à celle d'une jolie comédie de Dufresny, la Coquette de Village, ou le Lot Supposé.

L'ivresse de Marcelin, au moment où il apprend sa fortune, fut ce qui obtint le plus de succès. Personne ne me reprocha cette fois d'avoir placé trop bas mes personnages, et

cependant un maître d'école de village est inférieur au plus mince bourgeois d'une petite ville. Le public sentit qu'il me fallait transporter mon homme du dernier degré de misère au plus haut degré de fortune. Messieurs les amateurs exclusifs du bon ton, je voudrais vous voir, pour le mal que je vous souhaite, dans une position semblable à celle de Marcelin : vous seriez tous des marionnettes comme mon maître d'école ; mais vous seriez joyeux sans délire, fiers sans franchise. Marcelin chante, danse, embrasse tout le monde, brise ses meubles : sa joie passe dans l'âme des spectateurs et arrache le rire même à ceux qui ne voudraient pas rire.

Quelques critiques ont prétendu que depuis le deuxième acte jusqu'au dénoûment, l'action était vague et décousue, et que l'intérêt comme le comique allait en décroissant. Je crois bien que rien n'est aussi comique dans la pièce que la fin du premier acte ; mais je crois qu'on s'intéresse à Georgette, qu'on s'intéresse même à Marcelin, et il faut bien qu'il y ait encore un comique assez fort dans les quatre derniers actes, puisqu'ils se soutiennent et qu'ils font constamment rire après le premier. A l'égard des reproches faits à l'action, ils seraient fondés si je n'avais fait qu'une pièce d'intrigue ; mais les Marionnettes sont une pièce de caractère. L'action doit donc être subordonnée au développement du caractère, ou plutôt de tous les caractères. Car cette pièce est d'un genre différent des autres. Je n'attaque point un ridicule particulier ; il n'est point question d'entourer un caractère d'autres caractères choisis pour le faire ressortir. J'attaque une faiblesse que je prétends générale. Il me fallait donc, en variant les physionomies, montrer tous mes personnages atteints de cette faiblesse. M. Dorvilé et sa sœur, bien fiers, bien impertinents quand ils sont riches, bien humbles, bien flatteurs quand ils sont pauvres ; M. Valberg, l'ami du château, et sa sœur la spirituelle qui ferme sa boutique et renvoie son cousin pour venir courtiser le nou-

veau riche; tous ces personnages quittant bien vite Marcelin pour faire la cour à Georgette, quand ils croient que la fortune lui appartient; le valet qui s'attache à son nouveau maître, et qui méprise l'ancien; le notaire si joyeux quand il trouve un acte à faire; le jardinier qui fait le grand seigneur quand il se croit légataire; sa fille même qui se réjouit de la fortune de son amant; et enfin Gaspard, le directeur des Marionnettes, qui s'oublie un instant, et pense à faire épouser sa petite fille à son riche ami, me paraissent tous bien choisis, bien placés pour faire ressortir à la fois mon personnage principal et le but de ma comédie.

Tout en applaudissant à l'idée et à l'exécution de la pièce, quelques personnes se reprochaient d'y avoir ri. L'un m'écrivait: « Tudieu, mon ami, comme tu daubes la pauvre espèce humaine! » l'autre me disait: « Votre pièce est bien vraie; mais elle est bien affligeante pour l'humanité. » C'est attendre un peu tard pour s'affliger. Ai-je plus daubé l'espèce humaine que tous les moralistes? Montaigne, La Bruyère, Molière, Le Sage ne vous avaient-ils pas déjà dit et bien mieux dit que moi ce que je n'ai fait que répéter dans mes Marionnettes? Votre propre expérience ne vous a-t-elle pas prouvé qu'ils ont dit la vérité? et pourquoi s'affliger? de ce que nous sommes tous des marionnettes menées par les passions et les événements, s'ensuit-il qu'il n'y ait ni grands hommes, ni bonnes gens? Non. Il s'ensuit que les grands hommes et les bonnes gens ont leurs accès de faiblesse et se sentent parfois quelque penchant à se laisser gouverner par les circonstances. Eh bien! sans ces faiblesses, sans ce penchant qu'ils savent surmonter, auraient-ils autant de mérite à se montrer et à se maintenir forts et généreux? Il s'est rencontré parfois des hommes d'un caractère ferme et qui ne se dément pas. Interrogez-les, ils avoueront que, dans telle ou telle circonstance, leur âme n'a pas été inaccessible à une volonté

contraire à celle qu'ils devaient avoir. Cette volonté n'a duré qu'un instant et n'a pas été suivie de l'exécution. Mais cet instant suffit pour justifier mon titre et mon sujet. Pour que cela fût autrement, il faudrait un homme sans passions, une vie entière sans revers et sans succès. Car la joie enivre, et le chagrin donne la fièvre ; ne vous affligez donc pas, et, si vous trouvez ma pièce bonne, venez-y prendre une leçon d'indulgence pour autrui, une leçon de sévérité pour vous-même.

C'est par suite de ces raisonnements que je m'obstinai, malgré le conseil de plusieurs amis, à donner un moment d'éblouissement à Georgette, et un mouvement d'intérêt personnel à Gaspard. Je persiste à croire que j'eus raison. On ne s'en intéressa pas moins à ma petite jardinière, et la grande scène du quatrième acte entre Gaspard et Marcelin est une de celles qui faisaient le plus rire. Je la regarde, après la première scène du premier acte, comme la meilleure scène de l'ouvrage.

Le personnage de Marcelin offrait un grand écueil. Il fallait l'amener à délaisser sa maîtresse et à mépriser son ami sans qu'il fût odieux. Je crois m'être assez bien tiré de ce pas difficile. Il est ébloui, étourdi, faible, ridicule ; mais il n'est pas méchant. Marcelin plaint Georgette, il se plaint lui-même d'être obligé de ne pas l'épouser ; il commence par offrir à son ami plus d'argent que celui-ci ne lui en demande, et tout en riant de lui, on l'excuse, et on le plaint quand on le voit faire la cour à d'autres femmes, et rougir du costume de son ami.

Voulant prouver que nous sommes tous des marionnettes, j'eus une inspiration bizarre, mais heureuse en faisant du personnage le moins déraisonnable un directeur de véritables marionnettes. Je crois aussi que je fus heureux de faire de Marcelin un maître d'école. C'était le moyen de présenter dans le même homme une extrême indigence, un peu d'ins-

truction, et une grande et comique prétention à la fermeté de caractère.

On critiqua le dénoûment. Cette petite intrigue par laquelle on fait accroire à Marcelin qu'il est déshérité et que c'est sa cousine qui est légataire, est romanesque, invraisemblable. Ne vaudrait-il pas mieux, me dirent quelques personnes, que ce Marcelin, qui au fond est un très-bon homme, fût éclairé par l'excès de bassesse et de sottise de ses flatteurs, et que ce fût Gaspard, le directeur des marionnettes, qui excitât tous ces flatteurs à faire assaut de sottise et de bassesse ? Ce moyen eût sans doute été plus sage et plus ingénieux; mais aurait-il été aussi théâtral? Ne faut-il pas à ce Marcelin pour le ramener à la raison un malheur qui le frappe au cœur? enfin ne faut-il pas faire encore promener la fortune, afin de mieux démontrer la versatilité de tous mes personnages.

Eh! mon Dieu! voilà une préface bien remplie d'éloges. Je ne m'y accuse de rien. Je vante beaucoup de choses et je cherche à répondre à toutes les critiques. Que le lecteur me le pardonne. Je fus enivré du succès de cette pièce, comme mon maître d'école est enivré de sa fortune. Je crois n'avoir été ni fier ni insolent. Cependant, en relisant mes notes, je trouve à la date des premières représentations de cette comédie ces mots bien écrits de ma main : « Ne suis-je pas une vraie marionnette ? » Je n'en rougis pas, je n'ai pas prétendu m'excepter.

PERSONNAGES.

MARCELIN, maître d'école, écrivain public.
GASPARD, directeur de marionnettes.
DORVILE, riche propriétaire.
VALBERG, ami de Dorvilé, habitant d'une petite ville voisine.
PIERRE DELORME, jardinier de Dorvilé.
DUMONT, valet de Dorvilé.
LÉONARD, notaire.
GEORGETTE, fille de Delorme.
MADAME DE SAINT-PHAR, sœur de Dorvilé.
CÉLESTINE, sœur de Valberg.

LES
MARIONNETTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'avenue d'un parc. D'un côté le château de Dorvilé et la grille de son parc, de l'autre la petite boutique de Marcelin, avec une pancarte portant ces mots : MARCELIN, ÉCRIVAIN PUBLIC, RÉDIGE ET COPIE PLACETS, MÉMOIRES, COUPLETS : CÉLÉRITÉ, DISCRÉTION.

SCÈNE I.

MARCELIN, GASPARD, ACHEVANT DE DÉJEUNER DEVANT LA BOUTIQUE DE MARCELIN.

GASPARD.

Oui, mon cher Marcelin, nous sommes tous des marionnettes comme celles que je fais mouvoir avec des fils.

MARCELIN.

Comment ! tu me prends pour un polichinelle ?

GASPARD.

Eh bien, si tu l'aimes mieux, nous tournons au gré de nos passions et des circonstances comme un sabot sous le fouet de l'écolier. Notre intérêt fait de notre âme comme une cire molle prenant toutes les formes sous la main qui la pétrit, et la tête de chaque homme devient comme une girouette poussée et repoussée selon le vent qui souffle.

MARCELIN.

Ah ! mon Dieu ! quelle abondance de comparaisons !

GASPARD.

C'est mon style lorsque je discute. Tu dois t'en souvenir ; quand nous étions tous deux boursiers de Sainte-Barbe, achevant notre cours de philosophie au collége du Plessis, savais-je autrement argumenter ? Or, maintenant que nous voilà comme Fabrice et Gil Blas se rappelant leurs études chez le docteur Godinez ; toi, maître d'école, écrivain public dans le village où tu as pris naissance ; et moi, après avoir été clerc de procureur, soldat, commis, comédien, aujourd'hui directeur de fantoccinis, vulgairement appelés marionnettes, promenant mes artistes de bois de ville en village ; maintenant que, pauvres tous deux, nous en goûtons d'autant mieux le plaisir de retrouver un vieil ami ; n'est-il pas naturel que je reprenne mes habitudes de collége ? Rien n'est plus rare qu'un homme à caractère. Depuis dix ans que je voyage, je cours après ce phénix sans avoir pu le rencontrer. Nous croyons avoir une volonté, et le plus souvent nous n'avons que celle que les événements nous donnent. Chez les petits, chez les grands, dans les palais, dans les chaumières, mêmes passions, mêmes inconséquences, même asservissement aux circonstances. A tel homme il ne faut qu'un revers pour le rendre poli, à tel autre il ne manque qu'un succès pour qu'il soit insolent ; je ne m'excepte pas, et toi-même tout le premier.....

MARCELIN.

Moi ? ah ! ne me compte pas parmi tes marionnettes. Certes, il y a des êtres bien faibles, ne sachant soutenir ni eux-mêmes ni leurs amis, toujours prêts à laisser fléchir leurs principes, leurs opinions, fiers ou humbles, honnêtes ou fripons par circonstance, par calcul; quelle pitié ! Comme l'a dit un ancien ou un moderne, ce ne sont pas des hommes, ce sont des machines. Mais moi, moi ! je ne vis que de ce que je gagne ; je gagne à peine de quoi vivre ; mais j'ai là une certaine force d'âme qui vaut mieux que la fortune. Je plains les riches, je méprise les richesses, et je me trouve naturellement et par moi-même au-dessus de tous les coups du sort.

GASPARD.

Ainsi, comme le sage d'Horace, tu demeurerais ferme sous les ruines de l'univers. Tu es philosophe ; moi je n'y ai pas de prétention. Mais voyons donc un peu cette bouteille dont tu m'as parlé, d'anisette de..... de.....

MARCELIN.

De Hollande; c'est l'épicier-confiseur de l'endroit qui m'en a fait cadeau pour quelques mémoires que je lui ai copiés gratis; pourrais-je l'entamer dans une meilleure occasion. Tu vas voir..... (*Cherchant dans sa boutique.*) Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? ah ! mon Dieu !

GASPARD.

Eh quoi donc ?

MARCELIN.

Est-il possible ? je ne la trouve plus. Elle est perdue,

ou cassée, ou volée. Ah! mon Dieu! est-ce avoir du guignon?

GASPARD.

Eh bien; ne vas-tu pas te désoler pour une bouteille de liqueur?

MARCELIN.

Eh vraiment, ceux qui ont des caves bien garnies peuvent se moquer d'un pareil accident. Mais moi, dont toute la cave se composait d'une bouteille!....

GASPARD.

Calme-toi, grand philososophe au-dessus de tous les événements. J'en ai une dans mon havresac, de bonne vieille eau-de-vie de Cognac. (*Tirant une bouteille d'osier de son havresac.*) Tiens.

MARCELIN, *se calmant.*

Ah!

GASPARD, *présentant sa bouteille à Marcelin, et lui versant à boire.*

Cela vaudra bien l'anisette de ton épicier; et, en honneur de notre heureuse rencontre, je te prierai de vouloir bien garder.....

MARCELIN.

Ce cher Gaspard...... D'un ami je ne rougis pas d'accepter..... Je te disais donc que je défie le bonheur, il ne m'éblouira pas; je défie le malheur, il ne m'abattra pas.

GASPARD.

Oui, tu viens de m'en donner la preuve.

MARCELIN.

Oh! parce que je me suis un peu emporté..... Juge-

moi : je me trouve dans une des circonstances les plus importantes de ma vie ; car nous voici au moment des confidences, n'est-ce pas ? Deux amis, à la fin d'un déjeuner..... Es-tu marié, toi ?

GASPARD.

Depuis douze ans ; j'ai une femme superbe, une jolie petite fille, qui promet d'être aussi maligne que sa mère. Je ne les emmène pas dans mes courses.

MARCELIN.

Eh bien, moi, je suis garçon, mais..... hier au moment où j'allais prendre un billet à ton spectacle, et où, après m'avoir reconnu tu nous fis ouvrir la plus belle loge, as-tu remarqué cette jeune personne qui était avec moi ?

GASPARD.

Une petite blonde ?

MARCELIN.

C'est Georgette, ma parente à un degré très-éloigné, Dieu merci, car nous n'aurions pas le moyen d'avoir des dispenses ; une de mes élèves. C'est moi qui lui ai montré à lire et à écrire, en ma qualité de maître d'école. Toute petite, je la distinguais de ses compagnes, je la distingue bien davantage depuis qu'elle est grandie. Elle m'adore, je l'aime.....

GASPARD.

Et tu vas l'épouser ? Parbleu, voilà une nouvelle qui prolongera mon séjour dans ce pays. Je veux être de la noce.

MARCELIN.

J'allais t'en prier. J'ai fait la demande au père hier soir,

il doit me rendre réponse ce matin. C'est un bon homme, Pierre Delorme, le jardinier du château. La petite est filleule de monsieur Dorvilé, propriétaire dudit château, pauvre riche qui ne se trouve pas assez opulent, et qui joue perpétuellement sa fortune pour l'augmenter encore. Tu entends bien que le père Delorme doit se trouver très-honoré de la recherche d'un homme de lettres, et puis il n'est pas plus riche que moi. Eh bien, je te réponds que malgré mon amour, s'il me refusait..... je souffrirais, mais sans faiblesse, héroïquement. En fait de caractère, soit dit sans vanité, car je déteste l'orgueil, je ne m'estime inférieur à aucun personnage de l'antiquité.

GASPARD.

Je t'en fais mon compliment.

MARCELIN.

Etabli dans cette petite boutique, à l'entrée du parc de monsieur Dorvilé, qui ne peut pas me chasser, parce que c'est un droit de la commune, je jouis de la beauté du parc encore mieux que le propriétaire, je coule mes jours sans ambition, sans murmure, sans envie..... Ah! voici Georgette.

SCÈNE II.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE.

GEORGETTE.

VOTRE servante, mon cousin.

MARCELIN.

Bonjour, ma petite cousine. Oh! n'ayez pas peur, c'est mon ami Gaspard. Vous pouvez parler devant lui.

GEORGETTE.

Ah ! oui, ce monsieur avec qui vous avez renouvelé connaissance hier.

GASPARD.

Oui, mademoiselle ; elle date de loin, notre connaissance.

MARCELIN.

Eh bien ! votre père ?

GEORGETTE.

Il va venir ; il est au château. Monsieur Dorvilé et sa sœur sont arrivés.

MARCELIN.

Parbleu, cela a fait assez de tapage toute la nuit.

GEORGETTE.

Tout va bien, je ne crains plus que quelques petits obstacles.

MARCELIN.

Des obstacles, dites-vous ?

GRORGETTE.

Oh ! ne vous effrayez pas ; mon père ne m'a rien dit de positif ; mais je devine ce qu'on ne veut pas dire par ce qu'on dit, moi.

MARCELIN, *à Gaspard.*

Oh ! elle est d'une finesse ! et puis un respect pour son ancien maître ! je la mène comme je veux.

GEORGETTE.

Le cousin Marcelin, m'a dit mon père, nous fait beaucoup d'honneur ; mais d'abord il est plus âgé que toi. — Eh bien tant mieux, mon père, il en sera plus amoureux, plus complaisant. — Il n'a rien. — Est-ce que vous avez

quelque chose, mon père? — Mais ton parrain, monsieur Dorvilé, qui t'a promis de te faire du bien? — Voilà justement l'occasion de réclamer l'effet de ses promesses, mon père. Et puis il me parlait de ce parent à nous dont on n'a pas eu de nouvelles depuis plus de douze ans, et qui avait fait une si grande fortune dans l'Amérique, et encore disait-il, comme Marcelin en était plus proche que nous, s'il y avait quelque legs, quelque donation de ce côté-là?

MARCELIN.

Ah bien oui! le cousin Ducoudray, n'est-ce pas? c'est vrai, c'est mon cousin-germain; mais, comme vous dites, voilà douze ans qu'on n'en a entendu parler; il est mort, ou marié, ou perdu; il n'y a rien à en espérer.

GEORGETTE.

Et enfin, ajoutait-il, tu ne nieras pas, ma fille, que Marcelin a de grands torts; après tout l'argent que feu son père a dépensé pour lui donner une belle éducation, se trouver encore plus pauvre que ne l'était feu son père! et un garçon fait pour aller au grand, se borner à être écrivain public dans un village! c'est paresse, c'est fainéantise, disait mon père.

MARCELIN.

Et vous lui avez répondu que c'était au contraire philosophie, véritable sagesse; que j'avais reconnu le néant, le vide de tous ces biens, de toutes ces places que les hommes estiment, recherchent et acquièrent à si grande peine?

GEORGETTE.

Point du tout; je lui ai dit que je l'approuvais, que vous aviez bien des reproches à vous faire, mais que quand nous serions mariés je saurais vous faire changer de principes, et vous trouver, par la protection de mon parrain, quelque bonne place à Paris ou ailleurs.

MARCELIN.

Ah! vous pensez.... Et bien oui! qu'à cela ne tienne, ma chère cousine, que je sois votre mari, et pour vous plaire je me lancerai comme les autres.

GASPARD.

Et tu feras bien. Ne suis pas mon exemple. Je me repens de n'avoir rien fait dans ma jeunesse; quand je vois de nos anciens camarades, militaires, magistrats, gros marchands, et que je me trouve, moi, pauvre hère.... Je sais m'accommoder à ma situation, mais s'il se présentait une occasion de l'embellir, je ne la laisserais pas échapper. Tu me vantais tout à l'heure ton empire sur mademoiselle, et moi je te conseille en ami de te laisser mener tranquillement par ta femme.

GEORGETTE.

Oh! soyez tranquille, je le menerai bien, je vous en réponds.

MARCELIN, *à Gaspard.*

Elle est gentille... Ah! mon ami, que je serai heureux avec cette femme-là!

GEORGETTE.

Chut! c'est mon père.

SCÈNE III.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME.

DELORME.

Bonjour, la compagnie. (*A Gaspard.*) Ah! vous voilà, monsieur ? Mon Dieu que vous m'avez fait rire hier avec vos marionnettes : c'est qu'il y a là dedans une fine morale qui ne m'a pas échappé.

GASPARD.

Oh ! le but moral ! c'est à quoi je ne manque jamais.

DELORME.

On est bien inquiet de ma réponse ici, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est dit, mes enfants, je consens à votre mariage.

MARCELIN.

En vérité !

GEORGETTE.

Ah ! mon père, que je vous remercie !

DELORME.

Un instant. J'y mets une petite condition : l'agrément du parrain de ma fille.

MARCELIN.

De monsieur Dorvilé ?

GEORGETTE.

Nous l'aurons.

MARCELIN.

Il est ici.

DELORME.

Est-ce que dès le grand matin il ne m'a pas envoyé

chercher pour me demander des nouvelles de son jardin et de sa filleule ? Oh ! il faut lui rendre justice, c'est un bon maître. Il a bien de temps en temps des accès de fierté et d'orgueil ; mais cela lui prend moins souvent avec moi depuis son dernier voyage. Et sa sœur, madame de Saint-Phar, elle a été d'une gracieuseté.... Il paraît que leurs affaires vont de mieux en mieux. Cela devient une vraie fortune. Dame ! il spécule, il calcule.

MARCELIN.

Oui, pourvu que cela ne s'écroule pas quelque beau matin.

GEORGETTE.

Mais si mon parrain allait refuser ?

DELORME.

Laisse donc ; c'est une simple formalité. En définitif, je suis ton père peut-être ?

MARCELIN.

Pourquoi ne lui en avez-vous pas touché quelques mots sur-le-champ ?

DELORME.

J'y ai bien pensé ; mais, je ne sais comment cela s'est fait, au moment où je cherchais mes paroles, ils m'ont congédié ; et je crois qu'il vaut mieux que ce soit Georgette qui lui parle.

GEORGETTE.

Moi, mon père ? toute seule ? ....

DELORME.

Eh non, mon enfant, je serai là pour te seconder. Ah çà, cousin Marcelin, tu sais ce que je donne pour dot

à ma fille ? le trousseau de sa mère. Toi, de ton côté, tu n'as que ton talent. Ainsi, mes enfants, le contrat de mariage sera bientôt fait.

MARCELIN.

Écoutez donc, père Delorme; monsieur Léonard, le notaire, n'expédie pas ses actes à bon marché, nous n'avons rien ni l'un ni l'autre; à quoi bon faire des frais inutiles? On se marie bien sans contrat. Point de contrat de mariage. La publication des bans, la célébration, et puis une noce; oh! une grande noce! Voilà tout ce qu'il nous faut.

DELORME.

Comment! c'est tout ce qu'il nous faut?

GASPARD.

Oui, je suis pour la noce, moi. Mais il faut que j'aille à la ville voisine, voir s'il n'y a pas quelque chose à faire pour mon spectacle. Je reviendrai vers le soir. (*A Georgette.*) Etablissez bien votre empire sur votre ancien maître, mademoiselle; c'est ce qui peut lui arriver de plus heureux. (*A Marcelin.*) Garde si tu le peux ton caractère infaillible. Tu ne changeras pas le monde; le vieillard n'en restera pas moins près de son coffre; l'enfant sera toujours mené par des joujoux; et les hommes de notre âge par les femmes, la table, les honneurs et l'argent, qui ne sont que des jouets d'une autre espèce.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MARCELIN, GEORGETRE, DELORME.

DELORME.

Comme cela vous parle, ces gens de spectacle ! autant de mots, autant de sentences. Mais te moques-tu de nous ? pas de contrat de mariage !

MARCELIN.

A quoi bon ?

DELORME.

Je suis pour les noces aussi moi, certainement ; mais enfin si ce Charles Ducoudray, ton cousin-germain....

MARCELIN.

Il est mort ou ruiné, je le parierais ; il a des enfants, des créanciers ou quelque fidèle intendant qui ont tout pris ou qui prendront tout. D'ailleurs je connais la loi. Point de contrat, la communauté existe. Un contrat n'est bon que quand il n'y a pas d'enfants, et nous en aurons.

DELORME.

Oh ! tu as beau dire.... il faut que le notaire y passe. Or çà, veux-tu que nous allions tous les trois trouver monsieur Dorvilé ?

MARCELIN.

Ah ! dispensez-m'en, je vous en prie. Qu'est-ce que c'est que monsieur Dorvilé ? Un financier, ne devant qu'à son argent le mérite et l'esprit qu'on lui prête. Qu'est-ce que madame de Saint-Phar, sa sœur ? Une petite maîtresse à vapeurs ; fort jolie, c'est vrai ; mais bien frivole, bien dédaigneuse, bien coquette. Je gâterais tout : il m'échap-

perait quelques franches naïvetés. Je me trouve tellement au-dessus d'eux quand je les regarde et que je me considère....

DÉLORME.

Eh bien, moi, je les estime, je les honore; il y a toujours du profit à respecter les riches. Ce monsieur Dorvilé est un peu fier, mais au fond il n'est pas méchant. Et qui nous dit que nous ne ferions pas comme eux à leur place? Et morgué, je voudrais bien y être; et toi aussi, mon garçon, tu le voudrais bien, malgré toutes tes grandes phrases.

MARCÈLIN.

Moi! ah! grand Dieu! Si j'étais riche, ce que je ne souhaite pas....

GEORGETTE.

Mon père, voici monsieur Dorvilé qui vient de ce côté avec sa sœur.

DÉLORME.

Fort bien! voici le moment de leur parler.

GEORGETTE.

Oui, c'est le moment; vous êtes là pour m'encourager, n'est-ce pas, mon père?

DELORME.

Attends.... Ne vaudrait-il pas mieux nous concerter, et revenir ensuite?

GEORGETTE.

Oui, vous avez raison, je crois.

MARCELIN.

A merveille! donnez-vous beaucoup de peine pour

aborder votre illustre parrain, votre riche compère; mais souvenez-vous que ce n'est qu'une démarche de convenance que vous faites. Non, père Delorme, le bonheur n'est pas dans les richesses, il est dans la paix, dans le contentement de l'âme. Je vais finir un petit paragraphe que j'ai commencé sur ce sujet, et je reviens savoir le succès de votre démarche. (*En baisant la main de Georgette.*) Vous permettez, beau-père?

(Il entre dans sa boutique.)

DELORME.

Drôle de garçon. C'est dommage qu'il soit un peu timbré. Avec son esprit et sa science, il était fait pour aller à tout.

GEORGETTE.

Monsieur Dorvilé approche. Eloignons-nous, et tâchons de nous concerter bien vite.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DUMONT.

DORVILÉ.

Il est superbe, ce poisson, il est magnifique. Entendez-vous, Dumont? trois couverts, et qu'on dise au garde-chasse de nous avoir quelque gibier; surtout s'il me vient quelque lettre, qu'on me l'apporte sur-le-champ. (*Dumont rentre dans le château.*) Ces maudites traites! .... Oh! elles arriveront. C'est bien aimable à ce Valberg: à peine il sait notre arrivée au château, et il nous envoie demander à dîner.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Soyez tranquille, mon frère; dussions-nous rester toute l'année à la campagne, il ne manquera pas un seul jour.

DORVILÉ.

Eh bien! tant mieux. Charmant garçon, d'une complaisance, d'un esprit....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, il est gourmand, bavard, ridiculement sentimental.

DORVILÉ.

Eh bien! tant mieux. Il va prônant de tous côtés ma table et ma bienfaisance : cela fait honneur; et puis j'aime les gens qui ne sont point ingrats. C'est à mon crédit qu'il doit cette bonne place dans la ville voisine.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il ne nous amène donc pas sa sœur?

DORVILÉ.

Est-ce qu'il a une sœur?

MADAME DE SAINT-PHAR.

A qui il a établi une petite maison de commerce dans la même ville depuis qu'il est placé; une jeune personne fort jolie, dit-on, mais très-sotte, très-inconséquente.

DORVILÉ.

Il faudra voir cela; je veux faire connaissance avec la sœur. Pour en revenir à notre sujet, je vous le répète, une excellente opération de finances.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je le crois, puisque vous le dites; mais toute votre

fortune, toute la mienne entre les mains de votre correspondant de Hambourg....

DORVILÉ.

L'honnête Frémon, homme actif, intelligent; que craiguez-vous? N'avez-vous pas hypothèque sur mon château? Il n'y a que moi qui risque; j'aime à jouer gros jeu, moi; je suis heureux au jeu; et cependant votre argent n'en sera pas moins doublé, triplé, quatruplé, que sais-je?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons, j'ai donc bien fait, à la mort de mon pauvre mari, de vous remettre tous mes fonds. Grâce à vous, je vais me trouver une veuve assez opulente; mais je suis jeune, et j'ai le temps de songer à me remarier.

DORVILÉ.

Oui, nous avons le temps; pour moi, cette affaire terminée, je me retire; oh! je me retire tout-à-fait. Quant on a travaillé comme moi cinq ans à être utile à ses concitoyens, il est bien permis de jouir et de se reposer. Il fallait trente ans, quarante ans anciennement pour s'arrondir; à présent c'est plus court, et tant mieux. J'aurai quelqu'un qui fera valoir mes capitaux; et moi, tranquille dans ma terre ou à Paris, je dépenserai. La chasse, le jeu, une bonne table, une société choisie, de jolies femmes, voilà tout ce que je demande; je ne suis pas ambitieux, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, nous jouerons des proverbes, nous ferons de la musique, nous aurons des bals champêtres magnifiques,

des originaux de province dont nous nous moquerons, des gens d'esprit qui nous divertiront.

DORVILÉ.

C'est cela : comme vous vous entendez à faire les honneurs de ma maison....

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est un bonheur pour moi. Votre maison est si bonne... Qu'il est doux pour un frère et une sœur d'être aussi tendrement unis !

DORVILÉ.

C'est vrai : il s'ensuit donc, ma sœur, que nous sommes heureux, très-heureux, parfaitement heureux. Continuons notre promenade.

SCÈNE VI.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME, GEORGETTE.

DELORME, *à Georgette.*

Allons, avance.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah! c'est Georgette.

DORVILÉ, *en lui donnant un petit coup sur la joue.*

Eh! bonjour, ma jolie filleule; mais regardez donc, ma sœur, c'est une dame à présent.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En effet, quelque tournure, un peu de maintien, et elle serait charmante.

GEORGETTE.

Mon parrain, c'est que.... j'ai bien l'honneur de vous saluer, mon parrain; et puis je voudrais.... (*A Delorme.*) Mais secondez-moi donc, mon père.

DELORME.

Oui, monsieur Dorvilé, voilà ce que c'est, et ce matin je n'ai pas eu le temps de vous le dire. Bref, je songe à la marier.

DORVILÉ.

Comment, déjà!

GEORGETTE.

J'ai dix-sept ans, mon parrain.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et qui fais-tu épouser à ta fille?

GEORGETTE.

Mon cousin le maître d'école, madame de Saint-Phar.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qui? ce pauvre diable de Marcelin?

DORVILÉ.

Mais tu n'y penses pas, père Delorme.

DELORME.

Comment donc, monsieur Dorvilé?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Fi, Georgette! quelle bassesse d'inclinations!

DELORME.

Il est certain....

DORVILÉ.

Ta fille est faite pour trouver beaucoup mieux qu'un Marcelin.

DELORME.

Vous croyez?

DORVILÉ.

Cela gagne peu, cela mange tout.

DELORME.

Oh! il n'est pas riche.

DORVILÉ.

D'abord, je veux du bien à Georgette, je lui en ferai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et moi aussi, certainement; mais il ne faut pas qu'elle épouse ce Marcelin.

DELORME.

Écoute donc, ma fille, voilà des réflexions que je n'avais pas faites.

GEORGETTE.

Mais je vous demande pardon, mon père, vous les aviez déjà faites.

DELORME.

Écoute, écoute ton parrain et madame, ils ne parlent que pour ton bien.

DORVILÉ.

Eh! mon Dieu oui; la bienfaisance, c'est ma vertu, vous le savez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est impossible que ma petite Georgette soit réellement éprise de ce maître d'école. Elle entendra raison; et si elle se conduit bien, je suis assez mécontente de ma femme de chambre, je la renverrai, et je donnerai sa place à Georgette.

DELORME.

Eh bien, vous voyez la bonté de madame, ma fille.

GEORGETTE.

Je vous remercie bien, madame de Saint-Phar; mais je n'ai pas d'ambition.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Pourquoi donc cela, mon enfant?

SCÈNE VII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME, GEORGETTE, DUMONT.

DUMONT, *remettant une lettre à Dorville.*

UNE lettre qu'un exprès de Paris vient d'apporter pour monsieur; l'homme et le cheval sont en nage.

DORVILÉ.

Ah! ah! des nouvelles de Hambourg, de Frémon; nos lettres de change, je le parierais.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Lisez vite, mon frère.

DORVILÉ, *décachetant la lettre.*

Ah! Dieu merci.

DUMONT.

Je me suis fait un devoir d'apporter moi-même cette lettre; quand on est attaché à ses maîtres.... (*A Marcelin, qui sort de sa boutique.*) Bonjour, Marcelin.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DORVILÉ, MARCELIN, MADAME DE SAINT-PHAR, DELORME, GEORGETTE.

MARCELIN, *à Dumont qui sort.*

BONJOUR. (*A Georgette.*) Eh bien?

GEORGETTE.

Ils ne veulent pas, et mon père ne veut plus.

MARCELIN.

Oui! je vais leur parler, moi. Monsieur et madame.... d'abord, je suis bien votre serviteur.

DORVILÉ, *en prenant et essuyant ses lunettes.*

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Que nous voulez-vous, mon ami? J'ai dit à Delorme ce que je pensais de ce beau projet de mariage; qu'il vous donne sa fille, il en est bien le maître, mais qu'il ne compte plus sur moi....

MARCELIN.

Mais cependant, monsieur....

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est bon; ne nous importunez pas davantage.

DELORME.

C'est juste; laisse monsieur lire sa lettre.

DORVILÉ.

Oui, sans doute. Tout est dit, c'est fini, ne m'en parlez plus.... (*A madame de Saint-Phar.*) Je n'étais pas inquiet, oh! non: j'ai fixé la fortune; mais, ma foi, j'aime mieux tenir... (*En lisant la lettre.*) Ah! grand Dieu! ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! quoi donc?

DORVILÉ.

C'est un coup de foudre. Scélérat de Frémon! il a pris la fuite.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Que dites-vous, mon frère?

DORVILÉ.

Tous mes fonds, tous les vôtres, sont perdus.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ciel!

DORVILÉ.

Je suis ruiné, abîmé, anéanti.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je me meurs.

(Elle s'évanouit.)

GEORGETTE.

Elle se trouve mal. Monsieur, madame votre sœur....

DORVILÉ.

Eh bien, secourez-la, prenez soin d'elle. Des chevaux; que je parte, que je vole; ne dites rien, n'ébruitez pas, je vous en conjure, mes amis; c'est une fausse nouvelle. Quand elle serait vraie, j'ai des ressources, je suis encore très-riche, très-opulent, je vous prie de le croire. (*A part.*) Ah! mes chères richesses, faut-il que je vous perde encore plus vite que je ne vous ai gagnées!

(Il sort.)

GEORGETTE.

Madame, revenez à vous.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ah! mes amis, mon pauvre Marcelin, mes bons amis,

plaignez-moi, ne m'abandonnez pas. Non, laissez-moi; je pars avec mon frère; c'est un étourdi, un extravagant; et je n'ai que ce que je mérite, puisque je me suis confiée à lui.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

DELORME, MARCELIN, GEORGETTE.

DELORME.

Je n'en reviens pas.

MARCELIN.

Voilà la fortune, courez donc après elle.

GEORGETTE.

Cette pauvre madame Saint-Phar! elle m'a fait un mal....

MARCELIN.

Et moi aussi, je les plains. Vous voilà bien, hommes à petit caractère! Ah! combien je m'estime heureux de me trouver par la fermeté de mon âme.... Mais, tout en les plaignant, père Delorme, nous n'y pouvons rien; et je suis sûr qu'à présent le parrain ne refuserait pas son consentement.

DELORME.

Je le crois bien; le pauvre cher homme!

MARCELIN.

Oh! il se relèvera; comme il nous l'a dit, il a des ressources: mais enfin, plus d'obstacles, n'est-ce pas? Et me voilà votre gendre.

SCÈNE X.

DELORME, MARCELIN, GEORGETTE, LÉONARD.

LÉONARD.

C'est vous que je cherche, monsieur Marcelin.... Un moment.... que je respire.... j'ai tant couru.

MARCELIN.

C'est vous, monsieur Léonard; je vous vois venir; vous avez entendu parler de mon mariage, je l'ai annoncé à tout le monde, moi. Vous venez pour le contrat; mais il n'est pas encore bien sûr que nous en fassions.

LÉONARD.

Il s'agit de bien autre chose. Un de mes confrères de Paris vient de descendre à mon étude.

MARCELIN.

Eh bien ?

LÉONARD.

Votre cousin Ducoudray....

MARCELIN.

Aurait-il donné de ses nouvelles ?

LÉONARD.

Oui vraiment. Il est mort.

MARCELIN.

Triste nouvelle.

LÉONARD.

Garçon, sans enfants, il a fait un testament; il vous institue son légataire universel.

MARCELIN.

Hem ! plaît-il ? qu'est-ce que vous dites ?

LÉONARD.

Que votre cousin germain, Charles Ducoudray, par un testament bon et valable, dont je viens de recevoir une expédition, vous institue son légataire universel, et vous laisse à peu près cinquante mille écus de rente.

DELORME.

Cinquante mille écus !

GEORGETTE.

A lui ?

MARCELIN.

A moi ! Ah ! monsieur Léonard, ma petite Georgette, père Delorme, que je vous embrasse, embrassez-moi.... Attendez, j'ai peur de m'évanouir.... Non, ce ne sera rien. Je reviens, je reviens. (*Il chante et danse.*) Ta, la, la, ra, ra. Et où est-il ce brave homme de notaire de Paris, qui m'apporte de si bonnes nouvelles ?

LÉONARD.

Chez moi, bien fatigué, qui n'attend que votre visite pour se mettre au lit.

MARCELIN.

Il ne faut pas le faire languir, j'y cours.

LÉONARD.

Venez.

GEORGETTE.

Fermez donc votre boutique, mon cousin.

MARCELIN.

Et qu'est-ce que cela me fait ? Qu'on me vole, qu'on me

pille, qu'on me prenne tout ; brisez les meubles, jetez-les par la fenêtre. Cinquante mille écus de rente ! Au diable l'enseigne et le métier d'écrivain public.

(Il arrache son enseigne, renverse la table et les chaises, et sort en dansant avec le notaire.)

SCÈNE XI.

DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

J'EN suis tout étourdi. Suivons-les. Un testament ! Il y a peut-être quelques legs pour la famille, et nous sommes parents.

GEORGETTE.

Ah ! mon père, c'est pour le coup que nous ne pouvons nous dispenser de faire un contrat de mariage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ou courez-vous, mon frère ?

DORVILÉ.

Eh que sais-je ? Rien, absolument rien, que ce château, objet de luxe, sans rapport, qui suffit à peine pour payer ce que je vous dois, que je ne vendrai jamais ce qu'il m'a coûté.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Ce n'est pas le moment de vous faire des reproches. Votre situation mérite des égards. Voilà pourtant les fruits de cette rare intelligence en affaires dont vous étiez si orgueilleux. Et moi, qui me suis confiée à vous, être obligée de baisser de ton, de diminuer mon train, ma dépense, de rester veuve, de vendre mes diamants, d'aller à pied ! Ah ! quel supplice ; je n'y survivrai pas.

DORVILÉ.

Fort bien, vous ne voulez pas me faire de reproches, et vous m'en accablez ; je ne vous en ferai pas, moi, et cependant vous conviendrez que si vous aviez mis un peu d'ordre, un peu d'économie dans ma maison ; mais à présent ce n'est plus cela, il faut briller, il faut résister. . . .

J'emprunterai, je ferai une nouvelle fortune; eh! que diable, je ne suis pas plus sot que quand j'ai fait la première.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, livrez-vous à vos chimères. Enfantez de nouveaux projets dont vous serez dupe. Et avoir laissé échapper cette malheureuse nouvelle devant ce jardinier, cette petite fille et ce Marcelin! C'est déjà le bruit de tout le village, je le parierais. Mais partez donc, courez donc à Paris; je vous attends, je pars avec vous. Voyez ce que vous avez à faire, vendez votre terre; que ce soit pour moi, si ce n'est pas pour vous.

DORVILÉ.

Non, je reste. Je ne pars que ce soir, je verrai Valberg, il est de bon conseil, il m'a des obligations, il m'est attaché.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Où avez-vous vu que les gens ruinés eussent des amis? Rester, pour que ce Valberg nous accable de sa froide pitié! je ne veux plus le voir, il y aurait de quoi mourir de honte.

DORVILÉ.

Que résoudre? que faire? dois-je partir? dois-je rester?

SCÈNE II.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN, *un crêpe au chapeau.*

Eh! non, ne vous pressez pas, ne vous fatiguez pas, mon cher monsieur Léonard; je ne me suis jamais senti si

leste. Ah ! c'est vous, madame ? c'est vous , monsieur ? Je vais chercher mes papiers , ils sont nécessaires pour me mettre en possession , à ce que m'ont dit les notaires. Monsieur Léonard venait avec moi , mais je l'ai devancé ; la joie!... cela donne des ailes. (*En montrant son crêpe.*) Voyez-vous, j'ai déjà pris le deuil. Cinquante mille écus de rente ! Ah ! Marcelin , te voilà un homme bien considérable , mon ami.

(Il entre dans sa boutique.)

SCÈNE III.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

DORVILÉ.

Que dit-il ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Se moque-t-il de nous ?

DORVILÉ.

Cinquante mille écus de rente !

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et la joie qui lui donne des ailes !

DORVILÉ.

Et le deuil qu'il est obligé de prendre !

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il extravague.

DORVILÉ.

Je l'ai toujours jugé un peu fou.

SCÈNE IV.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, LÉONARD.

LÉONARD.

Attendez-moi donc, monsieur Marcelin ; comme vous courez ! Ah ! monsieur et madame, votre serviteur.

DORVILÉ.

Eh ! mon Dieu, monsieur Léonard, qu'est-il donc arrivé à Marcelin ?

LÉONARD.

Une bagatelle. Il hérite de cinquante mille écus de rente.

DORVILÉ.

Marcelin !

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons donc.

LÉONARD.

J'ai chez moi le testament, le notaire qui l'a reçu, les titres des immeubles, un porte-feuille considérable, et une liasse de lettres et de papiers qu'on n'a pas encore examinés.

DORVILÉ.

Cinquante mille écus de rente au maître d'école !

MADAME DE SAINT-PHAR.

Bizarre fortune, comme tu te promènes !

LÉONARD.

Il ne méprise plus les richesses, allez ; c'est un transport, un délire ! il ne parle que d'acheter, d'acquérir, de vendre.

MADAME DE SAINT-PHAR.

D'acheter, dites-vous ?

LÉONARD.

Il se défera des terres éloignées ; il prendra une maison à Paris ; il voudrait trouver un domaine dans ce pays.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Dans ce pays ! Ne partez plus, mon frère.

DORVILÉ.

Je vous entends, ma sœur.

LÉONARD.

Excellente affaire pour moi ! j'aime à voir travailler dans mon étude, je ne m'en cache pas; et comme j'ai toute la confiance du légataire....

DORVILÉ.

Vous avez la nôtre aussi, monsieur Léonard, vous le savez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Tout le monde n'est pas heureux le même jour.

DORVILÉ.

Marcelin n'aura pas manqué de vous apprendre ce qui nous est arrivé.

LÉONARD.

Ah ! bien oui, il a bien le temps de s'occuper des autres ! C'est le père Delorme et sa fille qui m'en ont glissé deux mots, et qui m'ont quitté pour aller raconter les deux nouvelles à leurs amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous voyez.

LÉONARD.

Vous ne doutez pas de la part que je prends... Quand on aime les gens d'inclination.... Marcelin doit placer chez moi tout ce qu'il n'emploiera pas sur-le-champ. Très-bonne affaire.

DORVILÉ.

Oui vraiment, très-bonne affaire pour vous, monsieur le notaire. Quant à nous, cette fâcheuse nouvelle de tantôt n'est pas si foudroyante.... mais enfin elle nécessite dans ma fortune des arrangements.... N'est-ce pas vous qui, il y a quelques années à peu près, m'avez fait acheter ce château ?

LÉONARD.

Oui; j'ai la minute dans mes cartons.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Faites-nous le vendre aujourd'hui à Marcelin.

LÉONARD.

A Marcelin !

DORVILÉ.

Vous savez ce que valent les terres ?

LÉONARD.

C'est mon état.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous nous en rapportons à vous.

LÉONARD.

Trop honnête.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous n'oublierons pas les épingles de madame Léonard.

DORVILÉ.

Ni le pot de vin d'usage, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Fi donc, monsieur et madame ; ce n'est pas l'intérêt.... Comptez sur moi.

SCÈNE V.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, LÉONARD, MARCELIN, SORTANT DE SA BOUTIQUE.

MARCELIN, *remettant différents papiers à Léonard.*

Me voici, et voilà mes papiers, mon acte de naissance.... Ils étaient sous ma main, et il m'a fallu tout bouleverser. L'extrait mortuaire de mon pauvre père. Comme il serait joyeux s'il pouvait voir son fils à la tête d'une fortune! son acte de mariage avec ma mère, tante du défunt.

LÉONARD.

C'est tout ce qu'il nous faut. Et dès que mon confrère de Paris sera éveillé....

MARCELIN.

Ah! mon Dieu! rien ne presse, qu'il se repose; dans la journée, tantôt, quand vous voudrez. C'est en sûreté entre vos mains, entre les siennes... Que je me repose à mon tour.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Allons, parlez-lui.

DORVILÉ.

Comme cela me coûte! N'importe.

MARCELIN.

Comme on respire à l'aise quand on est riche!

DORVILÉ.

Monsieur Léonard vient de nous apprendre l'heureux événement...

MARCELIN, *avec un mélange de bonhomie et d'importance.*

Ah, monsieur Dorvilé !

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voulez-vous bien recevoir notre compliment ?

MARCELIN.

Ah, madame de Saint-Phar !

DORVILÉ.

Oui, notre compliment bien sincère.

MARCELIN.

Je le crois. Quant à moi, soyez tranquilles, les richesses ne me changeront pas. Ce matin, vous me regardiez à peine.

DORVILÉ.

Oh ! ce n'est pas...

MARCELIN.

Je suis sans rancune ; je vous excusais, et je vous excuse encore. Je suis riche, très-riche, et je n'en reste pas moins un bon enfant, un bon homme, qui ne saurais penser sans la plus vive sensibilité à vos malheurs...

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je voudrais...

MARCELIN.

Mais jugez donc quelle surprise pour moi ! me réveiller sans un sou, et me trouver plus riche que vous ne l'étiez !

Pardon, c'est sans vouloir vous affliger. Combien je le regrette, ce cher cousin Ducoudray!

DORVILÉ.

Pourrais-je...

MARCELIN.

Le ciel m'est témoin que j'aurais mieux aimé partager sa fortune de son vivant; mais enfin puisque le sort en a autrement ordonné, j'en porterai le deuil comme d'un père : c'est un article du testament.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est trop juste.

MARCELIN.

Le deuil! Il est bien plus dans mon cœur; il y en a que cela contrarierait, d'être obligé de se vêtir de noir quand on a cinquante mille écus de rente; mais moi, toujours simple, toujours philosophe...

DORVILÉ.

Allons, il ne nous laissera pas placer un mot.

MARCELIN.

Je ne m'en doutais pas; il avait fait prendre des informations sur mon compte. Et l'ami Gaspard, comme il va être étourdi, ébloui, stupéfait! Nous verrons s'il osera me soutenir encore qu'il est impossible de ne pas se méconnaître dans la prospérité; oh! je lui prouverai que quand on a du caractère... Pour Georgette, votre filleule, elle était là quand la nouvelle est arrivée. Pauvre petite! Elle n'est pas malheureuse; savez-vous qu'en moins de rien je suis devenu un assez bon parti.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En effet, combien de femmes aussi jolies et plus intéressantes peut-être...

MARCELIN.

Tantôt vous me trouviez trop pauvre ; si maintenant je me trouvais trop riche, moi.

DORVILÉ.

Il est certain que vous pourriez prétendre.... (*A sa sœur.*) Une nouvelle idée qui me germe dans la tête, ma sœur.

MADAME DE SAINT-PHAR, *à son frère.*

Oui, quelque folie. Songez à la vente.

MARCELIN.

Mais elle m'adore... Et moi... Ah çà, monsieur Léonard, quel emploi faisons-nous de nos fonds? voilà l'important.

LÉONARD.

C'est précisément de quoi nous nous entretenions. Monsieur Dorvilé se trouve forcé par les circonstances...

MARCELIN.

Aurait-il quelque chose à vendre ?

LÉONARD.

Son château.

MARCELIN.

Je l'achète.

DORVILÉ.

Vraiment?

MARCELIN.

Sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est charmant.

MARCELIN.

Fixez le prix ; je n'y regarderai pas.

DORVILÉ.

Ah ! monsieur...

MARCELIN.

Eh non, cela me convient, cela vous oblige, et je suis trop heureux... Le château, les meubles, le carrosse, les chevaux, les laquais; j'achète tout, moi. Cela m'épargnera la peine de me monter une maison.

DORVILÉ.

Vous achetez tout ! Ah ! monsieur, qu'il est doux de voir la fortune passer entre les mains d'un homme aussi franc, aussi vif, aussi rond en affaires ; ma foi votre gaieté me gagne et me console. C'est convenu, vous voilà le maître, je vous cède tout ; sauf la femme de chambre de ma sœur, et mon petit jokei, mes gens sont à vous ; d'excellents sujets.

MARCELIN.

A qui le dites-vous ? Ne les connais-je pas tous ? C'est cela, père Dorvilé ; traitons l'affaire gaiement. Je prends votre château; voulez-vous ma boutique.

DORVILÉ.

Ah ! monsieur, quelle épigramme !

MARCELIN.

Eh non, c'est sans mauvaise intention, une plaisanterie. Ne vous reste-t-il pas des ressources ? Si je peux vous servir, comptez sur moi. En attendant, monsieur Léonard, eh vite, un bon acte de vente.

LÉONARD.

A vos ordres, monsieur. Monsieur Dorvilé a payé la terre cent mille francs, il y a quelques années; pour les meubles, les embellissements, le renchérissement progressif...

DORVILÉ.

Soixante mille francs, est-ce trop?

MARCELIN.

C'est pour rien.

DORVILÉ.

Pas d'autre hypothèque que celle de ma sœur.

LÉONARD.

Moitié comptant, moitié après la transcription.

MARCELIN.

C'est cela. Dépêchez-vous, monsieur Léonard.

DORVILÉ.

Oui, dépêchez-vous.

LÉONARD.

Je suis aussi pressé que vous, messieurs. Un acte notarié pour l'immeuble, un sous-seing privé pour le reste. Eh! vivent les changements de fortune pour un notaire.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN.

Me voilà propriétaire.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voilà mes fonds assurés.

DORVILÉ.

Me voilà en argent comptant ; permettez que je vous remercie.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et moi donc.

MARCELIN.

Point du tout ; c'est moi, au contraire, qui vous dois des remercîments ; ou plutôt, remercions-nous mutuellement tous les trois. Je ne vous presse pas ; mais quand pourrai-je occuper mon château ?

DORVILÉ.

A l'instant. Je suis aussi rond que vous en affaires, moi : aussi bien je pars pour Paris après dîner.

MARCELIN.

Pourquoi donc cela ? Je vous offre un appartement dans votre château ; mais non, c'est une place dans ma voiture. Tenez, cette petite acquisition ne me suffit pas ; j'en médite d'autres. Je pars aussi pour Paris ce soir, qu'en dites-vous ? Cela contrariera Georgette. Oh ! je l'aime toujours. Mais voilà un événement qui nécessairement retarde mon mariage. Il faut voir Paris, je n'y suis pas retourné depuis le collége. Vous y allez pour affaires, pour tâcher d'y retrouver, d'y gagner quelqu'argent ; moi j'y vais pour m'y divertir, acquérir, dépenser.

MADAME DE SAINT PHAR.

Ce que c'est qu'une ruine, ce que c'est qu'une fortune ; mon frère perdait la tête tout à l'heure, et maintenant c'est vous qui la perdez.

MARCELIN.

Auprès de vous, belle dame, on la perd facilement.

MADAME DE SAINT-PHAR.

De la galanterie!

MARCELIN.

Et pourquoi pas, s'il vous plaît? (*A part.*) Elle est fort bien, cette femme-là. (*Haut.*) Or ça, je connais un peu mon domaine, moi; mais pas aussi bien que vous, et je ne serais pas fâché d'examiner, d'inspecter....

DORVILÉ.

Comment donc, monsieur; mais je vais vous conduire partout moi-même.

SCÈNE VII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN, DUMONT.

DUMONT.

Les chevaux sont mis, monsieur.

DORVILÉ.

Dételez-les, je ne pars que ce soir, je prends des chevaux de poste. Dumont, vous n'êtes plus à moi.

DUMONT.

Hélas! je présume bien que monsieur n'a plus besoin de mes services. Si vous saviez combien je souffre de quitter des maîtres aussi bons. Je venais vous demander mon congé; car enfin, il faut du temps pour trouver une place.

DORVILÉ.

Je vous en ai trouvé une ; vous entrez au service de monsieur.

(Il montre Marcelin.)

DUMONT.

De qui ?

DORVILÉ.

De monsieur.

DUMONT.

Marcelin ?

DORVILÉ.

Oui, de monsieur Marcelin.

MARCELIN.

Qui vient d'hériter de cinquante mille écus de rente ; je suis bien aise de vous le dire, mon ami.

DUMONT.

Pas possible !

MARCELIN.

Ainsi, mon garçon, me voilà ton maître. Les mêmes gages, les mêmes profits que chez monsieur Dorvilé.

DUMONT.

Ah ! monsieur, certainement vous savez combien j'ai toujours eu d'estime... (*A part.*) Cela ne m'arriverait pas, un bonheur comme celui-là.

MARCELIN.

C'est bon, c'est bon. Ah ça, voyons le château.

DORVILÉ.

Conduisez monsieur ; je vous rejoins, j'ai deux mots à dire à ma sœur.

MARCELIN.

A votre aise. Marchez, Dumont. Mon Dieu, comme on s'accoutume facilement à être riche !

(Il sort avec Dumont.)

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il n'est pas si facile de s'accoutumer à être pauvre.

SCÈNE VIII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

DORVILÉ.

Un grand projet, ma sœur ; voilà mon château vendu ; cela nous donne le temps de respirer. Marcelin est jeune encore, il n'est pas sot, il a de l'éducation, il ne lui manquait que de la fortune ; en deux mots, je veux l'amener à vous épouser.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi ? moi !

DORVILÉ.

Oui, vous ; rien de plus naturel que de s'associer à son beau-frère, et je rétablis ma fortune.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Y pensez-vous ?

DORVILÉ.

Pourquoi donc pas ? Il est riche, il est aimable, il est bon.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En vérité, mon frère, voilà une idée d'une extravagance.....

DORVILÉ.

Ne vous trouvait-il pas charmante tout à l'heure ! Quoique moins riche que lui, ne jouissez-vous pas d'une certaine fortune, puisque vous retrouvez tous vos fonds par la vente de mon château ? Tout neuf et étranger dans le monde, pour se familiariser avec sa richesse, ne lui faut-il pas une femme qui sache gouverner, régler, recevoir et dépenser honorablement ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est possible...... mais la proposition est d'une brusquerie..... Et sa petite Georgette ?

DORVILÉ.

Fi donc, une paysanne, la fille d'un jardinier ! il lui fera du bien, il l'établira, et il vous épousera.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais point du tout ; vous rêvez, je crois. Marcelin peut avoir beaucoup de qualités, mais vous entendez bien que je ne peux pas me mêler de cette affaire-là.

DORVILÉ.

Eh ! non, laissez-vous conduire ; je me charge de tout. L'ami Valberg pourra nous aider ; il va venir dîner avec nous ; il est d'une adresse ! et dévoué comme il l'est à nos intérêts....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, ne parlant jamais que d'âme et de sentiment.

DORVILÉ.

Précisement, il y a de quoi séduire Marcelin.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je n'aime pas votre Valberg ; je voulais rompre avec lui : je conçois qu'il peut vous être utile.....

DORVILÉ.

C'est cela ; on se brouille avec les gens quand on n'en a pas besoin ; on s'en rapproche quand ils peuvent servir. Justement le voici ; il faut lui dire franchement tout ce qui nous arrive.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mon frère est d'une vivacité !

SCÈNE IX.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG.

VALBERG.

Je vous revois donc, ma belle bienfaitrice, mon cher et bon protecteur. Vous m'excuserez, je suis en bottes ; je suis venu par le petit bois, sur ma petite jument ; pauvre bête ! malgré tout mon attachement pour elle, je ne l'ai pas ménagée. J'étais si impatient de saluer mes amis, mes respectables amis.

DORVILÉ.

Votre serviteur, mon cher Valberg.

VALBERG.

Le juste ciel puisse-t-il anéantir tous les ingrats ! Je ne le suis pas ; je vous dois tout, je me fais gloire de le publier, et je n'aspire qu'au bonheur de pouvoir reconnaître.....

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est trop beau de votre part.

VALBERG.

Au moins vous ne me refuserez pas une grâce. Il faut

absolument prendre jour pour visiter mon modeste hermitage, ma bonne sœur, dont le cœur répond au mien.... Je ne vous recevrai pas comme vous le méritez, comme vous me recevez tous les jours; mais l'aisance de la médiocrité, de la franchise, du sentiment, et une douce gaieté..... Et quand je pense que vous pourrez vous dire : « Leur bonheur est mon ouvrage », les larmes m'en viennent aux yeux.

DORVILÉ.

Oui, je connais votre sensibilité.

VALBERG.

C'est un si beau spectacle que celui d'un riche bienfaisant qui va sécher les pleurs dans les chaumières !

DORVILÉ.

Point du tout; je ne sèche plus de pleurs, mon ami; je ne suis plus riche, je suis ruiné.

VALBERG.

Plaît-il ?

DORVILÉ.

Je n'ai plus rien.

VALBERG.

Ah ! mon Dieu !

DORVILÉ.

J'ai vendu mon château.

VALBERG.

Déjà ? Quel événement ? j'en suis navré, écrasé, mon ami : et pourquoi ne m'avez-vous pas fait prévenir ?

DORVILÉ.

Mais c'est de tout à l'heure que j'ai appris le malheur, et que j'ai fait la vente.

VALBERG.

Ah ! mon Dieu ! cela fait mal.

DORVILÉ.

Ce bon Valberg ! Vous seriez accouru encore plus vite.

VALBERG.

N'en doutez pas.

DORVILÉ.

Aussi ai-je compté sur vous. J'ai besoin de votre entremise pour un projet qui concerne ma sœur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais non, ne l'écoutez pas, je vous en prie.

VALBERG.

Pourquoi donc cela ? Je suis tout à vous, disposez de moi. Malheureusement j'ai bien peu de temps : j'ai remis des affaires très-importantes à ce soir ; n'importe, je sacrifierai tout. Combien je vous plains ! Quelle perte pour moi ! Mais non, je ne veux songer qu'à vous, qu'à vous seul, mon ami ; et quel est donc ce nouvel acquéreur ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous l'avez vu là, c'est Marcelin.

VALBERG.

Qu'est-ce que c'est que Marcelin ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

L'écrivain public, nouvellement enrichi par un héritage.

DORVILÉ.

Comme moi, nouvellement ruiné par la friponnerie de mon correspondant.

VALBERG.

Quelle horreur ! Voilà les hommes. Voilà le monde. Que je me félicite de ma médiocrité ! Les uns montent, les autres descendent ; moi je reste où je suis, comme ces bonnes gens toujours en place sous tous les régimes, plaignant ceux qui tombent, recherchant ceux qui s'élèvent, toujours sensible.... Et ce Marcelin....

DORVILÉ.

Est dans l'enthousiasme, dans l'ivresse de sa fortune, prêt à conclure tous les marchés, à prendre tous les arrangements, à céder à toutes les impressions.

VALBERG.

C'est donc un homme d'or, une âme noble, généreuse, libérale ?

DORVILÉ.

Il visite dans ce moment son nouveau domaine ; il faut que je le rejoigne ; en deux mots, j'avais pensé.... Mais le voici.

VALBERG.

Le voici. Une excellente tournure ; et puis un air de bonhomie et de contentement qui vous gagne le cœur.

SCÈNE X.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN.

MARCELIN.

C'est bon, c'est bon ; j'ai le temps de voir le reste.

DORVILÉ.

J'allais au-devant de vous, monsieur.

MARCELIN.

Eh non ; ne vous dérangez pas. C'est joli, fort joli ; seulement l'entrée un peu mesquine. Oh ! c'est tout simple, vous n'aviez pas une fortune assez considérable. Mais qu'est-ce que c'est, mon cher Dorvilé ? j'ai vu de grands apprêts ; vous attendiez du monde à dîner, à ce qu'il me paraît ; le repas fait partie du marché, n'est-ce pas ? Permettez que je prie madame de vouloir bien en faire les honneurs, et que je vous invite vous et vos amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est vraîment aimable.

VALBERG.

Très-aimable. Monsieur, c'est un honneur que je sais apprécier.

MARCELIN.

Monsieur fait-il aussi partie du marché ?

VALBERG.

Pas précisément ; je suis un ami du château.

DORVILÉ.

C'est monsieur Valberg, receveur de l'enregistrement de la ville voisine, qui venait me demander à dîner.

MARCELIN.

Eh bien, monsieur....

VALBERG.

Oui, monsieur, un homme pénétré de la douleur du cher Dorvilé, et ravi en même temps que la fortune sourit à une personne aussi intéressante ; car les belles âmes se devinent, et du premier coup d'œil je me sens porté par le sentiment....

MARCELIN.

Ah ! monsieur ; il ne s'agit pas de sentiment, mais d'appétit, et je me fais un vrai plaisir.... Ah ! cousin Ducoudray, comme votre fortune me vaut des amis !

VALBERG.

Ducoudray, dites-vous ?

MARCELIN.

Le cousin dont j'hérite.

VALBERG.

Attendez donc, je me le rappelle, j'ai eu le plaisir de le voir ; je connais tout le monde, moi : un très-galant homme ! Et il est mort ! Parbleu je me félicite de retrouver un de ses parents....

MARCELIN.

C'est moi, monsieur, qui suis enchanté.... Comme je vous disais, mon cher Dorvilé, l'entrée est mesquine.

VALBERG.

C'est ce que je vous ai toujours reproché.

MARCELIN.

C'est surtout cette boutique d'écrivain qui nuit à l'ensemble.

VALBERG.

Ah ! le cher Dorvilé se serait fait un scrupule de vous déplacer.

DORVILÉ.

Parbleu!

MARCELIN.

Oh oui, il avait pour moi des égards ; mais moi je rachèterai le droit de la commune, et je médite déjà un plan de nouvelle construction.

VALBERG.

Oui, on peut donner à l'avenue une tournure mélancolique et champêtre. Permettez que je m'établisse votre architecte; nous avons quelque goût, quelque teinture des beaux arts.

DORVILÉ.

C'est un homme universel que ce cher Valberg.

MARCELIN.

Eh bien, monsieur, nous causerons, nous verrons; et puis ce n'est pas tout, mon nouvel ami; vous habitez la ville voisine; je vous en prie, dites à tout le monde qu'on vienne me voir, qu'on sera bien reçu; je ne veux pas qu'on s'aperçoive que le château a changé de maître.

VALBERG.

C'est tout ce que je demande, monsieur; il est déjà si cruel de perdre un voisin, un ami comme monsieur Dorvilé.

MARCELIN.

Mais vous ne le perdrez pas; il viendra passer quelque temps chez moi avec son aimable sœur. Or çà, maintenant c'est monsieur Léonard qui nous manque.

SCÈNE XI.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN, LÉONARD.

LÉONARD.

Me voici; je me suis pressé! comme il faut envoyer cela à l'enregistrement...

VALBERG.

A l'enregistrement ? mais ne suis-je pas là ? Qu'est-ce que c'est, monsieur Léonard ?

LÉONARD.

Le contrat de vente entre ces deux messieurs.

VALBERG.

Ah ! fort bien, je m'en chargerai.

MARCELIN.

Et de quoi s'agit-il à présent, monsieur Léonard ?

LÉONARD.

De lire, parapher et signer.

MARCELIN.

Eh bien, lisons, paraphons et signons.

DORVILÉ.

Dans le petit pavillon il y a tout ce qu'il faut pour écrire.

MARCELIN.

Eh vite, entrons dans le petit pavillon.

DORVILÉ, *à Valberg.*

Restez avec ma sœur, elle va vous expliquer....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh ! que voulez-vous que je lui dise ?

DORVILÉ, *à sa sœur.*

Tout ce que vous voudrez, mais parlez-lui. (*Haut à Marcelin et à Léonard.*) Eh bien, messieurs, passez donc, je vous en prie.

MARCELIN.

Vous vous moquez. Après vous, monsieur Dorvilé ; ne suis-je pas chez moi ?

DORVILÉ.

Chez lui !

(Il entre dans le château avec Léonard et Marcelin.

SCÈNE XII.

MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG.

VALBERG.

Vous ne m'aviez pas trompé, il plie sous le poids de son bonheur, on en fera ce qu'on voudra.

MADAME DE SAINT-PHAR.

En vérité, je ne sais comment vous dire l'idée qui a passé par la tête de mon frère.

VALBERG.

Eh mais, ne suis-je pas son ami, le vôtre? Oui, ce Marcelin est vraiment un bon homme. Nous voilà déjà très-bien ensemble. C'est fort heureux qu'il ne soit entouré que d'honnêtes gens; on le mènerait loin.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ce que doivent craindre les personnes qui s'intéressent à lui.

VALBERG.

Sans doute; par probité même, on doit chercher à le diriger, à le conduire.

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ce que mon frère avait pensé, car je n'y suis pour rien, je vous prie de le croire.

VALBERG.

Et comme cette même probité ne défend pas de songer à ses petits intérêts quand ils ne nuisent pas à ceux des autres....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mon frère veut me persuader que ce monsieur Marcelin a daigné remarquer en moi quelques grâces, quelques charmes.

VALBERG.

Cet homme-là peut être très-utile à ses amis.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Enfin, vous ne devinez pas ?

VALBERG.

Pardonnez-moi ; je commence à entrevoir.... Quel service pourrais-je lui demander ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je vous le répète, je n'y suis pour rien. J'étais bien loin de songer à me remarier ; c'est mon frère....

VALBERG.

Attendez, une idée lumineuse.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi donc ?

VALBERG.

J'ai une sœur aussi, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Comment ?

VALBERG.

Jeune, jolie, un peu naïve ; mais je la dirigerai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Comment, votre sœur !

VALBERG.

Ah! mon Dieu ! cela m'est échappé, c'est une plaisanterie. Certainement je me sacrifierais, je m'immolerais pour ce bon Dorvilé...

MADAME DE SAINT-PHAR, *à part.*

Suis-je assez humiliée.

VALBERG.

Mais vous ne m'entendez pas.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Chérissez, chérissez cette tendre sœur, modèle des vrais amis ; mais croyez que je n'ai que faire de vos rares services.

(Elle sort.)

VALBERG *seul.*

Eh mais, en vérité, c'est une injustice ; les gens ne sont pas raisonnables. On se doit à ses amis, c'est gravé dans mon âme ; mais faut-il s'oublier soi-même ?.... Ecoutez donc, permettez donc...

SCÈNE XIII.

LÉONARD, VALBERG.

LÉONARD.

Allez donc, monsieur Valberg ; on vous attend. Désespéré de ne pouvoir dîner avec vous ; monsieur Marcelin m'avait invité ; mais c'est une occasion qui se retrouvera.

VALBERG.

Ah! monsieur Léonard, quelle chose étrange que la vie ! Mais est-il rien de si cruel, pour une âme pure et franche comme la mienne, que de se brouiller avec des amis, des gens vers lesquels le cœur et le sentiment.... Je vais me mettre à table.

(Il sort.)

LÉONARD.

Ah! oui, monsieur; c'est bien cruel, certainement.... Que diable veut-il dire?

SCÈNE XIV.

LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Et où vous cachez-vous donc, monsieur Léonard?

DELORME.

Nous venons de chez vous.

GEORGETTE.

Qu'avez-vous fait de Marcelin?

LÉONARD.

Il dîne dans son château.

DELORME.

Comment? dans son château!

LÉONARD.

Eh oui, monsieur Dorvilé a vendu, Marcelin a acheté, j'ai fait l'acte, ils l'ont signé.

GEORGETTE.

Eh bien, mon père, qu'en dites-vous? me voilà dame et maîtresse d'un château.

DELORME.

C'est joli; cela console un peu d'être oublié dans le testament.

GEORGETTE.

Comment! si cela console!

LÉONARD.

Voulez-vous aller le joindre?

GEORGETTE.

Non pas pour le moment; nous avons une chose bien plus importante à concerter avec vous.

LÉONARD.

Eh quoi donc?

GEORGETTE.

Mon contrat de mariage.

LÉONARD.

Oui dà. Bon! Encore un acte.

DELORME.

C'est cela. Nous avons dîné, nous; ne dérangeons pas Marcelin; allons chez vous, monsieur le notaire.

GEORGETTE.

Et puis nous reviendrons rapporter le contrat tout fait à Marcelin.

DELORME.

Et puis il n'aura plus qu'à le signer, comme il a signé la vente.

GEORGETTE.

Moi, cependant, je vais mettre ma robe de soie, n'est-ce pas, mon père? en attendant que j'aie pris les modes de Paris; n'est-ce pas, mon père?

DELORME.

Oui, mon enfant, fais-toi belle; et quand tu te verras passer dans ton carrosse.... Non, je me trompe; c'est la joie.... Quand on te verra rouler en équipage.... et moi devenir le beau-père du maître, quand je n'étais que

le jardinier.... Quelle bénédiction ! Ne perdons pas le temps, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Je n'aime pas plus à le perdre que vous, monsieur Delorme ; une succession, un contrat de vente, un contrat de mariage ! quelle belle journée pour une étude !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORVILÉ SEUL.

HOLA! quelqu'un, Comtois, Germain, Dumont. Je n'ai pu trouver le moment de causer avec ma sœur; aura-t-elle parlé à Valberg? Dumont. Voyez si ces drôles-là répondront! J'ai vendu mon château, c'est quelque chose; oh! si je peux recouvrer le reste, je le tiendrai bien cette fois. Germain, Dumont. On dirait qu'ils s'entendent pour me faire apercevoir que je ne suis plus leur maître. Dumont.

SCÈNE II.

DORVILÉ, DUMONT.

DUMONT.

EH mon Dieu, monsieur, me voilà.

DORVILÉ.

Je vous trouve bien impertinent de me faire attendre.

DUMONT.

Ma foi, monsieur, c'est bien le moins que les domestiques aient le temps de dîner après les maîtres.

DORVILÉ.

Que fait ma sœur?

DUMONT.

Elle est dans le jardin avec monsieur.

DORVILÉ.

Monsieur qui ?

DUMONT.

Eh mais vraiment, monsieur, le maître de la maison.

DORVILÉ.

Ah! fort bien. Monsieur Marcelin. A-t-il assez ri, chanté, imposé silence à tout le monde pendant le dîner? Que de projets! que de châteaux en Espagne! J'ai été comme cela. Priez Valberg de venir me trouver ici.

DUMONT.

Monsieur Valberg! il est parti.

DORVILÉ.

Comment, parti!

DUMONT.

Mais oui, monsieur; à peine avait-on pris le café qu'il s'est éclipsé.

DORVILÉ.

Ah! diable, cela me contrarie. Enfin, me voilà plus riche que je ne désirais l'être quand j'ai commencé; je devrais m'en tenir là, vivre philosophiquement dans la retraite. Oh non! quand une fois on a goûté de la fortune... A moins de millions, n'est-on pas toujours pauvre? Dites tout bas à ma sœur que je voudrais lui parler. Non, ne lui dites rien. J'ai vu Marcelin lui lancer des regards... Cependant je voudrais savoir.... Allez donc, Dumont.

DUMONT.

Eh mais, monsieur, tâchez d'abord de savoir ce que vous voulez; je ne peux pas deviner. Tenez, la voici, madame votre sœur.

SCÈNE III.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, DUMONT.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Monsieur Marcelin vous appelle, Dumont ; il demande les clefs de la galerie.

DUMONT.

Ah ! mon Dieu ! j'y cours bien vite, madame ; je vous remercie de m'avoir averti : ce n'est pas ma faute, c'est monsieur qui me retenait.

DORVILÉ.

C'est bon, laissez-nous. (*Dumont sort.*) Il sert déjà mieux son nouveau maître qu'il ne m'a jamais servi. Eh non. Hier encore je n'avais qu'à me louer de son zèle. Pauvre Dorvilé !

SCÈNE IV.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR.

DORVILÉ.

Eh bien, ma sœur ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh bien, mon frère ?

DORVILÉ.

Où en êtes-vous avec Marcelin ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais en vérité, mon frère, voilà une question..... On dirait, à vous entendre, que je suis de moitié dans vos extravagances.

DORVILÉ.

Eh morbleu, ma sœur, est-ce avec moi que vous devez feindre ? Ce mariage n'est-il pas bien plus avantageux pour vous que pour moi ? et vous l'avez senti. Vous approuvez mon idée ; elle est superbe, mon idée. Croyez-vous que je n'aie pas remarqué vos petits soins, vos petites attentions pour monsieur Marcelin ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Dites plutôt que c'est lui qui m'a vraiment embarrassée, avec ses regards, ses soupirs et ses perpétuels compliments.

DORVILÉ.

Avez-vous parlé à Valberg ? Nous secondera-t-il ? Pourquoi nous a-t-il quittés ? Il va revenir sans doute ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, comptez sur votre cher Valberg.

DORVILÉ.

Un ami chaud, adroit, qui serait un excellent chef de cabale pour conduire une intrigue.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Un égoïste, qui change, se plie au gré de la fortune, et ne sert que ceux qui peuvent le servir. Je lui ai raconté, en plaisantant, vos folles idées. C'est une obligation de plus qu'il vous a, mon frère; ces folles idées l'ont avisé de ce qu'il devait faire, non pas pour vous, mais pour lui. Le voilà qui songe à faire épouser sa sœur à Marcelin.

DORVILÉ.

Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? Comment ! ce petit Valberg se permettrait ? .... C'est un ingrat.

C'est donc cela que pendant tout le dîner il nous regardait à peine. Je lui passais sa sensibilité pour le nouveau riche, c'est tout simple; mais vouloir nous nuire.... Oh! je ne les crains pas. Je les ai vus tellement s'agiter, s'intriguer autour de moi quand j'étais riche, qu'ils m'auront appris à intriguer autour des autres. En fait de finesse et de manœuvres, j'ai de l'inspiration, du génie, moi.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, vous êtes un habile homme, mon frère. Je ne dissimulerai pas avec vous. Vous savez que l'intérêt a peu d'empire sur moi; je l'ai bien prouvé en épousant ce pauvre monsieur de Saint-Phar. Ce n'est donc point la fortune de Marcelin qui pourrait me décider; mais vraiment cet homme-là gagne à se faire connaître.

DORVILÉ.

Quand je vous l'ai dit: c'est un homme charmant, avec lequel vous serez parfaitement heureuse; mais il faut voir.... il faut parler.... Il y a à craindre....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Quoi donc? la sœur de ce Valberg? Elle est encore moins redoutable que la fille du jardinier; une provinciale bien gauche, bien ridicule....

DORVILÉ.

Tandis que vous, jeune et élégante Parisienne..... Mais faites donc valoir vos avantages, déployez votre esprit, éblouissez-le de votre ton, de vos manières, de vos grâces.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Vous seriez un excellent maître de coquetterie, mon

frère. Non, je ne ferai pas de démarches auprès de lui, mais je l'amenerai à en faire auprès de moi.

DORVILÉ.

Le temps nous presse; sa petite paysanne ne va pas manquer de venir le chercher.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh! mon Dieu! n'avez-vous pas remarqué comme les vapeurs d'ambition lui ont monté subitement à la tête?

DORVILÉ.

C'est vrai. Il a déjà le ton tranchant, cet air content de lui-même, qu'on m'a reproché, que je n'ai jamais eu, que j'aurai moins que jamais, parce qu'enfin je suis un bon homme, moi. Au reste, nous emmenons Marcelin à Paris; et là, ma foi.... Ah! je l'entends.

SCÈNE V.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN.

MARCELIN.

Cela n'est pas assez grand, cela n'est pas assez vaste.

DORVILÉ.

Nous parlions de vous, monsieur.

MARCELIN.

Votre serviteur; et puis j'amenerai un peintre pour qu'il me dise si effectivement tous ces tableaux sont des originaux; je ne veux pas de copies, moi.

DORVILÉ.

Vrais originaux, monsieur. Ils m'ont coûté assez cher.

MARCELIN.

Et puis votre bibliothèque m'a fait naître une grande idée; je veux m'entourer de savants, de poëtes, de gens de lettres; je les encouragerai, je leur ferai des pensions, je leur donnerai des prix, je serai leur Mécène.

DORVILÉ.

Ma sœur pourra vous indiquer les Virgiles et les Horaces du jour. L'hiver dernier n'avait-elle pas fondé chez moi un dîner de beaux esprits.

MARCELIN.

J'aurai des gravures, des médailles, des loges à tous les spectacles; et quelle cave! quelles porcelaines! quel cuisinier surtout! quoique le vôtre ne soit pas mauvais. Enfin, mon éducation est incomplète, je prendrai un maître de danse, un maître d'armes; et puis, j'ai des idées, des plans de réforme, de perfectionnement, je me sens né pour jouer un grand rôle.

DORVILÉ.

Riche comme vous l'êtes, d'ailleurs ne pouvez-vous faire quelque mariage?

MARCELIN.

Oh! quelque mariage; oui, sans doute, si je le voulais.... Car enfin, rien n'est terminé avec Georgette.... Cependant.... tenez, je crois que je ferai bien de partir très-promptement pour Paris.

DORVILÉ.

C'est ce que nous disions, monsieur....

MARCELIN.

Et là, malgré mes études, je saurai encore trouver quelques instants à consacrer à la société; à vous surtout, belle dame.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Est-ce encore une galanterie que vous voulez m'adresser ?

MARCELIN.

N'êtes-vous pas faite pour en inspirer toujours de nouvelles ? (*A part.*) C'est unique, cette femme-là m'intimidait; je me sens plus hardi à présent. (*Haut.*) Croyez, madame.... Mais où est-il donc, ce monsieur Valberg que vous m'avez fait inviter à dîner ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est parti.

MARCELIN.

Comment ! parti ! sans rien dire ?

DORVILÉ.

Oui, c'est l'usage; on dîne chez les gens, et on s'en va.

MARCELIN.

Ah ! c'est l'usage. Je voulais donc vous dire, belle dame, que.... Monsieur Dorvilé n'est pas de trop. Mais le voici, monsieur Valberg; il y a une dame avec lui.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Une dame !

DORVILÉ, *à part.*

Quel contre-temps !

SCÈNE VI.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN, VALBERG, CÉLESTINE.

VALBERG, *en entrant, à sa sœur.*

Tu entends bien, parle ; mais ne babille pas.

CÉLESTINE, *à son frère.*

Me prenez-vous pour une sotte? Je ne ferai pas de bévues.

VALBERG.

Voulez-vous bien permettre que je vous présente ma bonne sœur Célestine. (*A sa sœur.*) Allons, parle.

CÉLESTINE, *à Dorvilé.*

Oui, monsieur ; mon frère est venu me chercher, j'ai fermé la boutique, j'ai congédié mon cousin qui me lisait le roman de Malthide pendant que je travaillais, et je me félicite....

DORVILÉ.

Eh, mademoiselle, ce n'est pas à moi que vous devez vos compliments.

VALBERG.

Qu'est-ce que vous faites donc, Célestine ? (*En montrant Dorvilé.*) Monsieur est monsieur Dorvilé, cet homme estimable dont je vous ai parlé hier. (*En montrant Marcelin.*) Et monsieur est le digne, l'intéressant Marcelin dont je vous ai parlé aujourd'hui.

CÉLESTINE, *bas à son frère.*

Ah ! c'est monsieur..... Dame ! vous me dites le plus riche, je jugeais par l'habit. (*Haut.*) Monsieur....

MARCELIN.

Oui, mademoiselle; c'est moi qui suis enchanté... (*Bas à madame de Saint-Phar.*) Elle a un petit air éveillé qui inspire la gaieté.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Oui, un air niais qui fait rire.

VALBERG.

Saluez donc madame, ma sœur; c'est la sensible amie....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Dont vous avez parlé hier à mademoiselle, n'est-il pas vrai?

VALBERG.

Précisément.

CÉLESTINE.

Madame, j'ai bien l'honneur.... (*Bas à son frère.*) Est-ce la dame qui a des prétentions?

VALBERG, *bas à sa sœur.*

Tais-toi donc. (*A Marcelin.*) Vous m'avez si bien reçu, votre cœur et le mien du premier abord se sont si bien répondus, que j'ai cru ne pas devoir perdre un moment pour vous faire connaître une sœur chérie. L'amitié, la nature se partagent mon âme.

DORVILÉ.

Oui, la nature, l'amitié... moi j'aime mieux les bonnes actions que le beau langage.

VALBERG.

C'est très-juste ce que vous dites là, mon cher Dorvilé.

CÉLESTINE.

Oui, monsieur, l'éloge que mon frère m'a fait de vos grandes qualités m'a inspiré pour vous une estime....

DORVILÉ.

Croyez, mademoiselle, que votre frère et vous n'êtes pas les seuls qui ayez conçu beaucoup d'estime pour monsieur.

MARCELIN.

Ma foi, messieurs et mesdames, vous m'enchantez; quand je ne devrais à ma fortune que l'avantage de me procurer des assurances aussi unanimes d'une parfaite amitié, je lui aurais de grandes obligations.

VALBERG.

Ah! l'amitié.... Est-ce donc la fortune qui l'inspire? A la bonne heure, je suis franc, il est doux d'être l'ami d'un homme riche; mais ce qui fait vraiment naître l'amitié, c'est une secrète impulsion, une certaine sympathie, comme dans l'amour.

CÉLESTINE.

Oui, comme dans l'amour. Je suis aussi franche que mon frère....

MADAME DE SAINT-PHAR.

C'est ingénu.

CÉLESTINE.

Hélas! oui. Je suis naïve, timide, modeste et silencieuse.

VALBERG.

Oui, ce sont des vertus de famille chez nous. (*Bas à sa sœur.*) Tais-toi donc.

CÉLESTINE, *à son frère.*

Ai-je dit une sottise ?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il est fâcheux que monsieur Marcelin ne puisse pas mettre à l'épreuve ces belles vertus de votre famille.

DORVILÉ.

Oui, c'est dommage. Il part ce soir avec nous pour Paris.

CÉLESTINE, *à son frère.*

Ah ! mon Dieu ! il part pour Paris, mon frère.

VALBERG.

Vous partez ?

MARCELIN.

Vous sentez que je suis impatient de me rendre à Paris ; c'est la patrie des gens riches.

CÉLESTINE, *à son frère.*

Ah ! mon Dieu ! et moi qui ai congédié mon cousin !

VALBERG.

Quelle heureuse rencontre, mon cher Marcelin ! nous partons avec vous.

DORVILÉ.

Comment ! vous iriez à Paris ?

CÉLESTINE.

Nous irions à Paris, mon frère ?

VALBERG.

Oui, ma bonne sœur : je sais que tu le désires, et puis j'ai quelques intérêts à y régler.

CÉLESTINE.

Ah ! quelles délices !

MADAME DE SAINT-PHAR.

Et votre emploi, qu'est-ce qui le remplira ?

VALBERG.

J'ai un commis, j'ai un congé.

MARCELIN.

A merveille, je vous emmène tous ; nous avons une berline aussi grande que la diligence.

CÉLESTINE.

Ah quel plaisir ! à Paris ! les promenades, les spectacles, les modes....

VALBERG.

Et les malheureux que vous visiterez, que vous soulagerez ! voyage véritablement sentimental.

MARCELIN.

Nécessaire. J'ai besoin de me former à l'école du monde. Monsieur Dorvilé et sa sœur veulent bien me servir de guides, de mentors.

CÉLESTINE.

Oh ! que j'aurai bientôt pris les grâces, les manières, les façons!

MARCELIN.

C'est cela. Nous ferons un cours complet d'usage et de bon ton ; madame me formera, je formerai mademoiselle.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

MARCELIN.

Pardon, c'est la gaieté, la joie...

VALBERG.

Madame est bien en état de donner des leçons.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mais vous me dites une impertinence.

VALBERG.

Je ne m'en doutais pas.

DORVILÉ, *s'emportant.*

Oui. Vous êtes un ingrat. Nous connaissons vos vues secrètes.

MADAME DE SAINT-PHAR, *à son frère.*

Taisez-vous donc.

CÉLESTINE.

Croyez-vous que les vôtres nous aient échappé.

VALBERG, *bas à sa sœur.*

Tais-toi donc.

MARCELIN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? on se pique, je crois; c'est charmant. C'est pour moi qu'on se dispute. Ne vous fâchez donc pas. Vive la richesse! elle vous donne à choisir; mais je n'entends pas que l'on se querelle chez moi, pour moi; des amis!

SCÈNE VII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, MARCELIN, VALBERG, CÉLESTINE, GEORGETTE, PARÉE.

GEORGETTE.

Me voici.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Georgette!

DORVILÉ.

Il ne manquait plus qu'elle.

MARCELIN.

Allons, en voilà une troisième.

GEORGETTE.

C'est bien heureux qu'on puisse vous voir. Je devrais vous gronder; depuis la nouvelle de votre héritage, n'avoir pas été plus inquiet de moi! Je vous pardonne, je suis si joyeuse. Mais regardez-moi donc, mon cousin.

CÉLESTINE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette petite effrontée?

VALBERG.

C'est votre parente, à ce qu'il paraît?

MARCELIN.

Fort éloignée.

VALBERG.

N'importe. Mademoiselle, voulez-vous bien permettre....

GEORGETTE.

Votre servante, mon parrain. Eh bien, direz-vous encore que Marcelin n'est pas assez riche pour moi, que je suis faite pour trouver beaucoup mieux?

MADAME DE SAINT-PHAR.

Non, sans doute.

VALBERG, *à Marcelin.*

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

MARCELIN, *à Valberg.*

J'étais sur le point de l'épouser.

VALBERG, *à Marcelin.*

Mais c'est une paysanne.

MARCELIN, *à Valberg.*

Eh! mon Dieu oui; mais que voulez-vous?

GEORGETTE.

Je n'oublierai jamais vos bontés, mon parrain, ni celles de madame; une fois la femme de Marcelin, je veux qu'il vous aide de son crédit, que sa fortune lui serve à réparer la vôtre. Je n'aurai pas besoin de le presser, il a si bon cœur!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Mille grâces de vos intentions généreuses, mademoiselle.

DORVILÉ, *à part.*

C'est une bonne fille, au fond.

GEORGETTE.

Voyez-vous, mon cousin; c'est un jour de fête aujourd'hui, et je me suis parée.

DORVILÉ.

Mais dites-moi donc, Georgette, ma filleule: est-ce que vous perdez la tête? comment avez-vous pu conserver l'espoir d'épouser encore monsieur Marcelin?

CÉLESTINE.

En effet, c'est d'un orgueil... Vous vous oubliez, ma petite.

GEORGETTE.

Comment, je m'oublie! Ah! je vois ce que c'est: vous le jugez d'après vous; mais je suis sûre de lui; les richesses ne le corrompront pas; il les méprisait tant quand il était

pauvre. Et tous ses beaux discours sur la force de ses principes, sur son amour pour moi...! Répondez-leur donc, mon cousin, je vous en prie; dites-leur que vous m'aimez toujours.

MARCELIN.

Oui, sans doute, ma chère cousine. (*A part.*) En effet, je ne peux pas me dispenser.... (*Haut.*) Vous m'avez bien jugé, et mon cœur.... (*A part.*) C'est fort embarrassant.

GEORGETTE.

Là, vous l'entendez, messieurs et mesdames. Or çà, mon cousin, mon père et monsieur Léonard vont venir.

MARCELIN.

Ah! oui. Monsieur Léonard doit m'apporter le portefeuille de la succession; j'ai des comptes, des quittances à signer.

GEORGETTE.

Il s'agit d'une affaire bien plus importante: ce n'est plus le cas à présent de se marier sans contrat.

MARCELIN.

Sans contrat... Oh! non, il faut un contrat. (*Bas à Valberg.*) Je ne sais que dire, moi.

VALBÊRG, *à Marcelin.*

Rien n'est écrit encore.

MARCELIN, *à Valberg.*

Rien du tout.

VALBERG, *à Marcelin.*

Vous n'êtes point lié.

GEORGETTE.

Justement, les voici.

DORVILÉ, *à sa sœur.*

Que je souffre ! que je fais de mauvais sang !

CÉLESTINE, *à Valberg.*

Vous ne m'aviez pas parlé de cette petite paysanne, mon frère.

SCÈNE VIII.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, MARCELIN, CÉLESTINE, DELORME, LÉONARD.

GEORGETTE.

Venez, mon père ; venez, monsieur Léonard ; voilà mon cousin qui vient de me répéter qu'il m'aimait toujours.

DELORME.

Messieurs et mesdames.... Diable, je ne m'attendais pas à trouver si grande compagnie.... Je vous demande pardon si je vous trouble.... Certainement vous ne doutez pas du respect que j'ai l'honneur.... Bref, mon gendre, avec la permission de ces messieurs et de ces dames....

MADAME DE SAINT-PHAR.

Son gendre !

CÉLESTINE.

Quel ton !

DELORME.

C'est monsieur Léonard qui vous apporte à signer votre contrat de mariage avec ma fille.

MARCELIN.

Ah ! fort bien, mon contrat de mariage.

LÉONARD.

Vous voyez avec quel zèle je m'occupe de tous vos intérêts, monsieur.

DORVILÉ.

En effet, c'est montrer un grand zèle, monsieur Léonard.

LÉONARD.

En puis-je avoir trop pour monsieur Marcelin ?

VALBERG.

Non, sans doute ; et comme son ami, c'est du fond du cœur que je vous remercie ; mais quelquefois le zèle nous emporte, et permettez-moi de vous dire que vous vous êtes un peu pressé.

GEORGETTE.

Comment, pressé ?

VALBERG.

Oui, vous devez sentir que le mariage ne peut avoir lieu aussi promptement.

DELORME.

Pourquoi donc cela ?

GEORGETTE.

Eh mais, dites donc à ce monsieur qu'il se trompe, mon cousin.

MARCELIN.

Moi... Mais en effet... Je crois... Je crains... Il faudrait savoir les motifs...

GEORGETTE.

Et quels motifs pourrait-il y avoir ?

VALBERG.

Oh ! ne vous désolez pas, ma belle enfant ; tenez, le cher papa entendra raison mieux que vous.

DELORME.

Moi, monsieur ; mais je ne vois pas....

VALBERG.

D'abord, monsieur Marcelin aime toujours votre fille, n'est-ce pas ?

MARCELIN.

Oh oui. (*A part.*) Ma foi, ce n'est pas mentir.

DELORME.

C'est quelque chose.

VALBERG.

Mais au milieu des embarras d'une succession....

MARCELIN.

C'est vrai.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qui nécessairement entraîne à sa suite des longueurs, des procès....

MARCELIN.

C'est juste.

VALBERG.

Et puis, il est en deuil.

GEORGETTE.

D'un cousin.

VALBERG.

D'un bienfaiteur.

MADAME DE SAINT-PHAR.

La décence permet-elle.....

CÉLESTINE.

Non, la décence ne permet pas....

DORVILÉ.

Enfin nous l'emmenons à Paris.

CÉLESTINE.

Oui, nous allons à Paris.

GEORGETTE.

Comment! vous m'abandonnez?

MARCELIN.

Eh non, pas du tout, je reviendrai, ou plutôt vous viendrez nous rejoindre.

VALBERG.

Voilà ce que c'est; la noce à Paris. Les gens riches ne peuvent pas se marier brusquement comme ceux qui n'ont rien; il faut du faste, de l'éclat....

GEORGETTE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas épousée avant d'être riche?

MARCELIN, *à part.*

Ma foi, oui, c'est dommage.

DELORME.

Mais pourquoi ne pas nous emmener avec toi?

MARCELIN.

Eh! mon Dieu, je le voudrais;... mais, le puis-je?... Monsieur Dorvilé, sa sœur, et puis monsieur Valberg et sa sœur.

CÉLESTINE.

Oui, la voiture est complète.

VALBERG.

Allons, mon cher Marcelin, voilà votre aimable cousine et son honnête homme de père qui sont raisonnables, qui sentent l'importance des motifs..... Pensons aux affaires de la succession. N'avez-vous pas des comptes à régler avec monsieur le notaire ?

MARCELIN.

Oui, vraiment.

LÉONARD.

Mon confrère de Paris vous attend au château avec les titres et le porte-feuille.

MARCELIN.

Eh ! que ne le disiez-vous donc ? J'y cours ; j'ai de l'argent à vous compter, monsieur Dorvilé.

DORVILÉ.

Je suis prêt à le recevoir, monsieur Marcelin.

GEORGETTE.

Eh bien, vous me laissez, vous ne me dites rien !

MARCELIN.

Pardon, ma chère cousine ; je ne partirai pas sans vous dire adieu. (*A part.*) Pauvre Georgette ! elle me fait de la peine. (*Haut.*) Croyez.... (*Bas.*) Je ne sais ce que je dis. (*Haut.*) Je vais trouver le notaire.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, GEORGETTE.

VALBERG.

Je vous suis. (*A Delorme et à Georgette.*) Sans adieu, mes braves amis ; vous n'imaginez pas combien vous m'avez inspiré d'intérêt, mais vous devez sentir..... Un deuil... de bienfaiteur... Venez avec moi, ma sœur.

(Il sort.)

CÉLESTINE, *à Georgette.*

Sans adieu, petite.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, GEORGETTE.

MADAME DE SAINT-PHAR.

J'admire avec quel empressement vous avez dressé ce beau contrat de mariage, monsieur Léonard.

LÉONARD.

Mais, madame, on me demande un acte, je le fais.

DORVILÉ, *à Léonard.*

Eh! laissez donc, monsieur; j'espère que vous aurez bientôt un autre acte à faire, le contrat de ma sœur avec Marcelin.

LÉONARD.

Ah! ah!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Taisez-vous donc, mon frère ; venez avec moi. Vous ne savez jamais parler à propos.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

LÉONARD, DELORME, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Ils l'emmènent, ils nous laissent.

DELORME.

Allons, il t'aime toujours; il te l'a dit; voilà le principal.

LÉONARD.

Pauvres gens, ne vous flattez pas. J'ai du tact, il ne vous épousera pas. Voilà monsieur Dorvilé qui vient de me parler d'un autre contrat de mariage pour Marcelin.

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu!

DELORME.

Et vous le feriez, monsieur Léonard?

LÉONARD.

Belle question! puis-je refuser un acte? c'est mon métier. Ne m'en veuillez pas, on le ferait faire par un autre. Entre nous, ce mariage eût été trop beau. Songez à sa fortune. Ils m'attendent, et je vais rejoindre mon confrère.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

Eh bien! fiez-vous donc aux beaux discours des gens!

GEORGETTE.

Qui jamais eût pensé cela de Marcelin?

DELORME.

Un parent !

GEORGETTE.

Un si bon homme !

DELORME.

Ne vous avisez pas de m'en parler, entendez-vous, mademoiselle ; c'est moi qui ne veux plus que tu l'épouses.

GEORGETTE.

Oui, mon père, il faut être fière ; je vous obéirai. Il reviendrait à moi que je n'en voudrais plus. Je le déteste. J'aurais été si heureuse avec lui !

DELORME.

Je voudrais bien savoir s'il compte sur moi pour être son jardinier ?

SCÈNE XIII.

DELORME, GEORGETTE, GASPARD.

GASPARD.

Me voilà de retour. Eh bien, le parrain a-t-il donné son consentement ? A quand la noce ?

GEORGETTE.

Ah ! monsieur Gaspard, c'est le ciel qui vous envoie ; peut-être parviendrez-vous à lui faire entendre raison. Il est dans son château avec ses belles dames, ses nouveaux amis, les deux notaires.... mais c'est égal, vous lui parlerez... Mon père, racontez donc à monsieur Gaspard...

DELORME.

Oui, votre ami est un indigne, qui part pour Paris, qui ne veut plus épouser ma fille.

GASPARD.

Ah çà, perdez-vous la tête ? je n'entends rien....

DELORME.

Comment, vous n'entendez pas qu'il a acheté un château, qu'il a pris le deuil.

GEORGETTE.

Que ce matin on le trouvait trop pauvre, et qu'à présent on le trouve trop riche.

GASPARD.

Marcelin ! mon cher Marcelin ! il serait devenu riche ! et comment cela, s'il vous plaît ?

GEORGETTE.

Il est bien clair que ces nouveaux amis ne peuvent l'aimer que pour sa fortune ; tandis que moi.... Regardez donc, j'avais déjà annoncé à tout le village....

GASPARD.

Mais expliquez-moi donc....

DELORME.

Venez avec nous, je vous conterai tout cela ; il ne faut pas qu'on nous voie ici.

GEORGETTE.

Oui, vous serez notre sauveur ; il vous écoutera, vous le ferez rougir.

GASPARD.

Comptez sur moi, je lui parlerai. Marcelin riche ! j'en suis émerveillé, enchanté, transporté.

DELORME.

Ah ! qu'on a bien raison de dire que les richesses.... Il y a là de quoi me rendre philosophe comme il l'était ce matin.

GEORGETTE, *à Gaspard.*

Venez, venez, vous allez tout savoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GASPARD, GEORGETTE, DELORME.

GASPARD.

Cinquante mille écus de rente! ah! père Delorme, quel coup de bonheur! quel bienfait de la fortune!

DELORME.

Eh mais, mon Dieu, quel transport! vous voilà presque aussi joyeux que si vous héritiez avec Marcelin.

GASPARD.

C'est bien naturel. J'en jouis comme si c'était moi. J'en jouis pour lui, pour moi, pour vous. Oh! je ne suis pas envieux, et il faut qu'au moment où cela lui arrive je me trouve dans le pays : comme c'est heureux!

GEORGETTE.

Oui vraiment. Vous qui êtes bon et sage, vous pourrez lui faire entendre....

GASPARD.

Je le connais, il fera tout pour moi.

GEORGETTE.

C'est ce que j'ai pensé.

GASPARD.

Je brûle mes comédiens de bois, et je me fais directeur de vrais comédiens.

GEORGETTE.

Eh ! laissez là vos marionnettes et vos comédiens.

GASPARD.

Ecoutez donc, chacun a son ambition; c'est la mienne.

DELORME.

Ah çà, nous entendrez-vous, à la fin ?

GASPARD.

Oui, sans doute, parlez ; il ne me manquait qu'un bailleur de fonds, le voilà trouvé.

DELORME.

Quand je vous dis qu'il est déjà fier, orgueilleux ; qu'il y a même de la trigauderie dans son fait ; qu'il promène ma pauvre fille avec de belles paroles, et que tout bas il projète un autre mariage.

GASPARD.

Allons donc ; mais il me recevra bien.

GEORGETTE.

Je le crois, et je n'ai plus d'espoir qu'en vous, mon cher monsieur Gaspard. Faites-lui bien sentir que c'est fort mal à lui, parce qu'il est riche aujourd'hui, de dédaigner ceux qu'il aimait hier ; dites-lui... la vérité, que je mourrai de chagrin s'il m'abandonne.

GASPARD.

Eh non, il ne s'agit pas de mourir... Laissez-moi faire; je ne veux pas entrer brusquement, je sonne. (*Il sonne.*) Comme il va m'embrasser de bon cœur ! Oh, il a tort avec vous, il a grand tort, et je lui dirai... Cependant, peut-être faut-il être un peu indulgent pour lui.

GEORGETTE.

Vous l'excusez ?

DELORME.

Vous l'approuvez ?

GASPARD.

Pas du tout : oh ! à sa place je me conduirais bien autrement ; mais les convenances, le monde... dans sa position... Oh ! je lui ferai entendre raison.

DELORME.

C'est donc à dire qu'il devrait aussi vous renier pour son ami ?

GASPARD.

C'est bien différent ; je ne veux pas l'épouser, moi. Mais on vient, j'irai vous rejoindre, j'irai vous rendre compte... Un ami, un ami de trente ans, qui fait un héritage !

GEORGETTE.

Ah ! mon père, tous les hommes se ressemblent.

DELORME.

C'est bien vrai, ma fille. Je ne vous souhaite pas de mal, monsieur Gaspard ; mais vous mériteriez... Oh ! si jamais je suis riche, comme je m'en vengerai sur vous tous !

GASPARD.

Fiez-vous à moi, vous dis-je ; je lui parlerai pour vous, je lui parlerai pour moi, nous serons tous heureux. (*Georgette et Delorme sortent.*) (*Seul.*) Ah ! oui, il faut absolument qu'il épouse cette petite Georgette, parce qu'enfin... Malgré tous les préjugés... Dix mille francs,

c'est tout ce qu'il me faut, et pour lui, c'est une bagatelle qu'il ne peut pas se dispenser de me prêter; et quant à Georgette, je ferai sentir à Marcelin...

SCÈNE II.

GASPARD, DUMONT.

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est? On a sonné, je crois; est-ce vous, mon ami?

GASPARD.

Eh vite, monsieur Marcelin? je veux lui parler.

DUMONT.

De quelle part, mon cher?

GASPARD.

De la mienne, mon cher. (*A part.*) Ces drôles-là! ils vous ont une insolente familiarité...

DUMONT.

Cela ne se peut pas. Monsieur est en affaires; revenez.

GASPARD.

Comment, que je revienne! oh! je prétends...

DUMONT.

Quand je vous dis que monsieur n'est pas visible.

GASPARD, *à part.*

Diable! voici qui tempère ma joie. Pourvu qu'il ne soit pas devenu aussi impertinent que son laquais. (*A Dumont.*) Ecoutez donc, monsieur, ne vous en allez pas; faites-moi le plaisir de lui dire que c'est son ami Gaspard.

DUMONT.

Gaspard ! son ami ! (*A part.*) C'est possible, au fait.

GASPARD.

Eh oui, son camarade de classes, qui a déjeuné avec lui ce matin.

DUMONT.

Ah ! vous avez déjeuné... C'est différent. C'est que, voyez-vous, quand on ne connaît pas les personnes... Je vais vous conduire.

GASPARD.

C'est inutile, le voici : laissez-nous.

DUMONT.

Point du tout, je vais annoncer monsieur.

GASPARD.

M'annoncer ! oui, cela vaudra mieux. (*A part.*) Je me trouve tout embarrassé.

SCÈNE III.

GASPARD, DUMONT, MARCELIN.

MARCELIN, *un gros porte-feuille à la main.*

Ouf ! que je respire. J'avais besoin de prendre l'air. Le voilà donc, ce cher porte-feuille !

GASPARD, *à part.*

Oh ! il ne peut pas me recevoir mal.

MARCELIN.

Et il est à moi, bien à moi.

GASPARD, *à Dumont.*

Annoncez-moi donc. Je ne sais comment l'aborder.

DUMONT.

Monsieur, c'est monsieur Gaspard.

MARCELIN.

Gaspard ! ah ! c'est toi, mon ami ?

DUMONT.

C'est juste, c'est son ami.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GASPARD, MARCELIN.

MARCELIN.

Qu'il me tardait de te revoir ! Tout est bien changé pour moi depuis ce matin, mon cher Gaspard.

GASPARD.

Je le sais, et je vous en fais mon compliment... Je veux dire que c'est avec la plus vive satisfaction que j'ai appris le bonheur d'un ancien ami.

MARCELIN.

Eh ! que diable, monsieur Gaspard, laissez là vos compliments et vos satisfactions. Ces termes-là sont de trop entre nous ; ton ancien ami ne veut pas cesser de l'être. Touche là, et embrasse-moi.

GASPARD.

Que je t'embrasse ! Volontiers. Ah ! je respire à mon tour. Je t'avoue que ta prospérité m'inspirait des craintes... Grâce à toi, ma crainte se passe, et je me réjouis de retrouver encore mon camarade Marcelin.

MARCELIN.

Oui, mon ami, je suis riche, immensément riche ; en

quelques heures, il m'est survenu un château, un équipage, des laquais, des amis intimes, et un porte-feuille; mais je conserverai mes principes délicats, généreux, extraordinaires. La fortune me sied trop bien pour que je n'en fasse pas un bon usage. As-tu besoin d'argent, de caution? puis-je te servir en quelque chose? parle.

GASPARD.

Ma foi, puisque tu me préviens et que tu veux que j'en use sans façon avec toi, je t'avoue que je méditais de t'emprunter...

MARCELIN.

Combien?

GASPARD.

Oh! beaucoup... Dix mille francs.

MARCELIN.

Les voilà; en veux-tu davantage?

GASPARD.

Non; c'est tout ce qu'il me faut pour un certain projet de spectacle.

MARCELIN.

Fi donc! vas-tu encore t'occuper de ces misères. Tu es fait pour mieux que cela. Tiens, je pars ce soir pour Paris, viens avec moi; tu as de l'esprit, de la littérature; je te prônerai, je te servirai, je te pousserai. Eh bien! suis-je une girouette, tournant selon le vent des circonstances?

GASPARD.

Brave et généreux Marcelin, riche et si digne de l'être! oui, je pars avec toi; je te ferai connaître ma femme, ma fille; tu seras leur bienfaiteur.

MARCELIN.

Point du tout ; je serai leur ami, vous serez les miens.

GASPARD.

Toujours. Eh ! que ces amis sont préférables à tous ceux qui vont te tomber des nues !

MARCELIN.

Ils sont déjà arrivés. Comme je te le disais, j'en ai, des nouveaux amis ; monsieur Dorvilé, l'ancien propriétaire du château : il me dédaignait ce matin, il ne tient qu'à moi de le protéger maintenant ; monsieur Valberg, hier complaisant de monsieur Dorvilé, et le mien aujourd'hui ; leurs deux sœurs, charmantes femmes, ma foi. J'ai deviné leurs intentions ; on me fait la cour comme à une jolie fille, mon ami. Coquettes de Paris, coquettes de province, coquettes de village : madame de Saint-Phar, mademoiselle Célestine, Georgette, c'est à qui m'épousera.

GASPARD.

A propos, je suis chargé de te parler...

MARCELIN.

De qui donc ?

GASPARD.

Tu ne devines pas ?

MARCELIN.

De Georgette, peut-être ?

GASPARD.

Mon Dieu oui, je l'ai vue.

MARCELIN.

Ah ! tu l'as vue ? Pauvre Georgette ! Eh bien ?

GASPARD.

Eh bien, mon ami, je te dirai qu'elle est bien chagrine.

MARCELIN.

Je le crois. Sais-tu que je suis fort embarrassé, moi ; car enfin... Que me conseilles-tu ?

GASPARD.

Eh mais, si tu veux que je te parle franchement... Qu'en dis-tu, toi?

MARCELIN.

D'abord, il est certain que tout autre à ma place... N'est-ce pas ?

GASPARD.

Oh ! oui ; mais cependant... Elle t'aime bien.

MARCELIN.

C'est vrai ; aussi mon dessein n'est-il pas de l'abandonner. Quand il n'aurait pas été question d'amour entre nous, c'est ma parente, je ne l'oublierai pas.

GASPARD.

Je vois avec plaisir que tu songes à lui faire du bien.

MARCELIN.

C'est un devoir ; mais on prétend que je peux trouver un très-grand mariage.

GASPARD.

Oui ; mais...

MARCELIN.

Je suis riche ; mais avec les sentiments que je me glorifie d'avoir, serait-ce un si grand malheur de l'être encore davantage?

GASPARD.

Non, sans doute. Cependant...

MARCELIN.

Ce sont ces nouveaux amis qui se disputaient entre eux, et qui se sont réunis pour me faire sentir que Georgette... D'ailleurs je ne suis pas si âgé ; pourquoi me presserais-je de me marier ? Riche et garçon, qui m'empêche de mener une vie délicieuse ?

GASPARD.

Il est sûr qu'on est toujours assez tôt en ménage.

MARCELIN.

En confidence, ces deux dames dont je te parlais tout à l'heure.... Je réponds à leurs agaceries; c'est fort bien, elles valent bien la peine qu'on s'intéresse à elles ; mais on s'abuse furieusement si l'on croit que je songe au mariage.

GASPARD.

Ah ! fripon !

MARCELIN.

Oh ! je ne dis pas.... Les mœurs avant tout. Pour Georgette que j'aime, que je regrette, que je respecte ; eh bien, il faut que ce soit toi qui lui fasses entendre....

GASPARD.

Moi !

MARCELIN.

Non, je lui écrirai ; oh ! je ferai tout pour elle.

GASPARD.

Allons, le père n'aura pas à se plaindre.

MARCELIN.

Comment donc ? Mais je veux qu'il soit fort à son

aise ; et moi, ma foi, je jouirai de ma jeunesse, et dans quelques années nous verrons à nous marier.

GASPARD.

C'est cela. Dans quelques années : qui sait si à cette époque je ne pourrai pas te procurer un trésor, moi ?

MARCELIN.

Vraiment ?

GASPARD.

Ma petite fille promet d'être charmante.

MARCELIN.

Comment, ta petite fille ?

GASPARD.

Dans six ans elle en aura seize.

VALBERG.

Laissons-la grandir, mon cher ami. Mais les notaires sont encore là à griffonner je ne sais quel papier qu'il faut que je signe ; nous partons dans une heure. En attendant, veux-tu voir toutes mes acquisitions, mes meubles, mes acajous, mon jardin anglais, mon parc ? Veux-tu que je te présente à ma société ?

GASPARD.

Un moment ; puis-je, vêtu comme je le suis....

MARCELIN.

Allons donc, suis-je mieux mis que toi? n'es-tu pas mon ami ? tant pis pour ceux ou celles qui ne te trouveraient pas bien. Tiens, voici une de mes conquêtes, mademoiselle Célestine, la coquette de province.

GASPARD.

Elle est fort gentille.

SCÈNE V.

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE.

CÉLESTINE.

Ah ! c'est vous ; mon frère et moi, nous vous cherchons de tous les côtés. (*En montrant Gaspard.*) Est-ce là le commissionnaire ?

MARCELIN.

Comment, le commissionnaire ?

CÉLESTINE.

Eh oui, le commissionnaire que nous devons envoyer à la ville.

GASPARD.

L'impertinente !

MARCELIN.

Point du tout, c'est Gaspard.

GASPARD.

Oui, mademoiselle ; son ami, son véritable ami.

CÉLESTINE.

En vérité ? Mon Dieu, que je suis donc sotte avec mes méprises, moi !

MARCELIN, *à Gaspard.*

N'est-ce pas qu'elle est bien ?

GASPARD.

Oh ! ce n'est pas une beauté.

CÉLESTINE.

Pardon, je ne faisais pas réflexion.... Vos amis ne peuvent pas être d'un état bien distingué.... Je veux

dire que vous-même.... Allons, je m'embrouille de plus en plus.

MARCELIN, *à part.*

Ce pauvre Gaspard n'a pas une tournure bien élégante.

SCÈNE VI.

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG.

CÉLESTINE.

Eh ! venez donc mon frère, venez à mon secours. Je ne sais où j'avais la tête. Monsieur qui est l'ami de monsieur, et que je prenais....

GASPARD.

Eh ! mademoiselle, je vous tiens quitte de vos excuses.

VALBERG.

Monsieur est l'ami du cher Marcelin ?

MARCELIN.

Oui, nous avons étudié ensemble.

GASPARD.

Et, ma foi, nous étions comme deux frères....

MARCELIN.

Il suffit.

GASPARD.

C'est que je suis bien aise d'expliquer à monsieur et à mademoiselle....

MARCELIN.

Où est donc la belle madame de Saint-Phar ?

GASPARD, *à part.*

Comment ! il détourne la conversation !

VALBERG.

Je l'ai laissée avec son frère. Pauvres gens ! ils ont besoin de concerter leurs mesures, leurs précautions.

CÉLESTINE.

Pourvu que ces mesures ne tendent pas à nuire aux autres.

GASPARD, *à part.*

C'est fini, il ne me regarde plus.

CÉLESTINE.

Je n'aime pas ces gens-là, moi.

MARCELIN.

Ah ! mademoiselle, une belle personne comme vous peut-elle savoir ce que c'est que de haïr ?

VALBERG.

Eh non, c'est une petite vivacité de ma sœur. Les bons cœurs sont toujours vifs.

GASPARD, *à part.*

Il était plus mon ami quand nous étions seuls.

SCÈNE VII.

GASPARD, MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Je vous croyais au jardin.

GASPARD, *à part.*

Allons, encore une élégante. Oh! je n'y tiens plus ; mon auberge est à deux pas.

MARCELIN.

Ah ! madame.

GASPARD.

Pardon, mon ami; mais avec la permission de ces dames et de monsieur.... je reviens dans l'instant. Un seul mot : n'oublie pas que les amis à qui l'on doit le plus se fier dans la bonne fortune sont ceux dont on a fait l'épreuve dans l'adversité.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR.

MARCELIN.

Comment ! il me fait de la morale !

CÉLESTINE.

Et il insulte les personnes qui sont chez vous.

VALBERG.

Mais pas du tout. C'est un axiome que ce qu'il a dit là.

MARCELIN.

Oui, il est fort en sentences, le bon Gaspard.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là ?

VALBERG.

Un brave homme, qui a fait ses études avec monsieur Marcelin.

CÉLESTINE.

Il a donc fait des études, monsieur Marcelin ?

VALBERG.

N'est-il pas permis à un homme qui a donné des preuves d'attachement....

MARCELIN.

Oh! je lui rends justice. Je me suppose à sa place, lui à la mienne; je lui emprunterais, il me prêterait.

CÉLESTINE.

Comment, il vous a emprunté de l'argent?

MARCELIN.

Non, c'est moi qui lui en ai offert.

CÉLESTINE.

Et il accepté?

MARCELIN.

Parbleu!

MADAME DE SAINT-PHAR.

Eh bien, c'est de la franchise, de la confiance.

VALBERG.

Qui honore à la fois celui qui prête, et celui qui emprunte. Mœurs vraiment patriarcales.

MARCELIN.

Il vient avec nous à Paris.

CÉLESTINE.

Avec nous! Nous irions dans la même voiture que monsieur Gaspard!

VALBERG.

Pourquoi donc pas, ma sœur? Comment, un ami de monsieur Marcelin! (*Bas à sa sœur.*) Tais-toi donc.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Il ne faut pas être si fière, ma belle demoiselle.

VALBERG.

Je lui céderais plutôt ma place : un ami qui fait de la morale ! Ma sœur se gardera bien d'insister. Le fait est que nous voilà trop de monde pour une voiture. Je vais arranger tout cela.

SCÈNE IX.

MARCELIN, CÉLESTINE, VALBERG, MADAME DE SAINT-PHAR, DORVILÉ.

DORVILÉ.

Les notaires vous attendent, monsieur, et je m'empresse....

VALBERG.

Nous concertions notre départ, mon cher Dorvilé. Monsieur Marcelin, votre sœur, la mienne, et moi, dans la berline, et vous dans votre cabriolet.

DORVILÉ.

Comment ?.... Eh bien, soit. (*A part.*) Je ne suis pas fâché de ne pas faire la route avec eux. Ils me donneraient de l'humeur.

VALBERG.

Avec un ami de monsieur Marcelin.

DORVILÉ.

Trop heureux....

MARCELIN.

Oui, un ancien camarade.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Un peu caustique, un peu sentencieux.

MARCELIN.

Comme ces dames ne le connaissent pas. . .

VALBERG.

Monsieur Marcelin vous prie de lui donner une place.

MARCELIN.

Pourvu toutefois que cela ne vous gêne pas.

DORVILÉ.

Eh mais, monsieur. . . .

MARCELIN.

Mais où est-il donc allé, ce Gaspard? Ah! le voici.

CÉLESTINE.

Juste ciel! quelle toilette!

SCÈNE X.

MARCELIN, CÉLESTINE, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, GASPARD, AVEC UNE PERRUQUE POUDRÉE, DES BAS DE SOIE ET UN HABIT PLUS ÉLÉGANT.

GASPARD.

MESSIEURS et mesdames, je vous demande pardon. J'étais en habit de voyage.

MADAME DE SAINT-PHAR, *à Marcelin.*

Mais c'est une caricature.

MARCELIN.

(*Bas à madame de Saint-Phar.*) C'est vrai. (*A Gaspard.*) Te voilà superbe, mon ami. (*Bas à madame de Saint-Phar.*) C'est un bon homme qui ne sait pas les modes. (*Haut.*) Or çà, c'est convenu, nous nous retrouverons à Paris.

GASPARD.

Est-ce que je ne pars pas avec toi ?

MARCELIN.

Non, parce que la berline.... Tu vas t'arranger avec monsieur, qui a un cabriolet.

GASPARD.

Eh mais, mon ami.....

MARCELIN.

Eh oui, je suis toujours ton ami; tu verras, nous causerons. Mais je suis très-pressé, tu vois, on m'entraîne. Belles dames, voulez-vous bien que je vous donne la main ?

(Il sort avec les deux dames.)

VALBERG.

Sans adieu, digne et honnête Gaspard. Nous ferons bientôt plus ample connaissance.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

DORVILÉ, GASPARD.

DORVILÉ, *à part.*

C'EST là l'ami de monsieur Marcelin.

GASPARD.

Je ne me trompe pas; je le gêne, il rougit de moi.

DORVILÉ, *à part.*

On n'a pas l'air de se soucier beaucoup de l'ancien camarade.

GASPARD.

Quelle froideur ! Il me protège.

DORVILÉ, *à part.*

Allons, allons; je prends mon parti. (*Haut.*) Désespéré de ne pouvoir vous offrir une place.... mais mon jokei, un enfant qui ne peut pas faire la route à cheval.... vous concevez.... Il passe tous les jours, à six heures précises, une voiture publique, et presque toujours il y a une place pour Paris. Je vous salue de tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

GASPARD SEUL.

A merveille, ses amis suivent son exemple. Qu'il reprenne son argent.... je n'en veux pas.... Qu'il ne s'attende pas à me voir à Paris. Si je l'embarrasse aujourd'hui, dans quinze jours je ne serai pas même un homme de sa connaissance.

SCÈNE XIII.

GASPARD, GEORGETTE.

GEORGETTE.

J'AVAIS beau vous attendre, monsieur Gaspard. Eh bien?

GASPARD.

C'est vous, mademoiselle?

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu! comme vous voilà paré!

GASPARD.

Comme vous, mademoiselle.

GEORGETTE.

Monsieur Marcelin, suivant vos espérances, vous a bien accueilli ?

GASPARD.

Oui, le premier mouvement a été bon.

GEORGETTE.

Vous ne lui avez pas parlé de moi ?

GASPARD.

Pardonnez-moi... Un peu... légèrement, à la vérité.

GEORGETTE.

Je m'y attendais, vous ne vous êtes occupé que de vos intérêts.

GASPARD, *en soupirant.*

Ah ! mademoiselle.

GEORGETTE.

Qu'avez-vous donc ?

GASPARD.

Je n'ai pas plus à me féliciter que vous de ma grande parure ; mon bel habit n'a pas plus réussi que votre belle robe.

GEORGETTE.

Eh quoi ! Marcelin se serait méconnu au point de vous dédaigner ?

GASPARD.

Pas tout-à-fait ; mais il y viendra.

GEORGETTE.

Lès voilà donc ces grands principes de philosophie !

GASPARD.

Comme je lui disais ce matin : Nouvelles circonstances, nouvelles mœurs ; c'est un égoïste...... un homme.....

comme tout le monde. Un moment donc..... Gaspard, mon cher Gaspard, n'as-tu pas été aussi extravagant que ton ami? Sa prospérité était la tienne, elle t'aveuglait; le revers commence, tu recommences à voir clair. Il a des torts. N'avons-nous pas les nôtres? Je comptais sur lui, vous comptiez sur moi, nous ne songions qu'à nous.

GEORGETTE.

Ah! vous en convenez.

GASPARD.

Oui vraiment, et je lui pardonne; mais il n'en conviendra pas, lui. Allons, il faut que je renonce à son amitié, comme vous à son amour.

GEORGETTE.

C'est bien douloureux, monsieur Gaspard.

GASPARD.

Très-douloureux; mais qu'y faire?

GEORGETTE.

N'y aurait-il pas quelque moyen.....

GASPARD.

Et comment voulez-vous?.... Attendons qu'il lui arrive quelque malheur.

GEORGETTE.

Attendre! et s'il en épouse une autre!

SCÈNE XIV.

GASPARD, GEORGETTE, LÉONARD.

LÉONARD.

Votre serviteur, mademoiselle Georgette. Tout est fini, et ils partent tous dans une demi-heure.

GASPARD.

Vous voyez....

LÉONARD.

Triste métier que celui de notaire de province! A peine un homme a-t-il fait fortune, crac, il s'envole vers Paris; et s'il emprunte, se marie, vend ou achète, cela regarde nos confrères.

GASPARD.

Monsieur n'est donc pas le notaire qui a apporté le testament?

LÉONARD.

Non pas; mais celui qui en garde une expédition avec toute la correspondance du testateur, que voilà, et qu'on n'a pas encore examinée.

GASPARD, *très-vivement.*

Qu'on n'a pas encore examinée; attendez donc..... oui.... peut-être.... ne désespérons pas....

GEORGETTE.

Ah! monsieur Gaspard....

LÉONARD.

Qu'est-ce qu'il a donc ce monsieur? Est-ce un vertige qui lui prend?

GASPARD.

J'ai affaire à vous, monsieur.

LÉONARD.

Quelle espèce d'acte monsieur désire-t-il?

GASPARD.

Je ne veux point d'acte. Vous avez le testament; pouvez-vous sans indiscrétion me permettre d'en prendre con-

naissance ? puis-je vous aider à examiner ces lettres, ces papiers ?

LÉONARD.

Eh mais, monsieur....

GASPARD.

Soyez tranquille, je suis honnête homme, l'ami de Marcelin, un peu versé dans la procédure. Il s'agit de son intérêt, du vôtre ; il faut qu'il n'ait pas d'autre notaire que vous. (*A Georgette.*) Allez consoler votre père, mademoiselle ; qu'il tâche de m'envoyer un des gens de Marcelin, le premier venu, n'importe. (*A Léonard.*) Conduisez-moi chez vous, monsieur le notaire. Je ne m'en dédis pas ; presque tous les hommes obéissent aux circonstances comme à des fils conducteurs. Eh bien, essayons de faire naître des circonstances ; et voyons si nous ne pourrions pas faire danser, agir et marcher Marcelin et ses nouveaux amis, comme je fais marcher, agir et danser Gilles et Polichinelle.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LÉONARD, GASPARD.

GASPARD, *d'abord seul.*

ATTENTION; c'est ici que j'établis mon grand jeu : le hasard s'offre à nous servir. Ne le laissons pas échapper. Oui, moi, dont le métier est de composer des scènes, d'improviser des intrigues....

LÉONARD, *deux lettres à la main.*

Ces deux lettres que nous venons de découvrir sont bien étranges, monsieur. Comment se fait-il qu'elles aient échappé aux recherches de mon confrère? Que je suis fâché qu'il soit reparti! Ce que vous me proposez est fort délicat.

GASPARD.

Eh quoi donc! nous permettre quelques légers commentaires sur la première lettre, nous réserver de montrer l'autre en temps et lieu, voilà tout.

LÉONARD.

C'est fort délicat. Précisément parce que ces lettres ne contiennent aucune disposition obligatoire, ne dois-je pas les remettre sur-le-champ au légataire? Mon ministère....

GASPARD.

Je le respecte. Déjà ce valet que le père Delorme nous

a envoyé a reçu notre argent et ses instructions ; il s'est chargé de retarder le départ, de nous envoyer ici tour à tour les bons amis du nouveau riche. A Dieu ne plaise que je vous fasse l'injure de vous confondre avec un valet intéressé ; je ne vous parlerai pas même de l'avantage que vous pourriez avoir à ce que Marcelin se fixât, se mariât dans le pays ; la pureté de mes motifs, voilà tout ce que je veux vous faire entrevoir.

LÉONARD.

Vous faites bien ; c'est là ce qui me persuaderait ; mais...

GASPARD.

Si j'avais besoin d'un fripon pour une mauvaise action, je le trouverais. Ne me donnez pas le chagrin de chercher en vain l'entremise d'un honnête homme pour une action louable.

LÉONARD.

Vous me décidez, je suis à vous.

GASPARD, *à part.*

Bravo, cher notaire ; c'est vous que je mets en danse le premier.

LÉONARD.

Ainsi donc, malgré mes scrupules. . . .

GASPARD.

Contenez-les. Voilà déjà un de nos personnages qui s'approche, c'est mademoiselle Célestine.

SCÈNE II.

GASPARD, LÉONARD, CÉLESTINE.

CÉLESTINE.

Qu'est-ce donc que ce domestique est venu me dire? Quelqu'un me demande; j'en ai pâli. Serait-ce mon cousin?

GASPARD.

Non, mademoiselle; c'est Gaspard, votre serviteur.

CÉLESTINE, *avec dédain.*

Vous?

GASPARD.

Votre frère peut m'être très-utile dans la ville où il est employé. Je sollicite une place de commis à pied ou à cheval dans les droits; mais ce n'est pas ce motif qui me décide à vous révéler un secret important.

CÉLESTINE.

Quel secret?

GASPARD.

Laissez madame de Saint-Phar faire la coquette auprès de monsieur Marcelin.

CÉLESTINE.

Plaît-il?

GASPARD.

Il y a des hommes bien bizarres, avec leurs perpétuelles irrésolutions; ils ne savent jamais se fixer; ils ont autant de testaments que d'années.

CÉLESTINE.

Mais enfin, ce secret?

GASPARD, *en confidence.*

Marcelin est déshérité. Un second testament révoque le premier.

CÉLESTINE.

Ah ! mon Dieu !

GASPARD.

C'est monsieur Léonard qui, en rangeant les papiers de la succession. . . .

LÉONARD.

Un moment, monsieur, s'il vous plaît.

GASPARD.

Oh ! vous avez beau dire, ma conscience me fait une loi d'apprendre à mademoiselle. . .

CÉLESTINE.

Oui, sans doute ; parlez, je vous en prie.

GASPARD.

Tenez, il a encore entre les mains le second testament, le codicille.

LÉONARD.

Le codicille !

GASPARD.

C'est-à-dire, la lettre qui l'annonce ; et vite il a fait monter à cheval son maître-clerc, pour ramener le notaire de Paris, qui était déjà parti.

LÉONARD, *étonné.*

Mon maître-clerc à cheval !

GASPARD.

Il ne peut pas avoir fait beaucoup de chemin, le maître-clerc l'atteindra.

CÉLESTINE.

Se pourrait-il ! Je cours prévenir mon frère ; je n'en

parlerai qu'à lui. Ah ! mon Dieu, quel événement ! Vous êtes un bien galant homme de m'avoir prévenue ; mon frère vous placera.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LÉONARD, GASPARD.

GASPARD.

Vivat, la voilà lancée.

LÉONARD.

Mais, monsieur, vous me faites aller beaucoup plus loin....

GASPARD.

Vous ai-je compromis ? Je ne vous demande que de m'approuver par votre silence. D'ailleurs, quand vous voudriez parler, je ne vous en laisserais pas le temps.

LÉONARD.

Diable d'homme ! Eh bien, monsieur, j'aime mieux sortir, vous confier la première lettre. Ce n'est pas un titre.

(Il remet cette lettre à Gaspard.)

GASPARD.

A la bonne heure ; mais un moment, voici monsieur Dorvilé ; une autre marche.

SCÈNE IV.

LÉONARD, GASARD, DORVILÉ.

GASPARD.

De grâce, monsieur Léonard, ne divulguez pas encore cette nouvelle. Mon ami Marcelin ne mérite-t-il pas ce petit ménagement de votre part ?

DORVILÉ, *à part.*

Que disent-ils de Marcelin ?

LÉONARD.

Comment, monsieur ! quels ménagements....

GASPARD.

Ah ! le pauvre garçon ! laissez-le au moins profiter du zèle et des services des nouveaux amis qui le croient riche. Vous connaissez le monde, dès qu'on le saura ruiné, déshérité, il va être délaissé, abandonné.

DORVILÉ, *s'avançant.*

Ruiné, déshérité ! qui donc ? Marcelin ?

GASPARD.

O ciel ! on nous écoutait. Non, non, monsieur, c'était une plaisanterie. Je vous en prie, monsieur Léonard, point d'indiscrétion.

LÉONARD.

Oh ! n'ayez pas peur.

DORVILÉ.

Parlez, monsieur Léonard, expliquez-vous ; ne suis-je pas son ami ? Moi, l'abandonner ! j'en suis incapable ; et ne sais-je pas ce que c'est qu'un pareil malheur ? Ruiné, déshérité ! le voilà comme j'ai été ce matin.

GASPARD.

Vous, monsieur ?

DORVILÉ.

Oui, monsieur, j'étais riche ; une banqueroute m'a tout emporté.

GASPARD.

Des banqueroutes, des testaments révoqués ; quels fâcheux caprices de la fortune !

DORVILÉ.

Le testament révoqué !

GASPARD.

Eh ! mon Dieu oui ; tenez, monsieur Léonard en est tout interdit. (*Bas à Léonard.*) Sortez maintenant.

LÉONARD.

Volontiers.... Voilà de ces choses.... J'ai confié à monsieur la lettre.... Et dans mon trouble.... Mes occupations.... Je reviendrai.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GASPARD, DORVILÉ.

GASPARD.

Je vous en conjure, gardez-nous le secret, monsieur Dorvilé.

DORVILÉ.

Eh bien ! comptez donc sur votre richesse, ou sur celle de vos amis. Oh ! c'est fini, je renonce à tout, j'abandonne tout. Je vais vivre en sage, en philosophe.

GASPARD.

Eh non ! ne vous pressez pas encore. Crainte chimérique ; il faut bien que cette fortune passe à quelqu'un, et je ne vois pas d'autre parent... car enfin, qu'est-ce que ce serait que cette petite Delorme dont il est question dans la lettre ?

DORVILÉ.

La petite Delorme ? Eh mais, vraiment, c'est Georgette, ma filleule, la cousine de Marcelin. Eh quoi ! Ce serait elle qui serait héritière ?

SCÈNE VI.

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE.

MADAME DE SAINT-PHAR, *arrivant.*

QUE viens-je d'apprendre ? Quelle étrange nouvelle cette petite sotte de Célestine vient-elle de confier tout bas à son frère ? Ils ne se doutaient pas que je les écoutais.

DORVILÉ.

Eh, mon Dieu ! ma sœur, il paraît qu'elle n'est que trop vraie.

VALBERG, *arrivant avec sa sœur.*

Cela n'est pas possible ; c'est un conte qu'on vous aura fait, ma sœur.

GASPARD, *à part.*

A merveille ! les voilà tous.

DORVILÉ.

Oui, ma sœur, Marcelin est déshérité.

CÉLESTINE.

Là, je ne voulais le dire qu'à vous ; mais puisqu'on le sait, il y a un second testament, un codicille.

DORVILÉ.

C'est Georgette, sa cousine, qui est instituée légataire universelle.

GASPARD.

Un instant, s'il vous plaît, messieurs et mesdames. Comme vous vous pressez de déshériter les gens ! Voilà bien une lettre du testateur, postérieure au premier tes-

tament, où il se plaint de la conduite de Marcelin, où il parle avec intérêt de la petite Delorme, où il semble annoncer de nouvelles dispositions; mais c'est tout.

DORVILÉ.

C'est bien assez.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Voilà la vente de notre château annullée, mon frère, mon hypothèque perdue.

DORVILÉ.

J'en ai peur; mais non, ma filleule est si bonne fille.

CÉLESTINE.

Votre filleule! Cette paysanne de tantôt? Il faudrait voir cette petite Delorme.

VALBERG.

Oui vraiment, on ne risque rien.

GASPARD, *à part.*

Bien, mes amis; agitez-vous, inquiétez-vous, suivez les mouvements que je vous donne.

VALBERG.

Ne pourriez-vous nous communiquer cette lettre?

GASPARD.

Chut! voici Marcelin.

SCÈNE VII.

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN.

MARCELIN.

Il est incroyable qu'on ne puisse pas être servi quand on paye. Voilà une heure que les postillons sont à boire

le vin de l'étrier avec mes laquais, et vous autres, vous me laissez seul. Ah ! c'est toi, Gaspard ? Monsieur Dorvilé ne peut pas t'emmener ; mais c'est égal, tu arriveras un jour plus tard ; tu prends la diligence, moi je vais en poste : deux postillons, six chevaux, clic, clac, ohé ! qu'est-ce qui passe ? C'est monsieur Marcelin.

DORVILÉ, *à part.*

Pauvre homme, en poste !

MADAME DE SAINT-PHAR, *à part.*

Il ne se doute pas....

CÉLESTINE, *à part.*

Oui, fais claquer ton fouet, mon ami.

MARCELIN.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ? Que veut dire cet air consterné ? Je n'entends pas cela. Serait-il arrivé quelque malheur à quelqu'un ? Qu'il compte sur moi. Je l'obligerai ; je suis riche. Parlez ; mais parlez donc, je l'exige.

CÉLESTINE, *à part.*

Il l'exige ! il parle en maître.

VALBERG.

Ah ! Dieu !

MADAME DE SAINT-PHAR.

Hélas !

DORVILÉ.

Ha !

MARCELIN.

Ah ! mon Dieu ! quels gros soupirs !

SCÈNE VIII.

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN, DELORME, GEORGETTE.

DELORME.

Eh bien, monsieur Gaspard ! .... Ah ! vous voilà, monsieur Marcelin ?

GEORGETTE.

Ce n'est pas vous que nous cherchions, au moins : je vous prie de le croire.

MARCELIN, *à part.*

Diable ! encore Georgette.

DORVILÉ, *allant au-devant de Georgette.*

Ah ! c'est vous, ma chère filleule : j'espère que vous ne m'en voulez pas de ce qui s'est passé entre vous et Marcelin ?

MADAME DE SAINT PHAR, *de même.*

Oui, Georgette est trop raisonnable...

CÉLESTINE, *de même.*

Mademoiselle a dans la physionomie quelque chose qui indique trop de bonté.....

VALBERG, *de même.*

Trop de sentiment, pour ne pas excuser.....

GASPARD, *à part.*

Courage ! inclinez-vous vers le soleil levant, agiles tournesols !

DELORME.

Tiens, pourquoi donc font-ils tant de compliments à ma fille ?

DORVILÉ.

C'est ma sœur.....

CÉLESTINE.

C'est mon frère.....

GASPARD, *à part.*

Pliez, flexibles roseaux, je n'ai pas le droit de vous en mépriser davantage ; j'ai plié comme vous.

MARCELIN.

Eh mais, de grâce, messieurs et mesdames, expliquez-moi..... Vous vous confondez en politesses pour Georgette ; vous avez l'air de me plaindre.

GASPARD.

Eh bien, puisque les autres ont commencé à t'inquiéter, il n'est plus temps de garder de vains ménagements. De la fermeté, mon ami ; c'est ici que tu vas avoir besoin de cette grande force d'âme dont tu te glorifiais ce matin.

MARCELIN.

Ah ! mon Dieu ! quel ton solennel !

GASPARD, *montrant la lettre que Léonard lui a remise.*

La voici, cette lettre que monsieur Léonard a trouvée dans les papiers de la succession. Oui, c'est ton meilleur ami qui doit avoir le courage de te porter le coup fatal.

MARCELIN.

Le coup fatal !

GASPARD.

Oh ! ne t'effraie pas ; et vous, mademoiselle, ne vous éblouissez pas.

GEORGETTE.

Eh quoi! j'y serais pour quelque chose!

DELORME.

Voyons cela.

VALBERG.

Mais enfin, monsieur, cette lettre.

GASPARD.

Tu reconnais l'écriture?

MARCELIN.

C'est du cousin Ducoudray.

GASPARD.

Elle est adressée à son premier notaire, que la mort a frappé avant le testateur, le prédécesseur de celui que tu as vu aujourd'hui.

MADAME DE SAINT-PHAR.

Fort bien; mais lisez donc.

GASPARD *lit.*

« Les informations secrètes que j'ai prises sur le compte « de mon cousin Marcelin me font presque repentir du « testament que je vous ai dicté.

MARCELIN.

Ah! grand Dieu!

GASPARD.

« Il s'en faut que cette insouciance philosophique qu'il affecte me prévienne en sa faveur.

MARCELIN.

Insouciance philosophique, moi! on m'a calomnié.

GASPARD.

« Les mêmes informations m'ont inspiré beaucoup d'es-

« time pour Georgette Delorme, aussi ma parente du côté « maternel.

DELORME.

C'est vrai.

GASPARD.

« Je voudrais être plus jeune, et peut-être ferais-je « son bonheur autrement que par un testament.

DELORME.

Il n'aurait pas rougi de t'épouser, celui-là.

GASPARD.

« Mais à mon âge, et frappé d'une maladie que je sens « mortelle, je ne puis que méditer de nouvelles dispositions dont je vous ferai part incessamment. »

MARCELIN.

Et ces nouvelles dispositions?

GASPARD.

Sont olographes, contenues dans une autre lettre, maintenant entre les mains de monsieur Léonard.

MARCELIN.

Eh bien! cette lettre? elle me déshérite? elle institue Georgette légataire universelle?

GEORGETTE.

Vous vous taisez!

GASPARD.

C'est au notaire à vous instruire.

CÉLESTINE.

Voilà pourquoi monsieur Léonard a fait courir après son confrère de Paris.

DORVILÉ.

C'est trop clair.

MARCELIN.

Je suis anéanti.

DELORME.

Serait-il possible?

VALBERG.

Et cette lettre est de l'écriture du testateur?

MARCELIN.

Eh! mon Dieu oui; elle n'en est que trop.

DELORME.

Oui, c'est de son écriture. Rien n'est plus clair. Ah! quel bonheur!

GEORGETTE.

Qui? moi, légataire universelle!

DORVILÉ.

Oui vraiment, Georgette.

DELORME.

Ce n'est plus Georgette, c'est mademoiselle Delorme, riche héritière, entendez-vous.

GASPARD.

Allons, mon ami, passe ton crêpe et ta joie à mademoiselle et à son père.

DELORME.

Eh bien, monsieur Marcelin, vous voilà tout abattu.

MARCELIN.

Moi, pas du tout; ne doit-on pas s'attendre.... Mes principes ne se démentiront pas, et je quitte mon château, mon carrosse et mes gens..... (*en soupirant*) sans regret.

DELORME.

C'est fort bien fait. Quant à nous, qu'en dirons-nous, mon compère Dorvilé? et vous, madame de Saint-Phar? et vous, mon grand monsieur si sensible? La voilà, cette petite fille que vous méprisiez tous; mais il faut que je voie, que je m'informe, que je coure chez ce notaire; gare que je passe.

(Il sort en heurtant Dorvilé et Valberg.)

SCÈNE IX.

GASPARD, DORVILÉ, MADAME DE SAINT-PHAR, VALBERG, CÉLESTINE, MARCELIN, GEORGETTE.

GEORGETTE, *à madame de Saint-Phar.*

Puis-je espérer que vous voudrez bien me conserver votre amitié, madame de Saint-Phar? (*à Dorvilé*) vous aussi, mon parrain? (*A Célestine et à Valberg.*) Mademoiselle, et vous, monsieur, daignez excuser l'indiscrétion de mon père; et vous, monsieurMarcelin...

MARCELIN.

Ma cousine, pourriez-vous m'accorder un moment d'entretien?

GEORGETTE.

J'allais vous faire la même demande.

CÉLESTINE.

Nous sommes de trop, nous vous laissons.

GEORGETTE.

Restez, monsieur Gaspard.

CÉLESTINE.

Un charmant caractère, cette jeune personne !

VALBERG.

Rentre au château ; il faut que je cause avec ce notaire.

(Il sort, Célestine rentre au château.)

MADAME DE SAINT-PHAR.

Nous sommes joués, mon frère.

DORVILÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc ? C'est la meilleure fille que ma filleule ; le marché tiendra.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE.

GASPARD.

Voila des événements bien extraordinaires, mon pauvre Marcelin ; heureusement tu n'as pas encore fait abattre ta boutique.

MARCELIN.

Ecoutez, je dois vous l'avouer, j'ai été trop vain, trop sot, pour n'avoir pas d'abord été consterné. S'il est vrai qu'il me déshérite, quel mauvais service m'aura-t-il rendu, mon cousin, de m'enrichir pour me ruiner ! que ne m'oubliait-il dans mon état de ce matin ! je le défiais de m'appauvrir, je n'avais pas été riche. Grâce à ma fortune d'un moment, j'ai perdu mon estime, celle des autres, et me voilà plus pauvre que je n'étais.

GEORGETTE.

Un moment, nous ne savons pas encore....

MARCELIN.

Non. La fortune est à vous ; vous la méritez mieux que moi. Vous avez acquis le droit de me mépriser, et je n'ai pas celui de m'en plaindre. Je ne désirerais avoir quelques titres que pour essayer de regagner votre estime en vous les abandonnant.

GASPARD.

Allons, mademoiselle, grâce à cet abandon, en dépit de tous les testaments, vous voilà maîtresse de l'héritage.

GEORGETTE.

Eh bien ! je prends la fortune ; mais je ne prends pas l'orgueil ; et puisque vous vous repentez.... Vous vous êtes cru riche, vous m'avez dédaignée ; je me crois riche, et je vous épouse.

MARCELIN.

Ah, Georgette ! Ah, ma cousine !

SCÈNE XI.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME, LÉONARD.

DELORME.

Mais si c'est ma fille que cela regarde, monsieur Léonard, pourquoi ne pas me communiquer....

LÉONARD.

Non, ce n'est qu'en présence de Marcelin....

DELORME.

Eh bien, tenez, le voilà, Marcelin.

GASPARD.

Venez, père Delorme, admirer la conduite de votre fille. Oui, elle est riche, et elle épouse Marcelin.

DELORME.

Comment ! tu l'épouses ?

GASPARD.

Quelle délicatesse ! quel héroïsme ! Que vous êtes heureux d'avoir une fille semblable !

DELORME.

Très-heureux, assurément ; c'est superbe, c'est magnifique. (*A sa fille.*) Es-tu folle ?

LÉONARD.

Elle l'épouse ; oh bien, maintenant, je puis parler, n'est-ce pas ?

GASPARD.

Pas du tout, c'est encore moi qui parlerai ; toute la fortune de votre fille est une chimère, père Delorme.

DELORME.

Comment, une chimère !

MARCELIN.

Que dites-vous ? Mais cette lettre.....

LÉONARD, *remettant une lettre à Marcelin.*

Elle est vraie ; mais lisez celle qui l'a suivie.

GASPARD.

Un legs de trente mille francs à mademoiselle Delorme ; confirmation du testament ; invitation à Marcelin d'épouser Georgette : mais j'ai pensé qu'il valait mieux devoir votre

mariage à votre inclination mutuelle qu'au désir du testateur.

GEORGETTE.

Vous repentez-vous, mon cousin? Vous êtes libre.

MARCELIN.

Non. N'essayez pas de réveiller mon ambition, ma vanité, elles m'ont fait trop de mal.

DELORME.

Bien, mon gendre; point de vanité, point d'orgueil, suivez l'exemple de ma fille; vous avez vu comme elle s'immolait; suite de l'éducation que je lui ai donnée.

SCÈNE XII.

MARCELIN, GASPARD, GEORGETTE, DELORME, LÉONARD, VALBERG.

VALBERG.

Je n'ai point trouvé ce notaire. Ah! le voilà. Eh bien, qui est riche? qui est pauvre?

GASPARD.

A qui faut-il faire la cour, voulez-vous dire? A tous deux. Marcelin épouse Georgette Delorme.

VALBERG.

C'est ce qui pouvait vous arriver de plus heureux; vous me voyez pénétré de sensibilité...

GASPARD.

Tu le vois, mon ami, nous sommes les très-humbles serviteurs de nos passions, qui elles-mêmes obéissent aux événements. Un sourire de bienveillance que je n'attendais

pas, la distraction de celui que je saluais, mille accidents graves ou puérils, vont influer d'une manière si forte sur moi, sur mon voisin, sur la femme que j'aime, qu'en un instant ils auront varié à l'infini notre humeur, notre conduite, nos projets..... Quand je te disais que nous sommes tous des marionnettes.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LA

MANIE DE BRILLER,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 23 septembre 1806.

..........La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
LA FONTAINE.

PRÉFACE.

La pièce fut applaudie le premier jour; le lendemain, elle fut amèrement critiquée, et ce ne fut qu'après quelques représentations qu'elle obtint un vrai succès. Je crois qu'elle le mérite par son but, par la manière dont elle est traitée, et par la vérité des mœurs qui s'y trouvent peintes.

J'attaque deux mouvements de l'âme bien funestes, bien généralement répandus aujourd'hui, qui ont conduit plus d'un homme à la bassesse ou au malheur : la cupidité et la vanité.

Aujourd'hui plus que jamais on veut gagner vite et beaucoup. Et pourquoi ? Ce n'est plus pour amasser comme les avares d'autrefois. C'est pour briller, c'est pour satisfaire sa vanité.

Je n'ai été embarrassé que du soin de tourner au comique les tristes et nombreuses anecdotes qui m'ont fourni le sujet de la pièce. Combien de fois ne m'a-t-on pas raconté les aventures de deux voisins, de deux amis, de deux frères qui, pour se passer en luxe, en étalage, pour s'éclipser mutuellement, se sont ruinés et ont ruiné leurs enfants. J'ai connu un honnête homme qui est mort de chagrin après avoir découvert que sa femme avait emprunté à tous ses amis pour mettre à la loterie. J'apprends qu'un homme qui passait pour riche vient de se noyer; il avait un camarade d'enfance qui était fort riche et menait un grand train. Il voulut

avoir un plus grand train, et ses affaires se dérangèrent. J'apprends qu'un homme qu'on croyait honnête est obligé de se cacher pour des friponneries; il avait un beau-frère qui avait un carrosse et une belle-sœur qui avait des diamants; pour avoir des chevaux et donner des diamants à sa femme, il avait fait taire sa probité. Ainsi, la vanité conduit à l'envie, le plus odieux, le plus malheureux des vices. Ainsi, la cupidité, la vanité et l'envie conduisent à la friponnerie ou au suicide.

La Manie de Briller est une de ces pièces où l'intérêt ne peut pas reposer sur un principal personnage. Elle est fondée sur les efforts que font deux ménages pour briller à l'envi l'un de l'autre. Il m'a donc fallu mettre en scène deux maris, deux femmes. Ces quatre personnages ne pouvant par leurs caractères inspirer aucun intérêt, il m'a fallu prendre pour nœud de mon action les amours de deux jeunes gens, et ces deux jeunes gens sont tellement secondaires que j'ai cru pouvoir me dispenser de faire paraître l'un des deux.

J'aime la première scène entre Dermance et sa femme. Ces deux époux qui se grondent de leurs dépenses, qui cherchent à économiser et qui ne veulent faire aucun sacrifice, me paraissent vrais et comiques. J'aime encore mieux la scène où Dermance et Bourville, en faisant les riches qui pourraient prêter aux autres, cherchent mutuellement à s'emprunter de l'argent. Le second acte me paraît le meilleur. Les ridicules et les faiblesses de Dermance, de Bourville et de leurs femmes me paraissent bien développés. Le rôle du manufacturier d'Orléans et celui de sa femme offrent,

je crois, une opposition heureuse, comique, et quelquefois touchante. Le dénoûment est peut-être invraisemblable ; mais il me semble assez ingénieux d'avoir amené mes deux extravagants à faire à leur ami, qu'ils croient insensé, le sermon qu'ils devraient se faire à eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DERMANCE, négociant.
MADAME DERMANCE, sa femme.
HENRIETTE, leur fille.
BOURVILLE, négociant.
MADAME BOURVILLE, sa femme.
LAMARLIÈRE, manufacturier aux environs d'Orléans, ami de Bourville et de Dermance.
MADAME LAMARLIÈRE, sa femme.
MADEMOISELLE LEBLOND, revendeuse à la toilette.
PIERRE, valet de Lamarlière.
JACQUES, valet de Bourville.

La scène est à Paris, dans une maison commune à Dermance et à Bourville.

LA

MANIE DE BRILLER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DERMANCE, MADAME DERMANCE.

DERMANCE.

Morbleu ! madame, j'entends être le maître chez moi. Vous dépensez trop, vous dépensez mal ; il m'en coûte de faire le mari grondeur ; mais enfin que m'avez-vous apporté pour dot ? Des talents, des grâces, mille qualités estimables sans doute ; mais voilà tout. Tandis que moi, déjà négociant accrédité, lancé...

MADAME DERMANCE.

Bien, monsieur ; cherchez à m'humilier : vous n'y parviendrez pas. Je suis fille d'avocat : ma naissance, mon éducation, me mettent au-dessus de vos reproches. Que trouvez-vous à reprendre dans ma dépense ? J'ai la vanité de suivre les modes, de ne pas me laisser éclipser par les femmes de ma société, par cette madame Bourville surtout, la femme de votre ami, de votre confrère, qui s'est venu loger dans notre maison, presque dans le même appartement. Mais cette affectation de jouer un jeu énorme, cet élégant cabriolet dans lequel vous courez tout Paris,

sans que jamais j'en puisse disposer ; ces grands dîners où je m'ennuie, et dont il faut que je fasse agréablement les honneurs, ne sont-ils pas plus coûteux que mes cachemires, mes dentelles, mes diamants ? Or, maintenant, tourmentez-moi, accablez-moi, rendez-vous la risée de tout Paris, en lésinant avec votre femme.

DERMANCE.

Qui ? moi, lésiner ! eh, ventrebleu ! je me ruine plutôt.

MADAME DERMANCE.

Que dites-vous là ? vous vous ruinez ?

DERMANCE.

Eh non ; vivacité, emportement ; non, je ne me ruine pas.

MADAME DERMANCE.

En vérité, il y a de quoi se trouver mal aux propos que vous tenez.

DERMANCE.

Encore une fois, calmez-vous, rassurez-vous ; j'ai eu tort de mettre de l'aigreur dans mes remontrances. Mes affaires n'ont jamais été si brillantes. Mon intelligence, ma capacité, vous répondent de ma fortune. Je suis heureux, très-heureux avec vous.

MADAME DERMANCE.

Eh bien, à la bonne heure ; je vous aime quand vous parlez raison.

DERMANCE.

Je voulais vous dire seulement qu'il ne suffit pas de

gagner. Nous sommes seuls. Cette manie de paraître, de briller, ne nous entraîne-t-elle pas un peu loin? Nous avons une fille à marier.

MADAME DERMANCE.

Fort bien ; mais encore faut-il soutenir son état.

DERMANCE.

Oh! sans doute ; mais il y a des événements qu'il faut craindre, qu'il faut prévoir : ce n'est pas que j'aie la moindre inquiétude ; mais vois-tu bien, ma bonne amie : nous étions trois jeunes gens, simples garçons marchands dans le même magasin, Lamarlière, Bourville et moi. Je m'établis le premier ; le bonheur me sourit. En moins de deux ans je gagne cent mille francs ; je m'imagine que cela durera toujours ; cela a continué, à peu de chose près. C'est alors que j'ai le bonheur de t'épouser. Bourville, jaloux de me voir aussi avancé, trouve une espèce de fermière, qui lui apporte une grosse dot : le voilà marchand à Saumur ; mais bientôt l'ambition, le désir de m'égaler, le font venir à Paris. Depuis six ans nous disputons à qui fera le plus d'affaires, le plus de dépenses ; eh bien, il y a des moments où je suis tenté de croire que Lamarlière a pris le meilleur parti.

MADAME DERMANCE.

Fi donc! Lui et sa femme sont bien les plus braves gens... Je les ai jugés dans le peu de temps que nous avons passé à leur manufacture, près d'Orléans. Mais vivre en province! ah! monsieur Dermance, cela vous conviendrait-il?

DERMANCE.

Enfin, il commande à ses ouvriers; il n'a personne à envier.

MADAME DERMANCE.

Crois-tu donc qu'il soit impossible de vivre à Paris sans trop dépenser?

DERMANCE.

C'est précisément ce que je veux te prouver. Il faut du luxe, du faste, mais modérément.

MADAME DERMANCE.

Eh mais, je ne demande pas mieux que de chercher avec toi quelques économies.

DERMANCE.

C'est cela, des réformes.

MADAME DERMANCE.

Des sacrifices qui ne paraissent pas.

DERMANCE.

D'abord tes diamants?

MADAME DERMANCE.

Mes diamants!

DERMANCE.

Voilà six mois que je ne te les ai vus.

MADAME DERMANCE.

C'est qu'il n'y a rien de si bourgeois que de ne jamais sortir sans être chargée de pierreries, comme madame Bourville; mais une femme ne peut se passer de diamants. Vendez votre cheval, votre cabriolet, tout ce que vous voudrez, j'y consens; mais laissez-moi mes diamants.

DERMANCE.

Eh bien, je serai plus raisonnable que toi; je garde mon cabriolet : ce n'est pas une affaire de luxe; mais plus de jeu, plus de fêtes, plus de repas; je rends à l'orfèvre notre nouveau service en argenterie; je ne reçois plus que mes amis.

MADAME DERMANCE.

De mon côté, je verrai, je te promets.... Eh, mon Dieu! je tiens si peu à la parure. Et ma fille, qu'en a-t-elle besoin! Une jeune personne est toujours bien. Et puis, son éducation s'avance : je congédierai tous ses maîtres : elle en sait autant qu'eux; hors le maître de danse cependant : oh! celui-là est trop essentiel.

DERMANCE.

Voilà ce que c'est; il ne s'agit que de s'entendre.

MADAME DERMANCE.

Tu verras, tu verras comme je vais être simple, économe...

SCÈNE II.

DERMANCE, MADAME DERMANCE, JACQUES, EN JOKEI.

JACQUES.

Monsieur et madame...

DERMANCE.

Eh mais, c'est Jacques!

MADAME DERMANCE.

Comment! Jacques? le domestique de madame Bourville?

JACQUES.

Madame ne me reconnaissait pas, à cause du changement, c'est tout simple. Je ne suis plus laquais, je suis jokei.

MADAME DERMANCE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette fantaisie d'habiller en jokei un petit nigaud de paysan qu'ils ont fait venir de Saumur?

DERMANCE.

La toque de velours! le galon d'argent! il est magnifique.

JACQUES.

Cela me sied, n'est-ce pas? Comme monsieur a pris un cabriolet...

DERMANCE.

Qui? Bourville?

MADAME DERMANCE.

Pas possible; sa femme ne m'en a rien dit hier au soir.

JACQUES.

Je le crois bien : c'est une surprise qu'ils ont voulu faire à leurs amis; parce qu'enfin la fortune de nos amis, cela nous cause toujours du plaisir ou du dépit; et monsieur et madame, qui rendent justice aux sentiments de monsieur et de madame...

MADAME DERMANCE.

Ils ont raison.

JACQUES.

Bref, c'est une grande affaire en marchandises que monsieur a terminée hier à sa satisfaction; et tout de suite il a

commandé le cheval, le cabriolet et ma veste ; c'est-à-dire, il a acheté le cabriolet de rencontre d'un homme qui a tant mangé, qu'il vend tout.

MADAME DERMANCE.

Monsieur Bourville n'en est peut-être pas le dernier propriétaire.

JACQUES.

Oh ! oui ; monsieur peut monter encore, et il m'envoie demander s'il peut vous voir avant de sortir ce matin.

MADAME DERMANCE, *à son mari.*

Ils veulent nous narguer.

DERMANCE.

Eh ! vraiment, ce salon ne tient-il pas à son appartement comme au mien ?

MADAME DERMANCE.

Qu'a-t-on besoin de se faire annoncer, quand on demeure dans la même maison ?

JACQUES.

C'est juste. C'est monsieur Bourville le fils qui sera enchanté quand il apprendra cela dans la manufacture de ce monsieur Lamarlière, chez lequel il travaille. Madame n'a pas manqué de lui écrire ; je viens de porter la lettre à la poste. Ainsi donc, je vais prévenir mes maîtres ; et, avec votre permission, j'irai voir si mademoiselle Lucile, votre femme de chambre, me reconnaîtra.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DERMANCE, MADAME DERMANCE.

MADAME DERMANCE.

Eh bien, monsieur ?

DERMANCE.

C'est inconcevable. Ces gens-là se ruineront.

MADAME DERMANCE.

Resterez-vous en arrière?

DERMANCE.

Ce Bourville! mon crédit vaut le sien; c'est un sot. Quand nous étions jeunes, en plaisirs, en affaires, il cherchait à marcher sur mes pas; mais sans goût, sans délicatesse, sans le moindre tact. Je le fatiguais à courir après moi; il ne pouvait m'atteindre.

MADAME DERMANCE.

Que sa femme est bien avec lui! Une vraie paysanne sans éducation, reprochant sans cesse à son mari que c'est la dot qu'elle a apportée qui a commencé leur fortune. Quel chemin elle a fait, de la ferme de son père à sa petite ville, et de sa petite ville à Paris, où elle nous apporte à la fois la gaucherie de la campagne et les ridicules de la province! Malheureusement les ridicules vont en augmentant, les qualités en déclinant. On passe à une femme d'être vive, étourdie, légère; mais il faut être jeune.

DERMANCE.

Je vois ce que c'est; Bourville aura fait un bénéfice

quelconque, et aujourd'hui il dépense le double de ce qu'il a gagné hier. Eh bien, voilà les gens qui sont heureux; tout leur réussit. Qu'on vienne nous dire qu'il faut de l'esprit pour faire fortune : celui-ci, le bien lui vient en dormant; il ne songe qu'à ses plaisirs; c'est dommage qu'il s'ennuie partout.

SCÈNE IV.

DERMANCE, MADAME DERMANCE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Bonjour, mon père.

DERMANCE.

Bonjour, ma chère enfant. (*A part.*) Ah! monsieur Bourville, vous vous ennuyez d'aller à pied.

MADAME DERMANCE.

Monsieur Dupré est-il venu?

HENRIETTE.

Oui, maman; j'ai pris ma leçon.

MADAME DERMANCE.

Bien, ma chère Henriette. C'est aujourd'hui notre bal d'abonnés, je veux que tu y brilles encore plus que la dernière fois.

DERMANCE.

Écoute, écoute ta mère, mon enfant; j'aime à la voir tirer vanité de sa fille.

MADAME DERMANCE.

Oui, c'est là que j'ai placé tout mon orgueil.

HENRIETTE.

J'aime beaucoup la danse, maman; mais je vous avoue

que je préférerais les contre-danses : on est moins remarqué.

MADAME DERMANCE.

Pourquoi donc cela ? Il faut danser seule, mademoiselle.

DERMANCE.

Oui, les gavottes, les boleros. A quoi servirait-il qu'on vous eùt appris tous ces pas, si vous ne dansiez qu'avec tout le monde.

HENRIETTE.

Moi, je suis un peu de l'avis de monsieur Bourville le fils. L'hiver dernier, il était encore à Paris, et il me disait qu'il n'aimait pas voir une jeune personne se donner en spectacle.

MADAME DERMANCE.

Bourville le fils est un sot dans son genre, comme son père dans le sien. Je le crois bien, qu'il souffrait de vous voir danser. Ses parents ont dépensé assez d'argent pour son éducation ; comment en a-t-il profité ?

HENRIETTE.

Il ne sait pas danser ; mais monsieur Lamarlière en est fort content.

MADAME DERMANCE.

Oui, grâce au ciel, son père l'a envoyé en province. Il peut faire quelque jour un bon commerçant, un bon manufacturier ; mais il ne sera jamais un homme aimable.

DERMANCE.

En un mot, ma fille, je veux que tu paraisses, qu'on te remarque, qu'on t'admire. Oui, je reprends mon courage. Je ne veux pas baisser, je ne baisserai pas.

SCÈNE V.

DERMANCE, MADAME DERMANCE, HENRIETTE, BOURVILLE, MADAME BOURVILLE, EN AMAZONE.

BOURVILLE.

Me voici, mon cher.

DERMANCE.

C'est toi, Bourville?

MADAME BOURVILLE.

Eh! bonjour, ma toute belle; que je vous embrasse. Mais, en vérité, vous rajeunissez tous les jours; quel air de santé, de fraîcheur! quelles couleurs vives, piquantes, naturelles! Où prenez-vous votre rouge? Eh bien, vous savez mon bonheur? monsieur Bourville s'est donné un cabriolet, je veux l'essayer; nous allons au bois.

MADAME DERMANCE.

Monsieur Bourville sait donc conduire?

BOURVILLE.

Oh! pas beaucoup; mais cela s'apprend; et puis une fois hors de Paris, je ne suis plus inquiet.

MADAME BOURVILLE.

Ne suis-je pas là, d'ailleurs?

DERMANCE, *à part.*

En effet, madame a pris quelques principes chez son père.

MADAME BOURVILLE.

J'ai mis mon habit d'amazone; j'ai bien fait, n'est-ce pas?

BOURVILLE.

Un cheval superbe ! et pas trop cher : mille francs ; on m'a dit que c'était pour rien.

DERMANCE.

Vraiment, es-tu content de ton marchand ? Tu me l'enseigneras. Je cherche un attelage.

BOURVILLE.

Pour qui ?

DERMANCE.

Pour moi. Ma femme se plaint de ne pas jouir de mon cabriolet ; je prends un carrosse.

MADAME DERMANCE.

Un carrosse ! Ah ! j'en mourrai de joie.

MADAME BOURVILLE.

Vous prendriez un équipage ! A ce qu'il me paraît, vos affaires prospèrent.

DERMANCE.

Eh mais, je ne me plains pas.

MADAME BOURVILLE.

Eh bien, vantez-vous donc de la belle situation de votre commerce, monsieur Bourville ! Vous voyez. Il me semble cependant qu'avec la dot que je vous ai apportée....

BOURVILLE.

Un moment, ma femme, un moment ; chaque chose à son tour.

MADAME DERMANCE.

Eh ! mon Dieu, ma chère, faut-il, parce que vous avez de l'humeur, chercher querelle à votre mari ?

MADAME BOURVILLE.

Moi, de l'humeur! vous vous trompez, ma chère; je suis dans une joie, un enchantement.... Mais c'est qu'il est cruel que la fortune des pauvres femmes se trouve employée toute entière.... Heureusement mon fils n'est pas dans la position où se trouvait son père. Raison de plus pour attendre, et ne lui laisser faire qu'un excellent mariage.

BOURVILLE.

Oh! mon fils, je ne sais pas de qui il tient. Il a de l'esprit.... c'est un Caton.

MADAME BOURVILLE.

Sans moi, il serait encore à Paris; au lieu qu'à présent, chez ce brave monsieur Lamarlière, il travaille, il s'instruit, et il ne perd pas son temps à filer un parfait amour qui ne peut conduire à rien.

MADAME DERMANCE.

Croyez, ma bonne amie, que, pour ma part, j'ai fort approuvé le parti que vous avez pris pour votre fils. A propos, Henriette, avez-vous répété cette sonate que vous devez exécuter au prochain concert avec ce jeune colonel?

HENRIETTE.

Oui, maman.

MADAME DERMANCE.

Un jeune homme fort intéresssant, qui paraît se plaire beaucoup dans notre société.

MADAME BOURVILLE.

La musique! Ah! que vous avez bien fait de faire

apprendre toutes ces belles choses à votre fille dans sa jeunesse! Moi, j'avais pris des maîtres en arrivant à Paris; mais, c'est singulier; ils me trouvaient des dispositions, et je n'avançais pas. C'est leur faute. Ces imbéciles-là m'ennuyaient avec leurs commencements, qu'ils m'apprenaient comme à un enfant.

DERMANCE.

Grâce à l'éducation que madame a reçue, le meilleur maître de ma fille a été sa mère.

MADAME BOURVILLE.

Oh! les maîtres n'ont pas nui. Il n'y a que dans la danse que j'ai fait quelques progrès. Tenez, voyez si je ne fais pas bien le pas de walse.... Ta la la la rera. (*Elle chante et danse.*) Ahi!

MADAME DERMANCE.

Eh! quoi donc, une entorse?

MADAME BOURVILLE.

Non, ce n'est rien.

MADAME DERMANCE.

Eh ma chère,

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce;

le votre est de plaire à votre mari.

MADAME BOURVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cela? c'est comme le refrain d'une chanson.

MADAME DERMANCE.

Point du tout, c'est une fable de La Fontaine.

MADAME BOURVILLE.

Ah! une fable. Allons, monsieur Bourville, donnez-moi la main, et partons. Sans adieu, belle. Comment vous mettez-vous pour aller ce soir au bal? Pourquoi vous voit-on toujours sans vos diamants?

MADAME DERMANCE.

Les perles sont de meilleur ton.

MADAME BOURVILLE.

De meilleur ton? J'en aurai.

BOURVILLE.

Ah çà, Dermance, je donne après-demain un grand dîner au Rocher de Cancale; vingt-cinq amis intimes, pas davantage. Tu en seras?

DERMANCE.

Pas possible; c'est le jour que le ministre a pris pour venir dîner chez moi.

BOURVILLE.

Ah! diable! j'avais compté sur toi.

MADAME BOURVILLE.

Eh! laissez donc monsieur; puisque monsieur reçoit le ministre, il faut bien vous résoudre à vous passer de lui. Jacques, Jacques, mon jokei, je n'ai pas encore de cocher, moi; mais cela viendra. Marchez devant.

(Bourville et sa femme sortent.)

SCÈNE VI.

DERMANCE, MADAME DERMANCE, HENRIETTE.

MADAME DERMANCE.

Les voilà partis. S'ils venaient ici pour chercher des félicitations sur leur cabriolet, ils doivent être enchantés; ils ne seront pas aussi contents de leur promenade qu'ils se le promettaient ; cela console. Mais, mon ami, est-ce une plaisanterie que vous avez voulu faire, en parlant de ce carrosse?

DERMANCE.

Une plaisanterie! Non parbleu, je n'en aurai pas le démenti. C'est comme le dîner du ministre ; je tiens à le recevoir, et son secrétaire m'a fait espérer.... Que Bourville donne ses repas chez le restaurateur ; moi, je donne les miens chez moi. Celui-là peut m'être très-utile. Je garde mon argenterie. Le reste vous regarde, madame.

MADAME DERMANCE.

Fiez-vous à moi ; tout sera convenable.

DERMANCE.

Moi, je vais chez mon sellier. Il faut aussi que je voie quelques agents de change, quelques courtiers, mon notaire. Vous entendez bien que, pour frapper un pareil coup, il faut risquer, il faut entreprendre. Sans adieu, ma bonne amie. Embrasse-moi, ma fille; repasse encore ta sonate. Il est fort aimable, ce jeune colonel; il fera un chemin très-rapide; j'aurai fait le mien, je l'espère au moins; et alors.... Vous, madame, tâchez cependant

d'économiser; car, en vérité, vos dépenses, celles que vous faites pour votre fille.... Je vais chez mon sellier.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DERMANÇE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père nous recommande l'économie, et il se donne un carrosse!

MADAME DERMANCE.

Une boutade, un caprice, auquel il ne faut pas prendre garde.

HENRIETTE.

Pardon, maman: il ne m'appartient pas de blâmer mes parents; mais, au risque de leur déplaire, mon premier devoir n'est-il pas de leur dire ce que je pense? Croyez-vous trouver le bonheur dans cette lutte perpétuelle entre monsieur Bourville et vous?

MADAME DERMANCE.

Et pourquoi ces gens-là cherchent-ils à l'emporter sur nous? Je ne veux pas être humiliée.

HENRIETTE.

Mais si cette crainte d'être humiliée vous amène des chagrins? Je vous ai vue quelquefois sombre, mélancolique en sortant du jeu, en quittant vos marchands, mademoiselle Leblond surtout.

MADAME DERMANCE.

Moi, je suis toujours très-gaie, très-heureuse. Je joue très-petit jeu, on ne t'a pas dit que je jouasse gros jeu?

Mademoiselle Leblond est une fille charmante, qui me vend à crédit des marchandises d'occasion. Je suis en compte avec elle, comme madame Bourville. J'ai toujours du plaisir à la voir.

SCÈNE VIII.

MADAME DERMANCE, HENRIETTE, MADEMOISELLE LEBLOND, PORTANT DES CARTONS ET DES PAQUETS.

MADEMOISELE LEBLOND.

Votre servante, madame.

MADAME DERMANCE.

Nous parlions de vous, mademoiselle Leblond. Eh mais, mon Dieu! vous devez étouffer sous le poids de vos paquets.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Que voulez-vous, madame; quand on est obligé de travailler pour vivre.... Permettez que je m'asseye. Ne vaut-il pas bien mieux prendre un peu de peine.... je n'en peux plus, en vérité.... que de se conduire.... comme tant d'autres? Des choses charmantes que j'apporte à madame. Une robe de cour qui n'a été portée qu'une fois; la femme de chambre me l'a assuré; c'est frais comme du neuf; une partie d'étoffes du matin, que le marchand cède à moitié prix, parce qu'il veut voyager; et un voile de dentelle qui n'a pas été blanchi; je l'ai acheté à la vente d'une femme qui avait peu de linge, mais des cachemires superbes.

MADAME DERMANCE.

Non, non, mademoiselle Leblond; je vous dois déjà assez.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Fi donc, madame; puis-je être inquiète avec madame? Sans parler de la confiance que madame est faite pour inspirer, nous sommes encore loin de compte.

MADAME DERMANCE, *bas.*

Paix donc, je vous en prie. (*Haut.*) J'ai assez de robes, j'ai trop de dentelles.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Mais ces petites étoffes? Regardez donc comme c'est joli, comme c'est de bon goût, comme cela siérait à mademoiselle, à madame! On prendrait ces dames pour les deux sœurs, je le parie.

MADAME DERMANCE.

Vous êtes une sirène, mademoiselle Leblond; je ne prendrai rien; et comme j'espère bientôt terminer notre compte à ma satisfaction....

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh! mon Dieu, madame, je n'en doute pas, et ce n'est pas là ce qui doit arrêter madame. Madame garde les deux pièces, n'est-ce pas? Cela fera trois robes; ne parlons pas du prix: neuf francs l'aune.

MADAME DERMANCE.

En effet, c'est pour rien: mais pourquoi ne portez-vous pas toutes ces bonnes occasions à madame Bourville?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Madame Bourville! oh! je ne suis pas jalouse de conser-

ver sa pratique. Comment, madame, voilà huit mois que je ne peux pas en tirer un écu, et c'est bien dix-huit cent quatre vingts-francs qu'elle me doit.

MADAME DERMANCE.

En vérité?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Si elle ne devait qu'à moi encore, je serais tranquille.

MADAME DERMANCE.

Eh bien, ma fille, qu'en dis-tu?

HENRIETTE.

Moi, maman, je dis qu'il est bien malheureux que cette envie de paraître plus qu'elle n'est expose madame Bourville à de telles indiscrétions.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Ah! vous avez raison, cela m'est échappé; mais vous êtes ses amies, vous n'en direz rien.

MADAME DERMANCE.

Oh! n'ayez pas peur. Allons, je prends vos étoffes. Et vous dites donc que madame Bourville doit à tout le monde?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je ne fais que le soupçonner, madame. On prétend qu'elle a le malheur de mettre des sommes énormes à la loterie. Et son pauvre mari! c'est une pitié! s'il savait tout, il serait capable de se défaire; avec cela que la tête n'est pas forte. Moi je suis douce, compatissante; jusqu'ici je n'ai rien dit; mais la patience se perd à la fin.

MADAME DERMANCE.

Ah ! je vous en prie, mademoiselle Leblond, ménagez-la, quand ce ne serait que par égard pour moi : c'est une si bonne personne, malgré tous ses ridicules.

SCÈNE IX.

MADAME DERMANCE, HENRIETTE, MADEMOISELLE LEBLOND, MADAME BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Je vais m'évanouir, un verre d'eau, de l'eau de Cologne. C'est affreux, c'est épouvantable. On n'est pas de cette maladresse-là.

MADAME DERMANCE.

Eh ! mon Dieu, que vous est-il donc arrivé ?

MADAME BOURVILLE.

Un événement, un accident, une horreur. Au détour de la rue, monsieur Bourville.... Pourquoi veut-on se mêler de ce qu'on ne sait pas ? Je lui dis à dia, il tourne à droite, il accroche la boutique du libraire, voilà les brochures dans le ruisseau, deux glaces cassées, le libraire qui s'emporte, le monde qui s'amasse. Moi, je veux parler, on dit que je crie ; je rougis jusqu'au fond de l'âme, je laisse monsieur Bourville se débattre, je prends un fiacre, et me voilà.

MADAME DERMANCE.

Vous n'êtes pas blessée ?

MADAME BOURVILLE.

Mais non, je ne crois pas ; mon mari non plus, Jacques non plus. Mais jugez donc de mon malheur, du scandale... Ah ! bonjour, mademoiselle Leblond.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je vous salue, madame.

MADAME DERMANCE.

C'est trop heureux que l'accident n'ait pas eu de suites. Tenez, pour vous consoler, voyez les jolies étoffes que mademoiselle Leblond m'a apportées. Il faut vous en donner une robe. Vous en avez encore, mademoiselle Leblond, n'est-il pas vrai ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Hélas! non. Ce sont les deux dernières pièces que j'ai fournies à madame.

MADAME BOURVILLE.

Comment! vous n'en avez plus; oh! il faudra bien que vous m'en trouviez.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh mais, madame, on ne fait pas l'impossible.

MADAME DERMANCE.

Oh! elle vous en trouvera, j'en réponds; c'est une fille si bonne, si alerte pour des pratiques aussi exactes que vous. Mais pardon, on m'attend. Pauvre femme! Vous avez dû avoir une frayeur!..... Calmez-vous; je suis à vous dans l'instant. Mais pourquoi vous laisser conduire par votre mari? Je vous en prie, mademoiselle Leblond, dès que vous aurez du nouveau, ne manquez pas de me l'apporter. Vous remettrez ces étoffes à ma femme de chambre.

(Elle sort avec sa fille.)

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je n'y manquerai pas, madame.

SCÈNE X.

MADEMOISELLE LEBLOND, MADAME BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Que veut dire ce ton ironique? J'espère, mademoiselle, que vous n'avez rien dit qui pût me compromettre.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Moi, madame! pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît?

MADAME BOURVILLE.

Pourquoi donc serrez-vous si vite vos cartons, vos paquets?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Oh! il n'y a rien là qui puisse convenir à madame.

MADAME BOURVILLE.

Comment! rien; ah! voyons, je vous en prie.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Ma foi, madame, il est inutile de s'exposer plus qu'on ne l'est.

MADAME BOURVILLE.

Plaît-il, mademoiselle?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je dis que quand madame aura acquitté le premier mémoire, je serai à ses ordres; mais que jusque-là... je suis prête à vendre.... au comptant.

MADAME BOURVILLE.

Vous êtes une impertinente.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Impertinente ! Je n'aime pas les injures, madame ; je m'adresserai à votre mari.

MADAME BOURVILLE.

A mon mari ! ne vous avisez pas de cela. Revenez demain, dans la journée, ce soir ; vous serez payée. Mais après ne remettez plus les pieds chez moi. Je voudrais bien savoir par quelle raison mademoiselle accorde la préférence à madame Dermance, et lui laisse prendre à crédit tout ce qu'elle veut ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh mais vraiment ! si madame voulait employer les secrets de madame Dermance....

MADAME BOURVILLE.

Les secrets ! Et quels secrets ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je ne peux pas les dire, madame.

MADAME BOURVILLE.

Ah ! dites donc, dites donc, mademoiselle Leblond, ma bonne petite mademoiselle Leblond.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Non, madame ; je ne sais pas trahir la confiance des personnes. Voilà votre mari, je sors, et je reviendrai dans la journée, comme madame a bien voulu me le permettre.

(Elle sort.)

MADAME BOURVILLE *seule.*

Des secrets ! madame Dermance a des secrets. Ah ! si je pouvais les pénétrer.

SCÈNE XI.

BOURVILLE, MADAME BOURVILLE.

BOURVILLE.

J'EN suis quitte pour quelque argent : je me suis hâté d'accourir, parce que j'ai pensé que tu étais inquiète de moi.

MADAME BOURVILLE.

Moi, monsieur ? très-inquiète, assurément. Ainsi, nous voilà revenus de notre promenade ?

BOURVILLE.

Je n'en suis pas fâché. Tu m'entraînais, et j'ai des affaires ce matin ; mais console-toi ; demain....

MADAME BOURVILLE.

Demain ! je ne sors plus avec vous en cabriolet ; je ne veux pas non plus me faire conduire par un jokei, j'aurais l'air d'une solliciteuse de places ; vous entendez ce que cela veut dire ?

BOURVILLE.

Mais, ma femme....

MADAME BOURVILLE.

Oui, monsieur ; en attendant que vous ayez un carrosse, comme votre ami Dermance, c'est une demi-fortune qu'il me faut.

BOURVILLE.

Mais, ma femme....

MADAME BOURVILLE.

C'est la mode ; c'est le moins que je puisse prétendre. Est-ce que vous n'auriez pas dû me prévenir ?.... Oui, mon mari, une demi-fortune, ou nous nous brouillerons.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

BOURVILLE SEUL.

Mais, ma femme.... Allons, voilà une autre fantaisie. Oh! quel argent il m'en coûte pour avoir de temps en temps de la bonne humeur dans mon ménage. Il est bien heureux, Dermance! il doit tout à lui-même. De mon côté, je vais un peu vite. Enfin j'ai touché hier des sommes; et aujourd'hui... J'ai les manières trop grandes, trop distinguées... Je suis trop aimé des femmes, moi; cela me ruine... Et ces lettres de change dont l'échéance approche... Oh! je ne m'inquiète guère.... Une affaire manque, j'en risque une autre, et tout cela se succède si bien... que je ne sais pas trop où j'en suis; mais on vit et l'on dépense.

SCÈNE XIII.

BOURVILLE, DERMANCE.

DERMANCE, *à part.*

Excellente spéculation! cent pour cent de bénéfice! mais les fonds... Et cet orfèvre qui me tourmente! (*Haut.*) Ah! te voilà, Bourville.

BOURVILLE.

Moi-même.

DERMANCE.

Tu ne vas pas au bois de Boulogne?

BOURVILLE.

Non, un accident.... Et puis j'ai fait réflexion. J'ai donné des rendez-vous; les affaires commandent. J'ai à recevoir de l'argent. (*A part.*) Si je m'adressais à lui.

DERMANCE.

Tu vois un homme transporté, mon ami; on vient de me proposer une opération superbe. Je ne la cherchais pas, on est venu me trouver.

BOURVILLE.

Je t'en fais mon compliment. Moi, je n'ai que le courant; mais il va bien, il va très-bien.

DERMANCE.

C'est une acquisition dans le grand genre, des bois, des prés, des usines, un domaine, des domaines.

BOURVILLE.

Moi, je ne sais auquel entendre. Je fais la commission, j'entreprends pour mon compte. Tu as vu mon nouveau magasin; il n'y a pas là d'armoires vides ni de paquets de foin; et mes eaux-de-vie, mes cafés, mes sucres, mon chantier!

DERMANCE.

Je pourrai te vendre mes bois. Je projette des coupes, des démolitions. Le bois est bien jeune, le bâtiment à abattre est en bon état; mais les bois, le fer, les plombs, les matériaux me paieront une portion du capital, et le château me restera.

BOURVILLE.

Un château! tu auras un château! Ma foi, moi, j'aime mieux faire valoir, et louer, comme je fais, une maison aux portes de Paris.

DERMANCE.

Tu fais bien; mais moi, qui me trouve gagner assez, je peux bien céder à la manie de la propriété.

BOURVILLE.

Ainsi tu es content ?

DERMANCE.

Très-content.

BOURVILIE.

Et moi aussi. Je te dirai que je suis sur le point de placer, comme on ne place pas, une très-forte somme. J'attends des rentrées, elles ne me manqueront pas.

DERMANCE.

Non, elles ne te manqueront pas. Mais juge donc quelle excellente affaire ! cent mille francs comptant, des délais pour le reste, et une rente viagère sur deux vieilles têtes qui ne peuvent pas aller loin. Je n'en suis pas aux expédients ; mes fonds me suffiront.

BOURVILLE.

Oui, ils suffiront, et même s'il me manquait quelque chose, je pourrais m'adresser à toi, n'est-ce pas ?

DERMANCE.

A moi ? Tu veux m'emprunter ?

BOURVILLE.

Oh ! peut-être.

DERMANCE, *à part.*

Il s'adresse bien. (*Haut.*) Mais, mon ami, je ne sais pas....

BOURVILLE.

Comment ! tu ne sais pas ? (*A part.*) Je le reconnais là.

DERMANCE.

Fais une chose plutôt ; renonce à ton affaire ; la mienne est plus belle, je le parierais. Prête-moi tes fonds.

BOURVILLE.

Ah ! tu comptais sur moi ?

DERMANCE.

Pas du tout ; c'est par l'intérêt que je prends à un ami.

BOURVILLE.

Laisse donc. Chacun pour soi. Fais tes affaires, je ferai les miennes. (*A part.*) Quel égoïste !

DERMANCE.

A la bonne heure. Tu entends bien que ce n'est pas un service que je te demandais. Avec ma signature je trouverai.... l'impossible. (*A part.*) Je ne sais où donner de la tête.

BOURVILLE.

La mienne vaut encore quelque chose sur la place. (*A part.*) Comment diable satisfaire ma femme à présent ?

DERMANCE.

Qu'est-ce que c'est ? Tu me boudes, je crois ?

BOURVILLE.

Moi, te bouder ! Ah ! tu me connais bien mal ! On se propose, on se demande, on prête ou l'on ne prête pas, et l'on n'en reste pas moins amis.

DERMANCE.

Bons amis ?

BOURVILLE.

Excellents amis. Iras-tu à notre société demain ? Je n'irai plus, moi ; on y joue trop petit jeu, et puis ils y ont admis des artistes. Cela joue serré.

DERMANCE.

Quel bien je ferai dans mes terres, à mes pauvres paysans! Tu y viendras avec ta femme, ton fils. Justement c'est près d'Orléans, à deux lieues de la manufacture de Lamarlière; vous aurez des logements à choisir. Dix appartements de maître complets.

BOURVILLE.

C'est superbe!

SCÈNE XIV.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, mon père, monsieur Lamarlière et sa femme qui arrivent à Paris.

DERMANCE ET BOURVILLE.

Lamarlière!

HENRIETTE.

Voilà Pierre, leur vieux domestique, qui ne les précède que d'une heure; il a déjà parlé à maman.

SCÈNE XV.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE.

PIERRE.

Votre serviteur, mes bons messieurs. D'abord je dois vous demander bien pardon pour mon maître, ce n'est qu'au moment de monter en voiture qu'il a pu trouver le temps d'écrire deux mots que voilà à monsieur Dermance.

(Il remet une lettre à Dermance.)

BOURVILLE.

Ah ! c'est à toi qu'il écrit.

PIERRE.

Nous avons eu tant d'embarras pour les visites à faire à monsieur notre préfet, pour emballer toutes nos marchandises. Oui, mademoiselle, nous venons exposer les produits de notre industrie. C'est glorieux pour notre manufacture ; mais c'est bien juste. Allez, il n'y a pas eu de cabale contre nous ; et madame a voulu profiter de l'occasion pour venir à Paris.

HENRIETTE.

Et monsieur Bourville le fils vient-il avec vous ?

PIERRE.

Oh ! pas tout-à-fait si vite ; il faut quelqu'un de confiance pour accompagner le chariot de marchandises. Il ne sera ici que dans six jours. Et comme monsieur ne vous avait pas prévenus, moi je me suis proposé pour lui servir de courrier, et, en cas que cela vous gênât de nous loger, choisir quelque bon hôtel garni.

DERMANCE.

Comment, un hôtel garni ! Se moque-t-il de moi ? Croit-il que je ne sois pas en état de le loger ? Ce bon Lamarlière ! C'est là un véritable ami.

BOURVILLE.

Oui, un ami sur lequel on peut compter.

SCÈNE XVI.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE, MADAME DERMANCE.

MADAME DERMANCE.

Entendez-vous ? mademoiselle Lucile, Dumont, Antoine, qu'on se dépêche, que tout soit prêt, élégant, commode. Cette chère madame Lamarlière ! quelle femme essentielle, intéressante ! Point envieuse, point orgueilleuse.

SCÈNE XVII.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE; MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Eh ! mon Dieu ! que veut dire tout ce train, tout ce bruit ?

BOURVILLE.

Lamarlière et sa femme, qui seront ici avant une heure, qui logent chez Dermance.

MADAME BOURVILLE.

Et pourquoi pas chez vous, monsieur Bourville ?

MADAME DERMANCE.

Réfléchissez donc, qu'habitant toutes deux la même maison, c'est comme s'ils logeaient chez vous.

MADAME BOURVILLE.

Justine, ma cravache, mes gants ; il fait un temps superbe, je vais au-devant d'eux.

MADAME DERMANCE.

Nous y allons avec vous, ma chère. Eh bien ! mon bon Pierre, allez donc vous reposer, vous rafraîchir; j'ai donné mes ordres.

PIERRE.

Bien sensible, madame; j'y vais.

HENRIETTE, *à part.*

Il sera ici dans six jours.

PIERRE, *à Henriette.*

J'ai quelque chose à vous dire de la part du jeune homme : chut !

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE; MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE.

MADAME DERMANCE.

Monsieur Bourville, vous emmenerez monsieur Lamarlière après-demain à votre Rocher de Cancale?

BOURVILLE.

Pourquoi donc ? n'avez-vous pas du monde ce jour-là ?

MADAME DERMANCE.

Vous entendez bien qu'il figurerait mal avec nos convives.

BOURVILLE.

Il s'ennuierait avec les miens.

DERMANCE.

Laissons cela, ne songeons qu'au bonheur de revoir un ancien camarade.

MADAME BOURVILLE.

En effet, qu'est-ce que la vanité auprès des plaisirs de l'âme ? J'aime sa femme de tout mon cœur. Ce qui m'inquiète, c'est que ces provinciales, quand elles viennent à Paris, veulent tout voir, il faut les accompagner, et elles ont une tournure....

MADAME DERMANCE.

Qui donnera du relief à la vôtre, ma chère.

MADAME BOURVILLE.

C'est juste. Allons au-devant d'eux. Je me fais une fête de briller aux yeux de madame Lamarlière.

(Elle sort avec son mari.)

DERMANCE, *à sa femme*.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, madame; je veux que notre ami de province soit tout ébloui de notre éclat.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LAMARLIÈRE, DERMANCE, BOURVILLE, HENRIETTE, MESDAMES LAMARLIÈRE, DERMANCE, BOURVILLE.

LAMARLIÈRE.

Ma foi, mes amis, vous avez bien fait de venir au-devant de moi ; je ne me serais jamais douté que cet hôtel fût votre maison.

MADAME LAMARLIÈRE.

C'est un palais !

BOURVILLE.

Oui, c'est joli.

DERMANCE.

Oh ! je prendrai bientôt une maison entière. (*Appelant.*) Allons donc, Antoine, Dumont, servez monsieur, transportez les paquets. Ces drôles-là sont d'une négligence !

(Deux valets traversent le théâtre, portant des paquets.)

MADAME DERMANCE.

Vous voici donc enfin, ma chère madame Lamarlière.

MADAME BOURVILLE.

J'avais dans l'idée qu'il m'arriverait quelque bonheur aujourd'hui.

DERMANCE.

Je devrais t'en vouloir. Songer à descendre dans un hôtel garni! J'ai un appartement d'ami complet.

BOURVILLE.

Et moi donc, n'ai-je pas l'entre-sol à ton service?

LAMARLIÈRE.

Bonjour, Dermance; bonjour, Bourville: la santé? elle est bonne. Les affaires? elles vont bien. Les miennes aussi, grâce au ciel. Je ne marche pas aussi vite que vous; mais enfin il n'y a pas d'année sans quelques économies. Charmant voyage que je fais là! L'honneur d'être appelé par le Gouvernement: vous le savez, je ne suis glorieux que pour ma manufacture. Le plaisir de faire voir Paris à ma femme; cela flatte toujours une femme de province, et la joie de retrouver mes amis, mes camarades dans un bel état de prospérité. Demandez, je n'ai fait que chanter pendant toute la route; n'est-ce pas, ma femme?

MADAME LAMARLIÈRE.

C'est vrai. Quel aimable garçon que votre fils, madame Bourville! Il sera ici dans six jours. Et cette belle demoiselle, madame Dermance, comme elle est grandie, comme elle est embellie! Oh! monsieur Bourville le fils me l'avait bien dit.

LAMARLIÈRE.

Or çà, je dis mes affaires à tout le monde, moi; d'ailleurs ce ne serait ni avec vous, ni avec vos femmes que je voudrais avoir des secrets. Outre l'expositition de mon industrie, j'ai un grand motif qui m'amène à Paris: voilà seize ans que je travaille; comme je vous disais, il n'y

a pas eu d'année sans économies. Il est temps de placer cela utilement, agréablement : j'ai rassemblé tous mes fonds. Dis donc, femme, tu n'as pas oublié le porte-feuille ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Il est là dans mon sac. Nous ne pensions pas être si riches. Deux cent trente-quatre mille cinq cents francs en bons effets, en bonnes lettres de change. J'en ai fait le compte hier.

DERMANCE.

En vérité ?

BOURVILLE, *tendant la main à Lamarlière.*

Tant que cela ! Ce cher ami !

LAMARLIÈRE.

Oh ! pour vous, ce ne serait rien ; pour nous, c'est une fortune.

MADAME BOURVILLE.

Et c'est madame Lamarlière qui a le porte-feuille ?

LAMARLIÈRE.

Oui vraiment ; c'est toujours elle qui tient la bourse. Moi, je n'ai souvent pas le sou ; mais je suis tranquille ; elle ne me laisse manquer de rien. Brave femme ! Quel dommage de ne pas avoir un ou deux enfants ! Voilà tout ce qui manque à notre bonheur. Ainsi, mes amis, vous m'indiquerez quelque honnête notaire, quelque placement solide ; sans usure, au moins. Outre que cela répugne, il faut s'en défier, n'est-ce pas ? Toi, ma femme, tu vas te reposer, causer avec ces dames, et moi je vous souhaite bien le bonjour. J'ai des lettres de monsieur le préfet pour le ministre ; c'est trop important pour que je retarde.

BOURVILLE.

Tu as des lettres pour le ministre? Oh! oh!

MADAME LAMARLIÈRE.

Vous allez prendre une voiture, monsieur Lamarlière; je n'entends pas qu'à peine arrivé vous couriez à pied : le pavé de Paris est fatigant. Je t'en prie, mon ami, ménage-toi; ne va pas faire une maladie.

BOURVILLE.

Attends, je vais faire atteler mon cabriolet.

DERMANCE.

Le mien est tout prêt dans la cour, et je ne sortirai pas.

LAMARLIÈRE.

Vous avez des cabriolets? Bravo, mes amis! Il ne saurait vous arriver autant de bonheur que je vous en désire; mais vous me donnerez quelqu'un pour conduire; je me perdrais, moi, et je crains les embarras.

DERMANCE.

Viens avec moi; je vais donner des ordres à l'un de mes gens, et tout en descendant nous causerons.

BOURVILLE.

Je vous accompagne; aussi-bien ai-je affaire à ma caisse. Or çà, tu loges chez Dermance; mais après demain tu dînes avec moi, en bon endroit, en bonne compagnie.

DERMANCE.

Point du tout. Tu recuteras ton dîner, mon cher Bourville; Lamarlière sera bien aise de se trouver avec le ministre chez moi.

LAMARLIERE.

Avec le ministre !

DERMANCE.

Oui ; nous aurons quelques artistes, un concert.

MADAME BOURVILLE.

Dans huit jours je vous donne une fête à ma maison de campagne ; nous aurons aussi des artistes.

LAMARLIÈRE.

A merveille ! de plaisirs en plaisirs. Sans adieu, ma femme ; votre serviteur, mesdames ; bonjour, mon aimable demoiselle. Quelle jolie figure ! Il faut marier cela, Dermance.

(Il chante.)

Et tôt, tôt, tôt, qu'on la marie.

Je ferai un second voyage tout exprès pour danser à la noce.

BOURVILLE.

Toujours aimable.

DERMANCE.

Toujours gai.

LAMARLIÉRE.

Je mourrai comme cela.

(Il sort avec Dermance et Bourville.)

SCÈNE II.

MESDAMES BOURVILLE, DERMANCE, LAMARLIÈRE; HENRIETTE.

MADAME DERMANCE.

Que vous êtes heureuse, ma bonne amie ! C'est un homme charmant que votre mari.

MADAME LAMARLIÈRE.

N'est-ce pas? Il me semble que c'est d'hier que nous sommes mariés. Il n'y a pas le plus petit changement, en vérité. Allez, il vous aime bien tous, et je n'en suis pas jalouse. Je ne lui connais qu'un défaut : quand il traite avec quelqu'un à qui il croit pouvoir se confier, il est d'une crédulité.... C'est tout simple ; il ne songe à tromper personne, il ne peut soupçonner personne de vouloir le tromper ; et il se donne un mal! Dès cinq heures du matin il est avec ses ouvriers à dresser lui-même les métiers, à travailler sur de nouveaux procédés : c'est sa manie ; c'est son empire que sa manufacture.

MADAME BOURVILLE.

Mais cela doit vous faire une vie assez monotone ; pas de société, pas de beau monde.

MADAME LAMARLIÈRE.

Est-ce que j'ai le temps de m'ennuyer? est-ce que je n'ai pas mon ouvrage? est-ce que la journée ne se passe pas avec une rapidité?.... C'est un détail qui ne finit pas. Soixante ménages qui sont autour de moi ; et je suis là comme une maîtresse de pension, comme une mère plutôt. Ils sont si bonnes gens! Ils me consolent de n'avoir point d'enfants. Et puis les confidences des jeunes filles, et les sermons qu'il faut faire aux jeunes garçons. Or, vous entendez bien, madame Bourville, que si je prends tant de soin des autres, je n'ai rien épargné pour le fils de nos amis : il ne néglige pas sa musique ; il fait des progrès surprenants dans le dessin. Mon mari est enchanté de son tra-

vail, et moi je suis enchantée de sa douceur, de son honnêteté, de sa décence.

MADAME BOURVILLE.

Oui, Georges est un bon enfant.

MADAME LAMARLIÈRE.

Joli garçon. Et quel bon cœur! Oh! il me l'a répété bien souvent, il s'imagine n'avoir pas quitté la maison paternelle. Et avec quelle amitié il me parle de son père, de sa mère, et puis de madame Dermance et de sa fille!

MADAME DERMANCE.

En vérité, vous me feriez aimer la vie pastorale; mais vous voilà à Paris, c'est à nous à vous en faire les honneurs.

MADAME BOURVILLE.

Je m'en charge, je vous conduirai partout; au spectacle de la cour: j'ai des billets par un jeune officier de la garde; aux boulevards, il y a un mélodrame d'un pathétique! à l'Opéra, j'ai pris parti dans la dernière querelle sur les ballets.

MADAME LAMARLIÈRE.

Cela n'est pas de refus; je suis en vacances ici, je ne demande qu'à bien me divertir.

MADAME DERMANCE.

Ce soir nous vous menons au bal.

MADAME LAMARLIÈRE.

Au bal! Vous me direz comment il faut que je m'habille. Je ne peux pas aller de pair avec toutes vos belles dames; mais il ne faut pas être ridicule.

MADAME BOURVILLE.

Soyez tranquille ; rapportez-vous-en à notre goût. Eh mais, ma chère, nous faisons babiller madame Lamarlière, et nous ne pensons pas qu'elle a besoin de repos.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh ! mon Dieu, non ; je ne me suis jamais sentie moins fatiguée.

MADAME DERMANCE.

Mais il faut vous faire voir votre appartement.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah ! oui, je n'en serai pas fâchée.

MADAME BOURVILLE.

Vous permettez que je ne vous quitte pas, ma voisine ? Je suis si heureuse, si transportée de l'arrivée de madame Lamarlière !

MADAME LAMARLIÈRE.

En vérité, mes chères dames, vous n'imaginez pas combien je suis sensible à votre bonne réception. Au bal, ce soir ! On m'a parlé de la danse de mademoiselle.... (*A madame Bourville.*) Monsieur votre fils.

MADAME DERMANCE.

Venez, venez ; je me flatte que vous serez contente de votre appartement. Vous n'avez pas amené de femme de chambre, la mienne vous en servira.

MADAME BOURVILLE.

La mienne n'est-elle pas aux ordres de madame ? Disposez de tout ce que je possède, collier, bracelets, bagues et boucles d'oreilles. J'ai tant de bijoux que j'en peux prêter à mes amis. Venez, venez, ma chère.

(Elle sort avec madame Dermance et madame Lamarlière.)

SCÈNE III.

HENRIETTE, PIERRE.

PIERRE.

Mademoiselle.

HENRIETTE.

Ah! c'est vous, Pierre.

PIERRE.

Ecoutez donc. Est-ce que vous n'avez pas entendu que j'avais quelque chose à vous dire de la part du jeune homme?

HENRIETTE.

De monsieur Bourville?

PIERRE.

Eh oui. Il m'en a tant prié: il en avait les larmes aux yeux; moi, cela m'a touché.

HENRIETTE.

Et enfin c'est....

PIERRE.

Une lettre qu'il m'a supplié de vous remettre. La voilà.

(Il présente une lettre à Henriette.)

HENRIETTE.

Une lettre, à moi!

PIERRE.

D'abord, il m'a juré que c'était une lettre bien respectueuse, qu'on pourrait lire devant tout le monde; moi, je l'ai cru, parce que c'est un honnête jeune homme qui ne sait pas mentir. Cependant il m'a bien enjoint de ne vous la remettre qu'en grand secret; et il dit que c'est à cause de

mon âge et de mon attachement à mes maîtres qu'il m'a choisi pour confident, et afin que le message ne vous parût pas suspect venant d'un bon vieux serviteur.

HENRIETTE.

N'importe, je ne peux pas recevoir....

PIERRE.

Laissez donc ; je sais toute la manigance : il ne vous écrit pas, vous ne lui écrivez pas, et pourtant vous êtes en correspondance.

HENRIETTE.

Nous !

PIERRE.

Oui vraiment ; il a laissé à Paris sa pauvre vieille gouvernante, à qui il fait du bien, à qui il écrit toutes les semaines.... pour savoir de vos nouvelles, et la bonne femme vient vous apporter les lettres, et c'est vous qui dictez les réponses.

HENRIETTE.

Mais pourquoi m'écrire aujourd'hui ?

PIERRE.

Parce que cela presse ; parce qu'il s'agit d'une affaire qu'il voudrait déjà voir en bon train quand il arrivera, dans six jours.

HENRIETTE.

En vérité, Pierre, vous me mettez dans un grand embarras.

PIERRE.

Oh ! il faut que vous preniez cette lettre, mademoiselle; si vous refusiez, vous me feriez croire que j'ai fait une mauvaise action de m'en charger.

HENRIETTE.

Je serais bien fâchée de vous affliger, mon brave homme; mais je ne sais si je dois.....

PIERRE.

Eh! vite, prenez la lettre; cachez-la; voilà monsieur qui revient.

HENRIETTE, *prenant la lettre.*

Monsieur Lamarlière!

SCÈNE IV.

HENRIETTE, PIERRE, LAMARLIÈRE.

LAMARLIÈRE.

Je n'ai pas été long-temps. Ah! c'est vous, mademoiselle? c'est toi, Pierre? J'ai trouvé tout mon monde. Vous me voyez encore étourdi des politesses qu'on m'a faites. Dans une heure je dois aller prendre le chef de bureau qui veut bien avoir la complaisance de me mener lui-même aux Invalides pour voir mes deux portiques.

PIERRE.

Ainsi, monsieur, vous voilà bien joyeux; moi aussi.

LAMARLIÈRE.

Si je le suis, mon garçon! Juge donc; s'entendre dire qu'on fait honneur à sa patrie, qu'il est impossible que des étrangers fassent aussi bien. C'est mon dernier procédé qui les a frappés. Je m'y attendais. Cela n'est pas gauche d'avoir trouvé cela, n'est-ce pas? Demain, on doit me faire causer avec deux membres de l'Institut. Je suis revenu exprès pour votre cher papa, ma belle demoiselle.

Il m'a dit qu'il avait à me parler, et comme je n'aime pas à perdre mon temps.....

HENRIETTE.

Je vais le prévenir que vous l'attendez, monsieur.

LAMARLIÈRE.

Voudriez-vous avoir cette complaisance-là.

(Henriette sort.)

SCÈNE V.

LAMARLIÈRE, PIERRE.

LAMARLIÈRE.

CHARMANTE fille, ma foi. Elle me rappelle ma femme quand je lui faisais la cour.

PIERRE.

Irai-je avec monsieur aux Invalides?

LAMARLIÈRE.

Oui, parbleu, mon vieux compagnon. Sors, voici Bourville.

(Pierre sort.)

SCÈNE VI.

LAMARLIÈRE, BOURVILLE.

BOURVILLE.

DÉJA dè retour, Lamarlière?

LAMARLIÈRE.

Oui; je sais expédier les affaires.

BOURVILLE.

Tu n'as pas vu Dermance?

LAMARLIÈRE.

Je l'attends.

BOURVILLE.

Enchanté de te trouver seul. Mon ami, mon bon ami, j'ai besoin de t'ouvrir mon cœur.

LAMARLIÈRE.

Eh ! mon Dieu ! tu parais tout préoccupé. Est-ce un service que je pourrais te rendre ?

BOURVILLE.

Non ; mais c'est moi qui crois pouvoir t'en rendre un.

LAMARLIÈRE.

Ah ! ah !

BOURVILLE.

D'abord, posons les faits. Je suis le plus heureux des hommes. J'ai une fortune ; j'ai un crédit ; enfin je me suis joliment arrondi depuis que j'ai quitté Saumur ; c'est que, vois-tu bien, Lamarlière, c'est en province que commencent les fortunes ; mais ce n'est qu'à Paris qu'on en jouit et qu'elles s'achèvent. Qu'est-ce qui m'a fait déserter la ville où j'étais établi ? je n'avais plus rien à y faire ; j'étais le plus riche, le plus considéré ; je suis venu à Paris ; l'homme tant remarqué en province s'y est trouvé ignoré. Mais je commence à percer ; on parle de moi.

LAMARLIÈRE.

Je t'en fais mon compliment. Mais où en veux-tu venir ?

BOURVILLE.

Ah ! où j'en veux venir. Est-ce que tout cela ne te fait pas envie ?

LAMARLIÈRE.

Pas du tout.

BOURVILLE.

Tu as tort ; fais comme moi. Tu as des fonds à placer. Quitte ta manufacture ; place tes fonds chez moi associe-toi à moi, et nous arriverons à écraser tout ce qu'il y a de négociants.

LAMARLIÈRE.

Quitter ma manufacture ! Jamais ; c'est mon bonheur, c'est ma gloire.

BOURVILLE.

A ! si c'est ton bonheur, n'en parlons plus. Chacun a ses inclinations. Un autre plan. Qu'est-ce que je veux, moi ? ton avantage. Tu es embarrassé de tes fonds ; je ne suis jamais embarrassé des miens, parce que le commerce.... c'est un fleuve qui coule toujours, et qu'il faut sans cesse alimenter.... Tu entends bien.

LAMARLIÈRE.

Non, mais je devine.

BOURVILLE.

Cela revient au même. Tu me connais, je te connais ; reste en province, je reste à Paris ; confie-moi ton argent ; je te donne un intérêt dans ma maison.

LAMARLIÈRE.

Est-ce que tu as besoin de fonds ?

BOURVILLE.

Moi ! On m'en jette à la tête de tous côtés, et je les refuse. C'est l'amitié..... elle m'enflamme ; je serais si joyeux de pouvoir t'obliger. Comme cela serait touchant ! Deux anciens amis s'aidant mutuellement, utiles à l'état chacun dans son genre !

LAMARLIÈRE.

Il est certain qu'avec la confiance que j'ai en toi....

BOURVILLE.

Tu ne peux rien trouver de plus avantageux : mon commerce, ta manufacture, deux affaires au lieu d'une. Moi, je t'ai proposé la chose d'abondance de cœur, cela m'est venu comme par inspiration.

LAMARLIÈRE.

Oui, je connais ton amitié.

BOURVILLE.

C'est convenu, n'est-ce pas ?

LAMARLIÈRE.

Oh ! pas encore.

BOURVILLE.

C'est convenu. Quel bonheur pour moi, pour toi ! Je t'expliquerai, je te prouverai..... Je vais à la bourse ; et sans rien dire, finement, j'entame des négociations, je prépare des opérations pour l'emploi de nos fonds communs.

LAMARLIÈRE.

Un moment, rien n'est décidé.

BOURVILLE.

Qu'importe ; si tu ne veux pas, je prends tout à mon compte. Ah ! parbleu, je ne suis pas inquiet ; mais tu voudras, j'en suis sûr, c'est ton intérêt, c'est le nôtre ; l'union des cœurs, l'union des capitaux, quel avenir enchanteur ! j'en pleure de tendresse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LAMARLIÈRE *seul.*

Ou diable ce Bourville va-t-il me proposer.... Brave homme, il veut que je sois riche; je n'en serais pas fâché, moi.

SCÈNE VIII.

DERMANCE, LAMARLIÈRE.

DERMANCE.

PARDON, mon ami, je t'ai fait attendre. Un pauvre diable à qui je viens d'escompter des billets. Parlons d'affaires. Il se présente une occasion excellente pour tes fonds. Tiens, lis cette affiche.

(Il lui présente une affiche de biens à vendre.)

LAMARLIÈRE.

Eh! mais vraiment, c'est un domaine immense à vendre, à trois lieues de chez moi; je le connais. C'est trop fort, je ne peux pas acheter cela.

DERMANCE.

Non, c'est moi qui l'achète.

LAMARLIÈRE.

Tu l'achètes; mais c'est une province toute entière: il faut un million pour l'avoir.

DERMANCE.

Mais, oui, à peu près. Je suis en état de soutenir de grandes entreprises; je prends ton capital, je te donne une première hypothèque, des intérêts raisonnables, et te voilà tranquille.

LAMARLIÈRE.

C'est que Bourville vient de me proposer un autre emploi.

DERMANCE.

Lequel ?

LAMARLIÈRE.

De me donner un intérêt dans sa maison.

DERMANCE.

Bizarre projet !

LAMARLIÈRE.

Il m'a souri. L'idée de me voir associé à un ami....

DERMANCE.

Ecoute, je ne voudrais contrarier ni toi, ni Bourville ; mais je ne crois pas que cela te convienne.

LAMARLIÈRE.

Oh ! je n'ai pas encore accepté.

DERMANCE.

Bourville est très-solide, très-honnête ; mais enfin c'est une chance qu'il te propose.

LAMARLIÈRE.

C'est vrai.

DERMANCE.

Et toi, qui en cours déjà dans ta manufacture....

LAMARLIÈRR.

Oh ! des chances sûres. Il y a dans le domaine que tu veux acquérir une jolie petite maison de campagne : elle faisait grande envie à ma femme ; on n'a pas voulu la vendre séparément.

DERMANCE.

Aide-moi à faire la grande acquisition, je te vends la petite maison.

LAMARLIÈRE.

C'est plaisant que hors ma manufacture je ne sache jamais à quoi me décider. Me voilà fort embarrassé entre toi et Bourville.

DERMANCE.

Allons, le projet de Bourville n'a pas le sens commun, c'est un enfantillage; on s'associe comme cela par un beau mouvement d'amitié, et le plus souvent on finit par se brouiller.

LAMARLIÈRE.

Cela ne se voit que trop.

DERMANCE.

Pour toi, qui as des goûts simples, la petite maison de campagne, voilà ce qui te convient.

LAMARLIÈRE.

Quelque parti que je prenne, croyez, mes bons amis, que je sais apprécier votre zèle, votre rare attachement.

SCÈNE IX.

DERMANCE, LAMARLIÈRE, MADAME LAMARLIÈRE.

MADAME LAMARLIÈRE.

Te voilà, mon ami; eh bien, mademoiselle Dermance vient de nous conter qu'on t'avait reçu au ministère de la manière la plus honorable, comme tu le mérites.

LAMARLIÈRE.

Oui, vraiment; tu m'en vois dans la joie de mon âme.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et moi, je vais ce soir au bal.

LAMARLIÈRE.

Bien; amuse-toi, ma femme.

DERMANCE.

Tiens, je m'en rapporte à madame.

MADAME LAMARLIÈRE.

De quoi s'agit-il donc ?

LAMARLIÈRE.

Tu sais bien la petite maison qui est au bout du grand parc ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Est-ce qu'il serait possible de l'avoir ?

LAMARLIÈRE.

Peut-être.

DERMANCE.

Il n'y a pas de doute; elle est à toi, si tu veux.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah! mon ami, ne manque pas cela; c'est un bijou. Quel délice d'aller passer mes dimanches dans cette jolie petite maisonnette !

DERMANCE.

Allons, il faut faire ce cadeau-là à ta femme.

LAMARLIÈRE.

Eh bien, j'y penserai, je réfléchirai.

DERMANCE.

Il faudrait te hâter; tu sens bien que je sais où trouver

l'argent nécessaire, moi. J'ai des actions sur plusieurs navires, des intérêts dans toutes les entreprises utiles ; je suis lié avec tout ce qu'il y a de mieux dans Paris.

LAMARLIÈRE.

Eh bien, ce soir, demain, je te dirai.... Mais j'ai des lettres à écrire.

DERMANCE.

Je vais te conduire à ma bibliothèque : elle te servira de cabinet pendant ton séjour à Paris. Dès que Bourville m'a vu des livres, il a voulu s'en donner ; je ne sais trop pourquoi ; il ne lit guère.

LAMARLIÈRE.

Ni moi non plus ; je n'ai pas le temps.

MADAME LAMARLIÈRE.

Tu ne me dis rien, mon ami ; tu ne m'embrasses pas.

LAMARLIÈRE.

Si fait, parbleu, de tout mon cœur. Allons, tu auras ta petite maison.

DERMANCE.

C'est cela ; à toi la petite maison, à moi le château ; viens voir ma bibliothèque.

(Il sort avec Lamarlière.)

SCÈNE X.

MADAME LAMARLIÈRE SEULE.

AH ! que je serai contente ! Mais cette pauvre madame Dermance ! il faut pourtant que j'en parle à monsieur Lamarlière. Quelle confidence elle m'a faite ! quel malheur !

quelle situation ! je conçois ce qu'elle a dû souffrir. Obligée de cacher quelque chose à son mari ! je ne pourrais pas, moi.

SCÈNE XI.

MADAME LAMARLIÈRE, MADAME BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Enfin donc vous voilà seule, ma chère; cette madame Dermance ! j'ai cru qu'elle ne vous quitterait pas, j'ai pris le parti de lui céder la place ; cela m'a coûté. J'étais si impatiente de pouvoir causer librement, franchement avec vous.

MADAME LAMARLIÈRE.

De monsieur votre fils ? C'est bien naturel. Une mère !

MADAME BOURVILLE.

Oui, de mon fils, de vous, de moi. Vous savez comme nous nous sommes prises tout d'un coup d'amitié dès le premier jour. Brave et digne femme que vous êtes ! combien je prends part à votre bonheur ! quel excellent homme de mari vous avez ! qu'il serait à désirer que tous lui ressemblassent !

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh mais, si je ne me trompe, vous faites à peu près tout ce que vous voulez de monsieur Bourville.

MADAME BOURVILLE.

Ah ! tout ce que je veux ? pas tout-à-fait. On dit que je le mène ; mais il s'en faut. On ne connaît pas l'intérieur des ménages, ma chère amie ; d'abord en fait de génie....

Et puis, croyez-vous qu'il soit homme comme le vôtre, à laisser tout l'argent à la disposition de sa femme ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh ! je n'ai point tout l'argent à ma disposition ; je compte avec monsieur Lamarlière.

MADAME BOURVILLE.

J'entends bien ; mais avec la confiance qu'il a en vous, vous avez bien trouvé le moyen de vous faire une petite bourse à part, quelque petit trésor caché ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Non, en vérité ; je n'y ai jamais songé ; je n'en ai pas besoin.

MADAME BOURVILLE.

Non ? je l'aurais cru, j'y avais songé, moi, pour mon compte ; mais c'est impossible. Et vous n'en avez pas besoin ! c'est heureux. Oh ! en province, on n'a pas tant d'occasions de dépenses ; mais à Paris, le temps et l'argent passent si vite, et il en faut tant pour suivre le ton, le bon ton, le grand ton : vous n'imaginez pas ce qu'il m'en coûte seulement pour aller de pair avec madame Dermance. Je la vaux bien, je crois. Enfin, ma chère, que diriez-vous d'un mari qui, après avoir reçu une dot comme la mienne, gêne sa femme au point de l'obliger à faire des dettes. J'en suis là pourtant.

MADAME LAMARLIÈRE.

Vous devez !

MADAME BOURVILLE.

Chut, parlons bas.

MADAME LAMARLIÈRE.

Oui, parlons bas. Eh quoi! vous devez à l'insçu de votre mari?....

MADAME BOURVILLE.

Mon Dieu, oui. Oh! pas beaucoup. Cinq mille francs, six mille francs, huit mille francs tout au plus; mais j'ai des valeurs, je suis nippée; j'ai des robes, des bijoux, des dentelles; je n'achète que du beau, moi. Tenez, il faut être franche; j'ai fait des folies, ma chère.

MADAME LAMARLIÈRE.

En vérité?

MADAME BOURVILLE.

Eh! mon Dieu, oui; cela m'inquiète, cela me tourmente; j'avais compté sur un cadeau de monsieur Bourville à ma fête. Rien que son buste en biscuit. Le beau bouquet! comme c'est tendre! Cela lui sied bien de se faire sculpter. Je voulais donc vous dire que si je ne trouve quelque âme charitable qui vienne à mon secours, il faut que je vende, que je mette en gages.

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh! ne faites pas cela.

MADAME BOURVILLE.

Et que voulez-vous; j'ai poursuivi un terne pendant long-temps, mais j'y ai renoncé. C'est une ruine que la loterie; je n'y mets plus.

MADAME LAMARLIÈRE.

Vous faites bien.

MADAME BOURVILLE.

Vous voyez, je vous confie tous mes petits chagrins.

C'est tout simple. A une amie ! Aidez-moi de vos conseils, je vous en prie.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah ! des conseils ? ce n'est pas là ce qu'il vous faut pour le moment.

MADAME BOURVILLE.

Non vraiment ; il me faut mieux que cela.

MADAME LAMARLIÈRE.

Le seul que je pourrais vous donner, ce serait de vous confier à votre mari.

MADAME BOURVILLE.

Je n'en ferai rien ; je l'aime trop ; il en mourrait. Quelle misère que la vie ! Je sens là comme un poids, comme un remords ; et cependant, quel crime ai-je commis ? Et il n'y a rien à perdre avec moi. Car enfin j'ai mes reprises ; comment ? vous ne pourriez pas disposer d'une petite somme, sans que votre mari s'en doutât ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh ! non; c'est précisément parce qu'il a confiance en moi que je ne peux pas, que je ne veux pas en abuser. Mais il est si brave homme, si obligeant ! il vous aime tant ! Ecoutez, j'ai déjà une demande à lui faire pour un motif bien respectable, celui-là.

MADAME BOURVILLE.

Ne lui dites rien, il me gronderait, je rougirais.... Faites mieux ; demandez-lui plus qu'il ne vous faut pour cet objet respectable.

MADAME LAMARLIÈRE.

Non ; ce serait tromper. Laissez-moi faire, je lui par-

lerai; oui, j'entrevois.... Si je peux obtenir.... Je trouverai les moyens de ménager votre délicatesse, de garder votre secret.

MADAME BOURVILLE.

Vrai? ah! vous êtes une femme charmante. C'est cela, pourvu qu'il ait l'air de ne rien savoir.... Je peux compter sur vous, n'est-ce pas?

MADAME LAMARLIÈRE.

Je le crois.

MADAME BOURVILLE.

Vous me rendez la vie. Or çà, mon mari a commandé une fête à la campagne, sans façon : un feu d'artifice, des illuminations et des proverbes. Nous comptions sur une chanteuse et un danseur; mais le danseur est enrhumé, et la chanteuse a une entorse. Non, je me trompe; mais c'est égal.

SCÈNE XII.

MESDAMES LAMARLIÈRE, BOURVILLE, MADEMOISELLE LEBLOND.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je suis exacte au rendez-vous, madame.

MADAME BOURVILLE.

Très-exacte, trop exacte, mademoiselle Leblond. Cependant je suis bien aise de vous voir; j'ai une nouvelle pratique à vous donner. Madame, qui arrive de province.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh! madame, ce n'est pas cela qui m'amème.

SCÈNE XIII.

MESDAMES LAMARLIÈRE, BOURVILLE, MADEMOISELLE LEBLOND, MADAME DERMANCE.

MADAME DERMANCE.

Votre mari est au jardin avec monsieur Dermance. Je viens vous prévenir.... Ah! vous voilà, mademoiselle Leblond; vous arrivez à propos. (*A madame Lamarlière.*) Vous avez sans doute quelque emplette à faire, ma bonne amie? mademoiselle Leblond est la personne qu'il vous faut. (*Bas à mademoiselle Leblond.*) Dans une heure mon écrin; je vous rends votre argent.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Ah! ah!

MADAME BOURVILLE.

C'est ce que je disais à notre amie. Eh! vite, mademoiselle Leblond, allez nous chercher vos dentelles, vos étoffes. (*Bas à mademoiselle Leblond.*) Dans une heure, votre mémoire, et vous serez payée.

MADEMOISELLE LEBLOND.

En vérité! je vous remercie, mesdames, du soin que vous prenez de me procurer de bonnes occasions. Madame sera contente, je l'espère; vous aussi, mesdames; je tiens de tout, et à bon compte. Qu'est-ce qui fait que tout renchérit, c'est que le monde a la rage de dépenser plus qu'il n'a. Le financier a un équipage de chasse, la grisette va en premières loges; moi, je me tiens à ma place; un

léger bénéfice me suffit; je cours chercher tout ce qu'on me demande, et je suis bien votre très-humble servante, mesdames.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

MESDAMES DERMANCE, LAMARLIÈRE, BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Bonne fille! excellente fille!

MADAME DERMANCE.

Très-accommodante surtout. Mais votre mari vous cherchait; je vais vous l'envoyer. Moi, j'ai des ordres à donner pour ce repas du ministre. (*Bas à madame Lamarlière.*) Ah! ma bonne amie, quel service vous me rendrez, si vous pouvez.... (*Haut.*) Sans adieu, mes amies.

(Elle sort.)

MADAME BOURVILLE.

Moi, j'ai des préparatifs à faire pour le bal de ce soir; je ne danse plus guère depuis que j'ai pris de l'embonpoint; mais encore ne faut-il pas se mettre comme celles qui ne vont au bal que pour faire tapisserie. Je remets mon sort entre vos mains.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MADAME LAMARLIÈRE seule.

Me voilà toute étourdie de ce que je viens d'apprendre!

SCÈNE XVI.

MADAME LAMARLIÈRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah ! madame, que je suis aise de vous trouver ! j'ai bien des choses à vous dire.

MADAME LAMARLIÈRE.

Comment ! et vous aussi ?

HENRIETTE.

J'ai reçu une lettre.

MADAME LAMARLIÈRE.

De qui ?

HENRIETTE.

De monsieur Bourville fils.

MADAME LAMARLIÈRE.

De Georges ! à la bonne heure.

HENRIETTE.

Je sens que j'ai eu tort de la recevoir, de la lire ; cependant depuis que je l'ai lue, je ne sais si j'ai fait si grand mal. La voici ; lisez-la. Il y est question de vous, madame.

(Elle présente la lettre à madame Dermance.)

MADAME LAMARLIÈRE.

De moi !

HENRIETTE.

Il me marque que vous avez eu pour lui les soins de la plus tendre mère ; et il voudrait qu'avant son arrivée vous eussiez parlé à ses parents, aux miens, d'un projet.... d'un dessein qui date déjà de bien loin, qu'il n'a pas osé

vous dire.... Enfin, madame, il m'engage à me confier à vous.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh bien, ma chère petite, me voilà prête à recevoir vos confidences.

HENRIETTE.

Mon Dieu, madame, est-ce que vous ne pourriez pas deviner ?

MADAME LAMARLIÈRE.

C'est déjà fait.

HENRIETTE.

Vraiment ? Ah ! madame, c'est que je prévois de grands obstacles. Je suis bien malheureuse.

MADAME LAMARLIÈRE.

En effet; vous avez dix-sept ans, vous êtes jolie, votre père est riche, votre mère vous adore ; ne voilà-t-il pas une jeune fille bien à plaindre ?

HENRIETTE.

Hélas ! madame, je me plains d'être trop riche. Ma mère me répète sans cesse que je dois faire un grand mariage ; madame Bourville, de son côté, dit que son fils est trop jeune pour se marier.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et vous n'êtes pas de son avis, vous ?

HENRIETTE.

Vous entendez bien que, monsieur Bourville et moi, nous ne pouvons avoir d'autre volonté que celle de nos parents ; mais enfin c'est notre bonheur qu'ils veulent : et

s'il était possible de leur faire comprendre que pour nous le bonheur n'est pas dans la richesse ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Pauvre petite ! Si elle était à moi, elle serait bien vite heureuse.

HENRIETTE.

Monsieur Bourville le fils croit que votre mari aura de l'empire sur mon père et sur le sien, que vous en aurez sur sa mère et sur la mienne.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et il s'agirait de parler bien vite à ces chers parents.

HENRIETTE.

Voilà ce que c'est.

MADAME LAMARLIÈRE.

Je vous le promets. Vous épouserez Georges, il faut que cela soit ainsi.

HENRIETTE.

Ah ! madame, quelle reconnaissance ! Ah ! mon Dieu, j'entends monsieur Lamarlière : vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre. Mais je ne veux pas être témoin de ce que vous allez lui dire. Je me sauve.

(Elle sort.)

MADAME LAMARLIÈRE, *seule.*

Allons, me voilà la confidente de tout le monde.

SCÈNE XVII.

LAMARLIÈRE, MADAME LAMARLIÈRE.

LAMARLIÈRE *entre en chantant.*

L'AMOUR, l'estime et l'amitié
Sont les compagnons du voyage.

MADAME LAMARLIÈRE.

Oui, chante, chante.

LAMARLIÈRE.

Te voilà, ma femme?

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah! mon ami, que j'ai de secrets à te conter!

LAMARLIÈRE.

A moi? Parle.

MADAME LAMARLIÈRE.

D'abord, mademoiselle Dermance me quitte.

LAMARLIÈRE.

Eh bien?

MADAME LAMARLIÈRE.

Elle aime le jeune Bourville; le jeune Bourville est amoureux d'elle.

LAMARLIÈRE.

Tu ne m'apprends rien de neuf. Ne l'avais-tu pas deviné le second jour de l'arrivée du jeune homme?

MADAME LAMARLIÈRE.

Mais leurs parents ne veulent pas entendre parler de ce mariage.

LAMARLIÈRE.

Ils ont tort: c'est sortable, c'est avantageux pour tous deux.

MADAME LAMARLIÈRE.

Dame! ils ont de grands projets d'établissement. La petite voudrait que tu parlasses à ton ami Dermance, à ton ami Bourville; moi je me chargerais de parler à leurs femmes.

LAMARLIÈRE.

Avec plaisir. Joli sujet que ce petit Bourville; c'est rangé, c'est intelligent; et puis, quand ils ont fait un bon choix, j'aime que les jeunes gens soient amoureux. Cela les sauve de bien des sottises. Que diable Dermance peut-il espérer de mieux pour sa fille? Un ambassadeur? Et Bourville ne s'imagine-t-il pas que son fils va tourner la tête à quelque grande dame?

MADAME LAMARLIÈRE.

Ensuite.... Mais promets-moi bien que tu ne parleras à personne de ce que je vais te confier, surtout à monsieur Dermance?

LAMARLIÈRE.

C'est convenu.

MADAME LAMARLIÈRE.

Il est arrivé un grand malheur à sa femme.

LAMARLIÈRE.

Eh quoi donc?

MADAME LAMARLIÈRE.

Il y a deux mois qu'il s'est présenté à elle un créancier de sa mère.

LAMARLIÈRE.

Bah!

MADAME LAMARLIÈRE.

Une pauvre femme dans la misère, avec je ne sais combien d'enfants, et un billet de dix mille francs.

LAMARLIÈRE.

Dix mille francs!

MADAME LAMARLIÈRE.

C'était une dette d'honneur, une dette d'humanité; elle

a craint que cela ne vînt aux oreilles de son mari, qu'il n'en fût affligé.

LAMARLIÈRE.

Eh bien! elle a payé sur ses économies?

MADAME LAMARLIÈRE.

Elle n'avait pas d'économies.

LAMARLIÈRE.

Elle n'a pas payé?

MADAME LAMARLIÈRE.

Elle a mis ses diamants en gage.

LAMARLIÈRE.

Diable!

MADAME LAMARLIÈRE.

Ce n'est pas tout.

LAMARLIÈRE.

Eh quoi donc?

MADAME LAMARLIÈRE.

Madame Bourville....

LAMARLIÈRE.

Madame Bourville!....

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh! celle-là, elle s'accuse; elle a fait des folies, son mari ne lui laisse pas l'argent, il faut soutenir son rang. Elle doit huit mille francs.

LAMARLIÈRE.

A l'insçu de son mari?

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh! mon Dieu, oui. Elles se sont adressées à moi, elles voudraient que je leur prêtasse.... Leur situation m'a

fait peine. J'ai dit que je t'en parlerais, elles ne voulaient pas; moi j'ai dit que je ne pouvais pas m'en dispenser; mais je leur ai promis que tu leur garderais le plus profond secret.

LAMARLIÈRE.

Attends donc, ma chère amie. Les femmes ont voulu t'emprunter de l'argent! les maris m'ont pressé de placer mes fonds entre leurs mains!

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh bien?

LAMARLIÈRE.

Madame Dermance te fait une histoire d'une dette de sa mère, cela n'est pas clair; et cette sottise de se refuser tous au mariage le plus convenable pour les deux familles. Il y a dans Paris un air contagieux de vanité, de coquetterie et de frénésie de briller.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh bien, mon ami?

LAMARLIÈRE.

Tous ces grands appartements, ces laquais, ces cabriolets, ces grands dîners, ces projets de fêtes et d'équipages, cacheraient-ils au fond la gêne et la misère? Mes deux amis auraient-ils voulu me prendre pour leur dupe?

MADAME LAMARLIÈRE.

Tu croirais? ....

LAMARLIÈRE.

Je n'ai plus envie de chanter maintenant; les deux jeunes gens m'intéressent, je servirai leurs amours; ils

sont plus raisonnables que leurs pères. Quant à eux, quant à leurs femmes, ne leur dis rien ; habille-toi pour ce bal. J'ai d'autres amis, d'autres connaissances. On a beau se cacher, tout se sait, tout se soupçonne, au moins. Avant une heure je suis de retour.

MADAME LAMARLIÈRE.

Je suis épouvantée de tes soupçons, mon ami. Eh mais, si la chose était, il faudrait les secourir, les sauver.

LAMARLIÈRE.

Un moment. Rends-moi mon porte-feuille.

MADAME LAMARLIÈRE, *remettant le porte-feuille à son mari.*

Le voilà ; mais pourquoi ?

LAMARLIÈRE.

Tu as un bon cœur, un trop bon cœur peut-être, et je suis bien aise de n'agir qu'à ma tête. Sans adieu, femme.

SCÈNE XVIII.

LAMARLIÈRE, MADAME LAMARLIÈRE, PIERRE.

PIERRE.

Eh bien, monsieur, est-ce que nous n'allons pas voir nos portiques ?

LAMARLIÈRE.

Va te promener, j'irai demain ; j'ai autre chose à faire aujourd'hui.

(Il sort.)

MADAME LAMARLIÈRE.

Ne t'effraie pas, mon bon Pierre ; tu le connais : quand

il trouve à s'occuper des affaires des autres, il néglige les siennes. Viens avec moi ranger nos effets. Ah ! mon Dieu, moi qui croyais qu'elles allaient m'effacer, m'éclipser.... Qu'on a bien raison de dire : Quand l'orgueil arrive, la pauvreté n'est pas loin.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LAMARLIÈRE, PIERRE.

PIERRE.

Vous voilà donc enfin, monsieur?

LAMARLIÈRE.

Laisse-moi, j'ai de l'humeur. Morbleu, j'en ai trop appris. Bien, mes amis; disputez-vous à qui m'éblouira le plus. Vantez-moi vos grandes entreprises, vos nouvelles connaissances, glorifiez-vous de ne plus voir de petites gens; moins heureux que les riches que vous ne pouvez atteindre, plus malheureux que les pauvres dont vous rougiriez d'imiter l'économie, vous voulez faire envie; vous faites pitié. Ah! mon bon Pierre, quelle sotte chose que la vanité! Où est ma femme?

PIERRE.

A sa toilette, monsieur.

LAMARLIÈRE.

A sa toilette! je n'entends pas cela. Oh! les femmes! Elle a un cabriolet, je veux un carrosse; elle a des perles, il me faut des diamants; elle a une maison de campagne, vous m'achèterez un château. Et voilà comme elles enivrent, comme elles perdent un pauvre mari.

PIERRE.

Eh mais, monsieur, madame n'est pas comme cela.

LAMARLIÈRE.

Oh ! non, grâce au ciel ; ma bonne femme ! quelle différence ! Mais je ne veux pas qu'on me la gâte à Paris. Je vais la trouver.

PIERRE.

La voilà, monsieur.

LAMARLIÈRE.

C'est bon. Sors.

(Pierre sort.)

SCÈNE II.

LAMARLIÈRE, MADAME LAMARLIÈRE, TRÈS-PARÉE.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh bien, mon ami ?

LAMARLIÈRE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ? des plumes, du rouge, un turban !

MADAME LAMARLIÈRE.

Ce sont ces dames qui m'ont parée, qui m'ont fait acheter toutes ces jolies choses.

LAMARLIÈRE.

Faut-il faire avancer la voiture de madame ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah ! ne te moque donc pas.

LAMARLIÈRE.

Est-ce que cette parure convient à notre état ? Je n'en suis pas plus ennemi qu'un autre, mais il faut se mesurer.

MADAME LAMARLIÈRE.

Comme tu me parles, mon ami !

LAMARLIÈRE.

Est-ce que tu voudrais aussi emprunter de l'argent à l'insçu de ton mari ?

MADAME LAMARLIÈRE, *se débarrassant de son bonnet.*

Ah ! mon Dieu, tu as raison. Eh vite, eh vite, que je me débarrasse de tout cet attirail. Tiens, comment me trouves-tu ?

LAMARLIÈRE.

Attends. (*Il tire son mouchoir de sa poche, et essuie le rouge de sa femme.*) Là, te voilà mille fois mieux. Embrasse-moi.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et je me sens mille fois plus à mon aise, je n'osais pas me remuer.

LAMARLIÈRE.

Eh bien, je savais les sottises des femmes, je viens d'apprendre celles des maris.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ils sont ruinés ?

LAMARLIÈRE.

Oh ! non, ils peuvent encore faire honneur à leurs affaires ; mais il est temps. Et avoir voulu m'entraîner avec eux ! me proposer des placements, des associations !

MADAME LAMARLIÈRE.

Ils ont voulu te tromper ?

LAMARLIÈRE.

Non, ils se sont trompés eux-mêmes ; ils s'abusent, ils

se flattent. En attendant, Bourville a souscrit des lettres de change dont l'échéance approche ; Dermance convoite un domaine d'un million, et il n'a pas de dot à donner à sa fille. Ils se sont empressés de me demander mes fonds ; l'un, pour parer à l'embarras du moment, l'autre, pour se donner les airs d'un propriétaire de château, et tous deux pensant que, simple comme je suis, je prêterais de confiance.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh mais, mon ami, cela n'est pas bien.

LAMARLIÈRE.

Oh ! ils se forgeaient des ressources imaginaires. Non, ils ne sont encore ni ruinés, ni fripons. Mais de combien s'en faut-il ? De bien peu, j'en ai peur. D'abord, je garde mon argent. Quand je dis que je le garde, c'est-à-dire... Que ne s'ouvraient-ils à moi ? Je ne veux pas être leur dupe, je suis prêt à les obliger. Je n'ai pas d'enfants : ils en ont, eux, et ils se refusent à leur bonheur.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et que vas-tu faire ?

LAMARLIÈRE.

Je n'en sais rien. Tâche de savoir de ces dames les noms, les adresses de leurs créanciers.

MADAME LAMARLIÈRE *remettant des papiers à son mari.*

Les voilà. Elles m'en ont donné la note.

LAMARLIÈRE, *lisant.*

Fort bien. Monsieur Carmin, mademoiselle Leblond, monsieur Josse.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et que vais-je leur répondre, moi ?

LAMARLIÈRE.

Donne-leur des conseils, fais-leur des sermons, de la morale.

MADAME LAMARLIÈRE.

Elles ne sont guère en état de l'entendre.

LAMARLIÈRE.

Voici Dermance, laisse-moi, j'irai te retrouver.

MADAME LAMARLIÈRE.

Tu ne m'en veux plus, mon ami ?

LAMARLIÈRE.

Va, je ne t'en aime que mieux, depuis que je sais ce qui se passe chez nos amis. Tiens, renvoie ces chiffons à la marchande de modes.

(Il donne à sa femme le bonnet qu'elle a quitté.)

MADAME LAMARLIÈRE, *prenant le bonnet.*

Oui, que nous ne les voyions plus. Allons, tâche de réussir.

(Elle sort.)

LAMARLIÈRE *seul.*

Oui, je vais lui parler avec force, avec éloquence... Je vais... Ma foi, je ne sais trop que lui dire. Je tremble de lui faire de la peine.

SCÈNE III.

LAMARLIÈRE, DERMANCE.

DERMANCE.

Il faut absolument, mon ami, que tu te décides à me prêter tes fonds. Une acquisition magnifique ! tout le

monde m'en fait compliment. Tout est prêt ; les actes sont convenus, arrêtés ; il ne manque que ton argent, je l'ai promis.

LAMARLIÈRE.

Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu n'étais pas inquiet de trouver des fonds ?

DERMANCE.

Parbleu ! pour une affaire comme celle-là ! Mais je te dois la préférence.

LAMARLIÈRE.

Mon ami, c'est que j'ai réfléchi, et je crois que je placerai ailleurs.

DERMANCE.

Ailleurs ?

LAMARLIÈRE.

Oui ; je ne sais pas encore...

DERMANCE.

Je le sais, moi. Chez Bourville.

LAMARLIÈRE.

Chez Bourville !...

DERMANCE.

C'est tout simple ; tu as plus de confiance en lui.

LAMARLIÈRE.

Non ; et même, s'il faut te parler franchement, j'ai des inquiétudes.

DERMANCE.

Sur moi ?

LAMARLIÈRE.

Sur toi ? Non. Sur Bourville. Ne trouves-tu pas qu'il affiche un luxe bien fort pour son état ?

DERMANCE.

Mais je ne vois pas....

LAMARLIÈRE.

Oh! je vois, moi... Écoute; tu commences à mener un grand train, tu fais de grandes entreprises, c'est fort bien; mais je crains que le désir de t'égaler, de te surpasser même, ne soit le seul mobile de notre ami Bourville.

DERMANCE.

Tu crois?

LAMARLIÈRE.

Ce serait fort dangereux. Il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête. Aujourd'hui il dépensera plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est toi qu'il veut atteindre; demain, ce sera un autre; et il aura beau s'avancer, il aura toujours devant lui quelqu'un dont il sera jaloux. Ce n'est pas pour toi que je parle.

DERMANCE.

J'entends bien. Cependant, pour réussir, il faut briller.

LAMARLIÈRE.

C'est là ta façon de penser?

DERMANCE.

Sans donte.

LAMARLIÈRE.

A la bonne heure. (*A part.*) Il ne veut pas m'entendre.

SCÈNE IV.

LAMARLIÈRE, DERMANCE, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Quand je te disais que j'aurais plus d'affaires que je n'en voudrais. Ils ont tous été étonnés en me voyant sur les rangs pour une certaine spéculation.... Qu'y a-t-il donc là de surprenant, messieurs ? N'ai-je pas des fonds ? N'ai-je pas des amis ? Je pensais à toi, mon cher Lamarlière.

LAMARLIÈRE.

Et nous, mon cher Bourville, nous parlions de toi.

BOURVILLE.

De moi ?

LAMARLIÈRE.

D'abord, je ne pourrais pas accepter ce que tu me proposais tantôt.

BOURVILLE.

Tu n'as donc pas compris ! un intérêt dans ma maison, des bénéfices sûrs.

LAMARLIÈRE.

Eh ! oui, je comprends parfaitement ; tu veux m'emprunter. Je ne peux pas prêter.

BOURVILLE.

Pourquoi donc cela ?

LAMARLIÈRE.

Oh ! pour des motifs que je t'expliquerai. Ensuite.... Tiens, demande à Dermance ce que je lui disais tout à l'heure.

BOURVILLE.

Eh quoi donc ?

DERMANCE.

Lamarlière prétend que peut-être il vaudrait mieux pour toi ne faire qu'un modeste commerce....

BOURVILLE.

Et te laisser briller, n'est-ce pas ? Rentrer dans la foule, pour te donner plus d'éclat ?

DERMANCE.

Il n'est pas question d'établir une comparaison entre toi et moi.

BOURVILLE.

Comment, il n'est pas question ! Garde tes conseils pour toi-même, mon ami. Tu en as peut-être plus besoin que celui à qui tu les donnes.

LAMARLIÈRE.

Serait-il vrai, Dermance ? serais-tu toi-même embarrassé ?

DERMANCE.

Eh ! non ; il ne sait ce qu'il dit. C'est l'envie qui le fait parler.

LAMARLIÈRE.

Ah ! mes amis, point d'envie, point de jalousie entre nous ; mais de la bonne et franche amitié.

DERMANCE.

Eh bien, sans envie, avec franchise, ma fortune est dans l'état le plus florissant.

BOURVILLE.

Et moi, crois-tu que je ne sois pas très-riche, et en train de le devenir davantage ?

LAMARLIÈRE.

Oui dà, mes bons amis; prenez que je n'ai rien dit; je vous félicite.... Eh! parbleu, il me vient une idée; pourquoi ne ferais-je pas comme vous, moi? Oui, votre exemple me tente.

DERMANCE.

Toi, Lamarlière?

LAMARLIÈRE.

Allons, allons, ce serait un abus que de rester perpétuellement relégué dans une province. Voilà qui est fini; je ferai des voyages à ma manufacture, et je m'établis à Paris.

DERMANCE.

Comment! tu t'établis à Paris?

BOURVILLE.

Ce que je t'avais proposé d'abord : tu t'associes à moi.

LAMARLIÈRE.

Pas du tout. Je ferai mes affaires tout seul.

DERMANCE.

Ce serait une extravagance.

BOURVILLE.

Tu aurais tort.

LAMARLIÈRE, *à part.*

Bon, j'y suis. (*Haut.*) Je viens de rencontrer notre ancien camarade Dupré, que nous regardions comme un assez mauvais sujet. Eh bien, il fait son chemin, et il le fait faire aux autres. De quoi m'avez-vous parlé tous les deux? De misères, de bagatelles. Dupré m'a fait entrevoir des avantages, des spéculations... bah! à perte de vue.

DERMANCE.

Ce Dupré n'a pas pu seulement être reçu courtier; il est sans crédit.

LAMARLIÈRE.

Laissez donc. D'après ce qu'il m'a dit, je commence par doubler ma somme. Je ne suis pas gauche, je ne suis pas timide; une fois lancé, je ne m'arrête plus.

DERMANCE.

Mais tout à l'heure tu tenais un tout autre langage.

LAMARLIÈRE.

Ne m'as-tu pas prouvé que j'avais tort? Ainsi, mes amis, vous ne m'en voulez pas; je garde mes fonds, et je les fais travailler pour mon compte. Bien le bonjour. Quand on médite des opérations, des dépenses, on n'a pas de temps à perdre. Je vais chez Dupré. (*A part.*) Allons trouver ma femme; donnons-lui ses instructions. (*Haut.*) Oui, mes amis, sans envie, sans jalousie, nous nous traiterons, nous brillerons, nous tomberons, nous nous relèverons, et notre vie sera un cercle continuel de grandes affaires et de magnifiques plaisirs.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DERMANCE, BOURVILLE.

DERMANCE.

Eh mais, écoute donc...

BOURVILLE.

Est-il fou?

DERMANCE.

Il plaisante, sans doute.

BOURVILLE.

Je n'en sais rien ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne faut pas compter sur ses fonds.

DERMANCE.

Oh ! oui, c'est prouvé ; cela te gêne peut-être ?

BOURVILLE.

Moi ! je n'en ai pas plus besoin que toi. (*A part.*) Il faut pourtant que je trouve d'autres moyens.

DERMANCE, *à part.*

Quel parti prendre ? du courage. J'ai d'autres amis, mes livres, les diamants de ma femme... (*Haut.*) Ce pauvre Lamarlière ! si l'ambition le gagne, il se perdra.

BOURVILLE.

Oh ! mon Dieu, oui ; il n'a pas la tête, l'activité nécessaires... (*A part.*) Ma femme, qui se prétend discrète et raisonnable ; tudieu ! quelle discrétion !

DERMANCE, *à part.*

Oui, un léger à compte sur le grand domaine ; et à l'extinction des rentes viagères je pourrai donner une dot à ma fille. (*Haut.*) Sans adieu, Bourville.

BOURVILLE.

Attends, je sors avec toi.

SCÈNE VI.

DERMANCE, BOURVILLE, PIERRE.

PIERRE.

Qu'est-ce que cela veut donc dire, messieurs ? je viens de rencontrer mon maître ; il m'ordonne de lui chercher un

appartement, une femme de chambre pour madame, un laquais pour lui, il m'élève au poste de valet de chambre; ce ne sont que des projets de dépense.

DERMANCE.

Allons, la tête est partie, c'est clair. Mais c'est donc une rage qui gagne tout le monde!

(Il sort.)

BOURVILLE.

Eh mais, si tout le monde se mêle de vouloir briller, qu'est-ce qui restera donc ouvrier ou domestique? C'est inquiétant, fort inquiétant.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

PIERRE SEUL.

Eh bien, ils s'en vont, ils me laissent là. Mais je n'y conçois rien : monsieur qui prend de l'humeur contre ses amis, et qui tout d'un coup s'avise de faire comme eux!

SCÈNE VIII.

PIERRE, MADAME BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Ah! vous voilà, bon homme? Votre maître est-il rentré? A-t-il parlé à sa femme? Je voudrais bien la voir. Je suis d'une inquiétude, d'une impatience. Cette mademoiselle Leblond! elle ne va pas manquer d'accourir.

PIERRE.

Je m'en vais prévenir madame que vous voulez lui parler. Tenez, voici madame Dermance.

(Il sort.)

MADAME BOURVILLE.

Madame Dermance! elle a juré d'être importune toute la journée.

SCÈNE IX.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE.

MADAME DERMANCE.

Eh ! mon Dieu, ma chère, savez-vous ce qui se passe ? Monsieur Larmarlière qui abandonne la province. C'est Justine qui est venue me le redire ; elle a entendu une conversation entre le mari et la femme.

MADAME BOURVILLE.

Pas possible.

MADAME DERMANCE.

Et il est question de bijoux, de meubles, de domestiques. Il est sorti pour faire des emplettes.

SCÈNE X.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah ! vous voilà, mesdames.

MADAME BOURVILLE.

Eh mais, qu'avez-vous donc fait de votre joli bonnet, de votre rouge ? comme vous voilà pâle !

MADAME LAMARLIÈRE.

Pour le rouge, monsieur Lamarlière dit qu'il ne peut pas encore s'y faire ; mais le bonnet, il l'a trouvé trop simple,

trop mesquin ; il s'est chargé de m'en rapporter un autre lui-même ; et puis des dentelles, des fleurs, un esprit, une aigrette. Vous ne savez pas ? il m'a repris le porte-feuille.

MADAME BOURVILLE.

Ah ! mon Dieu.

MADAME DERMANCE.

Par défiance ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh ! non ; mais il en a besoin pour toutes ses acquisitions ; il veut m'acheter des diamants.

MADAME DERMANCE.

Des diamants !

MADAME LAMARLIÈRE, *bas à madame Dermance.*

Vous entendez bien que ce n'était pas le moment de lui parler des vôtres. (*Haut.*) Il ne sait pas si son argent lui suffira pour tout ce qu'il projette; mais il a bon crédit. (*Bas à madame Bourville.*) Quand il va faire des dettes lui-même, j'aurais eu mauvaise grâce de l'entretenir de celles des autres.

MADAME BOURVILLE.

Quel contre-temps !

MADAME DERMANCE.

Quel embarras !

MADAME BOURVILLE.

Eh mais, ma bonne amie, il est donc vrai que monsieur Lamarlière veut s'établir à Paris ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Très-vrai.

MADAME DERMANCE.

Cela doit bien vous contrarier, vous qui aimiez tant votre manufacture.

MADAME LAMARLIÈRE.

Un peu ; mais que voulez-vous? c'est le tableau de votre fortune, de votre bonheur, qui l'a séduit, qui l'a décidé.

MADAME DERMANCE, *à part.*

Notre fortune !

MADAME BOURVILLE, *à part.*

Notre bonheur !

SCÈNE XI.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE; HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mademoiselle Leblond vous demandait, maman.

MADAME DERMANCE.

Qu'elle revienne demain.

MADAME BOURVILLE.

Dites que je n'y suis pas, je vous en prie.

HENRIETTE.

Monsieur Lamarlière rentrait au même instant, elle s'est nommée, et ils sont sortis ensemble.

MADAME DERMANCE.

Ensemble !

MADAME BOURVILLE.

Eh ! pourquoi donc sont-ils sortis ensemble ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Encore quelque nouvelle galanterie de sa part, je le parierais ; quelque nouveau cadeau qu'il veut me faire.

MADAME BOURVILLE.

Elles sont bien heureuses celles à qui leurs maris font des cadeaux.

HENRIETTE, *bas à madame Lamarlière.*

Eh bien, madame?

MADAME LAMARLIÈRE, *bas à Henriette.*

Du courage, tout ira bien. (*Haut.*) Ah çà, ma chère madame Bourville, qu'allez-vous faire de votre fils? Le laisserez-vous à notre manufacture, quoique nous n'y soyons plus?

HENRIETTE.

Comment, madame? monsieur Lamarlière quitte sa manufacture?

MADAME LAMARLIÈRE.

Oui, ma belle demoiselle. Il ne tardera pas à la vendre probablement; il veut que je prenne des maîtres de toutes sortes, comme vous avez fait, madame Bourville, en venant de Saumur.

MADAME DERMANCE.

Parlons raison, je vous en prie, ma bonne amie; est-ce que vous approuvez la conduite de votre mari?

MADAME BOURVILLE.

Il se ruinera, ma bonne amie.

MADAME LAMARLIÈRE.

Il dit qu'il faut cela pour s'enrichir; au surplus, parlez à lui-même.

SCÈNE XII.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE ; HENRIETTE, LAMARLIÈRE.

LAMARLIÈRE, *en entrant.*

C'EST bon, c'est bon; je rendrai réponse demain. Vous voyez un homme enchanté, ébloui. Comme les arts se perfectionnent ! comme on travaille en meubles, en bijouterie ! c'est merveilleux.

MADAME DERMANCE.

Oh ! sans doute. Je voulais vous dire...

LAMARLIÈRE.

Avez-vous quelques diamants de trop, madame Dermance ? j'en cherche d'occasion pour ma femme.

MADAME LAMARLIÈRE, *bas à son mari.*

Taïs-toi donc, mon ami.

LAMARLIÈRE.

Tu seras contente de mes emplettes. Nous en avons d'autres à faire. Ce soir tu vas au bal, mais demain nous courrons tous les marchands.

MADAME BOURVILLE.

Prenez bien garde qu'on ne vous trompe.

LAMARLIÈRE.

Oh ! quand on me ferait payer un peu cher.... Il faut bien payer le crédit ; n'est-ce pas, madame Bourville ? J'ai loué un appartement, je ne partirai pas sans vous

avoir remerciée, madame Dermance, de votre accueil vraiment amical. Huit pièces de plain pied, une grande cuisine, une cave immense, remises, écuries! il faudra meubler tout cela.

MADAME DERMANCE.

C'est un vertige, c'est un délire.

MADAME BOURVILLE.

Mais, mon mari et moi, nous n'avons jamais été si extravagants.

LAMARLIÈRE.

Ah! voici Bourville.

SCÈNE XIII.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE; HENRIETTE, LAMARLIÈRE, BOURVILLE.

LAMARLIÈRE.

Eh bien, mon ami, comment vont les affaires?

BOURVILLE.

Mal, très-mal; en un quart d'heure tout a changé. Je ne trouve rien, tout me manque.

LAMARLIÈRE.

Je le crois bien; j'accapare tout, je ne laisse rien à faire aux autres. J'ai revu Dupré, il court pour moi. Ah! ah! comme ces gens-là sont actifs, quand ils voient de l'argent comptant! Je recevrai les ministres, je donnerai de grands dîners chez les traiteurs, des fêtes charmantes dans une maison de campagne que je vais louer.

BOURVILLE.

Tu te perds, tu te perds, mon ami; écoute les conseils d'un ancien camarade, qui s'attendrit sur ton sort.

LAMARLIÈRE.

Laisse-moi donc tranquille, avec ton attendrissement; je ne veux plus songer qu'à jouir, gagner et dépenser.

SCÈNE XIV.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE; HENRIETTE, DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE.

DERMANCE, *à part.*

TOUTES les bourses fermées. Rien.

LAMARLIÈRE.

Eh bien, mon ami, achètes-tu ton grand domaine?

DERMANCE.

Il se présente des difficultés.

LAMARLIÈRE.

Tu y renonces? Je me mets sur les rangs; je le pousserai vivement.

DERMANCE.

Comment! ce n'est donc pas une plaisanterie? Tu veux donc sérieusement faire des affaires, t'établir à Paris?

LAMARLIÈRE.

Très-sérieusement.

BOURVILLE.

Oui vraiment ; et il médite des folies.

LAMARLIÈRE.

Comment, des folies? Eh mais, parbleu, c'est vous qui m'avez monté la tête. (*A Dermance.*) Demande à ces dames et à Bourville quel train de maison je vais avoir.

DERMANCE.

Mais tu as donc des fonds, des moyens....

LAMARLIÈRE.

Non ; pas plus que je ne vous ai dit. N'est-ce pas assez? Combien y a-t-il de gens qui marchent en avant, et n'ont pas tant d'argent comptant !

DERMANCE.

Mais au train dont tu y vas, tu auras bientôt mangé le tien.

LAMARLIÈRE.

Il servira à m'en faire gagner d'autres.

DERMANCE.

Cela n'est pas sûr. Comment est-il possible, quand on a un établissement solide, qu'on songe à l'abandonner pour des chimères?

BOURVILLE.

De vraies chimères. Oui, mon ami ; car enfin ce luxe, cette manie de briller, cette vanité.... est-ce le bonheur ?

LAMARLIÈRE.

Oh ! vous avez beau dire, j'y mets de l'amour-propre.

DERMANCE.

Le beau motif d'orgueil, que de paraître plus riche que ton voisin....

BOURVILLE.

Si tu ne l'es pas réellement.

DERMANCE.

Et les peines, les dangers que tout cela traîne à sa suite!

BOURVILLE.

Qui ne risque rien n'a rien; mais qui risque trop perd tout.

DERMANCE.

Les erreurs, les accidents, la mauvaise foi des agents!

BOURVILLE.

Et de là les inquiétudes, les mauvaises nuits.

DERMANCE.

Et une chute complète.

BOURVILLE.

Oui, vraiment; on dépense, on spécule, on se trompe.

DERMANCE.

On s'obstine.

BOURVILLE.

On se ruine, on perd la tête.

DERMANCE.

On se noie, ou l'on devient fripon.

BOURVILLE.

Voilà la marche.

LAMARLIÈRE.

Voilà la marche. Eh bien, appliquez-vous donc à vous-mêmes tout ce que vous venez de me dire.

DERMANCE.

Comment ?

BOURVILLE.

Que dis-tu ?

LAMARLIÈRE.

Vous n'êtes donc pas heureux, vous ?

BOURVILLE.

Eh! mon Dieu, non ; nous ne le sommes pas.

LAMARLIÈRE.

Voilà ce que je voulais vous faire dire. Allez, si je prends jamais un carrosse, c'est que j'aurai de quoi nourrir les chevaux et le cocher. Je n'ai feint quelques folies que pour vous éclairer sur les vôtres : je garde ma manufacture, et je saurai toujours n'être pas plus jaloux de celui qui est plus riche, que je ne veux que mon ouvrier soit jaloux de moi.

BOURVILLE.

Pas possible! Quoi! c'était une feinte?

LAMARLIÈRE.

Toi, Bourville, qui crains que je n'aie pas de quoi fournir à mes dépenses, n'es-tu pas embarrassé de certaines lettres de change dont l'échéance approche ?

BOURVILLE.

C'est vrai.

LAMARLIÈRE.

Toi, Dermance, qui tremble de me voir trop entreprendre, pourquoi vouloir faire une acquisition au-dessus de tes forces ?

DERMANCE.

Il a raison.

LAMARLIÈRE.

Ecoutez : je n'ai pas la prétention de vous corriger; mais je veux profiter du moment où la vérité a pénétré jusqu'à vous pour assurer le bonheur de vos enfants. Ils s'aiment, vous le savez. Bourville, donne-toi ton associé naturel, ton fils, jeune homme honnête, capable et marie-le à la fille de Dermance.

BOURVILLE.

M'associer mon fils ! il me mènerait; j'ai bien assez de sa mère.

DERMANCE.

Marier ma fille ! (*A part.*) Où trouver une dot ?

MADAME DERMANCE.

Ma fille m'a déjà été demandée par des personnes très-recommandables.

MADAME BOURVILLE.

Mon fils a le temps de songer à se marier.

LAMARLIÈRE.

Morbleu !.... permettez-moi de vous dire, mesdames, que dans une affaire aussi importante c'est aux maris et non pas aux femmes à décider.

MADAME DERMANCE.

Mais, monsieur....

LAMARLIÈRE, *bas à madame Dermance, en lui remettant un écrin.*

Je ne mets point de prix à mes services; mais voici votre écrin. (*A Dermance.*) Je t'ai refusé mes fonds pour une folle acquisition; ils sont à toi pour la dot de ta fille. (*Bas à madame Bourville, en lui remettant des papiers.*) Je ne veux point arracher votre consentement; mais voici les quittances de tous vos créanciers. (*A Bourville.*) Associe ton fils; j'escompte tes lettres de change, et tu ne dois qu'à moi seul. (*Haut.*) Allons, mes amis, mes chères dames, soyez bons parents, mariez vos enfants.

MADAME DERMANCE.

Impossible de lui résister.

DERMANCE.

Il a une éloquence....

BOURVILLE.

Un talisman qui entraîne.

MADAME BOURVILLE.

Je connais l'étiquette. Madame Dermance, je vous fais la demande de votre fille pour mon fils.

MADAME DERMANCE.

Et je vous l'accorde de tout mon cœur.

HENRIETTE.

Ah! maman....

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh bien! quand je vous disais que vous épouseriez Georges.

LAMARLIÈRE.

Bourville le fils sera ici dans six jours. Eh vite le mariage. Et demain matin j'irai aux Invalides voir mes deux portiques.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES RICOCHETS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 15 janvier 1807.

Il n'y a qu'à dépeindre la dépendance sous la figure d'une espèce d'échelle. Par exemple, le postillon, ou quelque autre petit garçon dont les grandes maisons sont toujours pourvues, se lève de bon matin pour décrotter le laquais; celui-ci rend le devoir à monsieur le valet de chambre; le valet de chambre habille son maître, souvent à la hâte, afin qu'il aille faire la cour à mylord; mylord se dépêche pour être au lever du ministre, et le ministre pour se rendre auprès du prince.

LES AVENTURES DE JOSEPH ANDREWS,
LIVRE II, CHAP. XIII.

PRÉFACE.

Quand mes amis veulent choisir entre mes petites pièces, ils balancent entre les Voisins, M. Musard et les Ricochets. Moi, je suis pour les Ricochets. Qu'on me pardonne cette franchise d'amour-propre, je ne trouve presque rien à reprendre dans les Ricochets. L'idée de la pièce est ingénieuse et vraie, et la pièce elle-même me paraît bien exécutée. C'est un tableau en miniature de toute la société envisagée sous un point de vue assez piquant. Les rôles du jokei, de sa petite maîtresse, du colonel et de sa capricieuse amante, ont de la grâce, de l'ingénuité et quelquefois de la passion. Ceux de M. Dorsay et de son valet de chambre ont du comique et de la vérité.

La pièce obtint un succès qui se soutient encore. Quelques personnes dirent que mes personnages étaient encore des marionnettes. Je n'en disconviens pas. Dans les Ricochets, comme dans les Marionnettes, tous les personnages changent subitement de volonté suivant les événements, suivant la situation où ils se trouvent : mais la pièce offre encore autre chose. D'abord comme le passage de Joseph Andrews, que j'ai pris pour épigraphe, et qui m'a donné le sujet, elle offre un tableau par échelons de toutes les classes de la société. Tel qui se trouve inférieur de celui-ci est supérieur de celui-là ; il reçoit avec soumission les ordres du premier ; il donne ses ordres avec importance au second, qui les reçoit à son tour et va donner les siens à d'autres. Plus un homme est souple devant son supérieur, plus il est arrogant envers son inférieur. Fielding monte du postillon jusqu'au roi ; moi, je m'arrête au fils d'un ministre : mais

j'enchéris sur lui en plaçant à côté du premier et du dernier échelon les vrais despotes de tous tant que nous sommes. Mon petit jokei obéit à sa maîtresse. Le fils du ministre obéit à la sienne; cette maîtresse obéit elle-même à un caprice, et c'est ce caprice dont elle est dominée qui domine et décide, par une suite de ricochets, le sort de tous les personnages. Enfin, en rompant toutes les espérances par la perte d'un petit chien, en les faisant renaître, en les réalisant, en opérant des mariages et faisant obtenir des places par le cadeau d'un serin, je prouve que les petites causes amènent souvent de grands effets, je mets en action ce mot d'un ancien qui disait que la république était gouvernée par son fils; car ce fils gouvernait sa mère, la mère gouvernait le père, et le père gouvernait la république.

Dans les trois suites de ricochets qui composent la pièce, on devine d'avance par les premières scènes quelles sont celles qui vont suivre. C'est la faute du sujet, c'en est aussi le bénéfice. Il m'a semblé reconnaître que le public était plus satisfait de voir arriver la scène telle qu'il l'attendait que fâché de l'avoir devinée.

Un homme que je ne connais pas m'adressa, quelques jours après la première représentation, de vifs reproches d'avoir voulu le désigner dans le rôle de Dorsay. Ce n'était pas la première fois que de pareilles réclamations m'arrivaient. Comme si la comédie n'avait déjà point assez d'entraves, il s'est établi ou plutôt il s'est renouvelé depuis quelque temps une manie de crier aux personnalités. Puisque la tâche de l'auteur comique est de peindre les gens qu'il voit, il n'est pas étonnant que, dans le nombre, quelques-uns se reconnaissent; mais faut-il pour cela l'accuser d'avoir voulu désigner tel ou tel à la risée publique. Quant à moi, je déclare franchement que j'ai presque toujours eu en vue un ou plusieurs modèles dans les ridicules que j'ai essayé de peindre; mais je déclare aussi que je me suis attaché à changer quelque

chose au portrait, que je me suis empressé de retrancher tout ce qui aurait pu faire reconnaître l'original, et qu'en prenant l'individu pour modèle, j'ai eu pour unique but de montrer, non pas l'homme, mais le ridicule dont il était atteint.

J'approche de celle de mes pièces qui m'a causé le plus de chagrin, les Capitulations de Conscience. Si elle avait réussi, elle m'en aurait peut-être causé bien davantage. Je n'aurais pu éviter un procès avec la communauté des procureurs, et voyez la suite! Ils ne pouvaient me pardonner d'avoir mis en scène un avoué petit-maître et avide, et un autre casuiste, et d'une conscience un peu large. Si je n'en avais introduit qu'un, disaient-ils; mais deux! Qu'auraient-ils dit s'ils avaient vécu du temps d'Arlequin Grapignan, successeur de M. Coquinière? que doivent-ils dire quand ils voient la fameuse scène des deux procureurs dans le Mercure Galant? Il est sans doute plus d'un avoué aussi honnête qu'habile; mais où en es-tu, pauvre comédie, si l'on ne te permet pas même les procureurs fripons et négligents.

PERSONNAGES.

SAINVILLE, jeune colonel, fils d'un ministre.
DORSAY.
LAFLEUR, valet de chambre de Dorsay.
GABRIEL, jockei de Dorsay.
MADAME DE MIRCOUR, nièce de Dorsay.
MARIE, jeune femme de chambre de madame de Mircour.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Dorsay.

LES RICOCHETS.

SCÈNE I.

GABRIEL SEUL.

(Il porte l'habit de Lafleur, et une cage dans laquelle il y a un serin.)

L'HABIT, la cravate pour la toilette de monsieur de Lafleur, la cage et le serin que je me hasarde d'offrir à mademoiselle Marie ; bon. Je ne suis point en retard. Pauvre Gabriel ! Quand on est tourmenté comme toi par l'amour et l'ambition, on ne dort guère. Moi, jokei, faire la cour à une femme de chambre, nièce d'un valet de chambre ! Mademoiselle Marie est si gentille ! c'est un ange pour la douceur, un démon pour l'esprit. Monsieur de Lafleur, son oncle, est un bon protecteur, qui n'est pas insensible aux petites attentions qu'on a pour lui.

SCÈNE II.

GABRIEL, MARIE.

MARIE.

MONSIEUR Gabriel.

GABRIEL.

Ah ! vous voilà, mademoiselle Marie ?

MARIE.

Peut-on causer ?

GABRIEL.

Oui : votre oncle vient d'achever de coiffer monsieur, et il se coiffe lui-même, en attendant que j'aie appris, comme vous me l'avez conseillé, mademoiselle Marie.

MARIE.

Et d'ici je peux entendre la sonnette de madame.

GABRIEL, *présentant la cage.*

Pour ne pas perdre de temps, mademoiselle, oserais-je prendre la liberté de vous prier d'accepter.....

MARIE.

Oh, la jolie cage ! Oh, le joli serin ! C'est bien honnête à vous, monsieur Gabriel ; mais je ne veux pas demeurer en reste. (*Elle lui donne une cravate enveloppée dans du papier.*) Tenez.

GABRIEL.

Qu'est-ce que c'est ? Une cravate de mousseline. Ah ! mademoiselle, quelle bonté !

MARIE.

C'est moi qui l'ai brodée, monsieur Gabriel.

GABRIEL.

Hélas ! que je suis encore loin de mériter tant de faveurs ! Quand donc pourrai-je paraître un parti sortable à monsieur votre oncle ?

MARIE.

Patience, les choses sont déjà bien avancées. Voilà dix mois que, par le crédit de mon oncle, je suis entrée femme de chambre chez madame de Mircour, la nièce de monsieur Dorsay, le maître de mon oncle. Voilà quinze

jours que, par mon crédit, vous êtes entré comme jokei chez ce même monsieur Dorsay.

GABRIEL.

Et c'est bien agréable de demeurer ainsi dans la même maison.

MARIE.

Oui, tous les matins on se trouve, on jase.

GABRIEL.

On fait un échange de petits cadeaux.

MARIE.

Et qui peut répondre des événements? Tout en m'endormant hier au soir, je lisais, dans un des livres de ma maîtresse, que les plus petites causes peuvent amener les plus grands effets. La pluie qui tombe, un cheval qui bronche, un lièvre manqué à la chasse, ont fait souvent échouer ou réussir des négociations, des conjurations, des batailles. Qu'est-ce que notre mariage auprès de choses si graves? Par exemple, une circonstance qui pourrait nous être bien favorable, monsieur Sainville fait la cour à ma maîtresse.

GABRIEL.

Qui? Ce jeune colonel, si vif, si pétulant et à qui mon maître fait la cour de son côté, depuis que le père du colonel a été nommé ministre?

MARIE.

Si le colonel pouvait plaire à ma maîtresse, je vous ferais entrer valet de chambre à son service, et il n'y aurait pas de raison pour que le mariage des domestiques ne vînt à la suite de celui des maîtres.

GABRIEL.

Et croyez-vous que le colonel plaira bientôt à votre maîtresse, mademoiselle Marie ?

MARIE.

Je crois que oui ; un jeune militaire, aimable, fils d'un ministre ! Madame ne dépend que d'elle-même, et une veuve de vingt-deux ans est pressée de se remarier, quand ce ne serait que par prudence. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle a des moments de caprice.... La meilleure femme du monde ; c'est par accès ; heureusement cela ne dure pas. En moins de dix mois, je l'ai vue tour à tour joueuse, botaniste et dévote. Elle en est maintenant à la manie des animaux. Elle m'a chargée de lui chercher un sapajou, une perruche, et je jurerais qu'hier elle n'a été si aimable au bal que parce qu'elle était partie enchantée des gentillesses d'Azor, son petit chien.

GABRIEL.

C'est unique de s'attacher de la sorte.

MARIE.

Ils disent que ses caprices ne s'exercent que sur les choses légères ; cela n'empêche pas qu'elle ne brusque où n'accueille ses amis selon qu'elle a bien ou mal dormi, selon qu'elle est plus ou moins satisfaite de la bagatelle qui l'occupe. C'est la faute de ses parents ; ils ont tellement été au devant de tous ses désirs, qu'ils l'ont habituée à en changer plus que de robes et de bonnets.

GABRIEL.

Il faut bien supporter les défauts de ses maîtres, mademoiselle.

MARIE.

Aussi fais-je, monsieur Gabriel. Ma pauvre maîtresse! elle a trop de qualités, je suis trop bien avec elle pour ne pas lui être attachée; je n'ai pas dix-sept ans; mais tout naïvement, sans qu'elle s'en doute, c'est moi qui gouverne, c'est elle qui obéit. C'est tout simple, une personne élevée dans les antichambres.....

LAFLEUR, *en dehors.*

Eh! Gabriel.

GABRIEL.

Ah! mon Dieu! c'est monsieur de Lafleur qui m'appelle.

MARIE.

Mon oncle! je m'enfuis.

GABRIEL.

Voyez; à peine a-t-on le temps de se dire deux paroles.

MARIE.

Un seul mot. Voulez-vous me plaire? Déclarez vos sentiments pour moi à mon oncle. Vous le devez par égard pour ma réputation, et s'il y consent, je vous épouse, quoique vous ne soyez encore que jokei. Je suis au-dessus des préjugés, moi. Sans adieu, monsieur Gabriel.

(Elle sort.)

GABRIEL.

Eh bien, mademoiselle, j'essaierai, je me hasarderai. (*Seul.*) Oui, monsieur de Lafleur ne peut pas blâmer une noble ambition dans un jeune homme; mais le voici.

SCÈNE III.

GABRIEL, LAFLEUR, EN ROBE DE CHAMBRE.

LAFLEUR.

GABRIEL. Ah! te voilà. Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc, mon ami? Comment, il faut que je me fatigue la poitrine à vous appeler?

GABRIEL.

Je vous demande bien pardon, monsieur de Lafleur.

LAFLEUR.

Qu'est-ce que c'est que monsieur de Lafleur? Croyez-vous que je ne sache pas mon nom?

GABRIEL.

Je voulais dire que c'est uniquement par la crainte d'importuner monsieur que j'ai tardé à lui présenter mes hommages.

LAFLEUR.

C'est bon, j'aime à voir que tu te mettes à ta place.

GABRIEL.

Monsieur veut-il passer son habit?

LAFLEUR.

Eh bien, eh bien, as-tu perdu la tête? Tu te presses. Tu me permettras bien d'essuyer ma poudre?

(Il s'assied près d'une toilette et essuie sa poudre.)

GABRIEL.

C'est le zèle, c'est l'ardeur de servir.

LAFLEUR.

Oui, à ton âge, j'étais aussi vif, mais pas si gauche. Tu dis donc que.....

GABRIEL.

Je dis que je suis enchanté de voir à monsieur cet air de gaieté, de bonté.....

LAFLEUR.

Tu trouves? Il est gentil ce petit bon homme. Ma cravate?

GABRIEL, *donnant celle que Marie lui a donnée.*

La voilà. Non, je me trompe; voici la vôtre.

LAFLEUR.

Je te veux du bien, Gabriel. Tu commences à te former; ta gaucherie tient à ton zèle, et je crois que tu n'es pas si sot que je l'avais pensé d'abord.

GABRIEL.

Oh! monsieur est bien bon.

LAFLEUR.

Mon habit? Monsieur Dorsay, ton maître et le mien, est un fort galant homme, très-riche qui s'est avisé d'avoir de l'ambition; petit génie, quoiqu'il se mêle de versifier. Attache-toi à moi; de la conduite, des mœurs et.... La plume, l'écritoire? j'ai à écrire. Parle toujours; je t'écoute.

GABRIEL, *servant Lafleur.*

Les bontés de monsieur m'encouragent à lui révéler un secret.

LAFLEUR.

Un secret! Tu as des secrets? (*Ecrivant.*) Oui, ma belle amie, que je meure si je ne meure d'amour..... Eh bien! ton secret?

GABRIEL.

Je vous dirai, monsieur, que je suis aussi dévoré d'ambition.

LAFLEUR.

Ah ! ah ! c'est fort bien. Il faut en avoir. Et ton ambition, c'est...... Allons, ne sois pas timide ; je suis content de moi, le moment est propice, tu feras bien d'en profiter.

GABRIEL.

Monsieur a une nièce bien jolie.

LAFLEUR.

Plaît-il ? Tu as remarqué que ma nièce était jolie ?

GABRIEL.

Quoique jokei, on a des yeux, on a un cœur..... Ce n'est pas que pour le moment j'aie l'impertinence de prétendre à une alliance.... vraiment disproportionnée ; mais par la suite, aidé des conseils et de la protection de monsieur, je pourrais devenir valet de chambre.

LAFLEUR.

Diable ! c'est fort. Tu es bien jeune encore.

GABRIEL.

Enfin, que monsieur ne me retire pas son appui, et je suis sûr de faire mon chemin.

LAFLEUR.

Fripon, tu cherches à m'attendrir.

DORSAY, *en dehors.*

Eh ! Lafleur.

LAFLEUR.

J'entends monsieur. Eh vite, emporte ma robe de chambre, range ce fauteuil. Ce billet à la soubrette de

cette petite danseuse des boulevards. A ton retour, je te dirai.... j'aurai réfléchi.....

GABRIEL.

Monsieur ne m'en veut pas de ma témérité?

LAFLEUR.

Non, je ne t'en veux pas. Sors.

GABRIEL.

Bon, j'espère.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DORSAY, LAFLEUR.

DORSAY, *en robe de chambre, un papier et un bouquet à la main.*

Ou vous cachez-vous donc? Je sonne, j'appelle.....

LAFLEUR.

Me voilà, monsieur.

DORSAY.

Eh vite, qu'on m'habille, je suis pressé. A-t-on passé chez le colonel Sainville?

LAFLEUR.

J'ai été moi-même lui annoncer la visite de monsieur. Monsieur le colonel prie monsieur de ne pas se déranger. Il doit venir ce matin dans la maison, chez madame de Mircour.

DORSAY.

Chez ma nièce! Raison de plus pour que je me hâte. Je veux absolument le voir chez lui: c'est une attention dont les gens en place vous tiennent toujours compte. Mon habit?

LAFLEUR, *habillant son maître.*

Je reconnais bien le génie de monsieur. Il n'oublie aucun détail.

DORSAY.

Fruit de l'habitude, mon pauvre Lafleur.

LAFLEUR.

Oh ! non, cela n'est pas donné à tout le monde ; moi, par exemple, je ne pourrais pas : il faut une nature particulière.

DORSAY.

Ce bon Lafleur ! il ne manque pas d'esprit. Quel bonheur que ce colonel se soit pris de passion pour ma nièce ! Un jeune homme plein de mérite, qui peut tout pour ses amis, aimable pour tout le monde quand il est heureux. C'est dommage qu'il soit bourru et presque méchant dès qu'il est contrarié.

LAFLEUR.

Comme monsieur s'entend à faire le portrait de ses amis ! Si monsieur n'était pas pressé, j'aurais une grâce à lui demander.

DORSAY.

Qu'est-ce que c'est ? Dépêche-toi. Mon épée?

LAFLEUR.

C'est pour un jeune homme qui est parent d'une jeune artiste de théâtre.

DORSAY.

Ah ! tu as des connaissances dans les théâtres ! C'est ma nièce qui m'inquiète ; c'est bien la petite personne la plus vive, la plus fantasque... une enfant mal élevée... Eh bien, ton jeune homme ?

LAFLEUR.

Comme monsieur va monter sa maison...

DORSAY.

Qu'est-ce qui t'a dit cela ?

LAFLEUR.

Personne ; mais il est à présumer que monsieur ne tardera pas à être appelé, placé, comme il le mérite.

DORSAY.

Oui, ils veulent absolument m'employer. C'est une chaîne que je vais prendre ; mais enfin on se doit à son pays, à sa famille.

LAFLEUR.

Alors il faut à monsieur maître d'hôtel, livrée, équipages...

DORSAY.

Parbleu, quand on nous donne des places à nous autres...

LAFLEUR.

Monsieur ne peut pas se passer d'un secrétaire : mon jeune homme a reçu la plus belle éducation...

DORSAY.

Combien vous a-t-on promis, monsieur de Lafleur, pour placer le parent de la jeune artiste ?

LAFLEUR.

Fi donc ! ce n'est pas par intérêt. Je marche sur les traces de monsieur : il m'a appris à trouver le bonheur dans celui qu'on procure aux autres.

DORSAY.

Eh bien ! tu n'es qu'un sot... Mon chapeau ? C'est une folie de donner ses services. Non pas que je vende les

miens ; mais un homme comme toi. . . Ma tabatière? Qu'est-ce que c'est? j'entends une voiture. Vois donc, serait-ce le colonel?

LAFLEUR.

Lui-même.

DORSAY.

Ah! mon Dieu! tu me fais perdre mon temps. Cette chambre en ordre; ferme la toilette; ces lettres à leur adresse; ces vers et ce bouquet à la jeune veuve de la Chaussée-d'Antin.

LAFLEUR.

J'y cours. Prenez mon protégé, monsieur; il sera si heureux de travailler chez un homme aussi bon, aussi juste, aussi recommandable par son cœur et par son esprit.

DORSAY.

Coquin! tu ne penses pas tout ce que tu dis; mais c'est égal, tu me fais plaisir. Apporte-moi de l'écriture du jeune homme, et si elle est passable. . .

LAFLEUR.

Admirable, monsieur. Voici le colonel.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DORSAY, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Bonjour, mon cher Dorsay.

DORSAY.

Que je suis ravi, que je suis confus de l'honneur, du bonheur de recevoir monsieur le colonel. J'allais chez lui.

SAINVILLE.

J'avais promis à madame de Mircour de lui apporter ce matin ces couplets de l'opéra nouveau. En attendant qu'elle soit visible, causons.

DORSAY.

Causons.

SAINVILLE.

Quelle femme charmante que votre nièce! que de grâces! que d'esprit! J'aime jusqu'à ses caprices.

DORSAY.

Hier, en sortant du bal, elle me parlait de monsieur le colonel avec un intérêt...

SAINVILLE.

Vraiment? Vous m'enchantez. Serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre service?

DORSAY.

Ne parlons pas de ce qui me concerne, j'aurai l'honneur d'aller vous faire ma cour.

SAINVILLE.

Parlez sur-le-champ, je vous en prie : trop heureux d'être utile à l'oncle de madame de Mircour! Mais quand donc se décidera-t-elle à m'accorder sa main?

DORSAY.

Elle est à vous. Les affaires de la succession de son mari sont le seul obstacle. Je vous sers de tout mon pouvoir; mais ce qui vous sert mieux que moi, mieux que votre grade, mieux que le rang même de monsieur votre père, ce sont vos qualités, votre mérite... oui... sans flatterie.

SAINVILLE.

Oh! sans flatterie... Que puis-je faire pour vous, mon cher Dorsay?

DORSAY.

Eh bien, puisque vous l'exigez... le ministre votre père a la plus grande confiance en vous.

SAINVILLE.

Je cherche à la mériter.

DORSAY.

Monsieur le président de Blamon, qui est mon cousin germain, monsieur le colonel Dirlac, votre camarade, qui était allié de ma femme, prennent à moi le plus vif intérêt.

SAINVILLE.

Oui, je connais votre famille, vos alliances, votre fortune.

DORSAY.

Loin de songer à l'augmenter, comme tant d'autres, je ne cherche qu'à m'en faire honneur, comme quelques autres. Il y a dans ce moment une place majeure, une place d'éclat à la nomination de monsieur votre père : j'ai la vanité d'y prétendre.

SAINVILLE.

En avez-vous fait la demande?

DORSAY.

Oui vraiment; mais un des premiers commis m'a dit que le premier secrétaire lui avait dit que le ministre se proposait de vous consulter.

SAINVILLE.

Eh bien, mon cher Dorsay?

DORSAY.

Soyez mon protecteur. J'aurai l'honneur de vous porter chez vous des lettres, des titres, des apostilles...

SAINVILLE.

Pas du tout, voyons-les à l'instant : je passe avec vous dans votre cabinet.

MADAME DE MIRCOUR, *en dehors.*

Mais c'est inconcevable! courez donc, cherchez donc; il est impossible qu'il soit perdu.

SAINVILLE.

Attendez... N'est-ce pas madame de Mircour que j'entends?

DORSAY.

Elle-même.

SAINVILLE.

Allez me chercher vos papiers, mon cher Dorsay, je les attends; ce matin même, je les présente à mon père...

DORSAY.

Un mot de vous, et je suis aussi sûr de réussir que vous l'êtes de plaire à ma nièce. Oui, mon cher neveu... Pardon, mais je serai si glorieux d'une telle alliance... Je cours chercher mes papiers.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SAINVILLE, MADAME DE MIRCOUR.

SAINVILLE, *seul un moment.*

Un très-honnête homme, ce monsieur Dorsay.

MADAME DE MIRCOUR, *en entrant.*

Il faut absolument qu'on le retrouve, entendez-vous?

Oh! les domestiques! Ils sont d'une négligence.... Ah! vous voilà, monsieur?

SAINVILLE.

Oui, madame, et j'accours plein d'impatience... Qu'il m'est doux de vous revoir encore plus belle!

MADAME DE MIRCOUR.

Laissez-moi. J'ai de l'humeur; je suis au désespoir.

SAINVILLE.

Eh! mon Dieu, que vous est-il donc arrivé?

MADAME DE MIRCOUR.

Azor, mon cher Azor, qui s'est échappé! on ne sait ce qu'il est devenu.

SAINVILLE.

Et qu'est-ce que c'est donc que cet Azor!

MADAME DE MIRCOUR.

Mon carlin. Vous riez, je crois!

SAINVILLE.

Moi? pas du tout. Je partage bien sincèrement votre désespoir.

MADAME DE MIRCOUR.

Courage; moquez-vous; affligez-vous ironiquement. Les hommes veulent toujours montrer du caractère.

SAINVILLE.

Calmez-vous. On le retrouvera, et je vous crois trop raisonnable...

MADAME DE MIRCOUR.

Raisonnable! Non, monsieur, je ne suis point raisonnable, et je n'aime point les gens raisonnables; ils sont froids, insensibles. Au fait, que me voulez-vous? Je suis fort

étonnée qu'on ne vous ait pas dit que je ne voulais voir personne.

SAINVILLE.

Eh ! mon Dieu, comme vous me traitez, madame ! Ces couplets que vous m'avez demandés hier?...

MADAME DE MIRCOUR.

Ces couplets ? Je n'en veux plus. Ils ne valent rien. En effet, je suis bien en disposition de chanter !

SAINVILLE.

Mais vous êtes méchante, au moins.

MADAME DE MIRCOUR.

Moi, méchante ! c'est vous plutôt qui n'avez pas la moindre sensibilité. Je pleure, je souffre ; monsieur plaisante, monsieur rit.

SAINVILLE.

J'étais loin de m'attendre à un pareil accueil. Se peut-il que ce soit la même femme qui, hier, au bal, était si douce, si bonne...

MADAME DE MIRCOUR.

Hier, monsieur, vous étiez aimable. Tâchez donc de l'être aujourd'hui.

SAINVILLE.

Ma foi, madame, je désespère de vous paraître tel, tant que vous conserverez cette humeur.

MADAME DE MIRCOUR.

Fort bien ; vous vous piquez, vous vous fâchez. Oh ! que voilà bien votre vivacité, votre pétulance.

SAINVILLE.

Voilà bien le caprice le mieux conditionné...

MADAME DE MIRCOUR.

Le caprice !.... On a le malheur de sentir vivement, et l'on a des caprices. Ainsi vous seriez malheureux avec moi ; n'est-ce pas là ce que vous voulez me faire entendre ?

SAINVILLE.

Allons, je ne peux pas dire un mot que vous ne l'interprétiez de la manière la plus odieuse. Adieu, madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Adieu, monsieur.

SAINVILLE, *revenant.*

Ainsi, c'est la perte de monsieur Azor qui nous brouillerait ?

MADAME DE MIRCOUR.

Ce que vous dites là est affreux. Vous savez bien que je ne serais pas assez injuste... Non, c'est le manque d'égards, de procédés, d'indulgence.

SAINVILLE.

Et c'est donc là le prix de l'amour le plus tendre, le plus sincère...

MADAME DE MIRCOUR.

Vous allez vous plaindre à présent. Je n'aime pas les doléances. Vous vouliez sortir ; restez, monsieur. C'est moi qui vous cède la place. Oui, je vais m'enfermer pour pleurer toute seule.

SAINVILLE.

Si vous sortez, comptez que vous m'aurez vu pour la dernière fois.

MADAME MIRCOUR.

Eh bien, monsieur, tâchez de ne pas oublier cette promesse.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

SAINVILLE SEUL.

Non, certes, je ne l'oublierai pas. Il n'est que trop clair que c'est un prétexte que vous cherchez pour rompre avec moi. Tant mieux. Je serais très-malheureux avec cette femme-là.

SCÈNE VIII.

SAINVILLE, DORSAY, DES PAPIERS A LA MAIN.

DORSAY.

Eh quoi ! ma nièce vous a déjà quitté ?

SAINVILLE.

Oui, monsieur.

DORSAY.

Eh bien ! toujours de plus en plus épris ? Oh ! il faut être vrai, ma nièce mérite bien. . . .

SAINVILLE, *à part.*

Allons, voilà l'oncle qui fait son éloge.

DORSAY.

Comme je vous disais, un cœur excellent.

SAINVILLE.

Une égalité d'humeur admirable.

DORSAY.

Vraiment ! je suis bien aise que vous lui ayez découvert cette précieuse vertu : ainsi vous êtes enchanté ?

SAINVILLE.

Oui, enchanté ! je vous souhaite bien le bonjour.

DORSAY.

Un moment : vous m'avez fait espérer que vous voudriez bien vous charger de mes papiers ?

SAINVILLE.

Pardon, je ne puis pas me mêler de cette affaire.

DORSAY.

Eh mais, monsieur, vous m'avez promis....

SAINVILLE.

Oui ; mais j'ai fait réflexion.... En général, je me fais un scrupule de chercher à exercer la moindre influence. Au surplus, rien ne presse, j'annoncerai votre visite à mon père, et demain, après demain.... Oh ! les femmes ! Je les reconnais ; dès qu'elles sont sûres de nous.... Je vous salue, monsieur Dorsay.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DORSAY seul.

Eh bien ! donc, il s'en va. C'est très-injuste, très-malhonnête. Oh ! les gens en place ! les voilà bien. De belles promesses, et puis des évasions.... et la mémoire la plus fugitive ! Est-ce que je serai comme cela quand je serai placé ?

SCÈNE X.

DORSAY, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Monsieur, la petite veuve vous attend ce soir à souper ; elle a été enchantée des vers et du bouquet.

DORSAY.

Va te promener avec ta veuve et ton bouquet. Comptez donc sur les amis ! Mais ne suis-je pas bien dupe, avec ma fortune, quand je peux mener une vie libre, indépendante ? ....

LAFLEUR, *tirant un papier de sa poche.*

Si monsieur daignait jeter les yeux sur l'écriture de mon jeune homme, j'en ai un modèle sur moi.

DORSAY.

Je vous trouve bien impertinent d'oser vous mêler de donner des places chez moi. Je n'ai pas besoin de secrétaire. Ah! monsieur Sainville, certainement si je voulais d'autre appui que le vôtre, je n'en manquerais pas.

LAFLEUR.

Je supplie seulement monsieur de considérer l'écriture, il verra que c'est un cadeau que je lui fais. Quelle belle main !

DORSAY, *prenant le papier.*

Drôle que vous êtes ! .... (*Il lit.*) « Extrait de divers « ouvrages. La différence qui existe entre les gens de « quelque chose et les gens de rien disparaît par échelons. « Le laquais rend le devoir à monsieur le valet de cham- « bre, le valet de chambre habille son maître souvent « à la hâte pour qu'il aille faire sa cour à milord..... Qu'est-ce que c'est que cela ?

LAFLEUR.

Hem, est-ce lisible ? Voyez la suite.

DORSAY, *lisant.*

« Tourmenter les inférieurs, c'est le moyen pour les

« subalternes de se dédommager de leur soumission pour « leurs supérieurs. » Comment donc ? de la morale, je crois, de la philosophie ; et quelle écriture affreuse ! Point d'orthographe. Allez, allez, monsieur de Lafleur, dites à votre protégé qu'avant de prétendre à une place il apprenne à écrire, à penser. (*Il jette le papier au nez de Lafleur.*) Voilà qui est arrêté, j'ai une autre personne en vue qui peut me servir ; et si celle-là me manque, je me retire à la campagne, je me jette dans l'étude, et je ne vis que pour moi.

LAFLEUR.

Mais, monsieur....

DORSAY.

Ne vous avisez plus de me parler pour qui que ce soit, ou je vous chasse.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LAFLEUR SEUL.

Pour le coup, je ne m'attendais pas à celui-là. Voilà les maîtres ! Attachez-vous donc à eux ! Oh ! je me vengerai.

SCÈNE XII.

LAFLEUR, GABRIEL.

GABRIEL.

La danseuse a renvoyé sa femme de chambre. On ne sait ce que la pauvre fille est devenue.

LAFLEUR.

Ah ! vous voilà, monsieur Gabriel. Je vous trouve bien

impertinent d'oser lever les yeux sur une personne qui m'appartient. Un paresseux, un fainéant! et il se flatte d'être un jour valet de chambre. Je vous chasse.

GABRIEL.

Comment! vous me chassez!

LAFLEUR.

Monsieur est instruit de vos déportements, petit libertin! Ah! vous voulez séduire la femme de chambre de sa nièce! Il vous laisse huit jours pour chercher une autre condition. Ne me répliquez pas. Je vous donnerai un certificat de probité; c'est tout ce que vous pouvez attendre de moi. Mais où diable aussi mon protégé s'avise-t-il de copier de la morale pour montrer son écriture?

(Il déchire et jette le papier qu'il avait remis à son maître, et sort.)

SCÈNE XIII.

GABRIEL seul.

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! c'est une tuile qui me tombe sur la tête. D'où me vient-elle? je n'en sais rien.

SCÈNE XIV.

GABRIEL, MARIE.

MARIE.

Eh bien, monsieur Gabriel?

GABRIEL.

Ah! mademoiselle, tout est perdu. Monsieur votre oncle, qui d'abord m'avait encouragé, est d'une fureur

épouvantable. Il dit que monsieur me chasse de son service, que je suis un libertin. Vous le savez, mademoiselle Marie, si je suis un libertin.

MARIE.

Que me dites-vous là, monsieur Gabriel ?

GABRIEL.

La vérité ; et j'ai beau faire mon examen de conscience, je n'ai rien fait qui puisse m'attirer....

MARIE.

Et le plus souvent, est-ce que ce n'est pas de leurs propres torts que nos maîtres nous punissent ? Madame, qui vient de me gronder.... Qu'est-ce donc que ce papier ?

GABRIEL, *ramassant les morceaux du papier que Lafleur a déchiré.*

Je n'en sais rien. C'est monsieur de Lafleur qui l'a déchiré.

MARIE.

Voyons.

GABRIEL.

C'est comme un exemple de maître écrivain.

MARIE, *parcourant le papier.*

Le laquais habille le valet de chambre.... qui va chez milord.... Les subalternes se dédommagent de leur soumission.... Attendez donc ; j'y suis ; je devine, je crois.

GABRIEL.

Eh ! quoi donc ?

MARIE.

Je sais d'où provient l'humeur de mon oncle. Oui, quand ce papier eût été mis là exprès.... Il est arrivé

de grands événements depuis notre conversation de ce matin.

GABRIEL.

Eh! quoi donc?

MARIE.

Ma maîtresse a perdu Azor.

GABRIEL.

Qu'est-ce que c'est qu'Azor?

MARIE.

Son petit chien.

GABRIEL.

Et quel rapport....

MARIE.

Elle en est au désespoir. Le colonel est venu pour la voir, je ne sais ce qu'ils se sont dit; mais madame est rentrée tout en larmes dans son boudoir. J'ai vu le colonel sortir très-irrité. Il prononçait le nom de madame et de monsieur Dorsay. Il jurait de ne plus remettre les pieds dans cette maison.... oui, c'est cela. Le colonel, maltraité par m'a maîtresse, aura maltraité monsieur Dorsay, qui a besoin de lui. Monsieur Dorsay s'en sera vengé sur mon oncle, mon oncle s'en est vengé sur vous.

GABRIEL.

Vous croyez?

MARIE.

Il vous en veut, parce qu'il a à se plaindre de son maître. Quand je vous disais que souvent les petites causes amenaient les grands effets.

GABRIEL, *cherchant son mouchoir, prenant la cravate que Marie lui a donnée, qu'il a mise dans sa poche, et la déchirant sans y prendre garde.*

Et moi je ne peux m'en venger sur personne..... Ah! qu'on est malheureux de se trouver le dernier de tous dans une maison.

MARIE.

Qu'est-ce que vous déchirez donc là?

GABRIEL.

Ah! ciel, c'est la cravate que vous m'avez donnée.

MARIE.

Vous faites un grand cas de mon cadeau, à ce qu'il me paraît.

GABRIEL.

Pardon, cent fois pardon, mademoiselle Marie; mais je ne sais à qui m'en prendre. C'est ce que je possède de plus cher; et ma foi, dans mon chagrin....

MARIE.

Vous déchirez mon cadeau, vous m'apprenez ce que je dois faire du vôtre.

GABRIEL.

Ah! mademoiselle, ne me forcez pas à le reprendre, je vous en prie. Gardez-le comme un souvenir du pauvre Gabriel.

MARIE.

Calmez-vous : non, je ne vous forcerai pas à le reprendre. J'entends madame; laissez-moi. Non, revenez. La cage est en bas dans l'office. Eh vite, allez me la chercher.

GABRIEL.

Mais, mademoiselle....

MARIE.

Obéissez.

GABRIEL.

Ah ! mon Dieu ! suis-je assez malheureux ?

(Il sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DE MIRCOUR, MARIE.

MADAME DE MIRCOUR.

Eh bien, mademoiselle, vous me laissez, vous m'abandonnez !

MARIE.

Madame n'avait-elle pas défendu qu'on entrât sans son ordre ?

MADAME DE MIRCOUR.

C'est vrai. Eh bien, pas de nouvelles !

MARIE.

Oh ! mon Dieu non, madame. J'ai couru moi-même dans le quartier, chez tous les voisins ; on ne l'a pas vu. Pauvre petit Azor ! Que sera-t-il devenu? Je l'aimais aussi, moi, madame ; et j'en pleurerais, je crois, si je ne me retenais.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu es bonne, tu es sensible, toi, ma pauvre Marie ; mais conçois-tu ce monsieur Sainville, qui se fâche, qui s'emporte, parce que j'ai de l'humeur ?

MARIE.

En vérité, je n'aurais pas cru cela de monsieur le colonel.

MADAME DE MIRCOUR.

Il venait tout glorieux m'apporter je ne sais quels couplets. Je m'embarrasse bien de ses cadeaux. C'est moi qui les lui avais demandés ces couplets, c'est vrai ; mais choisir le moment où je suis désolée ! Mon pauvre Azor ! Je n'en veux pas avoir d'autre ; je ne veux plus m'attacher comme cela à des ingrats.

SCÈNE XVI.

MADAME DE MIRCOUR, MARIE, GABRIEL, PORTANT LA CAGE.

GABRIEL.

Mademoiselle Marie, voilà ce que vous m'avez demandé.

MADAME DE MIRCOUR.

Qu'est-ce que c'est donc cela ?

MARIE.

Un petit serin qu'on m'a donné ce matin.

MADAME DE MIRCOUR.

Oh ! qu'il est joli ! Comment ! cet aimable petit oiseau est à toi, ma chère Marie ?

MARIE.

Oui, madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu es bien heureuse.

MARIE.

S'il faisait envie à madame....

MADAME DE MIRCOUR.

Non, mon enfant; je ne veux pas t'en priver. Mais c'est qu'il est charmant, en vérité.

GABRIEL, *bas à Marie.*

Eh quoi! mademoiselle, vous donnez mon cadeau!

MARIE, *bas à Gabriel.*

Eh vite, courez chercher le colonel de la part de madame.

GABRIEL.

Il a juré de ne plus revenir.

MARIE.

Raison de plus pour qu'il accoure.

GABRIEL.

Mais, mademoiselle....

MARIE.

Obéissez.

GABRIEL.

Allons, il faut faire tout ce qu'elle veut.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME DE MIRCOUR, MARIE.

MADAME DE MIRCOUR.

Je n'en ai jamais vu d'aussi gentil.

MARIE.

En effet, il a les couleurs les plus vives.... S'il est à madame, n'est-ce pas comme s'il était à moi. Madame me ferait beaucoup de peine, si elle refusait : je croirais voir une espèce de dédain....

MADAME DE MIRCOUR.

Ah ! tu me connais bien mal. Je fais réflexion qu'il y a long-temps que je ne t'ai rien donné. Tu choisiras une de mes robes.

MARIE.

Comme madame est bonne !

MADAME DE MIRCOUR.

Allons, je ne veux pas t'affliger, Marie. J'accepte.

MARIE.

Ce n'est pas là un ingrat qui s'échappera comme votre Azor.

MADAME DE MIRCOUR.

Oh ! non ; j'y mettrai bon ordre. Or çà, Marie, où placerons-nous cette cage ? Dans mon boudoir, n'est-ce pas ?

MARIE.

Oui, tout près du piano de madame.

MADAME DE MIRCOUR.

Tu m'y fais songer. Le premier air à lui apprendre, c'est celui des couplets que le colonel m'apportait. Ce pauvre colonel ! quand j'y pense, je l'ai bien maltraité !

MARIE.

Oh ! il reviendra.

SCÈNE XVIII.

MADAME DE MIRCOUR, MARIE, GABRIEL.

GABRIEL, *annonçant.*

Monsieur le colonel Sainville.

MARIE.

Là, quand je le disais à madame.

GABRIEL, *à Marie.*

Je l'ai rencontré comme il entrait dans la maison.

MARIE.

Vous voyez bien. Sortez.

(Gabriel sort.)

SCÈNE XIX.

SAINVILLE, MADAME DE MIRCOUR.

MADAME DE MIRCOUR.

Ah ! vous voilà, monsieur ?

SAINVILLE.

Oui, madame, c'est encore moi.

MADAME DE MIRCOUR.

Vous ne deviez plus revenir.

SAINVILLE.

Ce n'est pas vous que je cherchais, madame. C'est monsieur votre oncle.

MADAME DE MIRCOUR.

Ah ! mon oncle ?

SAINVILLE.

Oui, madame, votre oncle.

MADAME DE MIRCOUR.

Je vous en remercie pour lui ; mais savez-vous que ce que vous me dites n'est pas trop galant ?

SAINVILLE.

Comme il paraît que mes visites n'ont pas le bonheur de vous plaire. . . .

MADAME DE MIRCOUR.

Fort bien. Vous me boudez ?

SAINVILLE.

J'aurais tort, peut-être ?

MADAME DE MIRCOUR.

Non ; car je suis plus franche que vous, moi. Osez me dire que ce n'est pas pour moi que vous revenez, malgré vos serments.

SAINVILLE.

Je reviens.... Eh bien, oui, madame, je reviens pour vous ; mais malgré moi, je vous en avertis.

MADAME DE MIRCOUR.

Et moi, je conviens que j'ai été méchante, injuste. Écoutez, colonel ; il faut être indulgent pour ses amis. J'ai beaucoup de défauts ; mais vous voyez au moins que je n'ai pas celui de l'obstination.

SAINVILLE, *en lui baisant la main.*

Charmante ! Et moi, n'ai-je pas été presque aussi enfant que vous, de m'emporter ?

MADAME DE MIRCOUR.

Oh ! il y avait sujet. Mais si je suis capricieuse, bizarre, inconséquente pour des bagatelles, je suis constante en amitié. Je brusque quelquefois mes amis; je reviens à eux. Avez-vous les couplets que vous m'apportiez ce matin ?

SAINVILLE.

Hélas ! non. Tremblant d'être aussi mal reçu....

MADAME DE MIRCOUR.

Envoyez-les donc chercher bien vite. Mais vous avez des affaires avec mon oncle, je vous laisse ; nous nous reverrons. Songez que j'attends vos couplets. Viens, Marie, emporte cette cage; il est charmant, ce petit serin;

tu es une bonne fille, et le colonel est un fort honnête homme.

(Elle sort avec Marie.)

SAINVILLE.

On n'est pas plus aimable que cette femme-là.

SCÈNE XX.

DORSAY, SAINVILLE.

DORSAY, *entrant sans voir Sainville.*

Allons, il ne faut plus compter sur personne; je prends mon parti; je quitte le monde, je me retire à la campagne.

SAINVILLE.

Ah! mon cher Dorsay, vous voyez un homme enchanté, transporté; je viens de causer avec votre chère nièce. Ma foi, si elle a quelques moments désagréables, il faut convenir qu'elle s'en accuse avec une grâce, une franchise.... Eh bien, où en êtes-vous pour cette place?

DORSAY.

Comment, monsieur? où j'en suis?

SAINVILLE.

Ah! pardon; vous devez être bien en colère contre moi. Tantôt j'ai refusé de vous servir assez sèchement, il me semble; que voulez-vous? j'étais préoccupé.

DORSAY.

C'est fâcheux; d'autant plus que je ne rencontre aujourd'hui que des gens préoccupés. L'un craint de se compromettre; l'autre a donné sa parole à un ami; celui-là sollicite pour son compte.

SAINVILLE.

Oui, voilà les amis d'aujourd'hui ; mais moi... Avez-vous là vos papiers?

DORSAY, *tirant ses papiers de sa poche.*

Oui, monsieur ; mais comme vous vous feriez un scrupule de chercher à exercer la moindre influence....

SAINVILLE.

Laissez donc, pour un ami, pour un homme comme vous.... Donnez.

(Il prend les papiers.)

DORSAY.

Permettez que je les range et que je vous explique....

SAINVILLE, *parcourant rapidement les papiers.*

Eh! non, ils sont en ordre ; excellentes recommandations, titres évidents. Je cours les présenter à mon père, à son secrétaire, à tous ceux de qui la chose dépend.

DORSAY.

Mais, monsieur....

SAINVILLE.

J'emporte vos papiers. Je rapporte les couplets à votre nièce. Point de remercîments. Je cours. Je vole. Je me sers moi-même, en obligeant un galant homme. Soyez sans crainte, la place est à vous.

SCÈNE XXI.

DORSAY, SEUL.

La place est à moi! Ah! voilà ce que c'est. Allons, je ne pars pas encore pour la campagne.

SCÈNE XXII.

DORSAY, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Gabriel m'a dit que monsieur me demandait.

DORSAY.

Moi ? non.

LAFLEUR.

Encore un trait d'esprit de ce petit sot de Gabriel. Oh ! je vais le gronder.

DORSAY.

Écoute donc, écoute donc, Lafleur. Pourquoi le gronder ? Je ne t'appelais pas, mais je suis bien aise de te voir. Eh bien, mon ami, tes pressentiments ne te trompaient pas. Je vais être placé. J'ai la parole et l'appui du colonel.

LAFLEUR.

J'en fais mon compliment à monsieur.

DORSAY.

Or çà, mon enfant, comme tu disais tantôt, il faut que je songe à monter ma maison. Vite, les petites-affiches, que je cherche les chevaux à vendre, les hôtels à louer, les cuisiniers sans condition. C'est malheureux que ton protégé n'ait pas une plus belle main.

LAFLEUR.

Mais je vous assure, monsieur, que je n'écris pas mieux, moi qui vous parle.

DORSAY.

Je le sais parbleu bien. Voyons donc encore une fois cette écriture.

LAFLEUR.

Ma foi, monsieur, le pauvre garçon, dans son chagrin, a déchiré l'exemple qu'il m'avait remis.

DORSAY.

Tant pis.

LAFLEUR.

J'ai eu toutes les peines du monde à lui en faire écrire un autre sous ma dictée, parce que moi, qui connais toute la bonté de monsieur...

DORSAY.

Voyons.

LAFLEUR, *lui remettant un papier.*

Tenez.

DORSAY, *lisant.*

« Devoir des valets envers leurs maîtres : soumission, « zèle, intelligence. » Eh bien, c'est cela, c'est écrit, c'est pensé, l'orthographe y est. Un caractère fort net, fort agréable. Où diable avait-il eu la tête d'écrire si mal ce que tu m'avais montré d'abord ?

LAFLEUR.

La crainte de ne pas réussir. La main lui tremblait.

DORSAY.

Qu'il se rassure. Que j'aie ma place, il a la sienne. Oui, il suffit qu'il soit présenté par toi.... Attends donc ; ne m'as-tu pas dit que ce gros financier se jetait dans la réforme ?

LAFLEUR.

Oui, monsieur, par le conseil de ses créanciers.

DORSAY.

Il faut que je lui écrive sur-le-champ. Son hôtel est peu

commode; mais un salon superbe. C'est ce qu'il me faut. Quant à toi, je t'aime; tu restes mon premier valet de chambre, mon confident. Demande, mon garçon, sollicite, et compte toujours sur ton bon maître.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII.

LAFLEUR SEUL.

Eh bien! à la bonne heure. Voilà ce qu'on appelle un maître raisonnable, reconnaissant.

SCÈNE XXIV.

LAFLEUR, GABRIEL, EN REDINGOTE, UN PETIT PAQUET AU BOUT D'UN BATON; MARIE, AU FOND.

MARIE, *à Gabriel.*

Allons, avancez.

LAFLEUR.

Ah! c'est toi, Gabriel? Eh bien! que signifie ce paquet, cet air triste?

GABRIEL.

Je viens faire mes adieux à monsieur, et lui demander mon certificat.

LAFLEUR.

Comment! tu veux me quitter sur-le-champ?

GABRIEL.

Monsieur m'a dit qu'on me donnait huit jours pour trouver une condition; mais il me serait trop dur de rester dans une maison après avoir perdu les bonnes grâces de mon protecteur.

LAFLEUR.

Allons, ne parlons plus de cela. J'ai plaidé ta cause auprès de monsieur ; il te pardonne ; tu peux rester.

GABRIEL.

Vrai ? Ah ! monsieur, quel bonheur !

LAFLEUR.

Eh bien, mon ami, nous sommes placés. Oui ; monsieur Dorsay a la parole du colonel. Cette maison-ci va devenir très-bonne. Nous aurons des clients, des créatures. Monsieur Gabriel, de la probité au moins, et le moins d'insolence qu'il vous sera possible.

GABRIEL.

Ah ! monsieur peut compter... Et quant à l'objet dont je vous parlais tantôt...

LAFLEUR.

Ecoute, je ne suis pas un méchant homme, moi. J'ai été amoureux comme toi ; ma nièce est sage, vertueuse ; tu es rangé, soumis, complaisant ; et comme je serai là pour vous surveiller...

GABRIEL.

Si monsieur voulait nous marier, il s'épargnerait la peine de la surveillance.

LAFLEUR.

Approche un fauteuil, (*Gabriel approche un fauteuil avec empressement.*) Fais venir ma nièce ; je suis bien aise de vous faire un sermon à tous deux.

MARIE, *s'avançant.*

Me voici, mon oncle.

LAFLEUR.

Ah ! tu étais là. Eh bien, sais-tu ce qui se passe ? Sais-tu

que ce mauvais sujet de Gabriel a l'impertinence d'être amoureux de toi ?

MARIE.

Je le sais, mon oncle.

LAFLEUR.

Tu le sais.... Tu as peut-être la folie de n'en pas être fâchée, toi ?

MARIE.

Mon bon oncle, si vous vouliez....

LAFLEUR.

Ah ! oui, mon bon oncle ! vous me flattez, vous me cajolez, c'est fort bien : mais que diable, attendez donc que Gabriel ait fait son chemin.

MARIE.

Il l'a fait, mon oncle ; il est valet de chambre du colonel Sainville. Monsieur le colonel épouse madame ; c'est moi qui ai arrangé tout cela.

LAFLEUR.

Comment ? c'est toi qui as arrangé.....

MARIE.

Monsieur le colonel arrive à l'instant même ; j'ai bien fait la leçon à madame ; dans ce moment elle accorde sa main au colonel, et lui demande la place de valet de chambre pour mon Gabriel.

LAFLEUR.

Pour ton Gabriel. Tu le regardes déjà comme à toi ?

MARIE.

Les voici.

SCÈNE XXV.

LAFLEUR, GABRIEL, MARIE, MADAME DE MIRCOUR, SAINVILLE, DORSAY, ENTRANT D'UN AUTRE CÔTÉ.

MADAME DE MIRCOUR.

Ou est-il, où est-il, mon cher oncle? Ah! le voici. Félicitez-moi, félicitez-vous, remerciez ce digne ami; il vous a bien servi. Comment, après cela, pourrais-je lui refuser ma main?

SAINVILLE.

Ah! madame, quel bonheur! (*A Dorsay.*) Vous êtes nommé, mon cher Dorsay. Demain vous recevrez votre brevet.

DORSAY.

Ah! monsieur, quelle obligation! (*A Lafleur.*) Eh! vite, Lafleur, ton jeune homme. Il me faut un secrétaire dès ce soir.

LAFLEUR.

Ah! monsieur, quelle reconnaissance! (*A Gabriel.*) Je te donne ma nièce.

GABRIEL.

Ah! monsieur de Lafleur, mademoiselle Marie, monsieur Dorsay, monsieur le colonel, madame, et toi surtout, cher petit serin, que de remercîments je vous dois à tous!

MARIE.

Oui, sans lui, pauvres petits que nous sommes, nous restions accablés sous le poids de la mauvaise humeur de

tout le monde; grâce à lui, vous voilà tous contents; vous voilà tous bonnes gens, et nous nous marions.

MADAME DE MIRCOUR.

Elle a raison, chaque protégé a recouvré les bonnes grâces de son protecteur, et voilà comme dans cette vie tout s'enchaîne, et tout marche par ricochets.

FIN DES RICOCHETS ET DU TOME V.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

